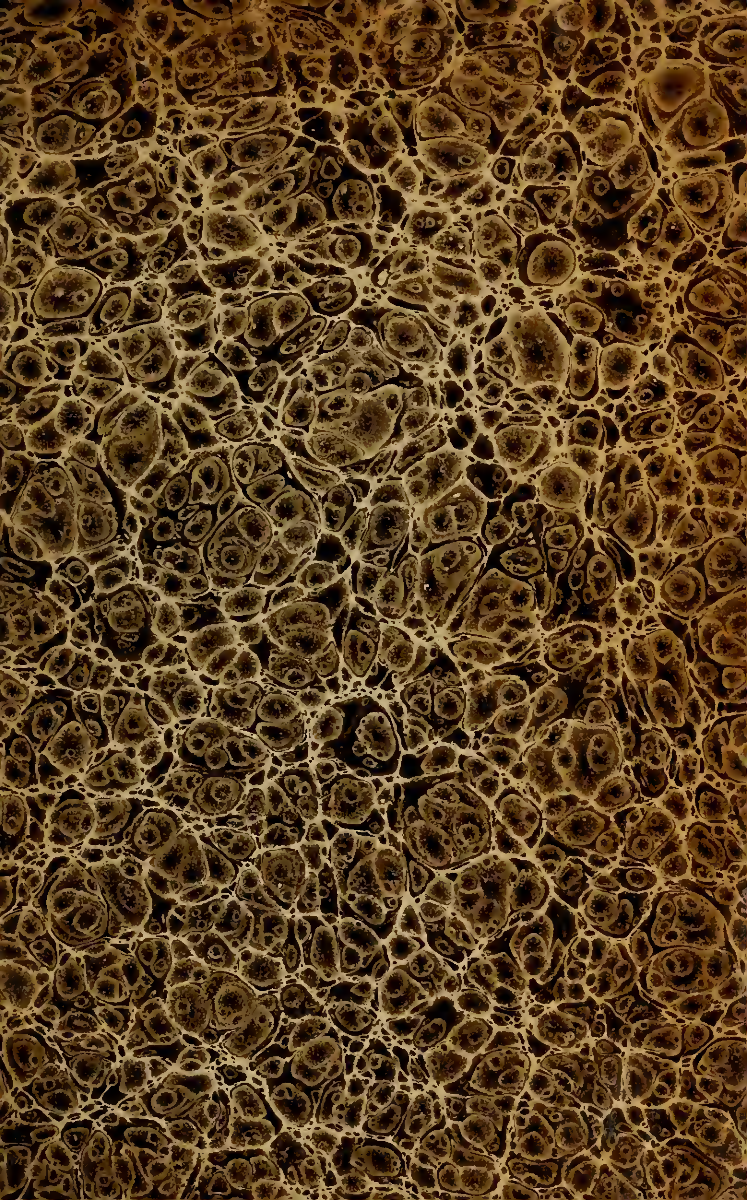

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9191






# HISTOIRE

DE

# SAINT PAULIN DE NOLE

I



CUSTOS ESTO TUI CUSTODIS

S.t Paulin. ad conjugem.

# HISTOIRE

DE

# SAINT PAULIN

# DE NOLE

PAR

M. L'ABBÉ F. LAGRANGE

CHANOINE DE NOTRE-DAME DE PARIS, VICAIRE GÉNÉRAL D'ORLÉANS



---

DEUXIÈME ÉDITION

> Il faut reconquérir ce domaine (de l'histoire), qui est à nous, relever une à une et remettre en honneur les figures de nos grands papes, de nos docteurs, de nos saints.
>
> OZANAM, *La Civilisation chrétienne au IV^e siècle*, Préface.

> Inhærebo ego volens libensque Paulino : utinam et merear, vitæ moribus, sublimi ejus christianæ philosophiæ proximus cultor accedere !
>
> BARONIUS, anno 394, n. 93.

I

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

---

1881



# LETTRE

DE

# MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

## A M. L'ABBÉ F. LAGRANGE

---

Mon cher ami,

Vous racontez, en terminant votre *Histoire de saint Paulin de Nole,* et d'après un témoignage contemporain, une célèbre apparition du saint à son ami l'évêque de Naples, et vous ajoutez :

« Paulin, au milieu d'une pure et sereine lumière, avec un visage radieux, exhalant un parfum exquis, tenant un rayon de miel à la main, et invitant au ciel par de douces paroles, voilà bien la vraie image de ce saint, et comme il faut le contempler. Ainsi l'ont vu les contemporains; ainsi la postérité le vénère. C'est cette apparition que nous aurions voulu fixer dans ce livre. »

Oui, c'est bien là le saint que j'ai toujours aimé, et dont j'ai demandé si souvent qu'on fît la vie : combien donc je vous remercie d'avoir tenté cette œuvre, malgré les difficultés qu'elle présentait; et combien je vous félicite d'y avoir si bien réussi !

Sans doute, et vous le dites vous-même, il y a, dans le quatrième siècle, des figures plus grandes; il n'y en a point de plus sympathiques.

Cette sympathie, dont vos lecteurs, pas plus que vous et moi, ne sauront se défendre, d'où vient-elle? De deux choses, si je ne me trompe : de sa sainteté, et de sa tendresse de cœur.

Et d'abord, comment ne pas s'intéresser profondément à une vertu si belle : à cette conversion, après ce lent et long travail, si bien retrouvé et retracé par vous, qui amène le jeune sénateur, le jeune consulaire, le jeune poète, de la plus brillante existence mondaine, à une vie enfin chrétienne, simplement chrétienne, il est vrai; puis à ce progrès continu dans la vertu, progrès dont vous marquez encore si précisément toutes les phases : la première, c'est le besoin de solitude et de silence qui le saisit après son baptême, et qui lui fait quitter l'Aquitaine pour l'Espagne; la seconde, c'est, après de nouveaux malheurs, de nouveaux deuils, ce détachement, ces renoncements sublimes, ces dépouillements héroïques; sa compagne devient sa sœur, et il jette tout dans le sein des pauvres; la troisième enfin, c'est cette retraite à Nole, où, jusqu'à la fin de sa vie, — sans se séparer jamais de cette sainte compagne, — il travaille, comme il dit, à dépouiller l'homme terrestre pour revêtir l'homme céleste.

Mais de l'homme terrestre il ne dépouille que ce qu'il faut immoler; il garde tout ce qui peut s'harmoniser avec la sainteté, en la rendant plus aimable : de telle sorte que dans nul saint peut-être on ne voit un plus charmant esprit et un plus admirable cœur. Poète il était avant sa conversion, et poète il est resté; transformant, il est vrai, sa poésie comme sa vie. Obligé de répandre cette poésie dans votre ouvrage, non seulement vous révélez un poète chrétien trop ignoré, mais encore vous donnez à votre livre un charme et une curiosité littéraires qu'ont rarement les vies

de saints. Surtout Paulin garde ses amitiés : et avec quels hommes! saint Martin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, Sulpice Sévère, d'autres encore. Il les garde, mais en les transformant aussi, en les épurant et les élevant, sans leur rien enlever de leur exquise tendresse. Saint, le plus sensible à l'affection, et le plus tendre lui-même qui fut jamais, nonobstant son austérité. Je le soupçonne, et avouez-le, mon cher ami, n'est-ce pas par là, plus encore peut-être que par sa poésie, et presque autant que par sa sainteté, que ce saint vous a séduit; vous aussi, je puis bien vous rendre ce témoignage, vous, ami si affectueux et si dévoué?

Vous dites que vous avez écrit avec une critique sévère. Certes, j'en suis le témoin, et j'ai cru même qu'ici vous alliez quelquefois trop loin, vous donnant des peines infinies, — que vos lecteurs ne soupçonneront guère, — pour éclaircir le moindre fait, une date, fixer la place d'un document : effrayé d'avoir souvent à contredire des critiques du premier ordre, n'hésitant pas toutefois à le faire quand vous aviez des preuves. J'aime pour ma part, surtout dans une vie de saint, cet effort pour que le sujet soit étudié, fouillé, pénétré jusque dans ses détails en apparence les plus minimes.

Si votre travail n'avait que ce mérite, les érudits seuls vous en tiendraient compte, et j'avoue que c'est beaucoup que le suffrage des érudits, et qu'un livre sérieusement travaillé sorti de ses rangs honore le clergé de France. Mais vous avez voulu vous faire lire de tous, des lecteurs et des lectrices de *sainte Paule*, et aussi des profanes, des lettrés, lesquels, il faut le dire, par la faute non de nos saints, assurément, mais trop souvent de leurs anciens historiens, ont vraiment si peu de vies de saints à lire. Je crois, mon ami, que vous avez mis, selon mon conseil, assez d'art, de style et d'âme dans ce livre, pour atteindre pleinement ce but.

J'ai vu les lieux dont vous parlez; j'ai vu Nole et ce qui reste des basiliques pauliniennes, et la tombe vénérable de saint Félix. Quelles émotions j'ai éprouvées là! Comme vous aussi je souhaiterais que votre livre, ramenant l'attention sur ces grands souvenirs, pût aider à ressusciter de nos jours l'antique pèlerinage.

Ainsi donc, vous vous plaisez toujours à étudier et à écrire la vie des saints; convaincu sans doute, et avec raison, comme les grandes âmes que vous rencontrez dans vos études, et qui vivaient dans un siècle plus calamiteux encore que le nôtre, que, malgré les menaces de l'heure actuelle, il faut croire à l'avenir, et le préparer. Et on le préparera, plus sûrement peut-être que par la politique, en maintenant, comme vous le dites si bien, « ces vérités éternelles qui ne périssent pas avec les peuples, mais se retrouvent vivantes au lendemain des désastres pour les résurrections de l'avenir, » et surtout, comme vous le dites encore, en glorifiant « ces belles vertus chrétiennes, dont il nous importe tant de garder parmi nous les traditions ».

Votre livre, pour sa part, y contribuera : l'empressement des lecteurs, même moins chrétiens, vous en sera bientôt une preuve.

Veuillez agréer, mon cher ami, avec tous mes vœux et tous mes espoirs pour le succès de cet excellent livre, tous mes bien tendres et fidèles sentiments en Notre-Seigneur.

† FÉLIX, ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Viroflay, en la fête de saint Paulin de Nole, 22 juin 1877.

# AVANT-PROPOS

Parmi tant d'hommes éminents qui font du IVe siècle une des époques les plus fécondes du christianisme, le saint dont nous écrivons l'histoire, saint Paulin de Nole, occupe une place à part. Trop oublié aujourd'hui, sa renommée, de son temps, remplissait l'Église. Non qu'il ait jeté par la doctrine ou l'éloquence l'éclat d'un saint Athanase ou d'un saint Chrysostome, d'un saint Ambroise ou d'un saint Augustin; non qu'il apparaisse à la postérité fièrement posé dans sa solitude comme un saint Jérôme. Mais il a ému son siècle par la générosité de ses sacrifices, l'onction touchante de ses écrits, l'attrait de ses douces et aimables vertus poussées jusqu'à l'héroïsme. Il y a, autour de lui, dans ce siècle, des figures plus grandes; il n'y en a point de

plus sympathiques. Ce n'était pas un orateur qui passionnât les foules; ni un docteur, un polémiste, illuminant les hautes questions dogmatiques qui agitèrent l'époque; il n'a paru ni dans les conciles, ni dans les grandes cités; il n'a été mêlé à aucun des événements si considérables qui ont marqué la fin du IVe siècle et le commencement du Ve. En un mot, sa vie n'est pas de celles qui puissent saisir puissamment les imaginations par le dramatique et le grandiose; mais elle a une autre originalité, un autre charme. Arraché aux splendeurs du monde par le désir de la perfection chrétienne, caché à Nole auprès du tombeau d'un saint, dont il s'est constitué le gardien, il rayonne cependant sur l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, et jusque sur les terres barbares. Prêtre, moine et saint pénitent, il demeure écrivain et poète; et ses lettres ont une douceur, une beauté morale admirables; et ses poésies sont les premières qui aient fait parler à la muse latine, avec élégance, un langage chrétien. Le trait qui le caractérise, c'est un mélange, singulièrement attrayant, d'austérité et de tendresse. Toute sa vie, du moins depuis sa conversion, il travaille à la purification de son âme, et l'amène, par degrés, à la plus haute sainteté : c'est le côté édifiant de

cette histoire; et cependant il demeure, au milieu des renoncements et des dépouillements, le cœur le plus sensible et le plus fidèle à l'amitié qui fut jamais : c'en est le côté particulièrement touchant. En même temps, ses nombreuses relations, sa vaste correspondance avec tout ce que l'Église et le siècle ont de plus éminent, amènent autour de lui de saints et illustres personnages qui répandent sur l'uniformité de sa vie cachée à Nole une grande variété et un intérêt de l'ordre le plus élevé. On s'explique donc l'étonnante sympathie, l'universelle vénération et admiration dont saint Paulin fut l'objet à toutes les époques, sauf la nôtre, où la mémoire de ce saint, comme de tant d'autres, est tombée en oubli : et c'est pourquoi il importait de la remettre en lumière. Et si nous sommes parvenu, malgré les lacunes souvent déplorées par nous des documents, à faire revivre dans tout son charme cette douce et sereine physionomie d'un aimable saint, en même temps que d'un des beaux génies chrétiens, nous pouvons l'espérer, nous aurons donné aux âmes plus qu'une lecture attachante : nous leur aurons préparé un aliment sain et pur, fortifiant et sanctifiant.

Un mot maintenant de la méthode avec la-

quelle nous avons écrit, et des sources où nous avons puisé.

Nous nous sommes fait un devoir rigoureux d'une critique sévère, n'acceptant rien de confiance, d'aucun érudit, de personne : allant aux sources, et contrôlant tout par les textes originaux. L'histoire n'existe qu'à cette condition. La critique, c'est sa base, granitique, dirons-nous, inébranlable. Il faut qu'en lisant un travail historique quelconque, et surtout la vie d'un saint, le lecteur se sente sur un terrain solide, et qu'il ne puisse pas soupçonner qu'on lui donne de l'imagination ou de la poésie au lieu de la réalité. Sans doute le lecteur ne s'occupe que des résultats, et ce qu'un résultat a coûté de travail silencieux à l'auteur lui importe peu; mais l'historien digne de ce nom ne doit s'épargner aucune recherche, aucune fatigue pour arriver à l'élucidation aussi complète que possible de toutes les difficultés et obscurités qu'un sujet, surtout ancien, offre toujours. Ces consciencieuses investigations étaient pour nous d'autant plus nécessaires, que les éditeurs des œuvres de saint Paulin, et tous les historiens de sa vie, antérieurs aux découvertes importantes dont nous allons tout à l'heure parler, ont plus ou moins embrouillé les dates et les faits. Ayant sans cesse

à prendre un parti sur des questions controversées, et à contredire plus d'une fois des érudits du premier ordre, nous avions besoin de regarder avec le dernier soin à toutes les questions; d'ailleurs, et les vrais érudits le savent bien, rien, dans les détails même qu'on pourrait croire superflus, n'est indifférent en critique. Il n'y a donc pas, nous pouvons l'affirmer ici avec simplicité, un seul point, concernant les œuvres et la vie de notre saint, sur lequel nous nous soyons résigné à écrire avant d'avoir réussi à nous faire une opinion motivée. Nous affirmons que nous avons toujours eu nos raisons pour préférer une opinion à une autre, quoique, pour éviter un appareil exagéré d'érudition, nous ne les donnions pas toujours. Ce n'est pas à dire qu'avec tout le labeur possible on arrive toujours à la certitude; mais ceux qui veulent qu'on ne procède jamais que par affirmations nettes et absolues, et qui n'admettent pas les conjectures, même quand elles sont sérieusement motivées, restreignent trop la critique et l'histoire. Seulement, ce qu'il faut, c'est de ne présenter comme certain que ce qui l'est, et comme probable que ce qui est solidement appuyé : nous croyons ne nous être jamais écarté de ce principe.

Reste maintenant la question d'art, qui ne

vient qu'après la question de critique, mais qui n'est pas moins importante. La critique donne les matériaux; mais les matériaux ne sont pas l'édifice, il reste à les mettre en œuvre. Là aussi, et surtout, nous avons trouvé des difficultés pour ordonner notre ouvrage de façon que chaque chapitre fît par lui-même un tout, et cependant se reliât à l'ensemble, et que l'ensemble marchât avec un intérêt toujours grandissant; ne demandant toutefois cet intérêt qu'à notre saint lui-même, en ce sens qu'il fût toujours maintenu en première ligne, et qu'il demeurât le centre de tout. C'est pourquoi nous avons évité de nous répandre dans l'histoire générale du temps, et pris soin d'écarter les digressions étrangères à notre sujet : quelles qu'aient été la renommée et l'influence de saint Paulin à son époque, nous aurions cru altérer sa physionomie en lui attribuant une importance toute autre que celle qu'il a eue réellement. Nous n'avons donc pas écrit, à son occasion, l'histoire de son temps, mais la sienne, rien que la sienne, ne touchant les événements contemporains que dans la mesure exacte où il le fallait pour éclairer et expliquer les faits de sa propre vie. C'est ainsi que nous avons conçu l'ordonnance et la composition de notre ouvrage.

Nos sources ont été, avant tout, les Œuvres de saint Paulin lui-même, ses lettres, ses poésies, que nous avons dû citer et analyser avec soin; puis les témoignages que l'antiquité nous a laissés sur ce grand saint; enfin les travaux modernes qui lui ont été consacrés.

Les premières éditions de saint Paulin, celles de Badius (Paris, 1516), de Gravius (Cologne, 1560) et d'André Schottus (Cologne, 1618) étaient fort incomplètes. Celle du jésuite Héribert Rosweyde, enrichie de ses notes et de celles de Fronton Leduc (Anvers, 1622), constituait déjà un progrès notable. Cependant un savant travail d'un autre jésuite, le P. Chifflet, intitulé : *Paulinus illustratus* (Dijon, 1662), démontra les graves inexactitudes et les nombreuses lacunes de cette édition : certaines lettres de saint Paulin avaient été coupées en deux, ou bien deux lettres avaient été réunies en une seule; notamment l'admirable lettre à Pammachius, sur la mort de sa femme, avait été confondue avec la lettre à Alethius, évêque de Cahors. Le P. Chifflet avait de plus mis la main sur des textes inédits : la précieuse lettre de saint Paulin à saint Eucher, qu'il appelle avec raison « une perle[1] ». Enfin,

[1] Brevem quidem illam, sed gemmarum instar in exiguâ mole pretio maximam. (*Præf.*)

le savant jésuite discutait avec érudition et sagacité plusieurs faits de la vie du saint.

Ce travail démontrait la nécessité d'une édition nouvelle : elle fut donnée par un érudit français, J.-B. Lebrun, de Rouen, en deux volumes (Paris, 1685). Le premier volume contenait les œuvres de saint Paulin; le second, une vie du saint, en latin, par Lebrun lui-même, plus les savantes notes de l'édition de 1622, et enfin tous les témoignages de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes sur saint Paulin. C'est cette édition, la meilleure certainement qui existe, que nous citons constamment.

Mais en même temps qu'un critique français publiait ce beau travail, un érudit italien s'annonçait au monde savant par une découverte importante. En fouillant dans les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne, à Milan, un jeune homme, qui devait être Muratori, mettait la main sur un manuscrit qui contenait quatre poèmes inédits de saint Paulin. Il n'y avait pas à en douter. On possédait dix poèmes de ce saint sur saint Félix, appelés *Natalia* ou *Natalitia*, parce qu'ils étaient composés chaque année par saint Paulin pour les fêtes du saint; plus des fragments de quatre autres, cités par un auteur du IXe siècle, Dungal. Or ces fragments se re-

trouvaient dans trois des poèmes attribués par le manuscrit deMilan à saint Paulin. Ces poèmes étaient donc bien de saint Paulin : c'étaient les 11e, 12e et 13e *Natalitia* sur saint Félix; de plus, le quatrième poème découvert par Muratori (le *Carmen ultimum*) correspondait à un travail qu'on savait, par un texte de saint Augustin, avoir été fait par Paulin, et portait en outre des traces évidentes de ce poète ; il était donc aussi de notre saint. Muratori publia ces quatre poèmes avec des notes, dans le premier volume de ses *Anecdota,* accompagnés de vingt et une dissertations, extrêmement érudites. Ils ont été édités aussi, avec de nombreuses corrections du texte, par Mingharelli.

Nous regrettons que M. Migne, qui a inséré dans son édition de saint Paulin ces documents, sans, du reste, tenir assez compte de la chronologie, ne s'en soit pas servi pour corriger par eux l'édition de Lebrun, qu'il s'est borné à reproduire.

Ces découvertes, surtout le XIIIe *Natale,* où Paulin retrace à grands traits son histoire, jetaient un jour nouveau sur la vie du saint. On ne possédait guère jusque-là que deux vies de saint Paulin, en latin : la première, par le P. Sacchini, jésuite, insérée par son confrère

Rosweyde dans l'édition d'Anvers, et plus tard par les Bollandistes dans leur collection (22 juin), pieusement et élégamment écrite, mais incomplète; la seconde, celle de Lebrun : mais les découvertes de Muratori obligent de rectifier ces deux vies, et toutes les notices antérieures, sur plusieurs points.

Au XVIIIe siècle, un chartreux, dom Gervaise, publia in-4° (Paris, 1743) une *Vie de saint Paulin* en français, écrite en assez bon style; mais la critique y fait vraiment trop défaut. L'auteur ne paraît pas d'ailleurs se douter des découvertes de Muratori.

Vers le même temps, un chanoine de Nole, Remondini, publiait, en trois volumes in-folio, et en italien, une *Histoire ecclésiastique de Nole,* dont le tome II est exclusivement consacré à saint Paulin et à ses œuvres; savant travail, et qui nous a été utile, bien que nous n'ayons pu être toujours de l'avis du vénérable auteur.

De nos jours, un Allemand, le docteur Busé, alors professeur à Cologne, a publié une nouvelle vie du saint, sous ce titre : *Saint Paulin, évêque de Nole, et son siècle;* c'est un ouvrage très travaillé, très érudit, mais un peu confus et embarrassé, parlant de beaucoup de choses à propos du saint : on le cherche dans les cha-

pitres touffus du docteur Busé, et on ne le trouve plus.

Charmé par cette attrayante physionomie, que nous avions rencontrée dans nos études sur sainte Paule, et voyant qu'après tout il n'y avait guère de lisible en notre langue sur saint Paulin que quelques pages suaves d'Ozanam, et quelques autres de M. Villemain et de M. Ampère, nous avons à notre tour mis la main à l'œuvre, et entrepris de faire lire la vie de ce saint, même aux hommes du monde et aux lettrés. La perfection, dans un tel ouvrage, eût été d'unir à l'érudition allemande l'art français, avec l'accent d'une âme sacerdotale. Nul ne sentira plus que nous combien nous sommes resté loin de cet idéal.

---

# HISTOIRE

DE

# SAINT PAULIN DE NOLE

## CHAPITRE PREMIER

### NAISSANCE, FAMILLE, ÉDUCATION DE PAULIN

353-367

De tous les pays conquis par Rome, la Gaule est celui que les vainqueurs s'assimilèrent le plus complètement. César avait dompté la résistance, Auguste organisa la conquête; l'administration et la politique achevèrent l'œuvre des armes. La Gaule devint toute romaine. César, et plus tard l'empereur Claude, en ouvrant, l'un aux habitants de la Gaule Narbonnaise, l'autre à ceux de la Gaule Chevelue, l'entrée au sénat, leur avaient montré, pour ainsi dire, la route de leurs destinées nouvelles; et, nonobstant les regrets que la vieille liberté perdue laissa longtemps au sein des familles gauloises, on les vit peu à peu se tourner vers Rome comme vers une véritable patrie. Les affi-

nités naturelles entre l'esprit gaulois et le génie romain aidaient d'ailleurs merveilleusement à cette pénétration de la Gaule par Rome. A ce point de vue, la conquête fut un bienfait pour le pays. Rome, en échange de la liberté, lui apporta les lettres, les arts, la civilisation, le christianisme.

A l'époque où naquit le saint dont nous écrivons l'histoire, au milieu du IVe siècle, l'œuvre de transformation est accomplie. Les voies romaines sillonnent la Gaule en tous sens; les lois de Rome et sa langue, comme ses théâtres et ses amphithéâtres, sont partout; ses écoles fleurissent dans les principales cités gauloises et y font épanouir une riche littérature latine. Bref, les Gaulois se sont faits Romains, et les Romains se fixent volontiers en Gaule. D'autre part le christianisme, partout répandu, domine là comme dans le reste du monde. Les grands évêques des Gaules paraissent dans les conciles à côté de ceux de l'Orient. Le paganisme toutefois n'a pas entièrement disparu; il se maintient opiniâtrément, surtout dans les campagnes, et les deux religions sont encore en présence et en lutte; mais la défaite de l'ancien culte est visible; il achève de mourir; et quand le flot des invasions aura passé, il n'en restera plus rien : seul le christianisme se retrouvera debout après ce naufrage du vieux monde pour présider à l'enfantement du monde nouveau.

Une des plus brillantes provinces de ce beau pays était l'Aquitaine. Comprise, à l'arrivée de César dans

les Gaules, entre l'Océan, les Pyrénées et la Garonne, elle avait vu ses frontières reculées jusqu'à la Loire par Auguste, qui, dans un but politique, afin d'affaiblir l'esprit national des Gaules en mêlant les races gauloises, avait associé dans une province artificiellement construite des populations d'origine diverse : des Ibères et des Celtes. Contrée opulente, arrosée de belles eaux, semée de prés, de champs, de vignes [1], elle n'était pas moins célèbre par son commerce. Ses ports, abrités et d'un accès facile, lui attiraient de l'Espagne et de la Bretagne des flottes marchandes, qui étaient une source de richesses pour le pays. Tant d'avantages réunis avaient amolli ses habitants, et en avaient fait, au dire d'un ancien historien, une proie facile aux Romains [2]. En revanche, l'esprit vif et brillant des Aquitains s'était promptement assimilé la civilisation des vainqueurs; nulle part les écoles n'étaient plus florissantes, et le latin plus élégamment parlé [3]; mais nulle part aussi les mœurs n'étaient plus relâchées. Salvien, qui vante cette province

[1] Burdigalam insignem Baccho, fluviisque, virisque...
Burdigala est natale solum, clementia cœli
Mitis ubi, et riguæ larga indulgentia terræ.
(AUSONE, *Ordo clararum urbium.*)

[2] Aquitani enim, ad quorum littora ut proxima placidaque merces adventitiæ contrahuntur, moribus ad mollitiem lapsis, facile in ditionem venere romanam. (Ammien Marcellin, liv. IV, c. II.)

[3] Dans un de ses dialogues, Sulpice Sévère fait dire au moine Gallus, qui vient du Nord, qu'il a peur d'offenser les oreilles délicates des Aquitains par un langage inélégant : « Dum cogito me hominem Gallum inter Aquitanos verba facturum, vereor ne offendat vestras nimium urbanas aures sermo rusticior. » (*Dialog.* 1.)

comme la perle des Gaules, la représente aussi comme celle qui avait le plus besoin d'être purifiée par le feu des invasions[1]. Bordeaux, sa capitale, était célèbre. Ausone a chanté son doux ciel, ses longs printemps, ses courts hivers, son beau fleuve, vaste comme une mer; ces vaisseaux que lui amenait l'Océan, l'enceinte carrée de ses murailles, dont les hautes tours se perdaient dans les nuages; ses larges rues, ses places immenses, l'esprit vif et ingénieux de ses habitants[2]. Il a célébré surtout ses écoles, et les maîtres fameux qui en faisaient avec lui la gloire[3].

C'est dans cette province d'Aquitaine et dans cette ville de Bordeaux, qu'était venu se fixer un ancien préfet des Gaules, Pontius Paulinus, d'une illustre famille romaine, sénatoriale et consulaire. Saint Ambroise dit que nulle autre ne surpassait cette famille en splendeur[4]. On rencontre déjà un Pontius Pau-

[1] *De Gubernatione Dei*, lib. VII.

[2] Ver longum, brumæque breves, juga frondea subsunt;
Fervent æquoreos imitata fluenta meatus;
Quadrua murorum species, sic turribus altis
Ardua, ut aerias intrent fastigia nubes;
Distinctas interne vias mirere, domorum
Dispositum, et latas nomen servare plateas, etc.
(*Ordo clararum urbium.*)

[3] *De Professoribus Burdigalensibus.*

[4] Paulinum splendore generis in Aquitaniæ partibus nulli secundum. (*Epist. ad Sabinum.*) Baronius voudrait corriger le texte ainsi : Paulinum splendore generis nulli secundum, in Aquitaniæ partibus, venditis facultatibus, etc. — Taceamus generis nobilitatem, paternis maternisque natalibus in senatorum purpuras rutilantem. (Uranius *ad Pacatum.*)

linus sénateur sous Septime Sévère; il en est fait mention dans le *Digeste*[1]. Baronius cite un Paulinus consul sous Constantin, en 325, et un autre en 334. Comme ils portaient tous deux le nom d'Anicius, Baronius conclut que Paulin appartenait à une branche de la grande famille Anicia, à laquelle se rattachait l'illustre Mélanie, sa parente[2] : cette fa-

[1] *Digeste*, l. XIV, tit. I, 3.

[2] Baronius cite l'inscription suivante, relative à Anicius Faustus Paulinus, consul en 325, païen, et qui érigea une statue à Hercule :

HERCVLI INVICTO
M. IVNIVS. CÆSONIVS. NICOMACHVS
ANICIVS. FAVSTVS. PAVLINVS.

Puis une autre inscription se rapportant au neveu de celui-ci, Anicius Paulinus, consul en 334, appelé dans l'inscription Junior, et à qui le peuple, avec l'approbation du sénat, avait érigé une statue en bronze doré.

ANICII. IVN.
ANICIO. PAVLINO. IVN. V. C.
PRO. COS. ASIAE. ET. HELLESPONTI
CONSVLI. ORDINARIO. PRAEF. VRBI
VICE. SACRA. IVDICANTI. OB
MERITVM. NOBILITATIS. ELOQVII
IVSTITIÆ. ATQVE. CENSVRAE. QVI
BVS. PRIVATIM. AC PVBLICE
CLARVS. EST. PETITV. POP. R.
TESTIMONIO. SENATVS. IVDICIO
D. D. N. N. TRIVMPHATORIS. AVG.
CÆSARVMQ. FLORENTIVM
STATVAM. SECVNDAM. AVRO
SVPERFVSAM. LOCARI. SVMPTV. PLACVIT
PVBLICO.

(Baronius, anno 394.)

Mais ce qui infirme la conclusion de Baronius, c'est que le

mille Anicia dont saint Jérôme a écrit qu'on ne trouvait là personne, ou presque personne, qui n'eût été consul[1]; dont le poète Claudien disait : « Quelque descendant de cette race que vous cherchiez, soyez sûr qu'il est né d'un consul; là, c'est par les faisceaux consulaires que se comptent les aïeux[2]. » Sidoine Apollinaire parle d'un Pontius Leontius qu'il nomme « le premier des Aquitains[3] », et il décrit avec élégance, dans un de ses plus curieux poèmes, un domaine qu'il habitait, à quelques lieues de Bordeaux, au confluent de la Garonne et de la Dordogne, et qu'il appelle Burgus; demeure opulente, où étaient rassemblées toutes les délices et toutes les élégances de la vie romaine : des thermes, des bibliothèques, des salons d'été et d'hiver, ornés de tableaux mythologiques et bibliques, que Sidoine décrit, ainsi que les hautes tours qui étaient à la fois, dans ce temps d'invasions et de guerres, l'ornement et la défense de

nom de famille de Paulin, Pontius, ne se trouve pas dans ces inscriptions. Borghesi (*Œuvres complètes*, t. VIII, p. 218) doute qu'on puisse rattacher les Pontii aux Anicii. M. de Rossi en doute également. On peut dire qu'à l'heure qu'il est ce point n'est nullement prouvé.

[1] Illustris Anicii sanguis, in quo aut nullus, aut rarus est qui non meruerit consulatum (S. Jérôme, *Epist. ad Demet.*)

[2] Quemcumque requiris
Hac de stirpe virum, certum est de consule nasci.
Per fasces numerantur avi, semperque renata
Nobilitate virent, et prolem fata sequuntur.
(Claudien, *De Consul. Olybrii et Probi.*)

[3] Leontius meus facile primus Aquitanorum. (Epist. XII, lib. VIII.)

cette villa, ou plutôt de ce castel[1]. C'est manifestement un descendant de ce Pontius Paulinus, ancien préfet des Gaules, duquel naquit à Bordeaux[2] en 353 ou 354, le critique hésite entre ces deux dates[3], l'illustre et saint évêque de Nole, la gloire

[1] Est locus irrigua qua rupe, Garumna, rotate,
Et tu, qui simili festinus in æquora lapsu
Exis, curvata Durani muscosa suburra,
Jam pigrescentes sensim confunditis amnes...
Quem generis princeps Paulinus Pontius olim,
Cum totius patriæ dominabitur, ambiet altis
Turribus.

(Sid. Apoll. *carmen* XXII.)

Burgus est aujourd'hui la ville de Bourg, au confluent de la Garonne et de la Dordogne.

[2] Burdigala, oppido Galliarum, oriendus fuit. (Uranius, *ad Pacatum.*) Voilà pourquoi, malgré son origine romaine, et le mot affecté de Baronius, Pontius Paulinus ROMANUS, l'Aquitaine et la Gaule, dit Sacchini, le revendiquent justement : *Eoque veluti cive suo non injuria Galli semper gloriati sunt, hodieque gloriantur.* (Cap. I, nº 5.)

[3] En quelle année précise faut-il placer sa naissance? Aucun texte ne le dit, mais les ingénieuses déductions de la critique suppléent ici au silence des textes.

C'est une lettre de Paulin lui-même, adressée à saint Augustin, qui a mis la critique sur la voie. Saint Paulin fait connaître qu'il était alors dans sa quarante et unième année. En effet, « mon âge, selon la chair, dit-il, est celui de ce boiteux guéri par les Apôtres à la porte du Temple, » ainsi qu'il est raconté au chapitre quatrième des *Actes*, et duquel il est dit qu'il avait un peu plus de quarante ans*. Si donc on pouvait fixer la date précise de cette lettre, on aurait par là même la date précise de sa naissance. C'est à quoi la sagacité des critiques est parvenue. On a

* Ætas mihi secundum carnem ea jam est qua fuit ille ab Apostolis in porta Speciosa, Verbi potestate, sanatus. (Epist. IV, *ad S. Aug.*)

des Gaules et de l'Église, Pontius Meropius Paulinus[1].

L'opulence de la famille de Paulin en égalait la noblesse. On sait quelles étaient ces anciennes familles romaines, ces descendants des conquérants

remarqué d'une part que saint Augustin n'était pas encore évêque quand cette lettre lui fut adressée, mais qu'Alype l'était, puisque Paulin, prêtre alors, appelle Augustin son frère et Alype son père. Or, Alype ayant été fait évêque en 394, la lettre ne peut donc pas être antérieure à cette année. D'autre part, saint Augustin, dans sa réponse, dit qu'il venait d'être élevé à l'épiscopat. Or, saint Augustin ayant été fait évêque en 395, la lettre est donc au plus tard de cette année. Donc, la lettre de Paulin est nécessairement de l'une des deux années 394 ou 395, et par conséquent Paulin, qui était dans sa quarante et unième année, est né en 353 ou 354. Mais le doute entre ces deux années subsiste, et rien ne permet de l'éclaircir *. On sait en outre, par un passage du prêtre Uranius, qui nous a laissé le récit de sa mort, le nom des consuls alors en charge, et, par conséquent, l'année précise où il mourut; c'est l'an 431. Il a donc vécu soixante-seize ou soixante-dix-sept ans.

1 « Son nom complet, dit le docteur Busé (*Saint Paulin et son siècle,* ch. I), était Meropius (ou Eutropius) Pontius Anicius Paulinus. C'est ainsi que l'appellent les manuscrits, les inscriptions et les écrivains contemporains. » Mais le plus récent éditeur de Paulin, Lebrun, qui a compulsé un peu plus que le docteur Busé les manuscrits, dit simplement : *Paulinus qui et antiquis Pontius, et in mss. ac editis codicibus Meropius.* (*Vita Paulini,* cap. I.) — Le P. Sacchini : *Tota appellatio Meropius Pontius Anicius Paulinus erat.* (*Apud Boll.,* cap. I.) — Remondini : *Ponzio Meropio Anicio Paolino.* (*Nolana ecclesiastica Historia,* t. II, lib. I, cap. III.) Eutropius est évidemment une altération de Meropius.

* Telle est notre opinion, un peu moins affirmative que celle du P. Chifflet, auquel surtout sont dues ces ingénieuses observations, et qui conclut, lui, d'une manière absolue, pour l'an 354. (*Paulinus illustratus,* pars secunda, cap. I.)

du monde, qui souvent, au témoignage de saint Jérôme, ne connaissaient même pas l'étendue de leurs possessions, et établissaient une lutte insensée entre leurs prodigalités et leurs richesses, sans parvenir à vaincre celles-ci par celles-là [1]. Les biens de la famille de Paulin étaient immenses. Nous avons déjà mentionné ce domaine de Burgus chanté par Sidoine. Paulin et Ausone parlent aussi d'Hebromagus comme du séjour favori de Paulin [2]. Enfin les lettres de Paulin mentionnent aussi Alingone, ou *Portus Alingonensis,* aujourd'hui Langon. Outre ses possessions d'Aquitaine, cette famille en avait dans la Gaule Narbonnaise; elle en avait en Italie, à Fondi, dans le Latium, et à Nole en Campanie. Peut-être aussi en Espagne. Ausone appelait les seules possessions d'Aquitaine « des royaumes », et gémissait, après la conversion de Paulin, de voir, comme il disait, cent nouveaux maîtres s'en partager les lambeaux [3].

[1] Per varias voluptates divitias suas vincere nequeunt. (*Ad Paulam,* explanatio psalmi CXVIII.)

[2] Quelques érudits ont voulu confondre Burgus avec Hebromagus; d'autres tiennent pour *Embrau,* aujourd'hui *Braud,* mot qui paraît se rapprocher davantage d'Hebromagus. Un savant prêtre bordelais, M. l'abbé Larrieu, qui s'est caché dans *l'Aquitaine,* Semaine religieuse de Bordeaux (année 1865, p. 689-694, et 705-708), sous le pseudonyme de Nolibois, a, le premier, proposé de chercher Hebromagus, non pas entre Bordeaux et la mer, mais au-dessus de Bordeaux, au Portus Alingonensis, ou aux environs. Sa principale preuve (non pas la seule) est un texte d'Ausone, dont nous parlerons ci-dessous.

[3] Ne raptam, sparsamque domum, lacerataque centum
Per dominos veteris Paulini regna fleamus.
(Epist. XXIII, *ad Paulinum.*)

Cette famille était-elle chrétienne? Nous croyons qu'il est permis de l'affirmer; nous en citerons pour preuve ces vers si connus de Prudence :

> Non Paulinorum, non Bassorum dubitavit
> Prompta fides dare se Christo [1].

Le christianisme avait eu beaucoup de peine à entamer le patriciat romain; il y avait cependant pénétré dès l'origine et fait d'illustres conquêtes. Mais, depuis la conversion de Constantin surtout, l'orgueil de ces vieilles races s'humiliait, et les descendants des plus nobles familles de Rome, si longtemps rebelles, vinrent enfin, comme le chantait le poète chrétien Prudence, donner leur foi au Christ et se retremper ainsi dans une noblesse plus haute.

> Stirpemque superbam
> Patriciæ gentis venturo attollere sæclo [2].

Mais si cette preuve paraît insuffisante, parce que Prudence, qui écrivait au v^e siècle, pourrait dans ces vers n'avoir eu en vue que les nombreuses conversions opérées au sein du patriciat à la fin du règne de Théodose, après la défaite d'Eugène, comme nous aurons occasion de le raconter, voici un texte qui nous paraît ne pas laisser de doute sur ce point. Paulin, dans une lettre à son ami le prêtre Amandus de Bordeaux, demande que l'on ordonne prêtre un de ses affranchis, et qu'on le commette à la garde du tombeau de ses parents pour y remplir

[1] Prudence, *contra Symmachum.*

[2] Prudence, *ibid.*

les pieux offices par lesquels l'Église honore les morts [1] : ce qui suppose, évidemment, qu'ils étaient morts chrétiens.

A cette preuve, donnée par les historiens de Paulin, nous en ajouterons une qui ne nous paraît pas moins péremptoire : nous l'empruntons à un de ses poèmes, découverts postérieurement à la dernière édition de ses œuvres, par Muratori, le XIIIe *Natale,* en l'honneur de saint Félix. Paulin raconte lui-même dans ce poème qu'il fut consacré à saint Félix dès ses premières années : « Je vous dois tout, dit-il à son saint patron, et le bien de la vie présente, et l'espérance de la vie future, vous à qui le Christ m'a donné comme serviteur dès mes plus tendres ans [2]. »

C'était du reste un usage antique chez les chrétiens d'offrir les enfants à l'autel des saints et des martyrs [3]. Dans un de ses plus beaux poèmes, où il chante les gloires du Christ et de saint Laurent, Prudence décrit ce qu'il avait vu, à Rome, dans la basilique même bâtie sur le tombeau de cet illustre martyr : c'est-à-dire les personnages les plus éminents du

[1] Vobis in domo Domini deserviat delegatis ad parentum nostrorum memoriam officiis. (Epist. XII, *ad Amandum.*)

[2] Omnia, præsentis vitæ rem, spemque futuræ
Quæ faciunt, tibi me memini debere, cui me
Mancipium primis donavit Christus ab annis.
(*Nat.* XIII.)

[3] C'est à cet usage que fait allusion l'inscription, si connue des archéologues, de Projectus, enfant de deux ans, *Nutricatus Deo Christo Marturibus*, au musée de Latran.

sénat, ceux mêmes qui avaient exercé les sacerdoces païens, baisant pieusement les sépulcres des martyrs, et venant offrir leurs enfants à ces héros de la foi nouvelle[1]. Et M. de Rossi a trouvé récemment et décrit savamment les médailles que l'on mettait au cou de ces enfants ainsi voués soit au Christ, soit aux saints[2].

Comment eut lieu cette consécration? A Bordeaux même, par la piété de ses parents, ou dans un voyage qu'il aurait fait, tout jeune, à Nole[3]? Quoi qu'il en soit, le tombeau de saint Félix faisait partie des terres que la famille de Paulin possédait en Campanie, ou au moins y confinait; et le culte du glorieux confesseur, si célèbre dans toute l'Italie,

1 Ipsa et senatus lumina,
Quondam luperci aut flamines,
Apostolorum et Martyrum
Exosculantur limina.
Videmus inlustres domos
Sexu ex utroque nobiles
Offerre voti pignora
Clarissimorum liberum.

(*Perist.* VI.)

2 Une de ces médailles représente un homme qui vient au tombeau d'un martyr, tenant un calice de la main droite, et conduisant de la gauche un enfant. Le nom de l'enfant est écrit au-dessus de sa tête, *Gaudentianus*. Au revers, on voit le sacrifice d'Isaac, au-dessus duquel on lit le nom *Urbicus*; c'est le père de l'enfant. La médaille est donc un monument de l'offrande d'un enfant par son père; elle devait être suspendue au cou de l'enfant, pour perpétuer le souvenir de cet acte solennel. (*Bulletin.*)

3 Muratori a émis cette conjecture : « Cæterum Nolam se adhuc puerum concessisse testatus est Paulinus, ita S. Felicem alloquens : Tibi me mancipium, etc. (*Natale* XIII, ad vers. 367.)

et depuis Paulin, dans l'Église entière, était évidemment une des traditions de la famille de Paulin, puisque le jeune Paulin y fut voué dès son enfance, et que c'est à cette consécration qu'il reconnaît devoir tout, et pour la vie présente et pour la vie future.

Paulin fut donc élevé dans la foi chrétienne. Cependant, conformément à un usage encore très général dans ce siècle, son baptême fut différé. L'ivresse de l'âge, le goût des lettres, l'ambition et les honneurs l'éloigneront pendant de longues années des pratiques religieuses; mais la foi de son jeune âge ne périra jamais, et saint Félix le sauvera.

Son éducation fut en rapport avec sa naissance et sa fortune. Les jeunes Gaulois, comme les jeunes Romains, allaient se préparer aux carrières publiques en suivant les leçons des grammairiens et des rhéteurs. Lettrée autant qu'opulente, Bordeaux en était abondamment pourvue, et ses écoles rivalisaient avec les plus célèbres. Ausone, un de ses professeurs les plus renommés, nous a conservé, dans un de ses poèmes, les noms de trente maîtres fameux qui avec lui en illustrèrent les chaires[1]. Les écoles au IVe et au Ve siècle dans l'empire romain étaient innombrables. La politique des empereurs s'était plu à les doter et à les multiplier. Le poète a dit de la Grèce vaincue, qu'elle avait su conquérir son farouche vainqueur en portant les lettres et les arts

[1] *De Prof. Burdi.*

dans l'agreste Latium [1]. C'était de même sur ses écoles, comme sur son administration et ses tribunaux, que Rome comptait pour s'assimiler les provinces conquises [2]. En Orient, la langue et la littérature grecques, quoique déchues, maintenaient toujours leur antique honneur; en Occident, c'étaient la langue et la littérature latines qui dominaient; Rome avait couvert de ses écoles non seulement l'Italie, mais l'Afrique, l'Espagne et aussi la Gaule, de la province romaine et de la Lyonnaise, à Toulouse et à Bordeaux, et d'Autun, la Rome celtique, comme on l'appelait, jusqu'à Trèves.

Mais il ne suffit pas d'avoir un enseignement public fortement organisé et beaucoup d'écoles, pour que les lettres soient florissantes. Nonobstant la mul-

[1] Græcia capta ferum victorem cœpit, et artes
Intulit agresti Latio.

(Horace, *Ars poet.*)

[2] « Tacite (*Vie d'Agricola*) place l'enseignement des lettres latines au premier rang des mesures politiques qui devaient affermir la nouvelle conquête... Mais Agricola ne fut pas l'inventeur de ce système de conquête morale; Auguste et Claude l'avaient déjà appliqué efficacement à la Gaule... On le remarque pour la première fois dans le grand plan d'organisation qu'Auguste publia à Narbonne vingt-sept ans avant notre ère: espèce de Constitution des provinces transalpines, admirable par la sagacité et la portée des vues; chef-d'œuvre de cette science administrative dont nous sommes si orgueilleux, et que nous croyons bonnement née d'hier. » (M. Amédée Thierry, *d'Ausone et de la littérature latine en Gaule, thèse présentée à la Faculté des lettres de Besançon*, 1829. — Voir aussi, du même auteur, *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, t. III, p. 322; 1844.)

titude des grammairiens et des rhéteurs, le IVe et le Ve siècle sont une époque de décadence, du moins pour la littérature profane. L'inspiration s'en va, les procédés la remplacent; les maîtres sont érudits, diserts, beaux esprits; mais ils cultivent trop, et jusqu'à la subtilité, la forme, le style; la langue s'altère, le goût aussi; l'éloquence devient déclamatoire et bassement adulatrice; la poésie ne vit plus que de réminiscences usées et d'artifices puérils. Admirons toutefois cette activité d'esprit à la veille et au milieu du tumulte des invasions, et disons-le avec un littérateur délicat, M. Ampère : « On ne peut refuser quelque sympathie et quelques regrets à ces derniers zélateurs des lettres classiques. Les soleils d'automne sont pâles; mais on les contemple avec un charme particulier, parce qu'après eux il n'y a plus que l'hiver[1]. »

Comme toute la jeunesse de son temps, Paulin dut donc fréquenter les écoles des grammairiens et des rhéteurs. Il fut surtout l'élève et l'élève préféré d'Ausone. Une longue intimité unissait leurs deux pères : l'un médecin de Bazas retiré à Bordeaux, et l'autre ancien préfet des Gaules[2]. Ausone qui, né, comme on croit, vers 310, avait quarante-quatre ans, et était dans tout l'éclat de son talent et de sa renommée quand naquit Paulin, s'attacha tendrement au fils du vieil ami de son père, et cultiva son

[1] *Histoire littéraire de la France avant Charlemagne*, t. I.
[2] Ausone, *Epist.* XX.

éducation avec d'autant plus de soin que celui-ci annonçait les dispositions les plus heureuses; ce fut lui aussi, il s'en vante du moins, qui lui ouvrit prématurément la route des honneurs. Quelques détails sur ce personnage sont donc ici indispensables.

Ausone fut le rhéteur de son temps le plus fameux et le plus favorisé de la fortune. Son origine, sa généalogie et toute sa famille, ses maîtres, ses condisciples et ses émules dans l'enseignement, les nombreuses relations littéraires qu'il entretenait avec soin, il ne nous a, dans ses écrits, rien laissé ignorer de tout cela. D'une origine éduenne par sa mère, Aquitain par son père, il enseigna à Bordeaux pendant trente ans; grammairien d'abord, rhéteur ensuite, poète toujours. Sa renommée le porta à la fortune et aux honneurs, et le mot de Juvénal se réalisa pour lui à la lettre : *Fies de rhetore consul* [1]. Était-ce cependant un homme de génie qu'Ausone? Loin de là; les hommes de génie, ils avaient nécessairement passé par les écoles, mais ils n'y étaient pas restés; ils s'appelaient en Orient, Athanase, Basile, Grégoire, Chrysostome; en Occident, Hilaire, Ambroise, Jérôme, Augustin. Ausone n'était même pas à la hauteur de ces brillants rhéteurs grecs, ses contemporains, Thémistius, Libanius; mais c'était le professeur le plus applaudi, le plus spirituel écrivain et le plus ingénieux poète des Gaules, et pour l'époque c'est beaucoup dire; versificateur cependant plutôt que poète, au juge-

[1] *Sat.* VII.

ment sévère d'un critique allemand; versificateur habile, quoique frivole[1]. On est étonné, en effet, quand on parcourt le recueil de ses œuvres, de la futilité de ces poésies, épigrammes, idylles, épitaphes de héros, centons, pièces moitié grecques, moitié latines, *sermone adludo bilingui,* petits vers accompagnant l'envoi de ses poésies : qu'y a-t-il là pour l'âme et pour la vie? Amusements, jeux d'esprit, tours de force, étalage d'érudition pédantesque, littérature sans conviction, partant sans inspiration, art de visible décadence. Et c'était le plus illustre, le distributeur de la renommée, le poète aimé de la cour, Ausone, le grand Ausone. A côté des autres, il est vrai, c'est un maître; sa langue est assez pure et claire encore, et ces effets de style qu'il met à si haut prix, s'il les cherche toujours, souvent il les trouve. Était-il païen? était-il chrétien? On l'a beaucoup controversé; il était surtout littérateur, et heureux homme, tout occupé des lettres auxquelles il devait tout, et des jouissances qu'il tirait des lettres. Païen en littérature, car la mythologie était alors comme la forme obligée des lettres classiques, il ne paraît pas douteux cependant qu'il ait appartenu à la foi chrétienne, du moins à la fin de sa vie. Il professe expressément la foi au Christ[2]; il nomme la Trinité, la plaçant, il est vrai, en

[1] Versificatoris nomen ei concesseris, non poetæ; sunt omnino parva poemata, effusa verius quam elaborata (Heyne, professeur à l'Université de Gœttingue, *Academica,* VI.)

[2] Lettre XXIII à Paulin. — Sa prière dans l'*Ephemeris.*

étrange compagnie[1]; il se préoccupe de la fête de Pâques qui approche[2], il a une chapelle domestique, il fréquente l'église du village voisin[3]. Chrétien donc, mais surtout homme de lettres et homme du monde; au demeurant, et dans la vie privée, homme estimable, bon père, bon fils, ami fidèle, et qui devait bien quelque reconnaissance à ces Muses qui l'avaient si libéralement récompensé[4].

Ce que l'on enseignait alors dans les écoles sous les noms de grammaire et de rhétorique, c'était tout l'ensemble des études littéraires. « Les rhéteurs tantôt récitaient et lisaient des déclamations sur un sujet historique, mythologique ou d'invention; tantôt instruisaient les jeunes gens qui se destinaient au barreau ou à la tribune, tant qu'il y eut une tribune. Les grammairiens expliquaient, commentaient les auteurs, dissertaient sur leurs beautés, et s'efforçaient d'enseigner aux autres et de parvenir eux-mêmes à reproduire ces beautés[5]. » — « Qui peut,

[1] Dans son poème intitulé *le Gryphe.*

[2] Instantis quia nos revocant solemnia Paschæ. (Epist. *ad Paulum.*)

[3] Celebrique frequens Ecclesia vico. (Epist. XXIII, *ad Paulinum.*)

[4] Les arguments en faveur du christianisme d'Ausone ont été rassemblés dans l'*Histoire littéraire de France,* t. I, partie 2, p. 288, 289. Voir aussi M. Ampère, *Histoire littéraire,* etc., t. I, c. VI. L'opinion contraire a été soutenue par M. de la Bastie, dans les *Mémoire de l'Académie des inscriptions,* t. XV, p. 124. 136.

[5] Ampère, *Histoire littéraire de la France avant Charlemagne.* t. I, c. I.

s'écriait saint Jérôme, oublier les souvenirs de son enfance? J'ai la tête deux fois chauve, et cependant que de fois en dormant je crois me voir jeune homme aux longs cheveux, à la toge drapée, déclamant devant le rhéteur! » Telle fut l'éducation, toute littéraire, selon le goût du temps, que reçut le jeune Paulin, toute empreinte des souvenirs mythologiques dont étaient pleins les poètes, toute chargée des subtils procédés qui encombraient, depuis Quintilien, la rhétorique et la poétique des écoles. Il y mêla plus tard l'étude de l'histoire, de la philosophie et du droit. Il réussissait dans tous les genres; il écrivait avec grâce; il parlait avec élégance et facilité; il faisait ingénieusement les vers et annonçait un poète; il était la gloire de Bordeaux et l'orgueil d'Ausone, qui avait pour lui toute la sollicitude d'un maître et toute la tendresse d'un père. Plus tard, en effet, nous verrons le vieux rhéteur rappeler à son élève, passé heureusement à d'autres études et à d'autres maîtres, tout ce qu'il avait fait pour lui, et Paulin reconnaître hautement qu'il lui devait tout. Avec un tel maître cependant Paulin courait grand risque de n'être qu'un rhéteur et un poète comme Ausone. Il fut un saint. Son génie comme son âme y gagna.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME

LA JEUNESSE DE PAULIN. — SA NAISSANTE RENOMMÉE
IL QUITTE LES GAULES ET SE REND A ROME
HONNEURS DONT IL EST REVÊTU. — IMPRESSION SUR LUI DE ROME CHRÉTIENNE
ET DES FÊTES DE SAINT FÉLIX

367-383

Ausone ne fut pas seulement le maître dévoué de Paulin dans l'étude des lettres romaines; la fortune qui le poussa tout à coup aux premières dignités, par une de ces faveurs qui ne surprenaient aucun des contemporains, tant les rhéteurs en renom étaient alors des personnages considérables, lui permit de faciliter à son élève l'entrée dans les fonctions publiques. Ce fut l'empereur Valentinien qui ouvrit tout à coup ces brillantes destinées à Ausone.

Retenu dans les Gaules pour la défense de l'empire, Valentinien, vers la fin de l'année 367, tomba malade à Reims : dès qu'il fut convalescent, pour mieux assurer la couronne à son fils Gratien, il conçut le dessein de l'associer à l'empire, et le fit proclamer Auguste par les légions. Le jeune prince n'avait que huit ans; le moment était venu de com-

mencer sérieusement son éducation. Valentinien aimait les lettres ; il regarda naturellement vers les maîtres illustres qui occupaient alors les chaires fameuses ; la renommée d'Ausone le désignait à son choix ; Ausone devint précepteur du jeune Auguste. Devenir précepteur d'un prince était une fortune ordinaire aux rhéteurs : Sénèque, Fronton et Lactance l'avaient été. N'allait-on pas voir bientôt la pourpre impériale elle-même jetée par Arbogast sur les épaules du rhéteur Eugène, et un petit-fils du grand Théodose faire asseoir à ses côtés sur le trône de Constantinople la fille d'un rhéteur athénien, la belle Athénaïs, la célèbre impératrice Eudoxie? Telle est la grande place que les grammairiens et les rhéteurs tiennent dans la société du IV^e siècle : ils sont partout, jusque sur le trône.

Ausone quitta donc Bordeaux pour Trèves et Milan, et les écoles pour la cour. L'heureux rhéteur eut là, de 367 à 375, où, Valentinien étant mort au cours d'une expédition contre les barbares, Gratien, âgé à peine de dix-sept ans, lui succéda, et jusqu'à la mort de Gratien lui-même, en 383, seize années de haute faveur, pendant lesquelles il fut un des personnages importants de l'empire. L'éducation qu'il donna à Gratien, à en juger par ses habitudes d'esprit, et par les divertissements poétiques, plus que légers, du rhéteur avec l'empereur Valentinien lui-même, était-elle propre à faire un empereur? Était-ce assez que de polir son langage et de le former à l'art de bien dire? Mais Gratien ne contracta pas seule-

ment à l'école d'Ausone le goût des lettres : nature tendre, honnête, élevée, il développa, sous l'influence du maître de Paulin, des qualités d'âme et de cœur précieuses dans un souverain, et qui, s'il s'y fût joint un caractère plus ferme et une activité plus laborieuse, auraient pu faire de son règne, trop tôt interrompu par une mort tragique, une époque heureuse pour l'Église et pour le monde. Il est vrai que le jeune prince devait subir une autre influence et entendre une autre parole : Ambroise allait être élu archevêque de Milan.

Cependant, après le départ de son maître Ausone, que faisait à Bordeaux Paulin, âgé seulement de quinze ans? Il complétait son éducation littéraire, nous l'avons dit, par l'étude de la philosophie, qui s'enseignait aussi dans les écoles de Bordeaux, surtout la philosophie platonicienne, *dogma platonicum*, comme dit Ausone [1], et par l'étude indispensable du droit. Puis il parut au barreau, et s'y fit promptement une réputation d'éloquence [2]. En même temps il donnait carrière à son talent poétique, et composait des vers qu'il envoyait à Ausone, et qui ravis-

[1] *De Professoribus Burdigalensibus.*

[2] Epist. v, *ad Severum.* On a prétendu, sur deux textes mal compris, qu'il avait peu étudié l'histoire et la géographie. Une critique plus attentive a fait justice de ces allégations. Nous le verrons composer un poème historique; de plus, Sulpice Sévère le consultera sur son *Histoire universelle.* Et quant à sa prétendue erreur géographique, le docteur Busé (page 398) prouve qu'il n'est pas même besoin de recourir, avec Pagi, à une faute de copiste pour l'en laver.

saient le vieux rhéteur. Ausone, à la cour impériale, versifiait lui-même incessamment, et ajoutait chaque jour à sa renommée poétique; il faisait des vers sur les incidents du jour, de spirituels impromptus; il décrivait le cours gracieux de la Moselle, où l'avait conduit à la suite de l'empereur une expédition contre les barbares. Est-ce dès lors, est-ce seulement à Rome, que Paulin concourut à ces combats d'éloquence et de poésie si en vogue dans l'empire [1], et où le vainqueur recevait entre autres récompenses une palme très simple, ou, ce qui était un plus grand honneur, ornée de bandelettes [2]? On ne peut le déterminer. Ce qui est certain, c'est qu'il fut vainqueur dans ces jeux, et avec plus de gloire qu'Ausone lui-même, qui ne remporta jamais que la palme simple, tandis que son élève gagna l'autre palme; c'est ce qu'un vers d'Ausone nous apprend explicitement :

« Et la palme poétique dont tu es honoré est ornée de ces bandelettes qui manquent à la mienne [3]. »

« Ces combats poétiques, dit M. Ozanam, se perpétuèrent longtemps à Rome, jusques après les in-

[1] Chaque année, une foule d'orateurs des provinces transalpines se rendaient à Lugdunum au concours de l'autel d'Auguste, et, pour y faire briller leur ingénieuse facilité, se résignaient aux lois bizarres imposées par Caligula. » (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, etc., t. III, p. 322.)

[2] Eran premi de' vincitori le palme, alle quali se aggungevansi alcune colorate fasce, o fiocchi, lemniscate palme appellavansi, ed eran delle semplici molto più pregevoli. (Remondini, t. II, p. 16.)

[3] Et quæ jamdudum tibi palma poetica pollet
Lemnisco ornata est, quo mea palma caret.
Aus. Epist. xx, *ad Paulinum*.

vasions, et Fortunat parle encore des lectures publiques qui se faisaient au forum de Trajan; les poètes du temps y trouvaient un auditoire, et s'y livraient à ces combats littéraires dont le vainqueur, couronné par les magistrats, était promené en triomphe dans les rues couvertes de tapis d'or [1]. »

Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que la jeune ambition de Paulin, éveillée par ses succès et par la fortune de son maître, le fit accourir de bonne heure, des rivages de l'Occident, vers Rome et la riante Italie :

Nam puer occiduis Gallorum advectus ab oris [2],

dit-il lui-même. Tout, à Rome, favorisait cette ambition, et sa haute origine, et son immense fortune, et ses puissants protecteurs, et sa naissante renommée. On ignore en quelle année mourut son père. Paulin ne quitta-t-il l'Aquitaine qu'après ce deuil? Ou bien la subite élévation de Gratien à l'empire, en portant plus haut encore la fortune d'Ausone, fut-elle le signal que son impatience attendait? Quoi qu'il en soit, vers la fin de l'an 375, Valentinien mourut subitement dans une expédition

[1] *La Civilisation au* v[e] *siècle,* t. II.

Vix modo tam nitido pomposa poemata cultu
Audit Trajano Roma verenda foro.
Quod si tale decus recitasses aure senatus,
Stravissent plantis aurea fila tuis;
Per loca, per populos, per compita cuncta videres
Currere versiculos plebe favente tuos.

(Venantius Fortunat., *carmen* III.)

[2] *Natale* XIII.

contre les barbares, et Gratien, qui lui succéda. partagea immédiatement l'empire d'Occident avec son jeune frère Valentinien, fils d'une autre mère, l'impératrice arienne Justine, fameuse plus tard par ses démêlés avec saint Ambroise. Mais Valentinien n'étant encore qu'un enfant de quatre ans, le véritable empereur d'Occident ce fut Gratien, à peine adolescent lui-même, ainsi que nous l'avons dit. Il se montra reconnaissant, et combla de ses faveurs son maître, déjà comte du palais, et toute la famille de son maître. Il l'honora à deux reprises différentes de la questure, charge de cour qui ne conservait de l'ancienne magistrature questurale que le nom, mais qui rendait celui qui en était revêtu l'arbitre des faveurs du prince. A ces honneurs Gratien ajouta, en 377, la préfecture d'Italie et d'Afrique; en 378, celle des Gaules[1]. Mais le vieux rhéteur, peu fait aux affaires, ne voulant pas d'ailleurs se séparer de son élève, ni l'élève de son maître, par une nouvelle délicatesse son fils lui fut associé dans cette charge. Tant de faveurs ne suffisaient pas encore à

[1] M. Augustin Thierry, *d'Ausone et de la littérature dans les Gaules au* IV^e^ *siècle.* — Le titre de préfet d'Illyrie fut donné à son vieux père, qui mourut un an après, âgé de quatre-vingt-dix ans. Ausone avait un fils nommé Hespérius (qui fut père lui-même d'un Paulin, célèbre par ses malheurs et par sa conversion; poète aussi comme son grand-père; auteur de l'*Eucharisticon*), et une fille mariée à un Thalassius. Son fils fut nommé vicaire des préfets de Macédoine, et presque aussitôt proconsul d'Afrique; puis, ayant été associé à son père dans la préfecture des Gaules, son beau-frère Thalassius le remplaça dans le proconsulat d'Afrique.

l'ambitieux rhéteur : il aspirait au suprême honneur du consulat. Il l'obtint, et dans des circonstances solennelles qui en rehaussèrent encore à ses yeux le prix.

Des terreurs inaccoutumées étaient venues fondre sur l'empire. Les barbares arrivaient. En vain Ausone les traitait-il, dans ses vers, comme les beaux esprits de la Rome païenne, dans leurs banquets philosophiques, affectaient de traiter le christianisme, en feignant de l'ignorer [1] ; ils approchaient, leur heure était venue. « D'abord victimes obscures et prisonniers dédaignés des premiers Césars, puis auxiliaires tour à tour recherchés et redoutés, puis adversaires irrésistibles, enfin vainqueurs et maîtres de l'empire humilié, ils arrivent, dit M. de Montalembert, non comme un torrent qui passe, mais comme une marée qui avance, recule, revient et demeure maîtresse du sol envahi. Ils avancent, se retirent, reviennent, restent et triomphent. Ceux qui auraient envie de s'arrêter et de s'entendre avec les Romains effrayés sont tour à tour poussés, dépassés, surmontés par le flot qui les suit [2]. » Tel est bien le caractère de la grande invasion qui se préparait. Par delà tous ces barbares qui frémissent depuis trois siècles derrière le Rhin et le Danube, et que jusqu'ici les armes et la politique de Rome ont pu contenir, en voici d'autres plus formidables qu'on n'a pas vus encore, qui, des extrémités de l'Europe et de l'Asie, s'ébranlent et poussent irrésistiblement de-

[1] Les *Saturnalia* de Macrobe sont un monument de ce dédain.

[2] *Les Moines d'Occident*, t. I.

vant eux tous les autres : ce sont les Huns, à la tête desquels sera bientôt Attila. Ils poussent les Goths; ceux-ci débordent par-dessus le Danube sur l'empire d'Orient. Bientôt tous les peuples de la Germanie se mettront en marche vers la Gaule et vers l'Italie; la lutte suprême et décisive entre la civilisation romaine et la barbarie va commencer. Pressés donc par les barbares de la Scythie, les Goths avaient demandé à l'empereur d'Orient l'autorisation de passer le Danube, et de s'établir pacifiquement sur les terres de l'empire. Valens fit l'imprudence d'y consentir. Bientôt, s'apercevant de la faute qu'il avait commise, il chercha à la réparer par les armes, et il demanda le secours de Gratien. Celui-ci se mit en route à la tête d'une armée; mais au lieu de l'attendre, Valens engagea prématurément la bataille près d'Andrinople, et périt misérablement dans l'immense désastre qui s'ensuivit, le 19 août de l'an 378. Ce fut à Sirmium que Gratien apprit la foudroyante nouvelle. Resté seul maître du monde après cette catastrophe, et sentant sa jeunesse ployer sous un tel fardeau, il eut la généreuse pensée de rappeler de l'Espagne, où il s'était volontairement exilé, un jeune homme de génie, Théodose, dont il avait, au début de son règne, condamné à mort le glorieux père sur de faux soupçons, et de lui remettre l'Orient. Cette inspiration sauva pour quelques années l'empire. C'est pendant qu'Ausone savait Gratien tout occupé à Sirmium de ces graves soucis, qu'il reçut à Trèves

une lettre impériale lui annonçant, dans les termes les plus flatteurs, qu'il était désigné consul pour l'année suivante. « Je cherche à vous payer ma dette, disait Gratien, mais je vous suis encore redevable. » Il lui envoyait en même temps le manteau consulaire [1]. Le jeune prince eût souhaité ardemment de présider la cérémonie où son maître allait être revêtu de ce manteau des consuls; mais il fut retenu sur les bords du Danube par la lutte vigoureuse qu'il livrait aux barbares. Il voulût assister du moins à sa sortie du consulat, et revint du fond de la Pannonie à Trèves avec une promptitude incroyable, pour honorer les fêtes de sa présence. Ausone put étaler toute sa rhétorique pour le remercier de l'avoir élevé d'une si modeste profession, *ex qua mediocritate,* à ce comble des honneurs [2]. Mais dans cette haute fortune il n'avait pas oublié ses amis, et Paulin moins qu'aucun autre.

De très bonne heure donc, lui-même d'ailleurs l'a dit formellement, Paulin entra dans la carrière des honneurs; et il obtint les dignités, préliminaires du consulat : dès 372, gouverneur de l'Albanie et de l'Épire, édile en 378, préteur ou préfet de Rome en 380. C'est du moins ce qu'on a conjecturé, non sans vraisemblance, de plusieurs textes des lois con-

[1] Ce manteau était le même dont les empereurs se servaient à la cérémonie de leur triomphe, et celui-là avait été porté par Constance. (Augustin Thierry, *d'Ausone et de la littérature dans les Gaules au* IV[e] *siècle.*)

[2] *Gratiarum actiones pro consulatu;* œuvre de rhétorique élégante, mais pauvrement adulatrice.

temporaines, où son nom se trouve inscrit[1]. Mais, ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'il fut admis au sénat, et qu'il en fut l'ornement et la gloire. Tous les témoignages l'attestent : Ausone, saint Ambroise, saint Jérôme, Cassiodore. Ausone l'appelle « la colonne du sénat[2] ». Saint Ambroise le loue « d'avoir abandonné le sénat pour l'Église[3] ». — « Soyez, lui écrivait saint Jérôme, aussi éminent dans l'Église que vous l'avez été au sénat[4]. » — « De sénateur il

[1] Un rescrit du Code Théodosien daté du v^e^ consulat de Gratien et de celui de Théodose, de l'an 380 par conséquent, est adressé, selon Baronius, Sacchini et Chifflet (*Paulinus illustratus,* p. 11, c. II), au préteur urbain Paulin. Le P. Chifflet ayant remarqué en outre que l'édilité précédait de deux ans la préture, en a conclu que Paulin avait été édile en 378. Par une induction de même nature et de même valeur, Lebrun suppose qu'il fut préteur de l'Albanie ou de l'Épire en 372, âgé de dix-neuf à vingt ans. (*S. Paulini vita,* c. III, n. 2.) Rien ne démontre toutefois que le Paulin en question ici soit l'élève d'Ausone, et en tout cas, comme l'observe justement Muratori, ce n'est pas d'un préteur urbain, mais d'un préfet de Rome qu'il s'agit dans le rescrit de 380.— Legum harum inscriptiones ita sunt conceptæ: *ad Paulinum P. V.,* quæ verba etiam minus eruditi *Præfectum Urbi* interpretantur, non vero *Prætorem Urbis.* (Muratori, *dissert.* x.) C'est pourquoi Lebrun, qui, comme Chifflet, applique à Paulin ce rescrit, en fait un préfet de Rome. (*S. Paulini Vita,* c. III, n° 2.) Nous ne donnons tout ceci que comme des conjectures; et nous ferons même observer que ce qui oblige encore à ne les donner que comme telles, c'est que, comme nous le dirons et comme le remarque Borghesi (*Œuvres complètes*, t. VIII, p. 218), Paulin avait un frère ; il dit même deux, adoptant, de confiance peut-être, l'opinion de Remondini.

[2] Columenque senatus. (*Ad Paulinum,* Epist. XXV.)

[3] Migravisse a senatu.— Epist. *ad Sabinum.*

[4] Nobilem te Ecclesia habeat, ut prius senatus habuit. (Epist. *ad Paulinum*, la XLIX^e^ de l'édition bénédictine.)

se fit prêtre[1], » a écrit Cassiodore. D'ailleurs, Paulin lui-même l'atteste formellement :

« Étais-je aussi heureux quand j'étais décoré du titre de sénateur[2]? »

Il n'est pas moins certain qu'il parvint à la dignité de consul[3]. Ausone dit formellement que le nom de Paulin a été écrit dans les fastes, et même avant le sien ; d'où il suivrait que le consulat de Paulin aurait précédé celui d'Ausone.

« Tu fus inscrit avant moi dans les fastes, et ta chaise curule à Rome a précédé la mienne[4]. »

Il dit ailleurs que Paulin a porté comme lui-même la pourpre sacrée de Quirinus, et la robe consulaire :

« Paulin et Ausone, hommes qu'a revêtus la pourpre sacrée de Quirinus, et la trabée dorée[5]. »

Et il s'indignera, nous le verrons, de ce que son

[1] Ex senatore presbyterum. (*De Inst. div. Script.* lib. 1, cap. XXI.)

[2] Quid simile his habui cum dicerer esse senator?
*Natale* XIII.

[3] Aucun des auteurs anciens qui nous ont laissé des témoignages sur Paulin, sauf Ausone, ne le dit : ni Sulpice Sévère, ni Uranius, ni saint Ambroise, ni saint Jérôme, ni saint Augustin, ni Eucher, ni Idace, ni Gennade, ni Grégoire de Tours, ni saint Grégoire le Grand. Mais, sur ce point, le témoignage d'Ausone est tout à fait décisif.

[4] Quanquam et fastorum titulo prior, et tua Romæ
Præcessit nostrum sella curulis ebur.
Epist. XX, *ad Paulinum*.

[5] Paulinum Ausoniumque viros, quos sacra Quirini
Purpura, et auratus trabeæ velavit amictus.
Epist. XXIV, *ad Paulinum*.

ami a été cacher un sénateur et un consul, sa trabée et sa chaise curule, dans les âpres rochers de Bilbilis et de Calagurris :

« Ainsi donc, celui qui fait ma gloire et celle de la patrie, la colonne du sénat, c'est Bilbilis qui le possède, ou Calagurris pendue à ses rochers. C'est là, Paulin, que tu es venu enfouir ta trabée et ta chaise curule[1]. »

Toutefois, on chercherait en vain son nom dans les listes de consuls que nous avons : ce qui a fait conclure justement qu'il a été non pas un des consuls *ordinaires*, qui donnaient leurs noms à l'année, mais de ces consuls qu'on appelait *suffecti*[2]. Qu'était-ce

[1] Ergo meum patriæque decus, columenque senatûs,
Bilbilis, aut scopulis hærens Calagurris habebit!
Hic trabeam, Pauline, tuam, Latiamque curulem
Constitues.

Epist. xxv, *ad Paulinum.*

Chifflet insiste avec raison dans son argumentation sur la comparaison faite par Ausone entre la dignité de Paulin et la sienne : Quamvis enim hæc tria apud Romanos (trabea, sella curulis, fasti), Ausonii potissimum ævo, aliis etiam, seu nobilibus seu magistratibus, concessa sint, potiora tamen consulibus fuerunt, atque ornatiora. *Est autem Ausonii comparatio inter æqualia.* (*Paulinus illustratus*, pars II, c. II.)

[2] Il est curieux de remarquer ici par quelles phases a successivement passé la critique relativement à cette question du consulat de Paulin. Forcé donc, par les textes d'Ausone, d'admettre que Paulin avait été consul, et consul avant Ausone, on crut d'abord qu'il avait été consul ordinaire ; et on partit de là pour déterminer l'année de ce consulat. Mais on se trouvait alors en face d'une grave difficulté : c'est que le nom de Paulin ne se lit pas sur les listes des consuls. Pour résoudre cette difficulté, Baronius, suivi en cela par le P. Sacchini, proposa le premier une

que ces consuls? On a cru longtemps que ce n'était autre chose que des consuls nommés pour remplacer

conjecture fort ingénieuse, quoique inadmissible aujourd'hui. Ayant remarqué que les fastes de l'an 375 conservent les noms des consuls de l'année précédente, il avait cru trouver là l'explication de l'omission du nom de Paulin dans les fastes, et il avait conjecturé que son consulat pouvait être placé cette année-là même. Mais Baronius, ainsi que l'a fait observer l'auteur du *Paulinus illustratus*, le P. Chifflet, n'avait pas pris garde que saint Jérôme, et Prosper dans ses chroniques, expliquent autrement cette lacune; ils disent expressément que de grands ravages ayant été faits à la fin de l'année 374, dans la Pannonie, par les Sarmates, pour ne pas insulter en quelque sorte à la douleur publique par les fêtes solennelles de l'inauguration des consuls, on s'abstint, l'année suivante, d'en nommer *.

C'est pourquoi le P. Chifflet rejeta la conjecture de Baronius et en présenta lui-même une autre encore plus ingénieuse, et vraie en partie : de ce qu'on ne trouve plus le nom de Paulin dans les fastes, il conclut non pas qu'il n'avait pas été consul, mais qu'il n'avait pas été consul ordinaire. Puis, croyant, comme tout le monde à son époque, que les consuls *suffecti* n'étaient nommés que pour remplacer les consuls ordinaires, le savant critique se mit en recherche pour savoir en quelle année Paulin avait pu être subrogé à un consul ordinaire, et il trouva précisément que l'année qui précéda le consulat d'Ausone, l'année 378, au cours de laquelle mourut Valens, un des deux consuls de cette année-là, il fut nécessaire de lui en subroger un autre; alors Ausone aurait fait nommer Paulin. Tous les historiens qui ont écrit après le savant jésuite, Lebrun, Tillemont, Muratori, Remondini, le docteur Busé, ont embrassé cette opinion. Elle est juste en ce sens que Paulin a été en effet consul, non *ordinaire*, mais *suffectus* : elle n'est pas exacte quant à l'induction que l'habile critique a tirée relativement à l'année de ce consulat; car cette induction repose sur une notion inexacte de ce qu'étaient les consuls *suffecti*. En résumé, nous savons que Paulin a été consul, consul avant Ausone, consul *suffectus*; mais l'année de ce

* Quia superiore anno Sarmatæ Pannonias vastaverunt, iidem mansere consules. (Prosper, *in Chronicis.*)

les consuls ordinaires quand ceux-ci venaient à manquer. Mais grâce aux progrès de l'épigraphie, grâce surtout aux travaux de l'illustre M. de Rossi, on sait aujourd'hui que, sous l'empire, outre les consuls ordinaires qui, désignés dès le dernier trimestre de l'année précédente, entraient en charge le 1er janvier, le sénat, le 9 du même mois, en désignait d'autres, le nombre en a varié, qu'on appelait *suffecti*, et qui entraient en charge quand les consuls ordinaires en sortaient. L'amoindrissement du consulat, qui n'avait plus rien de politique, sans cesser d'être une dignité fort enviée, et aussi le besoin de répartir sur plusieurs les charges nombreuses qui incombaient à cette fonction, expliquent ce partage. Au IVe siècle, les consuls ordinaires déposaient les faisceaux le 21 avril; à ce moment-là les consuls *suffecti* entraient en charge. On est dès lors dispensé d'assigner au consulat de Paulin une date précise, qu'aucun texte ne permet de déterminer. Les consuls *suffecti* étant une institution régulière et étant nommés chaque année, son mérite et la faveur d'Ausone

consulat est restée incertaine; et rien, jusqu'à présent, ne permet de la fixer avec certitude.— Borghesi, qui a consacré, comme on sait, sa vie tout entière et son immense érudition à retrouver les noms des consuls romains, avait dans ses notes manuscrites, et dont nous avons dû la communication à l'obligeance de M. Léon Renier, son éditeur, consigné l'opinion du P. Chifflet sur le consulat de Paulin l'an 378, après la mort de Valens. Cette opinion lui paraissait donc alors de quelque valeur. Mais dans ses *Fasti consulares*, édités par M. Renier, il ne l'a pas cru assez établie pour mentionner le nom de Paulin après celui de Valens.

ont pu y faire, même de très bonne heure, arriver notre saint[1].

Il est établi de même pour nous que Paulin, avant ou après son consulat, administra en qualité de consulaire la Campanie, où il avait, comme nous l'avons dit, de grands biens. On appelait consulaires, au IVe siècle, non pas seulement ceux qui avaient été honorés du consulat, mais encore ceux qui, même sans avoir été consuls, étaient préposés à une des provinces dites consulaires; la Campanie était du nombre. Muratori le premier, après la découverte du XIIIe *Natale*, a proposé cette conjecture, se fondant principalement sur la nature des travaux exécutés à Nole par Paulin au tombeau de saint Félix. Ce tombeau n'était pas à Nole même, mais à un demi-mille de cette ville; la route qui y conduisait était détériorée; Paulin la fit réparer. De plus, il fit élever, à côté de la basilique, une longue file de bâtiments, une sorte d'hospice, pour y recueillir les

[1] Pour éviter la confusion qu'auraient fait naître tant de consuls chaque année, on ne datait que rarement, et au IVe siècle jamais, par les consuls *suffecti*, mais par les consuls *ordinaires*. Ce qui fait que leurs noms n'étaient inscrits que dans les fastes officiels, conservés au Capitole, lesquels ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Nous ne pouvons connaître les *suffecti* du IVe siècle que par quelque allusion biographique des écrivains, comme il est arrivé pour saint Paulin, ou par les inscriptions honoraires dédiées aux personnages qui avaient obtenu cette dignité. Dans ces inscriptions, ils sont appelés simplement consuls; les autres portent toujours la qualification d'*ordinaires*.— Voyez M. de Rossi, *Inscript. Christ. Prolegomena.* L'opinion de M. de Rossi se trouve résumée dans le *Corpus Inscriptionum latinarum* de Berlin, t. I, p. 383 et seq.

indigents : « C'est vous, disait-il plus tard à Félix, qui m'inspiriez ces pensées : déjà vous faisiez jeter à votre serviteur les fondements de sa future demeure [1]. »

Ces travaux, en effet, surtout la réparation de la route, ne semblent pas le fait d'un particulier. Mais le XIIIe *Natale* nous fournit une preuve plus positive encore de l'administration de la Campanie par Paulin en qualité de consulaire. Sous les auspices de son saint protecteur, dit-il, jeune encore il a eu l'honneur de voir porter devant lui les faisceaux ; et il le remercie de ce que, grâce à lui, pas une goutte de sang n'a souillé ses haches [2].

Il ne s'agit pas ici du consulat, comme l'a cru à tort Muratori [3] ; car les consuls n'ayant pas alors le pouvoir de verser le sang, ce n'est que comme consulaire de la Campanie que Paulin a pu avoir ce droit redoutable, et remercier saint Félix de n'en

1 Te fundante tui ventura cubilia servi,
Cum tacita inspirans curam mihi mente juberes
Muniri sternique viam ad tua tecta ferentem,
Attiguumque tuis longo assurgere tractu
Culminibus tegimen, sub quo prius usus egentum
Incoluit.

2 Te duce, fassigerum gessi primævus honorem,
Teque meam moderante manum, servante salutem,
Purus ab humanæ cædis discrimine mansi *.

Et ailleurs :

Deposui nullâ maculatam cæde securim.

3 Hic *Honor fasciger* consulatus est, cujus insigne proprium fuit fascium gestatio. (*Diss.* IX.)

* Nous adoptons pour ce vers la correction de Muratori.

avoir jamais usé. De plus, il est maintenant prouvé dans l'Épigraphie latine que les gouverneurs de certaines provinces avaient le titre de *sexfascales*, à cause des six faisceaux qui leur étaient attribués, à la différence des consuls, qui en avaient douze. Or, Paulin précisément parle des six faisceaux insigne de sa juridiction :

Ergo ubi bis terno ditionis fasce levatus [1].

[1] *Natale* XIII. — Combien donc se trompe le docteur Busé en voyant dans les six faisceaux les six mois de son consulat! (*Appendice* I, p. 629.)

Une inscription dont nous n'avons pas la date précise, mais qui est certainement du IVe siècle, mentionne comme consulaire de la Campanie un Pontius Proserius Paulinus, qu'elle appelle Junior. Serait-ce le frère de saint Paulin? En outre, l'inscription le nomme patron d'une ville campanienne, Pouzzoles, *ab origine*. Cela indiquerait-il une sorte de patronage héréditaire dans cette famille? Il semble résulter de cette inscription une preuve indirecte de l'administration de Paulin de Nole en Campanie ; la voici :

PONTIO PROSERIO
PAVLINO IVNIORI. V. C.
CONS. CAMP.
AB ORIGINE PATRONO
PROVISORI CIVITATIS
RESTAVRATORI OPERVM
PVBLICORVM
IVDICI INTEGERRIMO
OB MERITA PATRIS AC SVA
ORDO SPLENDIDISSIMVS
ET HONESTISSIMVS
POPVLVS PVTEOLANVS
STATVAM CONLOCAVIT

(*Mommsen. I. N.* 2508.)

Cette inscription a été publiée pour la première fois par Remondini (*Hist. Eccles. Nol.* t. I, præf. secunda.)

Point de doute donc que Paulin n'ait administré la Campanie comme consulaire : quand? combien de temps? car on pouvait être plusieurs années dans cette charge; on ne le sait pas [1]. Il l'était peut-être encore, et il avait déjà fait exécuter les grands travaux dont nous avons parlé,

*Jam tunc* præmisso per honorem pignore sedis,

lorsqu'il assista pour la première fois aux fêtes de saint Félix : événement important dans sa vie par les conséquences qu'il devait avoir : Paulin dit lui-même que ce jour-là fut jetée dans son âme la première semence du salut [2]. Il en a parlé deux fois, dans le second chant qu'il composa pour les fêtes du saint, et dans le treizième.

« Trois longs lustres se sont écoulés, dit-il dans le IIe *Natale,* depuis que j'ai pu dans cette solennité de vos fêtes vous consacrer et mes vœux et mon cœur [3]. »

Or, ce chant étant de l'an 395, trois lustres, c'est-à-dire quinze années en arrière nous reportent à l'an 380. Donc en l'an 380, que Paulin fût alors, ou

[1] Muratori (*Dissert.* X), suivi en cela par Remondini, Borghesi et le docteur Busé, met en avant l'an 380. Mais ses raisonnements et ses calculs, s'appuyant sur l'hypothèse du P. Chifflet relativement au consulat de Paulin, tombent avec cette base. Le contexte du XIIIe *Natale* fournirait peut-être une induction plus solide pour cette année 380.

[2] Cœlestum rerum prima semina. (*Natale* XIII.)

[3] Tria tempore longo
Lustra cucurrerunt, ex quo, solemnibus istis,
Coram vota tibi, coram mea corda dicavi.

qu'il eût été déjà consulaire de la Campanie, il assista pour la première fois aux fêtes de saint Félix, et voici ce qu'il en raconte dans le XIII^e *Natale :*

« Venu enfant du pays des Gaulois et des rivages de l'Occident, aussitôt que j'eus touché d'un pas tremblant le seuil de votre sanctuaire, à la vue des œuvres admirables accomplies là, aux portes du lieu vénéré qui renferme votre corps, mais d'où votre vertu se répand au loin, de tout mon cœur je crus au Dieu véritable, et dans votre lumière, joyeux, j'ouvris mon âme à l'amour du Christ [1]. » Évidemment, et de telles expressions ne laissent pas lieu d'en douter, à la vue des prodiges dont le tombeau de saint Félix, ainsi que nous le dirons plus tard avec détail, était le théâtre, devant cette manifestation de la puissance du Christ dans ses saints, Paulin reçut un profond ébranlement religieux; la foi de son enfance, vacillante peut-être alors, ou du moins indifférente, comme celle d'Ausone, en fut définitivement affermie; son amour pour saint Félix s'en accrut aussi, et il renouvela, par un acte étrange pour nous, mais qui était tout à fait dans les mœurs des Romains, la consécration qui avait

[1] Nam puer occiduis Gallorum advectus ab oris
Ut primum trepido tetigi tua limina gressu,
Admiranda videns operum documenta sacrorum
Pro foribus fervere tuis, ubi corpore humato
Clauderis, et meritis late diffunderis altis,
Toto corde fidem divini numinis hausi,
Inque tuo gaudens adamavi lumine Christum.
(*Natale* XIII.)

été faite de lui au saint dès ses premières années, *primis ab annis :* et il lui offrit sa première barbe [1].

Les Romains, quand ils coupaient leur première barbe, au passage de l'adolescence à la virilité, la consacraient à quelque grand dieu, ou aux divinités du foyer domestique. Ainsi Néron offrit la sienne à Jupiter Capitolin dans une pyxide d'or, enrichie de pierreries [2]. C'était une sorte de pacte que Paulin entendait conclure ainsi avec le saint. Cela prouve-t-il qu'il était dès lors baptisé? On s'étonne que le savant auteur du *Paulinus Illustratus* ait pu commettre cette grave méprise [3]. Faut-il voir là au moins, avec Muratori et d'autres, son entrée dans le catéchuménat? C'est encore une supposition arbi-

[1] Tunc etiam primæ libamina barbæ,
Ante tuum solium, quasi te carpente, totondi.

Nous distinguons donc deux consécrations de Paulin à saint Félix. La première, dès son enfance :

Tibi me
Mancipium *primis* donavit Christus *ab annis ;*

la seconde, indiquée par ces mots : *Nam puer,* etc. Le mot *puer,* en latin, et Muratori en cite de Paulin lui-même plusieurs exemples, avait une signification très large. Saint Jérôme dit, dans sa lettre à Népotien : « Dum essem adolescens, imo *pene puer;* » or il était alors au désert : « et primos impetus lascivientis ætatis eremi duritiâ frenarem. »

[2] Barbam primam posuit, conditamque in auream pyxidem, et pretiosissimis margaritis adornatam, Jovi Capitolino consecravit (Suétone). L'usage remonterait bien haut, si Thésée, comme le raconte Plutarque dans sa vie, est allé à Delos dans le même but; et il se serait conservé bien longtemps, jusque dans le moyen âge, puisque les moines, au témoignage de Mabillon, consacraient à Dieu leur barbe en la déposant.

[3] *Paulinus Illustratus,* pars II, c. v.

traire : fils de parents chrétiens, Paulin pouvait très bien être déjà catéchumène, comme saint Martin quand il donnait la moitié de son manteau à un pauvre, comme saint Ambroise quand il fut appelé à l'épiscopat. Ce qu'il y a de certain ici, c'est que Paulin reçut ce jour-là une impression religieuse profonde, un vif mouvement de foi ; germe précieux, recouvert, non étouffé par toutes les préoccupations d'ambition qui l'obsédaient alors, et qui un jour, quand des pensées plus graves l'auront amené à d'autres points de vue, portera dans son âme tous ses fruits. Il en est souvent ainsi dans la vie : une grâce reçue reste en nous à l'état latent, attendant, des années quelquefois, pour produire tout son effet, les moments de la Providence. Il en était de même des impressions analogues que Paulin recevait d'un autre spectacle, le spectacle de Rome chrétienne.

A Rome, plus encore que dans les Gaules, le déclin du paganisme, vers la fin du IVe siècle, était visible, et le triomphe du christianisme éclatant. Valentinien et Gratien étaient entrés résolument dans la politique chrétienne inaugurée par Constantin. Comprenant que l'avenir était à la foi nouvelle, ils s'étaient efforcés de mettre les lois en harmonie avec le grand fait qui dominait le monde, et à restreindre, par des mesures de plus en plus prohibitives, le culte suranné des dieux. Les grandes familles de Rome se convertissaient à l'envi. Les temples étaient déserts, les toiles d'araignées couvraient les statues des dieux : la foule passait avec

indifférence devant leurs sanctuaires, pour courir aux basiliques et aux tombeaux des martyrs[1]. Des catacombes rouvertes, restaurées par le pape Damase, et dans lesquelles les chrétiens descendaient avec amour et respect, s'échappaient des parfums de foi, d'espérance et d'ardeur chrétiennes, qui retrempaient les âmes.

Mais plus encore que ce triomphe extérieur, les vertus qui s'épanouissaient alors au sein de l'Église à Rome, devaient faire impression sur cette âme noble et droite, quoique éprise du monde encore; sur ce catéchumène qui ne refusait pas, qui ne faisait qu'ajourner son baptême. L'esprit de Dieu soufflait sur les âmes, et y faisait éclore des merveilles d'austérités, de pureté, de charité. Une patricienne que Paulin dut connaître, Marcella, avait transformé en monastère son palais de l'Aventin : les Lea, les Asella, avaient fait de même. Sous ses yeux, Mélanie, sa parente, avait quitté Rome pour s'en aller en Orient et aux lieux saints, étudier et imiter ces vertus de la Thébaïde, qui faisaient l'admiration de l'Orient et de l'Occident. Plus tard, une autre jeune et riche patricienne, qu'il avait pu rencontrer dans tout l'éclat de son opulence et de sa beauté, sa parente peut-être aussi, Paula, se couvrait pour jamais du voile des veuves, et imitait Marcella. En 382, il put voir arriver d'Orient deux évêques vénérables, Paulin d'Antioche, Épiphane de

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta*.

Salamine, et avec eux cet ancien et brillant élève des rhéteurs, devenu moine, Jérôme, qu'avaient précédé à Rome ses éloquentes lettres du désert. Il est impossible que Paulin, qui vivait dans la société même qui accueillit Jérôme, n'en ait pas au moins entendu parler: ce qui explique pourquoi d'Espagne, quelques années plus tard, il songera à se tourner vers Jérôme, réfugié à Bethléhem, pour lui demander des conseils. Comment ce double spectacle du triomphe extérieur de la foi chrétienne et des grandes vertus qu'elle suscitait, n'eût-il rien dit à un homme tel que Paulin? Mais, pour le moment, les préoccupations de la vie mondaine étaient les plus fortes.

Il dit dans une de ses lettres à Sulpice Sévère qu'à une époque de sa vie, qu'il ne précise pas, il a fréquemment habité Fondi, et qu'il a toujours gardé le souvenir des sympathies qu'il y a rencontrées [1]. C'est évidemment vers le temps de son administration consulaire en Campanie, ou même pendant son séjour à Rome, qu'il faut placer ces fréquentes apparitions ou résidences à Fondi. Quels rapports eut-il à cette époque, et jusqu'à la mort de Gratien, avec Ausone et la cour? Allait-il fréquemment à Trèves et à Milan? Vit-il dès lors dans cette dernière ville saint Ambroise, près duquel nous le retrouverons bientôt avec certitude, et qui eut sur sa conversion, ainsi que nous allons le ra-

[1] *Epist.* XXXII.

conter, une influence décisive ? On ne saurait en douter, mais les textes n'en disent rien. Ce qui ressort suffisamment des témoignages irrécusables, c'est la grande situation de Paulin, parvenu, avant trente ans, à de si hautes dignités. Quelle carrière et quelle existence ! Et que manquait-il à ce jeune descendant des vieux Pontius? Naissance, fortune, talent, gloire, honneurs, illustres et puissantes amitiés, faveur du souverain : tout était réuni sur cette jeune tête. Il était comblé; et à quoi ne pouvait-il pas encore prétendre? L'empire, d'ailleurs, respirait de ses alarmes; Théodose avait dompté les barbares en Orient; les armes victorieuses de Gratien les contenaient en Occident; l'avenir paraissait aussi assuré que le présent. Enivré de tous ces bonheurs, le jeune patricien se laissait aller, joyeux, au cours enchanté de cette brillante vie mondaine. C'était là que l'attendait la Providence. Le coup de foudre allait venir.

---

## CHAPITRE TROISIÈME

PAULIN RENDU A LA VIE PRIVÉE. — IL ÉPOUSE THERASIA
SA VIE NOUVELLE EN AQUITAINE
SES RELATIONS AVEC AUSONE ET SULPICE SÉVÈRE

383-389

Le coup de foudre, ce fut la mort soudaine et tragique de Gratien. La situation politique de Paulin en fut renversée. Heureux malheur, puisque sa conversion en devait sortir. Comment, et par quelles voies le conduisit la Providence? Nous aurons à le raconter. Nous l'avons laissé sénateur et consulaire, nous allons le retrouver moine : il ne faudrait pas croire, comme on l'a dit quelquefois, qu'entre le sénateur et le moine, il n'y a rien. Il n'en va pas habituellement, il n'en a pas été pour Paulin de la sorte; il y a eu un premier travail de six ans qui fut nécessaire pour le faire d'abord chrétien ; il fallut un autre travail de près de trois ans encore pour le faire moine. Un homme, en effet, ne devient pas instantanément un autre homme. Il y a sans doute des Paul renversés sur le chemin de Damas, mais le miracle n'est pas le moyen accoutumé de Dieu; pas

plus que la nature, la grâce n'aime à agir brusquement; elle ménage les transitions, elle prépare les voies; ces longues luttes, ce drame intime qui s'appelle une conversion, c'est d'ordinaire la vérité de l'histoire des saints : c'en est aussi l'édification. Par là, nous apprenons que les saints sont des hommes comme nous, et que nous, faibles hommes, nous pouvons devenir des saints comme eux, si nous voulons passer par les mêmes voies généreuses. Mais avant de nous engager dans ce récit, il est nécessaire d'exposer comment Paulin se trouva subitement rendu à la vie privée, et quelle fut sa nouvelle existence en Aquitaine une fois qu'il eut été de retour d'Italie.

L'honneur de Gratien est d'avoir appelé à l'empire d'Orient Théodose, et d'avoir lui-même compris le génie de saint Ambroise, de s'être inspiré de ses conseils dans sa politique. Mais cette politique franchement chrétienne, que le jeune prince accusa dès le début de son règne par le noble refus qu'il fit des insignes du souverain pontificat[1], agréait peu à la

[1] « L'empereur, dans la pensée d'Auguste, avait dû être le chef du culte, comme de l'armée, de l'administration, de la justice et des finances, pour ne rien laisser en dehors de lui... Assurément le jour où l'empereur eût déserté la vieille religion de Rome, c'en était fait de la réunion des deux autorités divine et humaine sur une seule tête... Mais abdiquer le pontificat suprême, c'était pour un empereur, quelque pieux qu'il fût, une résolution de la plus haute gravité...; c'était mutiler l'*imperium,* tel que le décernait l'armée et que le révérait le peuple. Les prétextes ne durent pas manquer pour éluder longtemps un tel sacrifice...; mais les situations indécises n'ont qu'un temps...,

partie païenne, encore influente, du patriciat. Une suite de lois favorables au christianisme, édictées coup sur coup, avait vivement chagriné les partisans du vieux culte[1]. L'enlèvement nocturne de la statue de la Victoire au sénat, ce vieux symbole de l'idolâtrie romaine et de la fortune de Rome, les irrita encore plus. Malgré les sourds mécontentements suscités par cette conduite, rien cependant ne semblait menacer le jeune empereur, quand tout à coup, au printemps de l'an 383, au moment où Gratien avait quitté Milan pour retourner, selon son habitude, au milieu des légions des Gaules, afin de tenir en respect les barbares qui menaçaient toujours les bords du Rhin, une révolte éclata parmi les légions de la Grande-Bretagne, et Maxime, proclamé par elles empereur, débarqua subitement dans les Gaules. Gratien se hâta de marcher contre lui; mais, trahi par ses généraux, abandonné par son armée, il vint périr tristement à Lyon, le nom de saint Ambroise sur les lèvres; il n'avait que vingt-trois ans.

Ambroise le pleura; Théodose ne le vengea pas; des raisons d'État s'opposèrent alors à ce que ce prince portât la guerre en Occident. Maxime, pendant cinq ans, jouit impunément du fruit de son crime. Il demeura maître de la Bretagne, de l'Es-

la vérité, à un moment donné, se fait jour. Ce moment était venu quand Gratien monta sur le trône... » (M. Albert de Broglie, *l'Église et l'Empire romain au* IV^e^ *siècle*, t. V, p. 295.)

[1] Voir la suite de ces lois dans l'ouvrage de M. Albert de Broglie, *ibid.*

pagne et des Gaules, laissant au jeune Valentinien, par une modération apparente et peu sincère, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique, jusqu'à ce que des circonstances favorables pussent lui permettre d'étendre aussi la main sur ces provinces.

Ces révolutions politiques avaient toujours des contre-coups. Maxime se montra ombrageux et cruel envers les partisans de Gratien; c'est ce que saint Ambroise ne craignit pas de lui reprocher en face[1]; c'est ce qui amena aussi à sa cour plusieurs fois l'austère et charitable saint Martin. Ausone et Paulin furent enveloppés dans la catastrophe. Le vieux rhéteur, qui parut un personnage assez inoffensif, put retourner tranquillement en Aquitaine. Il ne se retira pas à Bordeaux, tout plein de sa gloire, mais non loin de la tumultueuse capitale de l'Aquitaine, dans des terres magnifiques qu'il avait aux environs de Saintes et ailleurs, et d'où il pouvait sans grande peine revoir Bordeaux et les nombreux amis qu'il y comptait. L'amitié des empereurs lui avait été profitable et avait beaucoup ajouté à ses biens héréditaires. Il possédait le Pagus Noverus, aux portes de Saintes, Lucanum ou Lucaniacum, non loin de la mer, les superbes Thermes Marojaliques[2]. Il a décrit lui-même, non sans charme, sa joie en rentrant dans

[1] Dans sa seconde ambassade à Trèves. « Quos, inquit, occidi. Respondi ei : Vallionem; at quem virum! quem bellatorem! (S. Ambroise, *Epist.* XXIV.)

[2] Les érudits ont beaucoup discuté sur la question de savoir quels sont les noms modernes de ces diverses résidences d'Ausone. Il paraît incontestable que le Pagus Noverus était aux

l'héritage paternel, en y retrouvant ces champs, ces vignes, ces eaux, ces bois, dont le souvenir lui était toujours resté[1]. Il n'avait aucune amertume dans l'âme. A la cour des empereurs il avait conservé un goût véritable pour les douceurs de la retraite et la liberté de l'étude. Après seize années passées dans les grandeurs, il rentrait sans regret dans la vie privée, sûr d'ailleurs d'y trouver la considération de tous. S'il était né, comme nous l'avons dit, vers 310, il était alors bien âgé : il n'aspirait plus qu'à l'*otium cum dignitate*, dans lequel il lui fut donné, en effet, de couler en paix, pendant plusieurs années encore, ses derniers jours, comme un astre qui se couche tranquillement dans sa gloire.

Mais Paulin plus jeune, plus mêlé aux affaires, plus riche aussi, était dans une situation différente, et il n'est pas difficile de comprendre que pendant les cinq années que dura le règne de Maxime, de 383 à 388, sa position dut être des plus difficiles et des plus exposées. Comment n'être pas soupçonné de regretter Gratien, de détester Maxime, et de

portes de Saintes, et dans le voisinage du faubourg actuel Saint-Pallais :

Santonicamque urbem vicino accessimus agro.
(Epist. VIII, *ad Paulum*.)

Cur me propinquum Santonum...
(Epist. XVIII, *ad Tetradium*.)

M. l'abbé Lacurie, dans une savante dissertation, nous paraît avoir très bien établi ce point.

[1] Idyllium III.

faire des vœux pour Valentinien? Et comment dès lors, avec son immense fortune, ne pas exciter la cupidité des délateurs et du tyran? Il courut donc les plus grands périls. Il en a parlé, malheureusement en termes trop vagues, mais qui ne laissent aucun doute sur les inquiétudes et les déboires qu'il eut à supporter :

« Trois longs lustres, écrivait-il à Nole, en 395, la première fois qu'il y célébra, après s'y être définitivement fixé, les fêtes de saint Félix, trois longs lustres se sont écoulés depuis que j'ai pu dans cette solennité vous consacrer en face de vos autels et mes vœux et mon cœur. Mais depuis, quelles épreuves, et sur les mers et sur les terres, m'ont emporté loin de vous, aux extrémités de l'univers, vous le savez; car partout et toujours vous fûtes près de moi, et dans les fatigues des voyages et les incertitudes de la vie, c'était vous que j'invoquais [1]. »

Et dans une page célèbre d'une lettre à Sulpice Sévère, il parle encore de courses et de voyages, de calomnies auxquelles il fut en butte, des peines et des tristesses qui ont si souvent, dit-il, traversé ma vie [2].

[1] Ex illo qui me terràque marique labores
Distulerint a sede tuâ procul orbe remoto,
Novisti; nam te mihi semper ubique propinquum,
Inter dura viæ, vitæque incerta, vocavi.

(*Natale* II.)

[2] Ad hoc vita ipsa mortalis in laboribus et ærumnis frequenter exercitata... Postea denique ut a calumniis et peregrinationibus requiem capere visus sum... (Epist. v, *ad Severum.*)

Quelque générales et vagues que soient ces expressions, il n'est pas difficile de comprendre combien, ainsi que nous le disions, fut précaire et menacée sa position, tant que régna Maxime. Qu'allait-il faire? Rester à Rome au sénat et servir Valentinien? C'était sacrifier les immenses biens qu'il avait en Gaule et en Espagne; c'était de plus attirer sur ses proches et sur ses amis la colère du tyran. Les inquiétudes de sa mère, qui vivait encore, le décidèrent [1]; il prit le parti de quitter l'Italie et de retourner en Aquitaine. C'est saint Félix encore qu'il remerciait plus tard du bonheur d'avoir revu cette tendre mère, et d'avoir pu recueillir son dernier soupir et lui fermer les yeux :

[1] Dom Gervaise dit : « Il passa tout le temps des troubles de l'État, qui durèrent jusqu'à ce que le grand Théodose eût entièrement défait le parti de Maxime, comme une personne privée, dans sa terre de Fondi. » (*Vie de saint Paulin*, liv. I, p. 20.) C'est absolument inexact, contredit par la correspondance d'Ausone dont nous citons ci-dessous des fragments, par les lettres de Paulin à Delphinus et Amandus, et par le XIIIe *Natale.* Dom Gervaise a lu dans une lettre de Paulin que Fondi a été, à une époque que Paulin ne précise pas, fréquemment habitée par lui. *Arrangeant* ce texte à sa manière, *il imagine* qu'il y a habité jusqu'à la mort de Maxime. Mais si dom Gervaise fait retourner Paulin trop tard en Aquitaine, en 388, le docteur Busé l'y fait retourner trop tôt, en 379. (*Saint Paulin et son siècle,* ch. II, p. 75; note 3.) En effet, d'une part, le docteur Busé ne s'appuie sur aucun texte; d'autre part, il va à l'encontre du XIIIe *Natale.* Paulin revint d'Italie pour rassurer sa mère, *sollicitæ matri sum redditus.* Quelles inquiétudes pouvait-elle avoir, en 379, sous le consulat d'Ausone? D'ailleurs le docteur Busé adopte l'opinion que Paulin, après son consulat, c'est-à-dire en 379, a gouverné la Campanie. Il n'est donc pas retourné à Bordeaux en 379.

« C'est vous aussi, Félix, qui, me ramenant aux rivages qui m'avaient vu naître, m'avez rendu aux sollicitudes d'une mère[1]. »

En rapprochant ces textes qui parlent d'inquiétudes, de calomnies, de voyages sur terre et sur mer[2], de deux faits sur lesquels nous aurons à revenir, et qui sont attestés par Paulin lui-même[3], à savoir qu'il rencontra les illustres et saints évêques de Tours et de Rouen, saint Martin et saint Victrice, sur le chemin de Trèves, et qu'il était à Milan en 387, on est en droit de conclure que ces voyages étaient motivés probablement par les périls de sa nouvelle situation. Quel changement! le voilà donc maintenant, d'homme en crédit qu'il était auprès du souverain, devenu un suspect; voilà ses biens menacés en même temps que sa position est détruite; les ennemis ne lui manquent pas, lui qui croyait n'avoir que des amis, et les hommes le trahissent comme les choses; voilà la vile envie qui s'acharne contre lui, et des accusations, des délations, des pièges qui surgissent; et il peut voir de près tout ce qu'il y a d'intrigues dans les cours et de bassesses dans les cœurs. Mais dans toutes ces angoisses, et dans

[1] Te revocante soli quondam genitalis ad oram,
Sollicitæ matri sum redditus.

(*Natale* XIII.)

[2] Muratori (*Diss.* XI) relève avec raison ici les exagérations de Sacchini, et surtout de Cave, sur les quinze années de voyage de Paulin, dans toutes les régions de l'Occident, dit l'érudit anglais: *Omnes fere Occidentis partes peragravit.*

[3] Epist. III, *ad Alypium.*— Epist. XVIII, *ad Victricium.*

ces courses incessantes, tantôt auprès de Maxime, tantôt auprès de Valentinien, tantôt à Trèves et tantôt à Milan, il avait, disait-il plus tard, un protecteur invisible qui détournait de lui tout malheur, qui lui attirait tout bonheur, ce grand saint dont il avait remporté en Gaule la pensée et l'amour, depuis cette solennelle consécration que nous avons dite :

« Quoique ma vie courût dans un sentier bien différent, et que j'habitasse si loin de vous, sur ces rives que l'Océan bat de ses flots retentissants, tout Gaulois de cœur que je fusse redevenu, jamais ma pensée ne s'est éloignée de votre demeure; toujours, ô Félix, je me suis caché dans votre sein, et toujours aussi, dans tous les incidents de ma nouvelle vie, dans ma patrie comme au loin, je vous ai senti près de moi. C'est vous qui étiez et mon patrimoine et ma défense. C'est vous qui me rendiez propice le Christ, écartant toute adversité, appelant toute prospérité. Vous fûtes toujours ma félicité, ô Félix, vous veilliez sur moi comme un père [1]. »

[1] Ex illo quamvis alio mihi tramite vita
Curreret, atque alio colerem procul absitus orbe,
Quà maris Oceani circumsonat unditus æstu *,

* Muratori propose la correction suivante :
Quæ maris Oceani *circumsona tunditur æstu;*
Ce qui l'entraîne à corriger aussi le vers précédent :
Atque *aliam* colerem procul absitus *oram*.
Mais Muratori se trompe en interprétant ce vers d'un séjour en Espagne, pendant lequel Paulin se glorifierait d'avoir toujours gardé un cœur gaulois, *galla mente*. (Diss. IX.) C'est de son séjour en Aquitaine, que l'Océan bat aussi de ses flots, qu'il est question ici. Il veut dire que même en Gaule, et après avoir repris la vie gauloise, il n'oubliait pas saint Félix.

Contre ces déboires de la vie publique, Paulin songea d'abord à chercher une compensation dans les joies du foyer domestique, et soit intuition du cœur maternel, soit providentielle rencontre, un voyage qu'il fit au delà des Pyrénées unit sa destinée avec une jeune et belle Espagnole, nommée Therasia. C'est la première fois qu'on rencontre dans l'histoire ce nom destiné à être porté en Espagne encore par la plus grande sainte des temps modernes. De la famille de Therasia, on ne sait absolument rien, sinon qu'elle était opulente, du moins à en juger par les nombreuses résidences que Paulin eut plus tard en Espagne, à Complutum, à Saragosse, dans la Tarraconnaise, à Barcelone. Mais ce qui était un plus grand trésor pour Paulin, c'étaient les qualités d'âme et de cœur de cette jeune femme, en qui il trouva une telle correspondance avec sa propre âme [1], qu'il l'aima d'une des affections les plus tendres, les plus profondes, les plus fidèles, que

Gallâ mente tamen nunquam divulsus ab istâ
Sede fui, semperque sinu Felicis inhæsi,
Inque vicem sensi Felicem adsistere nostris
Rebus in omne bonum, per cuncta domique, forisque,
Conficienda. Mihi res, et defensio rerum,
Unus erat Felix, placato numine Christi,
Semper et avertens aversa, et prospera præstans.
Tu, Felix, semper felix mihi, ne miser essem,
Perpetuâ pater et custos pietate fuisti.

(*Natale* XIII.)

[1] Matrona quoque studio ejus proxime accedit. (S. Ambr. Epist. *ad Sabinum.*) Therasiam similem sibi sortitus est uxorem. — Greg. Tur. *De gloriâ conf.* c. 107.

l'histoire des âmes chrétiennes permette de contempler. Et, ce qui était plus précieux encore, Therasia était chrétienne, non seulement par son baptême, qui n'avait pas été différé, comme celui de Paulin, mais par sa fervente piété[1]. Aussi, quand plus tard Paulin, déjà consommé dans la sainteté, et éclairé de lumières plus hautes, put jeter en arrière, sur son existence, ce regard qui permet de reconnaître, dans l'ensemble et aux résultats, les voies par lesquelles nous a conduits la Providence, il comprit que ce jour-là il avait reçu la plus grande grâce peut-être de sa vie, et que Dieu déjà le prenait pour lui, en lui donnant une telle épouse. Il a exprimé ce sentiment reconnaissant dans les vers suivants, adressés à saint Félix, par qui, dans sa conviction, toute grâce et tout bien lui arrivaient :

« Rendu aux inquiétudes maternelles, je franchis les Pyrénées, j'allai chez les Ibères nos voisins; et là, ô Félix, vous me laissâtes engager, selon la commune loi des hommes, dans les liens de l'hymen; mais c'était pour gagner nos deux vies, et pour que, à la faveur de ces liens charnels, nos deux âmes étant tendrement unies, la ferveur de l'une pût compenser la fidélité si longtemps différée de l'autre[2]. »

[1] Matrimonium felix ei contigit, locuples fœmina, et sapiens, mireque consentiens, et, quæ prima gloria est, apprime religiosa. (Sacchini, *apud Bolland.*) Nous concluons qu'elle était déjà baptisée, d'un vers du XIII<sup></sup>e *Natale,* que nous allons tout à l'heure citer.

[2] Sollicitæ matri sum redditus. Inde propinquos
Trans juga Pyrenes adii peregrinus Iberos.
Illic me thalamis humanâ lege jugari

Alors, et malgré l'expérience qu'il venait de faire de la fragilité des choses humaines, il se reprit joyeusement et courageusement à l'existence. Une révolution politique le rejetait dans la vie privée; mais avec une compagne telle que Therasia, la vie privée aurait des douceurs que les satisfactions de l'ambition ne lui avaient jamais données. Il était jeune, il avait trente ans : l'espérance, à trente ans, peut encore dorer l'avenir ; il était riche, il avait des amis : il trouverait dans les magnificences de la vie et les charmes de l'amitié une compensation aux honneurs perdus; il était célèbre, éloquent; le barreau lui rendrait quelque chose du sénat. Enfin il lui restait cette consolation ordinaire des grands esprits et des hommes d'État tombés, la philosophie et les lettres. Il avait lu dans Cicéron, exilé des choses publiques et s'en consolant par les études littéraires, ces belles paroles : « J'ai trouvé dans nos chères études le repos. Quand la patrie ne peut plus ou ne veut plus user de nos services, qui pourrait ne pas nous permettre de retourner à cette vie que beaucoup de doctes hommes, à tort peut-être, mais beaucoup, ont jugé préférable même aux affaires publiques [1] ! » Ausone, son

Passus es, ut vitam commercarere duorum,
Perque jugum carnis duplicata salus animarum,
Dilatam *unius* possis pensare salutem.

(*Natale* XIII.)

Ces dernières paroles prouvent positivement que Therasia avait déjà reçu la grâce du baptême.

[1] In studiis nostris conquiescimus. Quis enim hoc non dederit

maître, d'ailleurs lui en donnait le noble exemple. Telles étaient en ce moment les dispositions d'âme de Paulin ; ses pensées et ses aspirations n'allaient pas au delà.

Il reparut donc à Bordeaux, le front serein encore, malgré les incertitudes et les périls de sa situation politique. Les amis revinrent autour de lui, et c'étaient les hommes les plus illustres et les plus considérables des Gaules. Ses lettres et ses poésies nous en font connaître plusieurs, que nous retrouverons dans le cours de cette histoire, mais dont il est bon de dire quelques mots dès à présent : c'étaient, entre autres, Jovius, un de ses proches, un de ces Gallo-Romains riches et lettrés, qui se préparaient par les lettres aux affaires, et qui dans les affaires conservaient toujours le goût des lettres : ce Jovius, auquel Paulin adressera plus tard une admirable lettre et un admirable poème, sans parvenir peut-être à dissiper ses erreurs philosophiques ; Pneumatius, homme non moins considérable, mais lui, chrétien excellent, père de ce jeune Celsus, dont la mort prématurée inspirera à Paulin une de ses plus touchantes poésies ; Aper, que son exemple dégoûtera du monde, et qui deviendra comme lui un évêque et un saint ; Gestidius, un de ses compagnons de plaisir et

nobis ut cum opera nostra patria sive non possit uti sive nolit, ad eam vitam revertamur quam multi docti homines, fortasse non recte, sed tamen multi, etiam reipublicæ præponendam putaverunt. (*Lettre à Varron,* an de Rome 708.)

de chasse, probablement, à en juger par les deux petits poèmes qu'il lui adressa et que nous avons encore; Sanctus, avec lequel il sera heureux de reprendre un jour ses relations interrompues. Des hommes plus jeunes, épris de sa renommée, et encore plus des charmes de son commerce, ne tardèrent pas à grossir le nombre des fidèles qui lui faisaient dans sa retraite comme un cortège d'honneur. Au premier rang parmi ceux-là, il faut nommer le jeune Sulpice Sévère[1], d'une illustre famille d'Aquitaine[2], allié déjà ou sur le point de s'allier à une famille non moins illustre, peut-être la grande famille des Bassus[3], et qui faisant alors ses débuts au barreau, passionné pour l'éloquence et la littérature, fut un des premiers à accourir aux rayons de la gloire renaissante de Paulin; une étonnante

[1] Sévère est son nom, Sulpice son prénom. Grégoire de Tours le nomme Sévère Sulpice; l'usage qui a prévalu, de dire Sulpice Sévère, est plus fondé en raison. — Voyez l'*Introduction à ses œuvres*, par Jérôme de Prato, édition de Vérone de 1741; le tome II est de 1744.

[2] C'est tout ce qu'on peut dire de certain, au jugement de son savant éditeur, Jérôme de Prato. (T. I, *Introd.* 1.) Ce critique, du reste, a remarqué avec sagacité que l'argument de Scaliger pour fixer le lieu de sa naissance à Agen n'est pas démonstratif. Scaliger tire cette conséquence de ce que Sévère, dans un de ses dialogues, appelle *nostrum* Phebadius, l'évêque d'Agen. Il s'ensuit que Sulpice Sévère était comme lui de la Gaule méridionale, rien de plus.

[3] S'il est permis avec Tillemont de tirer cette conjecture du nom de sa belle-mère Bassula. Il est à remarquer du reste qu'au IVe siècle ce diminutif était fréquent dans les noms de femmes; ainsi Domitilla, Fabiola, Blesilla, Flaccilla, etc.

conformité d'âme entre ces deux amis devait amener une étonnante conformité de destinées. Le jeune consulaire reprit donc avec ces hommes riches, illustres, lettrés comme lui, sa grande existence d'autrefois, libéral et magnifique comme toujours, doucement consolé dans ses regrets et admirablement aidé dans ses relations par la jeune et aimable Therasia. Il habitait, tantôt la brillante capitale de l'Aquitaine, et tantôt sa délicieuse campagne d'Hébromagus, consacrant aux occupations littéraires, pour lesquelles Ausone lui avait inspiré un de ces goûts qui ne s'effacent jamais et auxquels on revient toujours, tout le temps que les affaires lui laissaient.

Hébromagus était peu distant des riches villas où Ausone résidait, et dont il avait fait, dit Paulin, des palais aussi superbes que ceux de Rome[1], se consolant, nous l'avons vu, de la tromperie des hommes et des choses par la fidélité des muses. Le vieux rhéteur était plus fécond que jamais. Sa verve était intarissable. Se plaisant comme tous les vieillards aux souvenirs, il se reportait vers les beaux jours de sa jeunesse, et chantait les professeurs célèbres que Bordeaux avait entendus ou vus naître. Il adressait à son petit-fils des conseils sur ses études futures. Il faisait la nomenclature poétique des grandes villes de l'empire; poésies, il est vrai, beaucoup plus intéressantes pour l'histoire du temps que pour l'art. Il

1 Aut cum Lucani retineris culmine fundi,
Æmula Romuleis habitans fastigia tectis.
(*Ad Ausonium,* Poema x.)

envoyait de tous côtés, aux rhéteurs et aux poètes ses amis, ses épîtres admirées et ses vers applaudis. Symmaque lui écrivait de Rome pour lui réclamer sa *Moselle,* qui coule, disait-il, dans toutes les mains. Théodose lui-même, autrefois, lui avait demandé ses ouvrages, en l'appelant son père, *jucundissimus parens.* Paulin était au premier rang dans ces commerces littéraires et ces relations d'amitié. Les sentiments qu'Ausone avait eus toujours pour lui avaient pris avec les années et les communes infortunes quelque chose de plus profond et de plus tendre encore. C'était presque de la paternité. Paulin lui payait cette affection par toutes sortes de déférences et d'hommages. Quand le vieux maître apparaissait à Hébromagus, c'était vraiment lui le maître. Paulin, Therasia, tout le monde, le comblaient à l'envi d'honneurs et de respects [1]. Ausone était fier de cette amitié; elle était célèbre dans toute la Gaule. De temps en temps Paulin lui envoyait de petits cadeaux [2], toujours assaisonnés de quelques vers, selon que l'occasion s'en présentait d'elle-même, ou que son attention la faisait naître [3]; tantôt des barriques d'huile qui lui

[1] Cura mihi semper fuit, et manet, officiis te
Omnibus excolere, affectu observare fideli...
Hoc mea te domus exemplo coluitque colitque.
(*Ad Ausonium,* Poema xi.)

[2] Hæc atque alia hujusmodi documenta liberalis animi. (Aus., Epist. xxi, *ad Paulinum.*)

[3] Multas et frequentes mihi gratiæ tuæ causas, et occasio subinde concinnat, et naturæ tuæ felicitas benigne conciliat, Pauline fili. (Epist. xxii, *ad eumdem.*)

arrivaient de la Tarraconnaise, tantôt de la saumure célèbre de Barcino [1]. Ausone répondait en prose et en vers, appelant Paulin son fils, *Pauline fili;* comblant d'éloges sa délicatesse, ses déférences, son aménité; s'écriant, dans son style toujours emphatique : « O ami plus doux que le miel, plus aimable que les grâces mêmes, et que tous devraient embrasser avec autant de tendresse qu'un père son fils [2] ! » Et puis, éveillant sa muse :

« Iambe, disait-il, plus rapide que la flèche des Parthes, plus agile que l'aile des oiseaux, plus impétueux que les flots du Pô se précipitant dans la mer, plus pressé et abondant que la grêle sonore, plus prompt que les traits étincelants de la foudre, prends ton essor... Vole à Hébromagus; porte ce salut à Paulin, et demande-lui son salut en retour. Dis-lui : Ton ami, ton voisin, celui qui t'a formé, l'auteur de ta gloire, le nourricier de ton génie, m'ordonne de te saluer. Dis-lui : C'est ton maître; dis-lui : C'est ton père; dis-lui tous les noms les plus saints et les plus caressants de l'amour... Et reviens vite, mais non sans me rapporter quelque petit présent de son arsenal poétique [3]. »

1 Veritus displicuisse oleum quod miseras, munus iterasti; addito etiam Barcinonensis muriæ condimento, cumulatius præstitisti. (Epist. xxi.)

2 O melle dulcior, o gratiæ venustate festivior, o ab omnibus patrio stringende complexu! (Epist. xxi.)

3 Hæc fare cursim, nec moratus pervola
Aliquid reportans interim munusculi
De largitate musici promptuarii. (*Ibid.*)

Nous avons fait grâce au lecteur des réminiscences mytholo-

Paulin, en effet, s'occupait comme le vieux maître à faire des vers. Il composa alors deux poèmes, aujourd'hui perdus, qu'il adressa successivement à Ausone, en lui demandant son avis et surtout ses corrections; l'un était de ces poèmes historiques, assez à la mode alors, un abrégé de l'histoire des rois de Suétone[1]; le sujet de l'autre est inconnu[2]. Ausone ne tarit pas en louanges sur les poésies de son élève; il jure que ce second poème est inimitable, quoique bien digne d'être imité. Il vante la fécondité de l'invention, la beauté de la trame poétique, et la douceur des vers; et quoique Paulin lui

giques dont cette pièce est semée : les talonnières de Persée, le pétase du dieu d'Arcadie, Pégase faisant jaillir sous son pied l'Hippocrène. Il y a d'autres beautés :

« Dis que j'aurai bientôt chargé un chariot de vers héroïques, auquel j'attellerai un vieux cheval qui arrivera avec trois messagers; si on te demande lesquels, tu répondras : J'ai vu le dactyle à trois nœuds prêt à partir sur une haridelle au trot dur; le spondée au pied lent marchait à côté de lui; placé aux lieux pairs, il ralentit mon allure; » cela pour rappeler que, dans ces sortes de vers, on ne pouvait placer le spondée qu'aux deuxième, quatrième et sixième pieds; « un autre enfin, mon pareil, mais toujours mon adversaire, qui n'est ni pair ni impair, c'est le trochée. » Le trochée, composé de deux syllabes, comme l'iambe, est, en effet, son pareil; mais ces deux syllabes étant une longue et une brève, tandisque dans l'iambe c'est une brève et une longue, est aussi son contraire; et comme il n'entrait pas dans les vers héroïques, il n'était ni pair ni impair. Cette mythologie et cette grammaire dans cette poésie, caractérisent cette littérature.

[1] His longe jucundissimum poema subdideras, quod de tribus Suetonii libris quos ille de regibus dedit, in epitomen coegisti. (Epist. XIX, *ad Paulinum*.) L'ouvrage de Suétone, comme le poème de Paulin, est perdu.

[2] Epist. XXI.

ait donné le dernier poli, il ne refuse cependant pas, puisque son jeune ami l'exige, d'y ajouter à son tour la touche superflue, dit-il, de son ciseau [1]. Quant au poème historique, il le trouve délicieux, *jucundissimum poema;* d'une élégance parfaite, avec ce rare mérite que la brièveté n'y nuit pas à la clarté [2]. Et il en cite pour exemple onze vers, qui, grâce à cette citation, n'ont pas péri, et dans lesquels ce qui émerveille le vieux rhéteur, c'est le bonheur avec lequel Paulin a fait passer dans la langue latine les noms des rois des pays barbares de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique : l'art de Paulin a été de donner à ces noms une désinence latine sans défigurer le corps même et l'aspect barbare du mot. Sur quoi il s'écrie qu'il n'y a pas un jeune Romain capable de lui disputer la palme de la poésie [3]. Et craignant d'en avoir trop dit : « C'est ma pensée, ajoute-t-il, et si je me trompe, qu'on me pardonne, je juge en père. Mais précisément parce que je suis père, je juge avec sincérité et sévérité. » Il avoue pourtant qu'il n'a pas été insensible à la délicate flatterie de son élève, qui se compare au téméraire

[1] De poematis jucunditate, de inventione et continuatione, juro omnia nulli unquam imitabile futurum, etsi fateantur imitandum. Ut jubes, exquisitius universa limabo, et quamvis per te manus summa contigerit, cœlum superfluæ expolitionis adhibebo. (Epist. xxi.)

[2] Tanta elegantiâ, solus ut mihi videare assecutus, quod contra rerum naturam est, brevitas ut obscura non esset. (Epist. xix.)

[3] Liquido adjurare possum nullum tibi ad poeticam facundiam Romanæ juventutis æquari. (*Ibid.*)

Icare, et son maître à Dédale. « Non, dit-il, n'appelez pas témérité un vigoureux et sublime élan [1]. » Et peu de temps après, il lui adressait la flatteuse épître suivante :

« A Paulin, Ausone. Car le mètre veut que vous soyez le premier, et que votre nom précède le mien. Et d'ailleurs le premier aussi vous avez été inscrit dans les fastes, et à Rome votre chaise curule a devancé la mienne. Et la couronne poétique qui ceint votre front est enrichie de ce ruban, glorieux signe de victoire, qui manque à la mienne. Mon seul avantage sur vous est ma longue vieillesse : mais cela est-il un avantage, et la corneille est-elle plus que le cygne? Autant je vous suis supérieur par l'âge, autant vous l'êtes à moi par le génie : ma muse s'incline respectueusement devant la vôtre. Vivez, portez-vous bien, et comptez autant d'années que votre père et le mien en ont compté [2]. »

On possède une autre lettre, moitié en vers, moitié en prose, d'Ausone à Paulin, écrite à la singulière occasion que voici. Ausone avait un homme d'affaires, dont il fait un étrange portrait : un Grec devenu Gascon, et en cumulant les mœurs; brocantant sur tous les marchés, toujours sur le Tarn et la Garonne; habile à s'enrichir aux dépens de son maître. Il avait fait des greniers d'Hébromagus ses entrepôts,

[1] Nisi ut et vegetam, et sublimem alacritatem tuam, temeritatem voces. (Epist. xix.)

[2] Paulino Ausonius. Metrum sic suasit, ut esses
Tu prior, et nomen prægrederere meum...
(Epist. xx.)

et s'y éternisait. Les gens de Paulin menaçaient de l'en chasser; Ausone demande à Paulin de le laisser là le temps nécessaire pour terminer ses affaires, puis de lui faire donner une barque quelconque, afin que, dit-il, se laissant aller au cours du fleuve, il arrive jusqu'au port voisin du lieu que j'habite, et sauve Lucaniacum de la famine de Pérouse et de Sagonte [1].

C'est à cette époque de la vie de Paulin qu'il faut placer les deux petites épîtres en vers écrites par lui à Gestidius, et accompagnant l'envoi, l'une de grives prises à la chasse [2], l'autre de quelques huîtres pêchées sur les côtes de l'Océan [3]; poésies assez gracieuses, mais qui font plus d'honneur encore à l'ami qu'au poète.

Ces distractions n'étaient pas la seule occupation de Paulin; les études philosophiques, qu'il avait cultivées aussi avec passion dans sa première jeunesse, et auxquelles il revenait mûri par l'expérience de la vie, n'avaient pas pour lui moins de charme. Et si, dans les amusements littéraires dont nous venons de parler, jusqu'ici Ausone pouvait avoir sur son élève une supériorité, par le côté plus élevé de son esprit qui le portait à l'étude des grandes questions philosophiques, Paulin reprenait sur son vieux maître

[1] Epist. XXII.

[2] Poema I.

[3] Oro libens sumas, nec vilia dedigneris,
Quæ sunt parva modo, magno metitus amore.
(Poema II.)

l'avantage. Par là peut-être s'explique en partie pourquoi Ausone ne sut jamais sortir du littéraire, ni mettre dans sa vie plus de sérieux et de christianisme; tandis que Paulin, porté plus loin par le travail de son esprit, et une suite de circonstances providentielles, jusqu'au christianisme et jusqu'à la sainteté, devenait, en même temps que chrétien et saint, un plus grand écrivain et un plus grand poète. Ce goût des spéculations philosophiques, qui aurait pu être et qui fut un nouveau péril pour lui, n'en fut pas moins aussi le point de départ de sa conversion, et le puissant auxiliaire de toutes les influences bénies qui l'achevèrent. C'est ce travail lent, accompli par Paulin sur lui-même, avant son baptême d'abord, plus tard après cette première conversion, qu'à travers les lacunes des textes, en les rapprochant et les fouillant, nous devons maintenant rechercher, et retracer aussi exactement qu'il nous sera possible.

---

# CHAPITRE QUATRIÈME

## CONVERSION DE PAULIN. — SON BAPTÊME

383-389

Rendons-nous compte d'abord, en résumant ce que nous avons raconté, de l'état d'âme où était Paulin au moment où le meurtre de Gratien le rejetait dans la vie privée. Une première et douloureuse révélation lui était venue du peu de fond qu'il faut faire sur les hommes et les choses; mais à trente ans, on n'est pas encore désenchanté. Étourdi de cette catastrophe, et déjà mûri, malgré sa jeunesse, par son passage aux affaires[1], il chercha un remède à sa blessure, d'abord dans les affections de famille, puis dans les douceurs de l'amitié, puis dans le bruit et les affaires, et enfin, comme tous les grands esprits, dans les lettres et la philosophie. La religion comptait encore dans sa vie pour bien peu. Ses occupations littéraires nous ont été attestées surtout par Ausone; ses spéculations philosophiques le sont par lui-même. Un poème, découvert encore

[1] Honorata personna potuit maturare gravitatem. (Epist. v, *ad Severum.*)

par Muratori, et attribué avec raison par ce critique à Paulin, nous en déterminerons dans le cours de ce récit avec précision la date, le montre discutant toutes les sectes, et faisant le tour de tous les systèmes :

Discussi, fateor, sectas, Antonius, omnes,
Plurima quæsivi, per singula quæque cucurri [1].

Et dans un autre texte, plus irrécusable, une de ses premières lettres à Sulpice Sévère, il confesse qu'il avait été jusque-là grand admirateur de l'humaine sagesse, et profondément oublieux de Dieu [2]. Ce n'est pas qu'il fût tourmenté du doute, et qu'il cherchât dans les philosophes des solutions aux grandes questions que l'esprit humain se pose; il avait la foi chrétienne, et la foi chrétienne contient la solution à ces questions; mais elle la contient par voie de révélation et d'autorité, non par voie de raisonnement et de démonstration; et c'était là précisément ce qu'alors Paulin cherchait, l'explication

[1] Muratori, *ad S. Paulini poema ultimum Præfatio*, établit par de solides raisons que ce poème est de Paulin. Mais quel peut être cet Antoine? Muratori ne le soupçonne pas. Risquerons-nous une hypothèse trop hasardée, en insinuant que ce pourrait bien être celui auquel est adressée la constitution de Valentinien et de Gratien, de l'an 376, citée par nous ci-dessus, et qui fixe le traitement des rhéteurs et des grammairiens dans les métropoles? Sans aucun doute, Paulin connaissait le préfet des Gaules de l'an 376.

[2] Sapientiam mundi miser hucusque miratus sum, et per inutiles litteras reprobatamque sapientiam Deo mutus fui. (Epist. v, *ad Severum*.)

philosophique des choses. L'étude des philosophies était pour lui une curiosité d'esprit, plutôt qu'un besoin d'âme. Ces recherches hardies et subtiles lui plaisaient ; il aimait à disserter et à écrire sur ces questions ; ses lettres et ses poésies d'alors, si nous les possédions, nous donneraient sans aucun doute d'intéressants détails sur ce travail de son esprit. Ce que nous savons seulement par ses propres aveux dans un de ses poèmes, écrit de Nole, c'est que cette étude périlleuse faillit d'abord lui être fatale ; des nuages passèrent sur son esprit, et de tous ces systèmes contradictoires il faillit ne remporter que le doute ; mais le doute lui fit peur ; sa foi ne périt pas, seulement elle demeurait impuissante à élever sa vie frivole jusqu'à la pratique chrétienne. Plus tard, les réflexions philosophiques, combinées avec d'autres influences, auront un autre résultat : celui de lui faire sentir par l'inanité des systèmes la nécessité d'une lumière plus haute et plus sûre, et aussi le besoin d'une vie moins vide au fond que celle dont il était alors charmé. Mais il lui faudra des années, et les secours que nous allons dire, avant d'en arriver là.

Pour le moment, qui l'arrêtait? Quel était pour lui l'obstacle? Ce n'étaient pas, comme pour saint Augustin, nous venons de le dire, les grandes erreurs ; ce n'étaient pas non plus les grandes passions : sa vie avait été honnête, du moins selon le monde ; et quels que soient les reproches dont nous le verrons s'accabler plus tard dans une sainte humilité, aucun

lien coupable n'avait jeté sur lui ses chaînes. Sa nature elle-même, sa constitution délicate, peu apte et peu portée aux excès, eût suffi pour l'en préserver [1]. D'ailleurs n'avait-il pas maintenant près de lui cet ange, Therasia, qui était un plus sûr préservatif encore? L'obstacle pour lui c'était d'abord sa littérature, cette littérature frivole qu'il tenait d'Ausone et de son temps : charmé par ces occupations qui lui semblaient élevées et nobles, et qui le sont en effet, il ne donnait point place dans son esprit à d'autres pensées. C'étaient encore ces habitudes de vie opulente et molle, libérale et magnifique, attachée à la terre par tous ces liens que forme le luxe : quand on est si bien ici-bas, on n'éprouve guère le besoin d'une vie meilleure. C'étaient les travaux du barreau, le bruit des affaires, qui étaient venues le ressaisir, et ne lui laissaient pas le temps de songer à lui-même. C'était enfin la dignité même de sa vie, sa régularité de mœurs, cette considération qui l'entourait : plus éloigné de la religion, peut-être dans un sens en eût-il été plus rapproché. Qu'est-ce donc, en effet, qu'un si honnête homme avait à changer dans sa vie? Plût à Dieu que tous eussent été comme lui, aussi probes, aussi justes, aussi bienveillants, et fidèles à l'amitié. Tout cela à la fois concourait à lui faire illusion, et à fixer ses pensées dans l'horizon étroit du temps. Il ne lui manquait en effet qu'une chose, mais qui est tout :

[1] Corpus infirmius et decoctior caro (potuit) obterere studia voluptatum. (Epist. v, *ad Severum.*)

Dieu. Et, malheureusement, il n'en sentait pas l'absence, il n'en éprouvait pas le besoin.

Si éloigné cependant que parût et que fût Paulin, l'œuvre du retour était commencée : Rome chrétienne et le tombeau de saint Félix avaient déjà élevé, nous l'avons vu, aux oreilles de son âme une voix que la fascination des choses, les rêves de l'ambition, les ardeurs de la jeunesse avaient empêchée d'être victorieuse, mais qui pourtant avait été entendue. Il y avait des anses pour le reprendre; et Dieu, qui avait marqué à sa correspondance généreuse une place si belle dans son Église, allait lui ménager, avec ces délicatesses admirables dont il use envers les saints, *mirabilis Deus in sanctis suis*, une série de secours merveilleusement appropriés à ses besoins particuliers. En groupant ici le peu de détails que nous avons sur cette époque de sa vie, et quelques faits contemporains dont le spectacle dut le frapper, nous pourrons jusqu'à un certain point nous rendre compte des influences qui peu à peu l'élevèrent à d'autres pensées, et préparèrent sa conversion ; influences que n'avait point rencontrées Ausone, ou du moins dont le vieux poète, emprisonné dans sa grammaire et sa rhétorique, ne sut pas profiter. Par bonheur, Paulin n'avait pas pour amis que des hommes du monde comme Ausone, pas plus soucieux que ce rhéteur des pensées religieuses; la Providence lui ménagea la rencontre et l'amitié des plus grands et saints évêques de son temps, lesquels, en diverses circonstances et de diverses manières, re-

prirent peu à peu et achevèrent l'œuvre dont Dieu, à Nole et à Rome, n'avait fait encore que la lointaine préparation.

Les deux hommes dont l'action sur lui a été la plus persévérante et la plus heureuse, ce furent Delphinus, évêque de Bordeaux, et le saint prêtre Amandus. Delphinus, que la *Gallia christiana* nomme comme le second des évêques connus de Bordeaux, était un des plus illustres prélats des Gaules; Paulin n'a pas craint de le mettre en parallèle avec saint Martin lui-même :

Gallia Martinum, Delphinum Aquitania sumpsit [1].

L'Église l'honore comme un saint [2]. C'était un des remparts de la foi orthodoxe dans notre pays. Il fut un de ceux qui se signalèrent contre l'hérésie des priscillianistes. On sait que cette secte dangereuse, avant-courrière des grandes hérésies qui désolèrent plus tard le Midi, était une importation orientale en Espagne, une espèce de confus mélange des rêveries gnostiques et des doctrines manichéennes : à des erreurs fondamentales sur la Trinité et l'incarnation, qu'elle anéantissait en n'admettant qu'une distinction nominale entre les personnes divines, et en ne reconnaissant qu'un corps fantastique à Jésus-Christ,

[1] *Natale* XIII.

[2] Burdigalæ, S. Delphini episcopi, qui Theodosii tempore claruit sanctitate. (*Martyrol. Romanum.* XIV *Calendas Julii.*) Le premier évêque de Bordeaux connu avec certitude (de quo dubitare non liceat) s'appelait Orientalis, et il assista au premier Concile d'Arles tenu en 314. (*Gallia christiana*, t. II, p. 787.)

elle ajoutait les imaginations de Manès sur les deux principes, le bon et le mauvais, et sur l'origine de la matière, qu'elle attribuait au principe mauvais; erreur d'où les priscillianistes faisaient découler les licences de mœurs les plus honteuses. C'était une véritable décomposition du christianisme. Adoptées et répandues par des hommes de talent, mais aventureux et rêveurs, Priscillien, Idace et d'autres, ces idées avaient franchi les Pyrénées, et fait à Bordeaux même des victimes. Un concile de Saragosse, auquel Delphinus assista, ainsi que Phebadius, évêque d'Agen, les flétrit. Delphinus les fit de nouveau condamner par une réunion d'évêques à Bordeaux; mais il se contenta de ces actes d'autorité épiscopale, et il ne fut pas de ceux qui demandèrent et obtinrent, au grand scandale de saint Martin et de saint Ambroise, le sang des égarés. Près de lui était un prêtre d'une haute sainteté aussi, et d'une grande doctrine, son futur successeur, et comme lui honoré d'un culte public, Amandus[1]. Ces deux hommes avaient tout ce qu'il fallait pour être les amis de Paulin, ils le furent. Par leur religieuse et délicate affection, ils trouvèrent le chemin de ce cœur, si facilement accessible lui-même au sentiment de l'amitié, et ils cultivèrent à l'envi, avec un soin exquis, cette âme d'élite, dont ils sentaient tout le prix. En relations intimes et continuelles avec Paulin, leur mission particulière fut de suivre de plus près, dans toutes ses vicissitudes, et

[1] *Gallia christiana*, t. II, p. 787.

de seconder le plus puissamment le travail qui s'accomplissait silencieusement dans son âme, et qui devait un jour porter ses fruits. On verra, par la filiale reconnaissance que leur témoigna toujours Paulin, qu'à eux revient la plus grande part dans sa conversion définitive.

Paulin eut le bonheur de rencontrer encore deux autres saints évêques des Gaules, les plus grands incontestablement de ce temps-là, et d'en recevoir la leçon dont il avait le plus besoin, saint Martin de Tours et saint Victrice de Rouen.

De soldat devenu moine et évêque, célèbre par sa charité alors qu'il n'était encore que catéchumène, introducteur de la vie monastique en Gaule, aussi austère sur le siège de Tours que dans sa cellule de cénobite, apôtre infatigable de nos contrées, Martin allait, prêchant partout l'Évangile, renversant ce qui restait encore dans nos campagnes d'idoles et de temples des faux dieux, puissant en œuvres comme en parole, homme revêtu de la vertu de Dieu. Saint Victrice pâlit aujourd'hui à nos yeux auprès du grand thaumaturge; mais il ne pâlissait pas alors, puisque Paulin va jusqu'à l'égaler à Martin. Soldat et pontife, comme Martin, comme lui apôtre, mais de plus confesseur de la foi sous Julien, et portant encore les cicatrices des blessures qu'il avait reçues pour le nom de Jésus-Christ, il était pour le nord de la Gaule ce que Martin était pour le centre, le fléau du paganisme. Il convertit presque toute la Belgique à la foi. Paulin rencontra ces deux évêques à Vienne. Sulpice

Sévère, qui raconte le fait[1], et Paulin lui-même, qui en parle aussi[2], ne nous en font pas connaître la date; on a supposé, et la conjecture est assez vraisemblable, que c'est pendant un voyage auprès de Maxime, et alors qu'ils revenaient eux-mêmes de Trèves ou s'y rendaient, dans un but de charité tout épiscopale, pour arracher aux rigueurs du tyran des proscrits politiques et des hérétiques priscillianistes; d'accord en cela, nous l'avons dit, avec saint Ambroise, qui avait reproché déjà les deux mêmes choses au meurtrier de Gratien. Sulpice Sévère a raconté, avec une naïveté touchante, les honneurs, les respects extraordinaires que l'impératrice, femme de Maxime, eut pour le vénérable évêque de Tours; elle avait voulu le servir à table, elle avait ensuite mangé respectueusement ses restes[3]. Paulin fut profondément ému en présence de ces deux hommes, preuves vivantes de la puissance de Jésus-Christ, sublimes dépouillés de tous ces biens qui le fascinaient encore, mais riches d'une autre richesse; saints apôtres, dont la vie pleine de labeurs et de merveilles était autrement féconde que son inutile vie de littérateur et de poète. A ces réflexions, qui contenaient pour lui tant de lumières, s'ajouta une autre grâce; Dieu permit qu'il éprouvât lui-même la puissance de saint Martin. Sulpice Sévère, et après

1 Sulp. Sev. *Vita S. Martini.*

2 Epist. XVIII, *ad S. Victricium.*— Lebrun, *S. Paulini Vita*, cap. IV; et *Dissert.* IV de S. Victricio.

3 *Vita S. Martini.*

lui Paulin de Périgueux et Fortunat, ont raconté qu'en touchant simplement avec une éponge trempée dans l'huile d'une lampe, probablement une de ces lampes qu'on allumait sur le tombeau des martyrs, un de ses yeux alors malade, Martin le guérit instantanément[1].

Emu et reconnaissant, il se recommanda instamment, lui et les siens, aux prières des deux saints évêques. Therasia était-elle là, et n'était-ce pas elle qui avait pieusement et adroitement ménagé cette rencontre? Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour-là, Martin se prit à les aimer tendrement l'un et l'autre, ne séparant pas, disait Paulin, dans son affection, ceux qu'il voyait si tendrement unis eux-mêmes[2].

[1] Paulinus, vir magni postmodum futurus exempli, cum oculum graviter dolere cœpisset, et jam pupillam ejus crassior nubes superducta texisset, oculum ejus Martinus peniculo contigit pristinamque ei sanitatem, sublato omni dolore, restituit. (Sulp. Sev. *Vita S. Martini*, c. XXI.)

Quin et Paulino similis medicina salutem
Reddidit, obducta cujus tum nube latebat
Visus, et infusis caligo obtenta tenebris
Arcebat cunctam macularum tegmine lucem :
Quam levis et tenui tactu suspensa fugavit
Spongia, vicino benedictæ munere dextræ
Mox admota oculo; didicit jam reddita lucem
Ferre acies, lumenque novum mirata recepit.
(Paulin de Périgueux, *de Vita S. Martini*, lib. II.)

Paulinique oculum tetra caligine mersum
Impositis manibus radius penetravit acutus...
Martini digitis oleo manante lucernæ.
(Venantius Fortunat., *de Vita S. Martini*, lib. II.)

[2] Sic *nos* Martinus amavit. (Epist. XXXII, *ad Severum*.)

Plus tard, nous le verrons, Paulin écrira les merveilles de l'épiscopat de saint Victrice, comme son ami Sulpice Sévère celles de la vie de saint Martin; mais alors il ne voyait dans l'évêque de Rouen qu'un ministre de Dieu vénérable : quand dans la suite il apprendra qu'il y avait dans cet évêque un martyr, il attribuera à ses péchés de n'avoir pas su assez en présence de qui il se trouvait, et de n'avoir pas eu l'immense bonheur de baiser ses cicatrices [1].

Tel était donc à ce moment l'état d'âme de Paulin. Si les soucis de la vie mondaine le dominaient toujours, il n'en était pas moins fidèle à invoquer son saint Félix; il fréquentait les plus éminents prêtres de Bordeaux; il se recommandait aux prières des saints évêques qu'il rencontrait; il eût baisé avec amour les plaies d'un martyr; il était lui-même l'objet d'une guérison miraculeuse : évidemment la grâce de Dieu veillait sur lui, le poursuivait; il ne se rendait pas cependant, il ne se décidait pas à rompre avec les habitudes de sa vie, et trois ans encore nous séparent de son baptême [2]. Mais un voyage qu'il fit à Milan, l'année suivante (387), devait porter de nouveaux coups à cette âme encore hésitante et avancer beaucoup, sinon achever, sa conversion.

Le nom de saint Ambroise s'est déjà rencontré plus d'une fois sous notre plume : il est temps de

[1] Epist. XVIII, *ad Victricium.*

[2] Car il ne nous paraît pas qu'on puisse placer le dernier voyage de Martin à Trèves plus tard que 386.

faire connaître avec plus de détails ce grand évêque, qui fut pour Paulin l'homme de la Providence. De race patricienne aussi, fils comme Paulin d'un ancien préfet des Gaules, élevé jeune aux plus hautes dignités, consulaire à trente-trois ans, et préfet de la ville de Milan, cette émule de Rome, comme l'appelle Ausone, et qui partageait avec Trèves l'honneur de voir les empereurs dans ses murs selon que les barbares menaçaient le Rhin ou le Danube, Ambroise avait été tout à coup poussé à l'épiscopat par l'acclamation populaire, et il mettait au service de l'Église, avec son expérience des affaires et sa connaissance des lois, sa merveilleuse éloquence et un génie rehaussé encore par la sainteté. Son influence sur les empereurs Valentinien et Gratien, et plus tard sur Théodose, a été considérable, et ne fut pas étrangère aux lois si favorables au christianisme édictées par ces trois princes et célébrées par saint Paulin. Si nous ne pouvons que conjecturer les rapports qu'ils eurent entre eux pendant tout le règne de Gratien, nous savons avec certitude que Paulin était à Milan en 387, au temps même où Augustin converti se disposait au baptême, avec Alype et ses autres amis. Il ne fit, lui, aucune attention à ces Africains, qui préparaient pourtant de si grandes choses; mais Alype, plus mêlé qu'Augustin au monde officiel, — il occupait une charge dans les finances, — eut occasion de le connaître, et c'est pourquoi il fut d'autant plus frappé et ému, quand, quelques années après, la renommée vint lui ap-

prendre en Afrique, à Thagaste, dont il était devenu évêque, la merveilleuse conversion du jeune consulaire. Il lui écrivit alors, comme nous le raconterons, une lettre dans laquelle il lui rappelle qu'il l'avait connu à Milan, au moment où saint Ambroise les initiait, Augustin et lui, à la foi chrétienne[1], et c'est par cette lettre que nous savons que Paulin s'y trouvait en 387. Depuis quand? Et quelle cause l'y avait appelé? Fuyait-il les ombrages de Maxime, qui méditait alors son attentat contre le jeune Valentinien? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'alors au moins il vit ou revit de près, et souvent, et qu'il entendit saint Ambroise. La Providence, qui dispose merveilleusement les temps et les moyens, l'amenait ou le ramenait auprès du grand évêque juste au moment où la gloire grandissante d'Ambroise, dont Paulin avait vu l'aurore, parvenue à son plus haut éclat, lui assurait un ascendant plus décisif, et où le temps, les revers, les réflexions, en mûrissant Paulin lui-même, ses rapports enfin avec les grands évêques des Gaules que nous avons nommés, l'avaient prédisposé à se laisser pénétrer plus profondément par la persuasive parole de l'évêque de Milan. L'éloquent historien de sainte Monique a fait ressortir les harmonies d'âme qui existaient entre saint Ambroise et saint Augustin quand pour la première fois ils se rencontrèrent; nous n'aurions ici qu'à changer les noms pour appliquer à Paulin ce qu'il dit d'Augustin : « Ambroise

[1] *Cum initiareris*, dit Paulin : cela fixe la date du séjour de Paulin à Milan. (Epist. III, *ad Alypium*.)

avait passé sa jeunesse dans le monde, au milieu des affaires et des études, ce qui lui donnait une première harmonie d'âme avec Paulin. Il s'était voué ensuite à l'étude de l'éloquence, et tout jeune il avait acquis au barreau un nom célèbre : ce qui était une seconde harmonie. Et enfin, né comme Paulin d'une mère chrétienne, il était resté comme lui simple catéchumène jusqu'à plus de trente ans[1]. » Il y avait d'autres harmonies encore, et aussi des contrastes : Ambroise n'était pas tombé des honneurs; librement, volontairement, par un noble élan de son âme, il avait quitté le monde pour l'Église, et de préfet il était devenu évêque. Tout se réunissait donc pour assurer à sa parole un puissant ascendant sur le futur évêque de Nole. Quels furent leurs entretiens? Paulin ne nous en a dit qu'un mot, mais qui laisse tout entendre. « Et moi aussi, écrivait-il à Alype, j'ai toujours été aimé d'Ambroise, et c'est lui qui m'a nourri dans la foi[2]. » Ces simples paroles en

[1] *Histoire de sainte Monique,* par M. l'abbé Bougaud, p. 244.

[2] Ambrosii semper et dilectione ad fidem innutritus sum. (Epist. III, *ad Alypium.*) — Le docteur Busé écrit : « La lettre que saint Ambroise écrivit à Sabinus (nous en parlerons) après la conversion de Paulin, semble indiquer qu'à cette époque il ne connaissait pas personnellement le nouveau converti. Paulin, pendant son séjour à Milan, put très bien connaître Ambroise, célèbre par ses prédications et son influence, sans que celui-ci l'ait connu lui-même ». (*S. Paulin et son siècle,* ch. V, p. 123.) Le docteur rêve évidemment. Et quand donc Ambroise eût-il pu *le nourrir dans la foi par sa tendresse,* s'il ne l'avait pas connu? Et que veut donc dire ce petit mot, toujours, *semper?* C'est tout simplement par modestie que, dans sa lettre à Sabinus, Ambroise

font assurément supposer beaucoup plus qu'elles n'en disent. Mais s'il nous faut renoncer à savoir ce que Paulin ne nous a pas confié, il est facile de comprendre tout ce que la seule vue d'Ambroise ajoutait à ses paroles.

Augustin dans ses *Confessions* a peint en traits admirables ce qu'était une journée d'Ambroise. « J'allais le voir souvent, dit-il; je pénétrais jusque dans sa chambre, dont la porte n'était jamais fermée à personne, et où l'on entrait sans être annoncé; je le trouvais lisant tout bas, et jamais autrement. Je m'asseyais, et après être demeuré dans un long silence, car qui eût osé le troubler, le voyant si attentif? je me retirais, présumant que dans ces rapides instants permis au délassement de son esprit fatigué du tumulte de tant d'affaires, il lui serait importun d'être interrompu[1]. » Quelle belle vie on entrevoit là! Quelles journées, saintes, remplies, fécondes! Ambroise avait-il perdu au change?

Une autre auréole que celle de la sainteté, celle de la gloire, entourait aussi Ambroise. Il venait de soutenir une polémique éclatante et victorieuse contre le préfet de Rome Symmaque, à propos de la célèbre statue de la Victoire. On sait que ce vieux symbole de l'idolâtrie romaine et de la fortune de Rome, qui ornait la salle des délibérations du sénat, donna lieu à un des incidents les plus remarquables de la der-

se tait sur la part personnelle qui lui revient dans cette conversion.

[1] *Confess.*, l. VI, c. III.

nière lutte que se livraient le paganisme et le christianisme, à la fin du IVe siècle. Déjà Constance avait fait enlever ou voiler cette statue, dont la présence dans la curie semblait une offense à la foi des sénateurs chrétiens; Julien l'avait rétablie, Valentinien l'avait tolérée; de nouveau Gratien l'avait fait disparaître, et rien n'avait été plus sensible aux tenants obstinés du vieux culte. La partie païenne du sénat réclama une première fois auprès de Gratien, mais sans succès. Après sa mort, et pendant qu'Ambroise, député par Justine et le jeune Valentinien auprès de Maxime, était encore à Trèves, jugeant le moment favorable pour une nouvelle requête, les sénateurs païens chargèrent le plus habile et le plus éloquent d'entre eux, Symmaque, de la rédiger. Elle fut lue en plein consistoire impérial, et y fit une impression profonde. Symmaque avait déployé dans ce plaidoyer un art extrême. Rien de plus curieux que cette défense du paganisme expirant. La vieille religion de Rome n'est plus guère pour ses derniers fidèles que la religion des souvenirs; mais ces souvenirs leur paraissent partie intégrante de la patrie; les renier, c'est renier la gloire des ancêtres, c'est renier Rome elle-même, dont la constitution politique et les institutions religieuses étaient si étroitement unies, qu'ils les déclarent inséparables. Une philosophie supérieure, aux yeux de l'avocat du paganisme, conseillait d'ailleurs cette fidélité. Les rites religieux tendant tous au même but, à honorer le même Être mystérieux, en soi ils sont, selon Symmaque, indiffé-

rents : « Car qu'importe, disait-il, par quels raisonnements chacun cherche la vérité? Une seule voie ne peut conduire au grand secret de la nature. » Pourquoi dès lors déserter le culte antique de la patrie, ces dieux sous les auspices desquels Rome a vaincu le monde? C'était à ce scepticisme tolérant, mais énervant, que le dernier progrès de la pensée philosophique païenne en était arrivé. On le retrouve dans la plupart des esprits cultivés d'alors; Ausone en laisserait apercevoir des traces; Paulin en avait reçu peut-être, malgré ses croyances chrétiennes, quelque atteinte. Quoiqu'il ne siégeât plus au sénat, cet écrit, qui avait retenti bien au delà du consistoire, car le nom de son auteur et la passion du temps avaient donné à la requête de Symmaque la plus grande publicité, ne pouvait pas être ignoré de lui, pas plus que la réponse que lui fit Ambroise. Car, à peine de retour à Milan, instruit de ce qui s'était passé au consistoire, Ambroise avait réclamé la requête de Symmaque, et s'était mis en devoir de la réfuter. Sa réponse est un chef-d'œuvre. « Il faut le voir déchirer tous les voiles délicats de la rhétorique et de la poésie dont s'était enveloppé Symmaque, dissiper d'un souffle toutes les équivoques, substituer partout aux nuages de l'allégorie les clartés de la foi, et à la stérile mélancolie des regrets l'espérance qui regarde en avant et commande à l'avenir[1]. » Ces accents de

[1] M. Albert de Broglie, *l'Église et l'Empire romain au* IV^e *siècle*, t. V, p. 67. — Voir ce grand et bel ouvrage pour les détails et l'analyse des deux plaidoyers.

la foi et de la raison chrétienne convainquirent Valentinien, et la statue de la Victoire ne fut pas rétablie au sénat. Après avoir lu de telles pages, Paulin pouvait-il conserver un doute sur l'insuffisance, en présence d'une religion divinement instituée, de cette tolérance philosophique, de ce commode indifférentisme, de ce scepticisme pratique, dont se contentaient tant de lettrés et de rhéteurs, et lui-même peut-être.

L'éloquence et le génie d'Ambroise avaient éclaté dans ce débat : son caractère, sa grande âme venaient d'apparaître dans d'autres luttes; lui qui devait s'immortaliser bientôt à jamais en arrêtant sur le seuil de sa basilique Théodose couvert du sang de Thessalonique, il venait d'opposer à l'impératrice Justine, mère du jeune Valentinien, et protectrice des ariens, une résistance victorieuse. C'est dans cette lutte que l'amour du peuple pour lui s'était manifesté en de si beaux dévouements, et que son âme d'évêque avait resplendi en des paroles sublimes, dont Milan palpitait encore. Ainsi, à l'impératrice qui lui avait fait demander de céder aux ariens sa basilique : « Si on veut ma vie, avait-il dit, qu'on la prenne, mais ce n'est pas au prêtre à livrer le temple. » Et à l'eunuque Calligone, préfet du palais, qui le menaçait de lui couper la tête : « Tu agiras en eunuque, et je souffrirai en évêque. » Quelle magnanimité ! quel courage ! A quelles sources Ambroise puisait-il donc une telle hauteur d'âme?

De plus, il parlait chaque dimanche au peuple. Non moins sensible qu'Augustin au charme des belles paroles, Paulin ne devait pas être moins assidu au pied de la chaire du saint évêque; et là, qu'entendait-il? Ambroise expliquait la sainte Écriture, simplement et avec noblesse, évitant la controverse, mais tirant des textes sacrés, au moyen de fines et ingénieuses interprétations, des leçons morales admirables. Qu'il y avait loin de cette éloquence à la rhétorique d'Ausone, à cet art frivole de limer des phrases, de chercher des antithèses, de flatter l'oreille et rien de plus! Voilà une éloquence qui, sans être moins harmonieuse, était autrement efficace, qui élevait les âmes et corrigeait la vie. Ce n'est pas tout, et une autre leçon plus directe encore, à laquelle l'élève d'Ausone devait être surtout sensible, lui était faite par Ambroise. Paulin était poète; Ambroise aussi; il venait de se révéler tel précisément dans ces luttes dont nous avons parlé, alors qu'assiégé dans sa cathédrale par la cour, et gardé nuit et jour par le peuple, pour occuper saintement de si longues heures, il avait imaginé de composer et de faire chanter des hymnes, qu'en effet le peuple chanta, et avec un tel enthousiasme que les ennemis d'Ambroise disaient qu'il avait ensorcelé la foule par ses chants magiques[1]. Pour sentir quel coup de lumière dut venir de là à Paulin, il est nécessaire que

[1] Hymnorum quoque meorum carminibus deceptum populum ferunt...; plane nec hoc abnuo. (Ambros. *Opusc. de Spiritu sancto,* in epist. XXXI.

nous fassions entendre ici quelques accents de ces hymnes; Racine, qui les a merveilleusement traduites, va nous prêter sa poésie :

Pour chanter ici tes louanges
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour;
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec les anges
Le bien qu'à tes élus réserve ton amour.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands en nos cœurs le feu de ton amour.

Que ce jour se passe sans crime;
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents :
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Au joug de la raison asservisse nos sens.

Chantons l'auteur de la lumière,
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Les chants du soir n'étaient pas moins beaux :

Tandis que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaîné le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure!
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que, dès notre réveil, notre voix te bénisse;
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

Nous t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos armes;
De tout péché rends-nous purs à tes yeux;

Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux [1].

C'était la poésie chrétienne qui naissait. Paulin ne connaissait encore que la poésie mythologique, forme usée, d'où l'inspiration depuis longtemps s'était retirée. Sous la poésie d'Ambroise, il sentait palpiter une âme, un esprit de vie, une croyance, une conviction; Paulin comprit que la poésie qu'il s'obstinait à cultiver était morte; une autre source lui était ouverte : ce fut là pour lui une révélation aussi salutaire que nécessaire.

Les réflexions que tous ces spectacles devaient faire naître dans l'esprit de Paulin, les fortes et douces paroles par lesquelles Ambroise nourrissait sa foi, suffirent-elles pour faire comprendre au consulaire désabusé, au littérateur étonné, la profonde misère d'une littérature, d'une science, d'une vie, où Dieu n'est pas; où l'âme est tenue en oubli, et ses besoins supérieurs et ses espérances immortelles comptés pour rien? Il ne semble pas, puisque le baptême de Paulin va se faire attendre deux ans encore. Chose étrange, qu'une telle lumière, si simple, si palpable, quand on la regarde en face, soit si difficile à mettre dans un esprit et dans une conscience sincères, et qu'il faille, même à un homme qui a la foi, tant de peine pour arriver à la pratique et tourner sa vie vers son vrai pôle! La fas-

[1] On a attribué un grand nombre d'hymnes à saint Ambroise. Onze seulement paraissent parfaitement authentiques.

cination des choses est donc bien grande! La chair et le sang nous tiennent donc bien fort! Oui, et ce qui fait qu'une conversion est si belle, c'est qu'il y faille tant d'efforts. Mais si Paulin ne fut pas encore décidé, il fut du moins bien ébranlé; et quand il retourna en Gaule, à Bordeaux, où il devait retrouver toujours Delphinus et Amandus, il était blessé au cœur.

La victoire définitive fut-elle due à une autre influence, dont nous n'avons pas encore parlé, mais qu'on pressent, la plus douce, la plus forte peut-être; qui se laisse deviner plus qu'elle ne se montre; cachée, mais toujours présente et toujours agissante? Nous voulons parler de Therasia. Si incomplets que soient encore ici les documents, ils en disent assez pour ne pas laisser de doute sur la part décisive qu'elle eut dans le retour à Dieu de son mari. Elle en est accusée formellement par Ausone, et saint Augustin l'en félicite ouvertement, nous le dirons; et son courage à suivre, à pousser Paulin dans la vie parfaite, comme aussi la vénération que nous verrons s'attacher de la part de tous à elle comme à lui, le révèlent encore mieux. Le P. Lacordaire a traité de cette influence de l'épouse chrétienne sur son époux avec sa délicatesse et son élévation ordinaires. « La vie, dit-il, devient sévère en déclinant vers le soir; les déceptions abondent; la lumière des choses se ternit; les soucis creusent le front, et l'ambition même, lasse du succès, laisse échapper ce cri de la vanité trompée :

Mon cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui vînt de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Or, cette erreur cherchée, si c'est une erreur, qui la donne, que l'épouse? C'est elle qui colore les événements heureux, qui embaume les revers, qui reçoit au seuil du foyer domestique ce fugitif des honneurs, tout meurtri de sa chute, ce proscrit de la pensée qui n'a remporté de la science que le martyre du doute; elle infiltre dans ces âmes brisées le détachement et la certitude, et ravive leur vie mourante aux sources de l'éternité[1]. »

Therasia avait à recueillir précisément un de ces fugitifs des honneurs, tout meurtri de sa chute, et, sinon un proscrit de la pensée, tourmenté du martyre du doute, du moins une victime de la littérature frivole, un indifférent de la foi, qui n'avait jamais su donner à sa vie sa vraie direction et sa vraie lumière. Elle avait à lui apporter, non pas une erreur, mais la vérité, et à lui infiltrer, comme dit si bien le P. Lacordaire, ces deux choses, préliminaires essentiels de la vie chrétienne, le détachement et la certitude: le détachement de ces faux biens qui retiennent encore par tant de liens, même quand le dégoût est venu, et la certitude, l'espérance, l'amour de ces autres biens invisibles, permanents, qui ne sont rien pour tant d'hommes, et qui en réalité sont tout. Elle fit l'œuvre, nous le voyons à l'ombre discrète où elle reste tou-

[1] *Conférences de Notre-Dame, la Famille.*

jours cachée, avec une douceur et une patience admirables; sans luttes, sans controverses; épiant les circonstances favorables; se prêtant, comme c'était son devoir, à la vie de son mari; la lui faisant aussi agréable que possible; s'intéressant à ses relations, nous l'avons vu dans la correspondance de Paulin avec Ausone, et à ses futiles divertissements littéraires comme à ses peines réelles, pour avoir le droit de le conseiller au besoin; attentive à placer son mot, son insinuation à propos; lui ménageant comme à un cher malade la lumière, et ne le pressant et ne le poussant enfin que quand elle le vit ébranlé, et n'attendant plus que cette dernière impulsion que nul n'est plus en mesure de donner qu'une épouse adorée à un mari tendrement aimé.

Enfin Paulin se décida, et nous pouvons saisir, dans ses poèmes et dans ses lettres, après quel travail de sa pensée. Il s'en est expliqué avec Ausone et avec Sulpice Sévère; plus tard, dans les exhortations qu'il adressait à Jovius, il livrait évidemment le secret des pensées qui l'avaient converti lui-même. A l'aide de ces documents et de quelques mots semés çà et là dans ses autres écrits, nous pourrons retrouver le travail intime que nous cherchons; et bien qu'il faille, dans l'histoire des âmes, n'employer les textes qui les révèlent qu'à leur place, c'est-à-dire à leur date, ce qui seul leur donne tout leur sens et toute leur valeur, lorsque cependant ils peuvent éclairer une situation d'esprit antérieure, et qu'ils sont d'ailleurs la seule ressource de l'historien, il est

permis d'anticiper; sauf plus tard à les replacer dans toute leur lumière.

Il n'y eut pas d'orage dans son âme, pas de cris et de larmes, comme pour saint Augustin; ce fut une illumination paisible, une lente et mûre conviction, une claire vue de quelques vérités, simples, palpables, de sens commun, on peut dire, depuis le christianisme, quoique bien neuves pour le monde païen, et qui éternellement convertiront les hommes qui voudront se donner la peine de les regarder.

A son retour de Milan, pour lui, les lettres païennes sont jugées. Vaines et vides fictions[1] : à quoi menait cette mythologie, cette poésie, cette littérature? Chant de sirènes, capable seulement de faire oublier la patrie, charme des oreilles, pur amusement : qu'y avait-il là pour la vie véritable[2]? Elles ont assez amusé sa jeunesse : aujourd'hui que les révélations de la vie sont venues, que l'âge est plus mûr et la pensée plus grave, n'est-il pas temps de se tourner vers quelque chose de plus solide[3]?

[1] *Fabulosis litteris.— Ad Aus.,* Poema.

[2] Solis placitura auribus... Sirenarum carmina...
(Epist. xvi, *ad Jovium.*)
Corda falsis atque vanis imbuunt,
Tantumque linguas instruunt,
Nihil afferentes ut salutem conferant. (*Ad Aus.,* Poema x.)

[3] Decuerunt ludicra parvum,
Nunc animis gravior, quantum provectior annis,
Aspernare leves maturo corde Camœnas.
(*Ad Jovium*, Poema xix.)

Mihi ætas provectior... potuit maturare gravitatem. (Epist. v, *ad Severum.*)

La philosophie aussi fut jugée[1]. Elle avait eu le mérite d'élever sa pensée plus haut que les frivolités littéraires, et de l'arracher à l'indifférence pour les grands intérêts de l'homme et les grandes questions : l'origine, la fin, la vie. Mais elle avait trompé son attente, et au lieu de l'éclairer sur ce qu'il faut craindre ou espérer, elle ne lui avait donné que l'incertitude et le doute[2]. Elle qui promettait l'explication de tout, ne possédait l'intelligence de rien; mer incertaine, où l'esprit humain erre, emporté à tout vent de doctrine; sol mouvant, où l'on ne peut poser nulle part le pied avec sécurité[3]. Il en était alors comme aujourd'hui, les philosophes avaient beaucoup de belles paroles, mais peu de solutions; ils cherchaient et ne trouvaient pas; ils dissertaient et ne concluaient pas; ils marchaient toujours et n'arrivaient jamais[4]. Et pourtant, on marche pour arriver; la vie a un but, et vivre, c'est évidemment le grand but de la vie. Qu'est-ce qu'une science qui

1 Vis sophorum callida.
(*Ad Aus.*, Poema x.)

2 Spem inter ac metum semper ambiguis affectionibus pendens. (Epist. XVI, *ad Jovium.*)

3 Omni vento cujuslibet doctrinæ circumlata, quia sapientiæ caput non habet, unde intellectum rerum capiat, ubi sententiam suam statuat. (*Ibid.*)

4 Semper quærentes sapientiam, et nunquam invenientes.
(*Ibid.*)

Philosophos credam quidquam rationis habere,
Qui ratione carent, quibus est sapiens vana,
Tractantes semper, nec definire valentes!
(*Carmen ultimum.*)

n'apprend pas à vivre? Mais peut-on vivre d'erreurs, de négations et de doutes? Peut-on se laisser ballotter par les systèmes, comme un naufragé par les flots, et rester tranquillement suspendu entre le ciel et la terre, entre le néant et l'éternité? Le doute est un supplice; il effrayait Paulin; cette âme avait un besoin invincible d'espérance[1]. Cette impuissance de la philosophie, obtinée à chercher Dieu sans Dieu[2], lui fit comprendre l'immense bienfait de la révélation. Il faut un révélateur. Le vrai, comme le bien, ne peut venir à nous que de sa source, qui est Dieu, et Dieu a daigné se faire homme pour nous le communiquer. Alors pourquoi chercher quand tout est trouvé? Pourquoi écouter de vains maîtres quand le vrai Maître a parlé? Le révélateur, le Maître, c'est le Christ[3]. La vérité est dans sa parole, le repos dans la foi, et le devoir, la grande loi de la vie, c'est la conformité à la lumière qui vient de lui[4].

Telle fut donc sa conclusion; après avoir tout vu,

[1] Vita mortalis in laboribus et ærumnis frequenter exercitata... (potuit) de spei necessitate ac dubiorum metu cultum religionis augere. (Epist. v, *Ad Sev.*)

[2] Deum quærentes sine Deo. (Epist. xvi, *ad Jovium.*)

[3] Quid enim tenere vel bonum vel verum queant,
Qui non tenent summæ caput,
Veri bonique fomitem et fontem Deum,
Quem nemo nisi in Christo videt?
Hic veritatis lumen est, vitæ vita.
(*Ad Aus.*, Poema x.)

[4] Suis ut pareamus legibus
Lucemque cernamus suam.
(*Ad Aus.*, Poema x.)

tout lu, tout scruté, il n'avait trouvé rien de meilleur que de donner sa foi au Christ :

> Plurima quæsivi, per singula quæque cucurri,
> Et nihil inveni melius quam credere Christo [1].

Une fois arrivé là, et sérieusement tourné à cette lumière évangélique, il se fit, selon sa belle expression, comme une fulguration d'en haut dans son âme, et une rénovation de ses pensées [2]; la vie et le but de la vie, les droits de Dieu et le devoir de l'homme, lui apparurent avec une clarté suprême, et toutes choses sous leur vrai point de vue [3]. Par son droit souverain, parce qu'il est le Seigneur, le maître, Dieu réclame de l'homme ce que l'homme tient de lui, c'est-à-dire tout [4]. Telle est, la raison elle-même le proclame, la justice éternelle, l'ordre nécessaire des choses; et l'homme véritablement homme c'est celui qui vit conformément à cette lumière de la raison [5]. Mettre chaque chose à sa place,

[1] Carmen ultimum.

[2] Hic ergo nostris ut suum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
....habitum mentis innovat. (*Ad Aus.*, Poema x.)

[3] Ut videas, pulsâ caligine, magna tremendi
Jura Dei. (*Ad Jovium*, Poema xix.)

[4] Sibi reposcens ab homine munus suum,
Vivamus ut vitæ Patri...
Totusque nostra jure Domini vindicat
Et corda, et ora, et tempora. (*Ad Aus.*, Poema x.)

[5] Ordine justo
Verus homo, quia mente potens, in qua rationis
Lumen habet.
(*Ad Jovium*, Poema xix.)

par conséquent Dieu à la sienne, c'est-à-dire à la première, le permanent avant le passager, et, vers admirable! l'éternité de la vie future avant l'inanité du siècle présent, voilà le besoin, la vérité, la lumière[1]. Renverser cet ordre, c'est mettre sa vie dans le faux et dans le mal, dans la déraison et dans l'injustice : c'est la perdre[2]. Et n'était-ce pas ainsi qu'il avait vécu jusque-là, plaçant au premier rang ce qui devait être au dernier, et au dernier ce qui devait être au premier[3]? Donc, malgré son apparente honnêteté, sa vie était coupable[4], et avec sa littérature et ses ambitions, qu'avait-il fait autre chose que tisser avec des œuvres vaines et stériles des toiles d'araignée[5]? Il avait été déjà tout ce qu'on peut être dans le monde, opulent, renommé, honoré; peut-être édile et préfet de Rome; certainement sénateur, consul, gouverneur de province; ces dignités qui l'enivraient autrefois, avant qu'il les eût regardées dans la vraie lumière, pâlissaient maintenant, aux clartés nouvelles qui l'éclairaient, et perdaient à ses yeux tout prestige. Inquiétudes, troubles, et, en fin de compte,

[1] Tota quibus jam lux patuit verique bonique :
Venturi æternum sæcli, et præsentis inane.
(*Ad Aus.*, Poema x.)

[2] Tempora sub vacuis ducentem perdita curis.
(*Ibid.*)

[3] Posthabenda præposuit, et præponenda posthabuit (Epist. xxxv, *Ad Delphinum.*)

[4] Tempore... quo non perversus habebar,
Et perversus eram. (*Ad Aus.*, Poema x.)

[5] Texentes operibus vacuis araneæ telam. (Epist. xxxvi, *ad Amandum.*)

trahison et déchirement, voilà ce qu'il y avait trouvé [1]. Pour rentrer dans l'ordre et retourner sa vie vers son vrai but, qu'avait-il donc à faire? Simplement remettre chaque chose à sa place : donner à Dieu enfin la part qui lui revient dans la vie [2], et faire un meilleur usage de ses dons. Fallait-il briser sa plume ou sa lyre? Nullement; il n'y avait qu'à les consacrer au vrai, et non plus à la fiction; à la direction de la vie, et non plus au vain plaisir de l'esprit, au frivole amusement des oreilles; et ce n'était pas non plus renoncer à la philosophie, mais s'élever à une sagesse plus haute, que la faire consister désormais, non plus à chercher toujours, mais à imiter enfin la Divinité, et à pratiquer le bien au lieu d'en disserter éternellement : poète de Dieu et philosophe de Dieu, selon sa magnifique expression [3]. Le devoir était donc clair, inéluctable; le châtiment certain, la récompense incomparable; et le temps pressait : la vie est courte [4]! Quelle inénarrable et irréparable folie, de mépriser ces espérances, de braver ces craintes, et de se laisser sur-

[1] Æstus inanes, quos movet vitæ labor.
(*Ad Aus.,* Poema x.)

[2] Incipe divinis tantum dare tempora rebus.
(*Ad Jovium,* Poema xix.)

[3] Fucum illum facundiæ, quo decipit vana sapientia, plenis rebus accommodes... Nam animi philosophiam non deponas licet, dum eam fide condias et religione; consertis utare sapientium, ut sis Dei philosophus et Dei vates; non quærendo sed imitando Deum sapiens. (Epist. xvi, *ad Jovium.*)

[4] Breve quidquid homo est, corporis ægri,
Temporis exigui. (*Ad Aus.,* Poema x.)

prendre dans les indignités ou les inutilités d'une vie sans Dieu[1]!

Telles furent les pensées qui convertirent Paulin à la vie chrétienne, et nous l'entendrons plus tard les développer éloquemment à ses amis restés dans le siècle pour les convertir à une vie semblable. Assurément, ce n'est pas là une métaphysique abstruse ou raffinée, inaccessible à la foule : c'est du simple sens commun ; parce que, grâces à Dieu, la question du salut n'est pas une affaire d'art ou de science, mais de bon sens et de bonne volonté. Quel effort cependant il fallut à Paulin pour s'arracher aux nuages de la rhétorique et de la sophistique, qui lui voilèrent trop longtemps ces capitales vérités, et les regarder de cet œil simple qui en pénètre la lumière; et pour y conformer enfin sa vie !

Mais la résolution une fois prise fut d'autant plus inébranlable qu'elle avait été plus réfléchie; et vainement alors même son ambition fut-elle sollicitée encore par les événements favorables qui surgirent. En effet, Maxime, après avoir pendant quatre ans convoité l'Italie, venait de s'y jeter, et le jeune Valentinien et sa mère n'avaient eu que le temps de s'enfuir à Thessalonique, pour y implorer la protection de Théodose. Cette fois Théodose avait cru ne devoir pas laisser impuni ce nouvel attentat, et le tyran Maxime, vaincu et pris à Aquilée, avait expié dans

1 Dies me ultimus, atris
Sopitum tenebris, sterili deprendat in actu.
(*Ad Aus.*, Poema x.)

son sang son audace, cinq ans presque, jour pour jour, depuis le meurtre de Gratien. Quelles nouvelles et brillantes perspectives pour Paulin ! La faveur des deux empereurs victorieux, Valentinien et Théodose, lui était assurée par la toute-puissante protection d'Ambroise; il pouvait reprendre le chemin des honneurs. Mais les pensées que nous avons dites avaient trop fortement saisi son âme, et il n'était plus tenté de se rengager sur cette mer si fertile en naufrages. Et que voyait-il autre chose, sur cette scène politique, que des catastrophes? Julien, Jovien, Valentinien, Gratien, Maxime, avaient eu une fin tragique; tous ces maîtres du monde ne montaient sur le trône que pour l'ensanglanter. Quel avenir attendait le jeune Valentinien lui-même? Non, il en avait assez des soucis et des tempêtes. Une voie meilleure s'ouvrait devant lui. Comme son intelligence, fatiguée des vains systèmes, dont elle a vu le fond et le vide, sa vie, ballottée par les agitations dont elle a trop senti la misère, a besoin d'un port tranquille et sûr. Ce port, il l'a trouvé enfin, c'est l'Église : il est temps de s'y reposer dans la lumière et dans la paix[1]. Il se décida donc à se disposer au baptême.

Le prêtre Amandus et l'évêque Delphinus l'y pré-

[1] Meque diu incertum, et tot tempestatibus actum,
Sancta salutifero suscepit Ecclesia portu,
Postque vagos fluctus tranquilla sede locavit,
Ut mihi jam liceat, detersa nube malorum,
Tempore promisso lucem sperare serenam.

(*Carmen ultimum.*)

parèrent; leurs solides instructions achevèrent ce qu'Ambroise avait commencé. On verra, dès les premières poésies chrétiennes de Paulin, quelle connaissance exacte et précise des mystères chrétiens ils lui donnèrent. Il fut baptisé à Bordeaux, l'an 389, par Delphinus lui-même, assisté d'Amandus [1]. Une nouvelle phase de sa vie commençait.

Ce jour fut pour lui dans la suite une date mémorable; il l'appelait, dans la belle langue chrétienne de ce temps, sa naissance. C'est alors, disait-il, qu'il était mort à la fausse vie dont il vivait, et amené à la vie véritable à laquelle il était mort [2].

[1] Pas de doute que Paulin ait été baptisé à Bordeaux par saint Delphinus : il le dit formellement dans sa lettre à Alypius : *Burdigalæ a Delphino baptizatus.* Mais l'époque de ce baptême a été controversée. Il faut, sans hésiter, rejeter ici et l'opinion de Sacchini et celle de Chifflet. Ce critique a très bien prouvé (*Paul. Illust.* p. 2, c. v) que Sacchini se trompe en plaçant le baptême de Paulin l'an 393. Le texte de Paulin dans sa première lettre à saint Augustin, dont argumente Sacchini, doit s'entendre de la profession monastique et non pas du baptême. Et Remondini (t. II, p. 43) en est pour ses frais d'imagination en envoyant Paulin d'Espagne en Gaule pour s'y faire baptiser. Mais à son tour Chifflet se trompe en pensant que Paulin était déjà baptisé quand il fit à Nole cette solennelle consécration à saint Félix dont parlent les IIe et XIIe *Natalia* : Paulin pouvait très bien n'être alors que catéchumène. La suite des faits, telle que l'expose le XIIIe *Natale,* inconnu de Sacchini et de Chifflet, le fameux texte de la lettre v à Sévère, si souvent cité par nous, les lettres à Delphinus et à Amandus, où on voit quel soin il prend de conserver l'innocence de son baptême, ne permettent pas un instant d'admettre qu'il fût déjà baptisé, alors qu'il était livré aux affaires et à la vie du siècle.

[2] Ut cui vivebat naturæ moreretur, et cui mortuus erat viveret Domino. (Epist. xx, *ad Delphinum.*)

Il conserva toujours la plus grande reconnaissance pour Amandus, et surtout pour Delphinus : il le nommait son maître et son père [1], et il ne savait comment remercier ce *dauphin* de l'avoir retiré des flots amers du siècle [2].

On sait que Delphinus baptisa aussi son frère [3]. Quand ? on l'ignore. Mais il paraît assez naturel de supposer qu'ils reçurent ensemble le sacrement de la régénération : seulement ils ne furent pas également fidèles à cette grâce.

Ce qu'on regrette que l'histoire ne nous montre pas, ce qu'on voudrait apercevoir, près de ce baptistère, au milieu de la foule émue, heureuse et tout en pleurs, car on pleure de joie aussi bien que de peine, c'est celle qui voyait en ce moment se réaliser de si tendres vœux et un si cher espoir, et à qui revient une si grande part dans ce baptême, ainsi que dans les sublimes renoncements qui suivront, Therasia. On ne connaît que le résultat ; mais les moyens

[1] Dominum ac patrem (Epist. xvii, *ad Delphinum.*)

[2] De amaris hujus sæculi fluctibus extractum. (Epist. xx, *ad Delphinum.*)

[3] Paulin eut certainement un frère, dont on ignore le nom. Remondini (t. II, p. 14), suivi en cela par Borghesi (*Œuvres complètes*, t. VIII, p. 218), lui en donne deux, parce qu'il distingue, mais sans preuve aucune, celui dont il est question dans les lettres xx et xxi à Delphinus et à Amandus, de celui dont il est parlé au xiiie *Natale.* Parmi les ouvrages perdus de Paulin, Gennadius compte des lettres à sa sœur, d'où Remondini (*ibid.*) conclut qu'il a eu une sœur. Mais ce titre pourrait tout aussi bien désigner des lettres à Therasia, devenue plus tard de son épouse sa sœur, *ex conjuge sororem.*

se devinent. Ce qu'elle a su être à Paulin dans sa retraite d'Hébromagus, pour l'embaumer de son parfum; dans cette longue lutte avec lui-même, pour l'aider à détacher peu à peu tous les liens; de quelle main, de quel cœur elle a dû toucher cette âme malade; quelles insinuations, douces, tendres et fortes; quelles prières devant Dieu, quelles larmes, quels espoirs, quelles craintes, selon que le travail de la grâce avançait ou reculait et que le cher rebelle hésitait ou se décidait; et enfin quelle joie, que toute parole est impuissante à peindre, quand tout fut consommé, et qu'elle vit enfin Paulin, transformé, régénéré : Paulin ne l'a pas assez dit; mais encore une fois on le soupçonne; et c'est assez pour qu'on bénisse Dieu d'avoir créé cette chose admirable, l'épouse chrétienne, et qu'on s'écrie : Heureux l'homme qui a trouvé un tel trésor !

---

## CHAPITRE CINQUIÈME

PAULIN APRÈS SON BAPTÊME. — SON AVANCEMENT PROGRESSIF DANS SA NOUVELLE VIE
SES PREMIÈRES POÉSIES CHRÉTIENNES. — IL SE RETIRE EN ESPAGNE

389-392

Comme il arrive toujours après une grande lutte contre soi-même, suivie d'une grande victoire, Paulin, après son baptême, goûta une paix et une joie profondes. Il se sentait dans l'ordre, dans le vrai, dans le bien. Il tressaillait. Et en même temps, comme il arrive aussi, une irradiation de lumière céleste récompensait cette victoire. À ces clartés nouvelles, Dieu, l'homme, la vie, toutes choses lui apparaissaient sous leur aspect véritable; la grande idée de Dieu maintenant le remplissait, et plus il en était occupé, plus il en était ravi. Tel est le caractère de cette première conversion, ou plutôt tel fut son premier pas dans la vie chrétienne : s'arracher, selon son expression, à un loisir et à des travaux également vains [1], à cette fascination de la vie commode

[1] Vanis otio aut negotio.
(*Ad Aus.*, Poema x.)

et douce, mais futile, qui entraîne la foule, dans un grand oubli de soi-même et de Dieu : on va ainsi, insoucieux; les jours suivent les jours, la mort arrive, et on n'a pas vécu. Vivre désormais pour Dieu, le père de la vie, et pour son âme, pour la vraie fin de l'homme [1], tel fut le changement profond constaté et confirmé par son baptême : à partir de ce jour, le charme des choses éternelles s'empara de lui pour jamais.

Il devait aller plus loin, mais il y arriva encore, il le dit lui-même, « peu à peu, à la façon d'un homme qui, avançant toujours et ne reculant jamais, insensiblement atteint un jour et franchit la frontière [2]. » Nous avons vu par quel travail successif de sa pensée il devint chrétien; nous allons voir maintenant par quels nouveaux progrès il devint moine.

Une fois baptisé, il n'eut tout d'abord qu'un désir, qu'un rêve, une vie de calme et de retraite, où, délivré des choses qui troublent et dissipent, il pourrait s'appartenir à lui-même, et vaquer tranquillement au soin de son âme et au service de Dieu : « Enfin, dit-il, reposé des calomnies et des voyages, débarrassé du soin des affaires publiques, enlevé au tumulte du barreau, j'ai pu, dans la retraite, à la campagne, et dans la tranquille paix du foyer do-

[1] Vivamus ut vitæ Patri.

(*Ad Aus.*, Poema x.)

[2] Paulatim jam quasi de finitima huic proposito via demigraverim. (Epist. v, *ad Severum.*)

mestique, me livrer au service de Dieu. C'est de la sorte qu'ayant peu à peu retiré mon âme des agitations du siècle, je l'ai accommodée par degrés aux prescriptions de la loi divine[1]. »

En se faisant chrétien toutefois, Paulin avait entendu renoncer aux muses profanes, mais nullement à la poésie. Dans sa retraite, et au sein de la paix et de la joie qu'il goûtait, l'inspiration le visita; il reprit sa lyre et se mit à chanter; seulement ses chants n'étaient plus les mêmes : il avait changé la clef.

Si à peu près tout ce qu'il a fait de vers, sauf les exceptions que nous avons dites, si tout ce qu'il a écrit avant son baptême a péri, nous sommes dédommagés de cette perte : ses poésies chrétiennes nous restent. En ouvrant son âme à un autre souffle, il n'a pas fait tort à son génie[2]. C'est David qui

[1] Denique ut a calumniis et peregrinationibus requiem capere visus sum, nec rebus publicis occupatus, et a fori strepitu remotus, ruris otium et Ecclesiæ cultum placita pace in secretis domesticis celebravi : ut paulatim subducto a secularibus turbis animo, præceptisque cœlestibus accommodato, etc. (Epist. v, *ad Severum.*)

[2] Il suffit donc qu'une naïveté ait échappé une fois à un savant, pour qu'elle soit sans cesse répétée! Le pieux P. Sacchini ne s'est-il pas avisé de dire que Paulin, après sa conversion, avait été moins bon poète qu'avant, et cela par humilité : *Nec vero poetæ florentis facultas existimanda est ex his quæ exstant carminibus ex Evangelica simplicitate conditis post abdicatas Musas.* (*Vita S. Paulini,* c. I, apud. Bol.) Dom Gervaise ne manque pas d'amplifier ce singulier jugement en deux pages absolument niaises (p. 30, 31). Le docteur Busé (*S. Paulin et son siècle,* p. 170) a grande raison de s'étonner qu'il ait pu être ré-

d'abord l'inspire, et il essaye de répéter sur la lyre latine quelques-uns des accents de la harpe inspirée : le *Beatus vir qui non abiit*, ce gracieux prélude du Psautier [1]; le *Quare fremuerunt gentes,* ce chant de triomphe sur le Christ Roi [2]; et enfin le *Super flumina Babylonis,* ces soupirs des Hébreux captifs sur les fleuves de Babylone vers la chère patrie [3].

Il demanda ensuite des inspirations à l'Évangile. A la frontière, pour ainsi dire, des deux Testaments apparaît une figure originale, grandiose, un prophète, et plus qu'un prophète, le plus grand des enfants des hommes, le Précurseur, Jean-Baptiste, dont la voix ébranlait le désert et préparait les voies à celui qui devait venir : l'âme de poète de Paulin fut frappée de cette figure, et le converti ne fut pas moins attiré que le poète vers ce grand modèle et héraut de la pénitence, dont la naissance

pété par Le Brun et par Tillemont. Mais qu'en sait donc le bon P. Sacchini, puisque toutes les poésies profanes de Paulin sont perdues, sauf les onze mauvais vers conservés par Ausone, et les deux petites pièces plus gracieuses à Gestidius? *Post abdicatas Musas,* dit Sacchini : les muses *profanes,* oui, mais pas la poésie, puisqu'il a fait des vers toute sa vie. Et pourquoi donc le christianisme l'eût-il moins bien inspiré que la mythologie? Quant à l'humilité, sans dire avec M. Ampère : « J'ai peine à croire que la mortification d'un poète puisse aller jusque-là, » nous pouvons bien demander, nous, pourquoi il n'avait pas la même humilité quand il écrivait en prose?

1 Poema VII.

2 Poema VIII.

3 Poema IX.

et la vie offrent tour à tour une si gracieuse et si sombre poésie. Certes, ni Paulin ni aucun poète n'égalera jamais ici la sublime simplicité de l'Évangile : le poème inachevé de Jean-Baptiste n'en est pas moins un bel et vigoureux essai poétique[1]. Il s'y rencontre de remarquables vers sur la sainte Vierge[2].

Nous nous arrêterons un peu plus sur les poésies qui suivirent, parce qu'elles ne nous le montrent pas seulement abjurant pour une inspiration meilleure les muses profanes, elles nous révèlent encore l'état vrai de son âme après sa conversion, et nous permettent de suivre les premiers progrès de sa pensée chrétienne. Les trois poèmes où nous pouvons faire cette double étude sont une *Prière du*

[1] Inachevé, ou plutôt parvenu à nous incomplet; car il s'arrête avant la mort si dramatique du prophète : il est difficile de croire que Paulin ait écarté ce dénouement, pour écrire un poème sans conclusion.

[2] Ad Mariam molitur iter, quæ sponsa marito,
Sed mage lecta Deo, mundi paritura salutem,
Virgo illibatum servabat casta pudorem...
Virginibus cunctis felicior orbe puella,
Magno lecta Deo, mater dicaris ut ejus,
Cujus et ille Pater! Felix, age, concipe pondus,
Impolluta viro : corpus tua viscera præstent
Illi qui cœlum, terras, mare, sidera fecit;
Qui semper fuit, et nunc est, et tempore in omni
Semper erit : mundi Dominus lucisque creator,
Et lux ipse polo, per te mortalia membra
Induet, atque oculos hominum cœtusque subibit;
Imperturbatos tantarum in præmia laudum
Tolle animos : dabit ille tibi viresque fidemque.
(*De S. Joanne Baptista*, Poema VI.)

*matin à Dieu,* une autre *Prière* plus étendue, et enfin une troisième poésie qui n'a pas été connue des anciens éditeurs de saint Paulin, car elle n'a été découverte et publiée que récemment, en 1827, par ce célèbre cardinal Angelo Maï, sous ce titre : *A Dieu, après sa conversion et son baptême :* l'authenticité en est incontestable [1].

Quand il écrivit le premier de ces poèmes, la *Prière du matin,* Paulin ne songeait pas à quitter le monde ni ses biens ; l'idée du célibat dans le mariage est loin de lui; il désire encore être père; la doctrine du dépouillement et de la croix ne lui est point connue : ce qu'il demande à Dieu, c'est, avec une conscience et une vie pures, avec la préservation du mal et la pratique du bien, ces avantages dont on peut jouir sans l'offenser, et en lui rendant grâces : point de jours tristes, ni de nuits inquiètes; point de souffrances ni dans l'âme ni dans le corps ; la joie à son foyer, une épouse chaste, des fils chéris [2]. C'est plus qu'un honnête homme, c'est un croyant, il prie; mais il n'en est encore qu'aux préceptes, soit de la morale, soit de la religion; il ne s'élève pas plus haut.

La seconde prière [3] montre déjà un progrès; le langage est plus chrétien : ce n'est pas seulement le

[1] Le cardinal Maï a publié sous le nom de Paulin un autre poème, mais qui, manifestement, n'est pas de lui.

[2] Adsit læta domus...
Morigera et conjux, et dulces de conjuge nati.
(*Ad Deum matutina precatio,* Poema IV.)

[3] *Ad Deum alia precatio,* Poema V.

tout-puissant Créateur des choses, le Dieu de la philosophie comme de la foi, que Paulin invoque :

> Omnipotens Genitor, rerum cui summa potestas;

c'est le Dieu du christianisme, le Dieu en trois personnes :

> Si te Dominique Deique
> Unigeniti cognosco Patrem, mixtumque duobus
> Qui super æquoreas volitabat Spiritus undas.

C'est le Christ rédempteur, descendu sur la terre pour nous faire remonter avec lui, dans nos corps et dans nos âmes, le chemin perdu de l'éternelle vie :

> Esse iter æternæ docuit remeabile vitæ.

Et à ce Dieu, ce que Paulin, avant tout, demande, c'est encore une âme invincible au mal, à tout mal, même au plus caché, si quelque chose peut être caché à Celui qui voit tout :

> Da, Pater, invictam contra omnia crimina mentem;

C'est de plus le pardon du mal commis, un cœur contrit et repentant :

> Da, Genitor, veniam, cruciataque pectora purga;

Et pour son âme, quand les tristes liens de ce corps seront brisés, un essor vers les cieux :

> Pande viam qua me, post vincula corporis ægri,
> In sublime ferar;

Et de même que les espérances éternelles dominent plus dans son âme, en ce qui touche la vie présente

ses vœux paraissent plus modérés : déjà son cœur est détaché des richesses :

Sim tenui victu atque habitu;

Mais non pas des douceurs de l'amitié :

Sim carus amicis ;

Encore moins des désirs de la paternité :

Et semper genitor sine vulnere nominis hujus;

Et enfin, ces vœux qu'il fait, dit-il, d'un cœur tremblant, comme un pécheur qu'il est, selon l'usage de l'Église dans ses prières publiques, c'est au Christ qu'il demande de les porter au pied du trône de son Père :

Hæc pia, sed mœsto trepidantia vota reatu,
Christe, apud æternum placabilis assere Patrem.

On sent, dans les vers qui suivent et qui terminent cette prière, qu'il fréquente maintenant l'assemblée sainte, et qu'il mêle sa voix aux chants unanimes du peuple fidèle :

Consona quem celebrat modulato carmine plebes,
Et responsuris ferit aera vocibus amen.

Le troisième poème nous montre Paulin s'élevant encore plus haut, et dans la poésie et dans le sentiment religieux. Après une magnifique invocation à Dieu, où l'on sent combien en face de ce culte des fausses divinités, dont il a vu au sénat les derniers et obstinés défenseurs, qui rougit du sang impur des animaux ses autels, et cherche encore l'avenir

dans leurs fibres palpitantes, le poète chrétien est heureux d'adorer le Dieu véritable, Paulin s'écrie :

« Parce qu'on ne peut égaler sa gloire, faut-il craindre de le chanter? Ah! sans doute, la parole succombe devant cette grande idée qui nous accable, et nous amoindrissons l'ineffable en cherchant à l'exprimer. Mais pourtant, tous ces êtres variés et sans nombre qui peuplent ce monde, que la pensée soupçonne, que l'oreille entend, que nos mains touchent, que nos yeux voient, dans les vastes mers, sur la surface du globe, dans les splendeurs des cieux, dans le vague des airs, dans les noires ténèbres de la nuit, qui volent sous les forêts ombreuses, qui posent dans les plaines, qui errent dans les déserts, qui sont glacés par les frimas, qui brûlent dans les astres, qui glissent dans les flots mobiles des fleuves, tous ces êtres que d'un mot de votre Verbe tout-puissant, quand vous l'avez voulu, vous avez créés, car pour nous l'effort est nécessaire, pour vous il suffit de vouloir, par leurs mille voix que font-ils autre chose que chanter un hymne à votre nom? Et, bien qu'impuissants à prononcer ce nom, ils essayent de le murmurer. Moi seul, hélas! que ma conscience coupable effraye, indigne, je n'ose vous chanter [1]. »

[1] Viderit an veniam speret, si dicere laudes
    Hinc tibi quis dubitat, quod minor esse timet...
Et quod sentimus plus est quam quod lingua loquatur,
    Et quod sentimus, cum loquimur minus est.
Omnia quæ dudum variis elementa figuris,
    Credimus, audimus, tangimus, aspicimus...
Ut primum placuit, Verbi virtute creasti,

Quels accents, et dans quel siècle! Est-ce là l'élève d'Ausone? Et combien son premier coup d'aile l'emporte loin de cette poésie mythologique qui s'obstine toujours à de froides personnifications, où depuis longtemps la divinité n'est plus! Voilà la vraie poésie de la nature, que le christianisme seul a révélée; voilà déjà la muse chrétienne. Elle chante peut-être, dans la langue d'un siècle dont la barbarie s'approche, un peu comme ces génies que Tancrède dans la forêt entendait gémir sous l'écorce des arbres; mais c'est elle, on la reconnaît; Paulin prélude à Lamartine :

Savez-vous son nom? La nature
Réunit en vain ses cent voix;
L'étoile à l'étoile murmure :
Quel Dieu nous a donné nos lois?
La vague à la vague demande :
Quel est celui qui nous gourmande?
La foudre dit à l'aquilon :
Sais-tu comment ton Dieu se nomme?
Mais les cieux, et la terre et l'homme,
Ne peuvent achever son nom.

En même temps que le sens vrai, et par conséquent la poésie vraie de la nature, qui a tant fait

Quodque aliis facere est, hoc tibi velle sat est...
Unum discretis referunt tibi vocibus hymnum,
Et quod non possunt explicuisse volunt :
...Me solum e cunctis mala conscia pectora terrent
Indigno laudes ne loquar ore tuas.
(*Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum* t. V, Romæ 1833, p. 369 et seq.

défaut aux anciens, le christianisme en révélait à Paulin une autre, qu'on pourrait appeler la poésie de l'âme : morale et philosophique, intime, profonde, allant aux fibres les plus vives de l'être, aux réalités les plus sérieuses de la vie; poésie que caractérise ce sentiment de tristesse et de mélancolie élevée, si inconnu aux poètes du paganisme, et dont s'est si souvent et heureusement inspirée la muse moderne :

« Si je m'excuse, tu me condamnes; si je m'accuse, tu m'absous. Ah! j'espère plus que je ne mérite ton pardon. Si le ciel, Dieu saint, est ton trône, et la terre l'escabeau de tes pieds, si ton regard embrasse le monde, partout où nous portent nos pas, ou sur la terre ou sur les mers, tout ce que voit le vent du soir ou la brise du matin, tout ce que le souffle du midi embrase, tout ce que glace l'aquilon, ton œil le voit; et vainement pour se dérober il se croirait solitaire, le criminel, il se cacherait dans la nuit, au fond des antres, au sein des eaux, sous le poids d'une montagne, celui-là seul ne t'aura pas pour témoin et vengeur qui ne fera pas le mal. Et moi, hélas! qui, livré dès mes jeunes années à ma liberté folle, ai aimé ce que je pouvais et aussi ce que je ne devais pas aimer, voilà que tout ce que j'ai commis de péchés trouve en toi un juge clément, et qu'au milieu de tant de crimes le châtiment n'a plus de place. Gloire à toi, Père saint, gloire à toi toujours, toi qui rends à la vie l'âme repentante, qui pardonnes au cœur humilié, qui fais luire ta lumière dans

nos ténèbres, et des pierres mêmes suscites des saints [1]. »

Après ces accents du repentir, voici les gémissements de l'âme aux prises avec la tentation :

« Que parlé-je de liberté ? Mes misères ne me permettent pas ce mot ; même après le pardon, le péché me fait sentir encore son tyrannique empire. L'antique ennemi, si prompt et si ardent à nous combattre, poursuit de ses mille artifices mon imprudente sécurité, chatouillant incessamment par les flatteuses amorces du plaisir l'ouïe, la vue, le goût, le toucher, tous les sens : il est là, cherchant l'endroit faible et mal gardé, pour y faire irruption,

1 Si defendo, reus ; fateor si crimina, salvus :
Spero tuam potius quam merear veniam...
Si cœlum tibi, Sancte, thronus, si terra tuorum
Scamnellum merito creditur esse pedum :
Crimina non dubie totum qui penetrat orbem,
Qua patet accessus vel pede vel pelago,
Quidquid in occasu Zephyrus videt, Eurus in ortu,
Austro si qua tepent, si qua Aquilone rigent,
Sunt oculis subjecta tuis, licet arbiter absit,
Et scelus admissum nox sibi fida tegat...
Ergo ego sum primus semper lascivus ab annis,
Cujus amor licitis miscuit illicita...
Totum placato quamvis [1] sub judice feci,
Non habet in tanto crimine pœna locum.
Sed tibi laus, tibi, sancte Pater, laus tempore in omni,
Qui potes afflictam vivificare animam,
Parcere subjectis, tenebris infundere lumen,
Et brutis sanctos de scopulis facere.

(*Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum* t. V, Romæ 1833, p. 369 et seq.)

1 *Quamvis* ici ne signifie pas *quoique*, mais *tout ce que*.

comme un loup dévorant dans une bergerie ouverte, ou comme le lion qui s'élance rapide de ses antres secrets, s'il voit errer dans la campagne un troupeau sans pasteur[1]. »

A ces gémissements, à ces plaintes, succède la prière, une prière vraiment chrétienne enfin, où apparaît déjà plus que le désenchantement, le détachement, et où se retrouvent, encore plus accusées, ces teintes de mélancolie religieuse que nous rencontrions tout à l'heure :

« Mais toi, Dieu saint, si ma prière est sincère, si je n'ai pas une chose sur les lèvres et une autre dans le cœur, je frappe, ouvre; je demande, accorde; je cherche, fais-moi trouver. Ce que je désire, ce n'est plus l'or, ni les diamants, ni l'opulence des rois, ni les trésors de ce monde; non, je n'aspire plus à voir marcher devant moi les faisceaux du licteur et les haches consulaires, porté sur un coursier brillant qui attire les regards; ni à inscrire mon nom pour la postérité sur les fastes; ni à ouvrir à la foule des patriciens mes portiques superbes, et à goûter du moins cette douce volupté : que j'aie ce qui suffit, je m'en contente; une longue vie, avec toutes ces joies qui flattent trop les sens, ce n'est plus là mon ambition. Que sont ces choses? Plus rapides que les jours d'hiver, plus éphémères que les fleurs touchées des souffles rigoureux, elles passent! Même au sein de ces délices, courte est la vie; puis c'est la mort, et les

[1] *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum* t. V, Romæ 1833, p. 369 et seq.

peines éternelles. Il se condamne lui-même celui qui demande des choses périssables. Donne-moi plutôt, ô Dieu, un cœur docile; éclaire-moi de ta lumière; mortifie ces membres qui mortifient mon âme; calme ses inquiétudes; dirige mes pas chancelants : je crois, donne-moi une foi plus vive encore; que je sois un ami zélé de la justice, un gardien sévère de la vérité; que mes sens soient purs, et mon cœur sans souillures; donne-moi la simplicité, la probité, la patience, une conscience sûre d'elle-même, la piété, l'amour de toutes les saintes choses [1]. »

Il n'y a pas jusqu'à ces habitudes de prudence évangélique, armant l'âme contre ses faiblesses des fortes pensées de l'éternité, de la mort toujours me-

1 Non auras gemmasque velim, non ditia regum
Regna, nec immensas quas habet orbis opes;
Non ut densatos fasces, curvasque secures
Pone sequar, celsis conspiciendus equis;
Non ut servandi signent mea nomina fastus,
Turbaque nobilium limina nostra terat,
Non ut sic saltem subrepat blanda voluptas :
Sed mihi contento quod satis est habeam.
Non longum vitæ cursum, non gaudia quæro
Corporeis nimium congrua deliciis,
Hibernis totum citius cum transeat umbris,
Floribus et rigidi quos habuere Noti.
In quis, vita brevis, post vitam pœna perennis :
Ipsum se damnat qui peritura rogat.
Da potius sensus dociles, da lumina menti,
Da mortem membris quæ perimunt animam...
Sit mihi justitiæ studium, custodia veri,
Sit corpus purum, sit sine labe animus...
(*Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum* t. V, Romæ 1833, p. 369 et seq.

naçante, et du jugement, qui ne se retrouvent dans ce chant chrétien :

« Ainsi humilié sous le regard de Dieu, soit le matin, soit le soir, ma pensée sera à ma sainte milice. Chaque nuit qui me couvrira de ses ombres, je songerai qu'elle peut être la dernière ; à chaque nouvelle aurore je me dirai : Aujourd'hui je puis mourir ; et toute pensée du mal s'évanouira si je regarde en tremblant ce jugement qui m'attend, tout à l'heure peut-être [1]. »

Nous croyons saisir ici la trace du travail secret de Delphinus et d'Amandus formant graduellement leur néophyte à la forte vie chrétienne, et le plaçant aux points de vue sérieux, décisifs, qui ont de tout temps fait les saints : comme nous le saisissons aussi dans ces précisions, plus exactes, il en faut convenir, que poétiques, sur la Trinité et l'Incarnation, qui témoignent dans ce chrétien si récemment baptisé d'une connaissance étonnante du langage théologique. Les contemporains d'Hilaire de Poitiers ne craignaient évidemment rien tant que l'invasion de l'arianisme dans les Gaules, et n'oubliaient rien pour en prémunir leurs néophytes.

Le poème se termine par des vœux pleins du plus ardent amour de Dieu :

« Que tout en moi, désirs, paroles, actions, soient ce que vous voulez, ô mon Dieu ! et surtout votre amour ! Si je n'en suis pas indigne, au plus profond

[1] *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum* t. V, Romæ 1833, p. 160 et seq.

de mes entrailles, au plus intime de mon être, entrez, pénétrez tout entier[1]. »

Suivent des vers bien dignes de ce cœur si profondément touché par l'amour :

« Elle cherchait, triste, à la lueur de sa lampe, sa drachme perdue, cette pauvre femme, et, l'ayant trouvée, elle se réjouit. Il n'a pas dédaigné l'unique brebis qui s'était égarée, ce pasteur qui comptait cent autres brebis, et, quoique sa perte fût légère, sa joie fut grande de courber ses épaules sous ce doux fardeau. Et ce père, quand le prodigue revint après avoir dissipé tout son héritage, il témoigna sa joie par un copieux festin. Et je mettrais en doute que votre amour, ô Père, ne veille pas par tout l'univers à ce que pas un de ceux qui ont cru en vous ne périsse[2] ! »

Tels sont les premiers accents de la muse chrétienne de Paulin, et, bien que ce ne soient encore que des préludes, on voit déjà, évidemment, qu'en revenant à Dieu, il n'a pas seulement renouvelé son âme, il a en outre régénéré sa poésie, « par les déchirements intérieurs que lui a coûtés sa conversion[3], » et plus encore, parce que, en se détour-

[1] Ut mihi visceribus totis, totisque medullis,
Si mereor, totum te, Pater, insinues.
(*Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum* t. V, Romæ 1833, p. 369 et seq.)

[2] *Ibid.* — Des théologiens rigoristes ont voulu voir là une erreur doctrinale. Elle y sera si on l'y met. Ces paroles sont susceptibles aussi d'un sens parfaitement orthodoxe.

[3] Ozanam.

nant d'une source tarie, de ces fictions mythologiques usées, auxquelles les poètes eux-mêmes ne croyaient plus, et qui ne pouvaient enfanter qu'une poésie artificielle et morte, il a trouvé une source meilleure, et des premiers s'y est abreuvé à longs traits. Prudence, qui viendra après, aura plus de souffle et de vigueur; mais le précurseur, c'est Paulin; il a ouvert des horizons nouveaux, où, quand le temps sera venu, le génie chrétien déploiera ses ailes et prendra un sublime essor. Nous assistons aux origines d'une grande chose : la poésie chrétienne s'est levée sur le monde.

Mais ce qui nous intéresse, nous, historien, plus encore que la question d'art, ce que nous avons surtout voulu chercher dans ces premières poésies religieuses de Paulin, c'est l'état d'âme qu'elles révèlent, et le progrès chez lui de la pensée et du sentiment chrétiens. On le voit, il marche, il avance. Il se tient d'abord au premier degré, et dans les vœux du converti les préoccupations terrestres ne sont plus qu'à leur place, mais elles y sont. Peu à peu, à mesure qu'il médite Dieu et les choses divines, ses pensées se modifient, le sentiment de la pénitence le pénètre et amène insensiblement le détachement; les choses de la vie présente à ses yeux pâlissent; le point de vue de l'éternité le domine : il est sur la voie qui conduit au dépouillement.

Dans ces dispositions nouvelles, un grand besoin de recueillement et de silence se faisait sentir à lui : mais ses relations étaient trop étendues, et Hébromagus trop voisin de Bordeaux, pour que sa solitude

ne fût pas sans cesse envahie, et ses méditations troublées. Du reste, sa conversion n'avait pas été du goût de tout le monde, et lui avait suscité les plus pénibles contradictions. Quand on le vit abandonner le barreau et les affaires, se retirer à la campagne, et se faire une vie austère jusqu'au ridicule pour ces opulents Gallo-Romains, dont l'imparfait christianisme s'accommodait si bien du luxe et des plaisirs, et si peu de la doctrine du sacrifice, ce fut autour de lui un concert de désapprobation et de moqueries. Ses amis finissaient par lui tourner le dos; ses proches l'invectivaient; et ceux qui passaient devant lui passaient, dit-il, comme le torrent, sans s'arrêter [1]. Pour ces différentes raisons, l'éloignement parut nécessaire, et Therasia conseillait fortement de mener cette vie nouvelle sous un ciel nouveau, et de mettre les Pyrénées entre lui et les railleries ou les poursuites obstinées du monde. C'était un grand parti à prendre. Après y avoir bien pensé, Paulin s'y décida, et pour y préluder, il commença à faire vendre quelques-uns de ses biens en Aquitaine : c'est ce que nous apprennent les plaintes poétiques qu'Ausone ne tardera pas à élever contre son infidèle ami. Puis il partit pour l'Espagne, où il espérait que, moins connu, il pourrait mener plus facilement la vie de solitude et de méditation à laquelle il aspirait. On peut placer cette retraite définitive en Espagne vers l'an 390 [2].

[1] Epist. VII.

[2] Dom Gervaise prétend qu'« il ne voulut pas exécuter ce

Soit par lui-même, soit par Therasia, Paulin avait, nous l'avons dit, de grands biens en Espagne, au pied des Pyrénées, au bord de la mer, aux environs des grandes villes, Complutum, Barcelone, Tarragone, Saragosse. L'existence pour eux y était aussi agréable que possible. Ils séjournaient à leur gré, et selon les saisons, tantôt dans l'une, et tantôt dans l'autre de leurs riches villas; libres, tranquilles, généreux, répandant de larges aumônes, servant Dieu dans la joie de leur âme : après tant de troubles, ils avaient enfin trouvé le repos. Il y eut là pour ces époux chrétiens deux années de bonheur profond, dans la plus complète et plus douce union de cœur et de vie qu'ils eussent encore connue. Plus, en effet, ils avançaient ensemble dans l'amour de Dieu, plus leur mutuelle tendresse s'élevait et s'épurait en s'élevant : car de même qu'on respire un air plus vif sur les sommets, de même, quand deux âmes quittent la terre pour monter du même vol vers Dieu, dégagées des grossières vapeurs des sens, leur affection devient à ces hauteurs pour ainsi dire plus éthérée et plus pénétrante. Nous entendrons Paulin nous dire combien depuis qu'il est chrétien il aime mieux ses amis; il aimait mieux aussi sa femme; l'amour de Jésus-Christ, en se mêlant à leur conjugale tendresse, sans attiédir la flamme ancienne, y mêlait quelque chose d'infiniment plus doux, plus tendre et plus fort, et scellait une affection, qui toujours peut va-

dessein sans avoir consulté saint Martin, qui l'approuva ». (*P.* 22.) Où dom Gervaise a-t-il vu cela?

ciller dans les cœurs humains, de ce je ne sais quoi d'immortel qui vient de Dieu. Mais pour contempler le spectacle de ces époux chrétiens dans tout son charme, il ne faut pas seulement les considérer tous deux; il faut regarder à côté la société qui les entoure; cette Aquitaine, cette Espagne, si dissolues, au témoignage de Salvien : dans un tel temps et un tel milieu, voir fleurir à l'écart, dans deux âmes retirées de cette corruption, ces belles vertus, c'est suave. Une chose pourtant manquait à ce bonheur humain : Paulin, nous l'avons vu, désirait être père, et jusque-là cette bénédiction lui avait été refusée, et devait se faire attendre deux ans encore.

Mais soudain tout faillit encore être brisé par suite d'une de ces révolutions si fréquentes dans l'empire. Après la défaite de Maxime, Théodose avait rendu au jeune Valentinien tout l'héritage de son frère Gratien; puis, toutes choses réglées en Occident, après trois ans de séjour en Italie, il était retourné en Orient, laissant auprès du jeune empereur, avec le titre de commandant des armées, le Franc Arbogast. Mais l'ambition n'avait pas tardé à entrer dans l'âme du barbare, et à la fin de l'an 391, le jeune Valentinien mourait, à vingt ans, étranglé par l'ordre du général que Théodose lui avait donné pour tuteur, et qui, n'osant prendre pour lui la pourpre, ou la dédaignant, en décora le rhéteur Eugène, dans la pensée qu'Eugène régnerait et que lui gouvernerait. Cet attentat appela de nou-

veau en Occident les armes de Théodose, et souleva en foule, dans l'Espagne et dans les Gaules, des résistances. C'est à ces troubles qu'il faut rapporter ce que Paulin dit de la mort tragique de son frère; car ce fatal événement n'a pu arriver avant la retraite de Paulin en Espagne : nous avons, en effet, deux raisons de croire que son frère, à ce moment, vivait encore; la première, c'est que, très probablement, il avait été baptisé en même temps que lui par Delphinus; la seconde c'est qu'Ausone, nous le verrons, en parle encore dans une des lettres qu'il écrivit à Paulin, après que celui-ci eut quitté Bordeaux; ni après son arrivée à Nole, puisque, selon le XIII^e *Natale,* cette mort est antérieure à son départ pour l'Italie. C'est donc pendant son séjour en Espagne que ce frère périt. Or on ne voit pas alors d'autre événement politique que les troubles dont nous avons parlé, qui ait pu amener cette mort violente. Paulin fut enveloppé dans la catastrophe et faillit y périr aussi. « La confraternité de sang, dit-il, amena la communauté du péril, et déjà le gouverneur étendait une main avide sur mes biens; mais Félix arracha ma tête au glaive et mon patrimoine au fisc[1]. » Il ne nous en a pas dit davantage sur cet événement[2].

[1] Cumque laborarem germani sanguine cæsi,
Et consanguineum pareret fraterna periclum
Causa mihi, censumque meum jam rector adisset,
Tu mea colla pater gladio, patrimonia fisco
Eximis. (*Natale* XIII.)

[2] Quelques auteurs ont supposé, et cette hypothèse a trouvé

Il l'apprit par des lettres que Delphinus et Amandus se hâtèrent de lui expédier au delà des Pyrénées. Ces deux vrais amis connaissaient trop la tendresse de ce cœur pour l'oublier dans un deuil qu'ils savaient devoir l'atteindre si profondément. Nous possédons les réponses qu'il leur fit; la sensibilité de son âme y éclate, en même temps que la vivacité de sa foi. Ce frère était un chrétien médiocre. « Oui, ma douleur est grande, disait Paulin à Delphinus; mais ce que je pleure, c'est moins encore la mort de mon infortuné frère que sa négligence pour le soin capital de son âme[1]. L'accessoire, c'est ce qu'il faisait passer avant tout, et ce qu'il faut faire passer avant tout, c'est ce qui était pour lui l'accessoire; son âme, voilà quelle aurait dû être sa première préoccupation; la fortune de ses fils ensuite[2]. » Paulin le recommandait donc instam-

place dans un ouvrage récemment publié en Allemagne par le docteur Adolf Ebert (*Geschichte der Christlich-lateinischen litteratur*, etc., Leipzig, 1874), que Paulin fut accusé d'avoir été lui-même le meurtrier de son frère. Cette supposition irréfléchie est aussi odieuse qu'inadmissible. Qui donc, alors que Paulin avait commencé à vendre ses biens, alors qu'en Gaule, les lettres d'Ausone en font foi, on lui reprochait l'excès de sa piété, qui donc eût pu imaginer d'intenter contre lui une aussi absurde accusation? Nous avons donné la vraie explication du péril qu'il courut à cette époque.

[1] De negligentia ejus spiritali. (Epist. xxxv, *ad Delphinum.*)

[2] Posthabenda præposuit, et præponenda posthabuit. Quem et oportuit potiora illa pro se curare, et hæc temporalia pro filiis non prætermittere (*Ibid.*) On croit savoir ce qu'est devenu au moins l'un de ces fils. On a conjecturé, avec sagacité et vraisemblance, que le Pontius Leontius, l'ami de Sidoine Apolli-

ment aux prières du saint évêque : « Si votre affection paternelle, lui disait-il, compatit à ma douleur, veuillez vous souvenir que lui aussi est votre fils spirituel, que c'est par vous qu'il a été enfanté autrefois à la grâce de Dieu : il vous appartient donc à ce titre de prier, pour que cette affection qui se glorifiait de nous avoir tous deux pour fils n'ait pas la douleur de n'avoir eu que des fils prodigues qui auront dissipé leur héritage ; que vos saintes prières lui obtiennent miséricorde; de votre petit doigt faites tomber sur cette âme une goutte qui soit pour elle le rafraîchissement[1]. »

Il sollicitait avec non moins d'instances les prières d'Amandus : « Que vos prières, disait-il, conspirent avec les nôtres, afin que le Dieu clément et miséricordieux, qui fait tout au ciel et sur la terre, dans la mer et dans les abîmes, rafraîchisse l'âme de mon frère, en laissant tomber sur elle quelques gouttes des eaux de sa miséricorde, obtenues par vos prières ; car son amour pénètre jusqu'au lieu de l'expiation, et peut y tempérer, par la douce et lumineuse rosée de son indulgence, les ténèbres ardentes qui nous y brûlent[2]. »

naire, qui l'appelle *le premier des Aquitains,* et dont il nomme aussi la mère, Livia, femme de race sénatoriale, serait précisément un fils du frère de saint Paulin, duquel descendrait probablement Leontius (Junior), treizième évêque de Bordeaux. Ces inductions sont dues à l'ingénieux auteur des articles sur Hebromagus, publiés dans *l'Aquitaine,* année 1865, et dont nous avons parlé ci-dessus.

[1] Epist. xxxv, *ad Delphinum.*

[2] Orandi labore conspires, ut miserator et misericors Deus re-

Ce sont là de précieux textes, où le dogme catholique du purgatoire et l'efficacité de la prière pour les morts sont enseignés avec toute la clarté possible. Comment nos frères séparés, qui rompent ici d'ailleurs si manifestement avec la tradition chrétienne, ne sentent-ils pas tout ce qu'il y a de consolant dans cette communion des âmes qui prient et des âmes qui souffrent; quels liens ces dogmes répudiés par eux établissent entre ceux qui s'aimaient ici-bas et que la mort même n'a pas séparés; et aussi quelles harmonies ils font éclater entre la justice de Dieu et sa miséricorde !

Paulin demande en outre à Amandus de prier pour lui-même : « Priez pour que je ne meure pas dans mon péché, pour que le Seigneur me fasse connaître ma fin, pour que je sache ce qui me manque et me hâte de l'accomplir, pour que je ne roule plus dans l'inutilité de mes jours, tissant avec des œuvres vides une toile d'araignée, pour que des jours pleins soient trouvés en moi [1]. »

Ce langage est bien conforme aux sentiments de pénitence d'un récent converti, et peut-être qu'une critique sagace y verrait un indice de plus pour fixer, comme nous l'avons fait, la date de ces

frigeret animam ejus stillicidiis misericordiæ suæ per orationes vestras. Quia sicut ignis accensus ab eo ardebit usque ad inferos deorsum, ita procul dubio etiam ros indulgentiæ ejus inferna penetrabit, ut roscido pietatis ejus lumine in tenebris ardentibus æstuantes refrigeremur. (Epist. XXXVI, *ad Amandum*.)

[1] Ut non revolvamur in medio dierum inanium, texentes operibus vacuis araneæ telam. (*Ibid.*)

lettres [1]. Nous remarquons encore que ces dernières paroles sont presque toutes tirées de l'Écriture sainte : ce qui prouve que Paulin, après sa conversion, la lisait assidûment, et cherchait dans ce livre des livres ce que les âmes croyantes y trouveront jusqu'à la fin des temps : sa force, sa consolation, sa lumière.

[1] Lebrun se trompe évidemment en mettant ces lettres en 404, sans preuve aucune d'ailleurs.

# CHAPITRE SIXIÈME

PAULIN SE DÉCIDE A RENONCER AU MONDE ET A VENDRE SES BIENS
IL EST ORDONNÉ PRÊTRE

392-393

D'ordinaire, le malheur éclaire ceux qu'il n'aveugle pas : le suprême péril auquel la protection divine et l'assistance de Félix venaient de le soustraire avait été, Paulin le reconnut plus tard aux suites merveilleuses de cet événement, un avertissement de la Providence dont il eut le bonheur de profiter. Cette nouvelle expérience des coups de la fortune et des orages du siècle fut décisive ; en lui ouvrant définitivement les yeux sur la fragilité et l'incertitude de ces biens dont les hommes ont tant de peine à se déprendre, elle changea le cours de sa vie[1]. A ces nouvelles et vives lumières Dieu ajouta, vers le même temps, une grâce plus efficace en-

[1] Nam quo consilio rebus capitique meo tunc
Christus opem tulerit, Felicis cura potenter
Adfuerit, docuit rerum post exitus ingens,
Quo mutata mea est sors, et sententia vitæ.
(*Natale* XIII.)

core, en frappant un autre coup au point le plus sensible de son âme. Nous avons vu quel désir il avait d'être père; ce bonheur, si longtemps attendu [1], lui fut enfin accordé : comme pour mettre le comble à la félicité que Therasia et lui goûtaient dans leur retraite avec une douceur qu'ils n'avaient pas connue dans leur grande vie mondaine, Dieu leur envoya un fils, auquel ils donnèrent le nom de Celsus [2].

Le plus cher de leurs vœux était donc rempli! Il resterait un héritier de leur grand nom, et un lien de plus les unissait : avec quel soin ils formeraient cette jeune âme! Ils se reprenaient, dans les meilleures joies de cette vie, à des espérances de félicité terrestre. Mais Dieu avait ses vues, et Paulin ne jouit pas longtemps de ce bonheur, d'autant plus vivement goûté qu'il avait cessé d'être espéré; l'enfant mourait huit jours après sa naissance [3].

Le coup porta profondément. Il faut avoir vu pleurer des pères et des mères pour comprendre quel déchirement laissent après eux ces chers petits êtres en s'en allant. Paulin et Therasia eurent l'âme

1 Exoptata diu soboles.
(*De Obitu Celsi pueri,* Poema XXXII.)

2 Qualis et ille fuit noster, tuus ille beati
Nominis. (*Ibid.*)

3 Quot tibi, Celse, annis, totidem illi vita diebus
Hausta. (*Ibid.*)

L'enfant dont Paulin dit cela avait vécu huit ans; donc le sien huit jours.

brisée; mais ils étaient trop chrétiens pour ne pas courber la tête avec une résignation pleine d'espérance : aux vives clartés de sa foi, Paulin voyait son fils, « cette petite goutte de son sang[1] », reçu dans le sein de Dieu, grâce à son innocence; et, songeant que lui-même était pécheur, il se disait que ce fils intercéderait là-haut pour son père[2]. Dans une touchante pensée de foi, ordinaire aux chrétiens des premiers siècles, Therasia et lui voulurent placer la sépulture de ce fils auprès du tombeau de deux martyrs, Justus et Pastor, dont les reliques étaient vénérées à Complutum, aujourd'hui Alcala, comme pour confier à la protection des deux saints ces dépouilles si chères, et associer les prières du petit innocent à leur puissante intercession[3].

De bien douces espérances, un moment retrouvées, s'évanouissaient donc tout à coup, laissant après leur lueur rapide une nuit plus sombre et un vide plus grand à ce foyer. « Je n'étais pas digne d'être père[4], » disait plus tard avec humilité Paulin.

Un plus grand désenchantement suivit ce deuil;

1 Sanguinis hæc nostri guttula.
(*De Obitu Celsi pueri*, Poema XXXII.)

2 Peccata parentum,
Infantes, castis vincite suffragiis.
(*Ibid.*)

3 Quem Complutensi mandavimus urbe, propinquis
Conjunctum tumuli fœdere Martyribus.
(*Ibid.*)

4 Indignis posteritate pia. (*Ibid.*)

leur opulence ne leur disait plus rien au cœur : A qui iraient après eux tous ces biens? Et puisqu'ils peuvent ainsi échapper tout à coup, pourquoi donc y tenir si opiniâtrément? Paulin comprenait, après ces sévères leçons, mieux qu'il ne l'avait jamais fait, la profonde parole de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel [1]. » En effet, avec ces choses de la terre, on peut, se disait Paulin, acheter le ciel. Les garder, c'est donc les perdre; les donner à Dieu, c'est les gagner. Qu'elles sont mieux entre ses mains qu'entre les nôtres! Gardien fidèle, il nous les rendra un jour, et avec usure : car à ceux qui les lui donnent généreusement, il se donne lui-même en retour; et y a-t-il un bien comparable? Quand on posséderait le monde entier, cela vaut-il posséder Dieu [2] ?

D'autres paroles des saints Livres le poursuivaient aussi. Cette leçon n'était-elle pas en même temps une épreuve, et cet avertissement un châtiment? Pé-

[1] Grégoire de Tours, *De Gloria Confessorum*, c. CVII.

[2] Res igitur terræ regni cœlestis emit spem...
Rem
In cœlis statuens, ubi fidus credita custos
Christus habet; neque tantum isto, quo sumpserit istinc,
Depositum numero servat, sed multiplicato
Fœnere, seque credentibus efficiet rem.
Et quæ res hac re poterit pretiosior esse?
Si totus mundus mihi res privata fuisset,
Num potior Domino foret hæc possessio Christo?
(*De Obitu Celsi pueri*, Poema XXXII.)

cheur, n'avait-il pas à redouter les justices divines? Depuis que, ramené à lui-même et aux pensées sérieuses, il s'était placé en face des jugements de Dieu, leur terreur le saisissait; et comme Jérôme dans son désert, il croyait aussi, lui, ancien pécheur, entendre retentir à ses oreilles la trompette de l'ange. Nous le verrons bientôt faire à Sulpice Sévère la confidence de ces pensées.

A leur lumière et sous leur impression profonde, une grande résolution, doucement suggérée déjà par Therasia, vint enfin fixer toutes ses incertitudes. Pourquoi ne pas prendre à la lettre les paroles du Maître? Les indications de la Providence n'étaient-elles pas assez claires? Qu'est-ce que le monde est pour eux maintenant? La perfection de la vie chrétienne les appelle: manifestement, ils se sentent attirés vers les sommets; mais peut-on s'élever avec ce poids des richesses? Que fait l'homme qui veut traverser un fleuve? il se dépouille. Que fait le voyageur qui veut gravir une côte? il dépose son fardeau[1]. Ils s'y décidèrent enfin, et se mirent en devoir, liquidation immense, de vendre tout ce qui leur restait de biens, et d'en acheter la croix, selon la belle expression de Paulin, pour la porter toute leur vie[2]. Ce fut alors surtout qu'ils ouvrirent, comme parle un contemporain, leurs greniers aux pauvres[3], et qu'ils se

[1] Epist. XXIV, *ad Severum*.

[2] Portandamque crucem, distractis omnibus, emi.
(*Natale* XIII.)

[3] Aperuit horrea sua pauperibus. (Uranius *ad Pacatum*.)

complurent aux œuvres de la plus admirable charité chrétienne, rachetant les captifs, délivrant les créanciers, faisant venir de tous côtés les malheureux pour leur distribuer des vêtements et du pain.

Deux anecdotes recueillies par Grégoire de Tours [1], et que Baronius, par une sagace conjecture, rapporte au séjour de Paulin en Espagne, montrent bien quelle impression avait faite sur les contemporains le spectacle de ce détachement et de ces saintes largesses. Nous laisserons aux récits du pieux écrivain toute leur saveur. « Un pauvre, raconte donc le pieux historien, se présente un jour à Paulin et lui demande l'aumône. « Allons, dit Paulin à Therasia, donnez à ce pauvre homme ce qu'il demande. — Mais savez-vous bien, répond Therasia, qu'il ne nous reste plus qu'un seul pain ? — N'importe, répond Paulin, donnez-le tout de même, le Seigneur nous en enverra un autre. » Mais elle, se croyant plus prévoyante, et voulant se réserver quelque chose, ne le donna pas. Sur ces entrefaites, arrivent des gens qui se disaient chargés de leur amener du vin et du blé; mais, ajoutaient-ils, nous avons été retardés par une tempête, qui nous a fait perdre un de nos vaisseaux chargé de blé. Alors l'homme de Dieu, se tournant vers sa femme : « Vous voyez, lui dit-il, vous avez frustré ce pauvre de ce pain, et c'est pourquoi ce navire a péri.»

[1] De hujus beati vita nihil legeramus. Ea quæ per relationem fidelium cognovimus, memoravimus. (*De Gloria Confessorum*, c. CVII.) Grégoire de Tours, mort en 595, écrivait plus d'un siècle après Paulin.

L'autre récit ferait croire que Paulin et Therasia, probablement après la mort de leur fils, trouvant importun le voisinage des grandes villes, voulurent plus de solitude encore; car un jour, tout à coup, raconte toujours Grégoire de Tours, « il disparut avec sa femme, et s'en alla au loin. Longtemps après, comme les gens de son pays le cherchaient sans pouvoir le trouver, un marchand son compatriote vint dans la ville où le bienheureux servait le Seigneur, et, l'ayant aperçu, il se jette à terre, lui embrasse les pieds, en s'écriant : « Voilà le bienheureux Paulin, cet homme connu du monde entier, que ses compatriotes ont cherché si longtemps sans pouvoir le trouver ! » Puis il se mit à raconter son histoire, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là. » Retenons du moins de ces naïfs récits quelle était dès lors la réputation de Paulin, sa charité, et l'admiration dont sa conversion frappait les peuples, et aussi, comme le veut Grégoire de Tours, quelles sont les bénédictions réservées à l'aumône [1].

Mais il en est des grandes vertus comme des grands crimes : quand on a franchi une certaine limite, l'élan auquel on a cédé ne permet plus de s'arrêter. Donner tous ses biens aux pauvres, c'est-à-dire à Dieu, c'est beaucoup; mais se donner soi-même, c'est encore plus. Pourquoi ne pas aller jusque-là? Pourquoi des conseils évangéliques ne prendre que la moitié? Et où gît donc au vrai l'affection? Dans les

[1] Ecce quod tribuit eleemosyna. (*De Gloria Confessorum*, c. CVII.)

sens, ou dans l'âme? Leurs âmes n'en seraient-elles pas que plus étroitement unies? Dieu ne formerait-il pas entre elles le plus tendre et le plus doux des liens? Pourquoi faire à demi leur sacrifice, et, voulant se dépouiller de tout, garder une dernière attache? Cette dernière attache rompue, comme ils monteraient tous deux d'un vol plus plein et plus droit vers Dieu! Que de beaux exemples d'ailleurs ils en avaient, à Rome, dans les Gaules, en Espagne même! Cette fleur exquise de la continence dans le mariage s'épanouissait, en effet, partout dans l'Église primitive, comme par une effusion surabondante de cet esprit chrétien qui, pour mieux prouver la vertu régénératrice dont il est doué, peuplait de vierges les solitudes, et introduisait l'esprit virginal jusque dans la famille elle-même. Se quitter donc, non, jamais; mais, demeurant unis toujours par la partie la plus divine de leur être, et retrempant sans cesse cette pure affection à sa source la plus haute, se faire l'un à l'autre une salutaire compagnie, dans une communauté toute spirituelle de pensées et de prières, c'est-à-dire n'être plus l'un pour l'autre qu'une frère et une sœur, telle fut la seconde et héroïque résolution à laquelle ils s'arrêtèrent.

Ce fut alors que, selon l'expression de saint Ambroise et de saint Jérôme, Paulin « changea son habit avec son âme [1], et coupa ses cheveux; c'est-à-dire qu'il prit l'habit et l'extérieur des moines. Il

[1] Saint Ambroise, *Epist. ad Sabinum.*— Saint Jérôme, *Epist. ad Paulinum :* Tunicam mutas cum animo.

ne paraît pas que, pendant les cinq premiers siècles, les ecclésiastiques, en dehors de leurs fonctions sacrées, eussent des vêtements différents de ceux des laïques, si ce n'est par la modestie et la pauvreté; mais les moines, dès l'origine, prirent un habillement particulier, qui les désignait souvent aux railleries de la foule; plus étroit, plus grossier, de couleur sombre; habit de deuil, d'hommes déjà morts au monde et comme ensevelis; « morts en effet, dit un écrivain du temps, l'auteur inconnu de la lettre aux filles de Gerontius faussement attribuée à saint Jérôme, morts à la vie du vieil homme, mais pour ressusciter un jour avec le Christ à l'éternelle vie. » Il est certain qu'il se fit alors chez Paulin un changement mémorable, et dont il a parlé en de tels termes, qu'un de ses historiens, le P. Sacchini, a cru qu'il s'agissait de son baptême: « Ce fut alors, selon ses propres paroles à Alypius, dans une lettre dont nous parlerons bientôt, qu'il passa des ténèbres à la lumière, qu'il revint véritablement à la vie; qu'il mit la main à la charrue, et qu'il prit la croix du Maître[1]. »

Est-ce en ce temps-là aussi que Paulin composa le charmant poème qu'on trouve dans les éditions de ses œuvres sous ce titre : *Exhortation à son épouse pour se consacrer tout entière à Dieu*[2]? Avec les

[1] De tenebris et umbra mortis eductum spiritum auræ vitalis hausisse... posuisse in aratro manum, et crucem Domini sustulisse. (*Ad Alypium*, Epist. IV.)

[2] Rosweyde avait, sans hésiter, inséré ce poème dans son édi-

meilleurs critiques, nous regardons comme certain que ce poème doit lui être maintenu. Nous y trouvons une quantité d'expressions qui se rencontrent dans ses autres ouvrages; des sentiments pleinement analogues à ceux de Therasia et de lui à cette époque; et si l'exhortation, d'ordinaire, venait de Therasia, pourquoi, par un juste retour, Paulin ne lui eût-il pas rendu un jour poétiquement ses conseils?

« Allons, lui disait-il, chère et inséparable compagne de mes jours, il en est temps; cette vie, si troublée et si courte, consacrons-la au Seigneur Dieu. Tu vois combien rapides roulent les jours; les choses de ce monde fragile s'altèrent, périssent, s'en vont; ce que nous tenons nous échappe, et sans retour. Inquiètes, errantes, nos âmes sont le jouet d'apparences vaines. Où est aujourd'hui l'image des choses d'hier? Où sont les puissantes fortunes dont la possession charmait les âmes séduites [1]? »

tion des œuvres de saint Paulin. Lebrun a eu quelques scrupules. Muratori, en particulier, nous paraît avoir répondu pleinement aux scrupules de Lebrun et des autres. L'objection tirée de la peinture des malheurs du temps n'est pas solide; et d'ailleurs le poète ne parle pas de la Gaule exclusivement. Ses sentiments sont entièrement conformes à ceux de Paulin; et les ingénieux rapprochements qu'on a pu faire, et que Lebrun lui-même a indiqués, entre de nombreuses expressions de ce poeme et les autres poèmes incontestés de Paulin, sont, selon nous, décisifs.

1 Age, jam precor, mearum
Comes irremota rerum,
Trepidam brevemque vitam

Après ce lyrique début, le poète mettait en contraste, d'une part, les malheurs publics et privés d'un siècle qui fut assurément un des plus calamiteux, et l'essentielle vanité et caducité des choses humaines elles-mêmes; de l'autre, la sagesse et la raison de ceux qui, échappant à ces ruines et sacrifiant ces vanités, plaçaient toute leur confiance et tout leur espoir en Dieu et dans les choses éternelles. Et il concluait par ces vers, d'une délicatesse exquise, inspiration du plus pur esprit chrétien :

« O fidèle compagne, avec moi prépare-toi à ces luttes, toi que Dieu a donnée pour appui à ma faiblesse. Entoure-moi de ta sollicitude : si je m'emporte, sache me contenir, et si je suis triste, me consoler; et tous les deux donnons l'exemple d'une vie chrétienne. Par une douce réciprocité, sois la gardienne de ton gardien; si je tombe relève-moi; je te relèverai si tu tombes toi-même. Ne soyons pas seu-

Domino Deo dicemus.
Celeri vides rotatu
Rapidos dies meare,
Fragilisque membra mundi
Minui, perire, labi.
Fugit omne quod tenemus,
Neque fluxa habent recursum :
Cupidas vagasque mentes
Specie trahunt inani.
Ubi nunc imago rerum est?
Ubi sunt opes potentum
Quibus occupare captas
Animas fuit voluptas?

(Lebrun, t. II, *Appendix*, Poema I, *Ad conjugem.*)

lement une seule chair, mais un seul cœur, une seule âme[1]. »

Voilà bien le mariage tel que le Christ l'a institué : l'union des âmes, des cœurs, des vies. Et c'est parce qu'il l'a fait si pur, qu'il l'a fait si fort : indissoluble.

Mais dès lors, et toujours sollicités, et poussés en avant par la grâce divine, Paulin et Therasia méditaient un troisième sacrifice : celui de leur patrie. L'homme est ainsi fait qu'après certaines douleurs, il y a des lieux qu'il lui coûte d'habiter. Au contraire, la pensée revient toujours d'elle-même à ceux où l'on a été heureux. Dans leur deuil, et aussi dans leur plus grand besoin de solitude pour un plus complet service de Dieu, l'Espagne ne leur agréait plus. Mais où aller chercher cette solitude? Le souvenir du bonheur passé, le sentiment des grâces présentes, se réunissaient pour le leur indiquer. A qui Paulin devait-il tant de bénédictions dans sa vie, et en dernier lieu une protection si manifeste, et un changement enfin qui était l'œuvre si évidente de Dieu? N'était-ce pas à ce saint dont la bonté, depuis qu'il s'était mis solennellement sous sa tutelle, l'avait suivi partout.

[1] Tu modo, fida comes, mecum isti accingere pugnæ,
Quam Deus infirmo præbuit auxilium.
Sollicita, elatum cohibe, solare dolentem,
Exemplum vitæ simus uterque piæ.
Custos esto tui custodis; mutua redde;
Erige labantem, surge levantis ope.
Ut caro non eadem tantum, sed mens quoque nobis
Una sit, atque duos spiritus unus alat.
(Lebrun, t. II, *Appendix*, Poema I, *Ad conjugem.*)

« Qui m'a donné, s'écriait-il plus tard, de mépriser tous ces biens terrestres, pour faire mon unique bien du Christ lui-même? qui, si ce n'est vous, ô Félix, vous, mon grand protecteur toujours, l'ennemi de mes péchés, mais l'ami de mon salut? Oui, c'est vous qui avez rompu nos liens de chair[1]. » Quelle reconnaissance pourrait être trop grande pour de tels bienfaits? Pourquoi ne pas se confier tout entier à un ami si fidèle, et ramener sa vie nouvelle au lieu qui en avait été pour ainsi dire le berceau? Là où est Félix, là serait la patrie. Ainsi vint peu à peu à Paulin la pensée de tout abandonner, pour aller se créer une dernière et définitive demeure auprès du tombeau de saint Félix. Cette retraite lointaine, au fond de l'Italie, par delà cette barrière sacrée de Rome, que les barbares n'avaient pas encore franchie, que sans doute ils ne franchiraient jamais, — les âmes romaines, en 393, et alors qu'un homme comme Théodose couvrait l'empire, ne pouvaient guère concevoir l'idée que Rome tomberait sitôt aux mains des barbares; — une vie de paix dans cette Campanie où il n'avait jamais eu que des joies, une solitude profonde où il pourrait tranquillement méditer les choses éternelles : toutes ces perspectives commencèrent à lui apparaître, non comme un rêve irréalisable, mais

[1] Quis me rem compulit istam
Spernere pro Christo, ut Christum mihi verteret in rem?
Quis nisi tu, semper mea magna potentia, Felix,
Peccatis inimice meis, et amice saluti...
Tu carnea nobis
Vincula rupisti. (*Natale* XIII.)

comme une solution providentiellement indiquée à sa vie et déjà toute préparée. Cette idée, une fois entrée dans son esprit, ne le quittera plus, et y mûrira en silence.

Cependant, dans cette voie étroite où il était si héroïquement entré, Paulin se sentait inexpérimenté et parfois hésitant; il avait besoin de conseils, de guide : ce guide, où le trouver? Ce fut alors qu'il songea à se tourner vers saint Jérôme.

Le grand nom de Jérôme remplissait l'Occident : la grotte de Bethléhem, où il avait cru se cacher, le mettait en vue au monde entier. On s'arrachait ses écrits : l'Espagne n'en était pas moins avide que l'Italie, l'Afrique et la Gaule; et à cette époque-là même, un jeune et noble Espagnol, nommé Lucinius, que la grâce de Dieu avait saisi, ainsi que sa femme Théodora, venait d'envoyer à Bethléhem six copistes, afin de se procurer tout ce qui était sorti de la plume de Jérôme. Une correspondance touchante s'établit entre eux. Jérôme les poussait résolûment aux voies exceptionnelles; il écrivait à Lucinius : « Votre compagne, votre épouse autrefois selon la chair, est maintenant votre sœur et non plus votre épouse, et, avec un courage tout viril, devenue votre égale, elle marche avec vous, sous le même joug que vous, au royaume céleste[1]. » Il fit plus, il les appela

[1] Habes tecum prius in carne, nunc in spiritu sociam de conjuge germanam, de femina virum, de subjecta parem, quæ sub eodem jugo ad cœlestia simul regna festinat. (S. Jérôme, *Lettre à Lucinius.*)

aux lieux saints, et son appel fut entendu. Ils se disposaient à partir, quand tout à coup Lucinius mourut, et à sa place ce fut le messager de sa mort qui arriva à Bethléhem. Jérôme fut navré, et il écrivit à la jeune veuve une lettre bien digne de son grand esprit et de son grand cœur : « Pleurez, lui disait-il, Lucinius comme on pleure un frère; mais réjouissez-vous aussi, car il règne avec Jésus-Christ, et, du haut du ciel, vainqueur, il vous regarde, il sourit à vos luttes, et il vous prépare près de lui une place avec le même délicat amour qui, sur la terre même, de votre époux en avait fait votre frère, et de vous sa sœur[1]. »

Paulin eut-il connaissance de cette correspondance? On ne peut guère douter du moins que, s'étant trouvé à Rome, comme nous l'avons dit, quand Jérôme revint d'Orient, en 382, il n'eût entendu parler de lui, et même qu'il n'ait connu, soit alors, soit plus tard, ces lettres du désert que le pape Damase copiait de sa main, que les patriciennes, comme Fabiola, apprenaient par cœur. Ne venons-nous pas d'entendre tout à l'heure, dans les terreurs de Paulin à la pensée du jugement de Dieu, comme un écho de ces lettres? En tout cas, soit pour l'emploi que Paulin entendait faire des loisirs de sa

[1] Lucinium tuum desideres quidem ut fratrem, sed gaudeas regnare cum Christo... Ille jam securus et victor te aspicit de excelso, et favet laboranti; et juxta se locum præparat, eodem amore et charitate qua, oblitus officii conjugalis, in terra quoque sororem te habere cœperat, imo tu illum fratrem. (S. Jérôme, *Lettre à Théodora.*— Voir nos *Lettres choisies de S. Jérôme.*)

nouvelle vie, soit pour la direction de cette vie elle-même, il ne pouvait pas s'adresser à un plus grand maître. Il envoya donc un messager à Bethléhem.

Il racontait dans sa lettre sa vie, son baptême, sa retraite en Espagne, son abdication définitive des muses profanes, sa résolution enfin de vendre ses biens, et de suivre, avec Therasia, les conseils évangéliques. Mais fallait-il tout vendre, et tout de suite? Et l'Écriture sainte, ce champ nouveau et vaste où il venait d'entrer, comment s'y orienter? Comment arriver à l'intelligence de ces saints livres? Il posait à Jérôme toutes ces questions.

Sa lettre ravit Jérôme, il en parla avec admiration à ses moines. Justement, parmi les hommes distingués que le dégoût de l'inutile vie du siècle et l'ambition des travaux utiles avaient groupés autour du grand solitaire, il s'en trouvait un, Eusèbe de Crémone, qui, en Italie, avait connu, et par conséquent aimé Paulin : il dit à Jérôme toute la considération dont il avait joui autrefois, et tout ce qu'il y avait de noblesse et de tendresse dans ce cœur; Eusèbe affirmait qu'il ne connaissait personne plus sûr en amitié: Paulin se trahissait d'ailleurs par son accent, parlant tout d'abord le langage d'un ancien et fidèle ami[1]; quant au talent de l'écrivain, Eusèbe n'avait rien à en dire, il apparaissait assez par la lettre elle-même[2].

[1] Suavissimas litteras, quæ *a principio amicitiarum* fidem jam probitæ fidei et veteris amicitiæ præferebant. (S. Jérôme, *Lettre à Paulin;* la 50e de l'édition bénédictine.)

[2] Prudentiam et eloquii venustatem, etiam absque illo (Euse-

Jérôme répondit avec précision aux questions de Paulin, et lui donna de sages avis pour la direction soit de son esprit, soit de sa vie. Et d'abord, quant à l'emploi de son intelligence, loin de lui conseiller de fermer les livres et de jeter sa plume, il déclarait au contraire la science préférable à une ignorante simplicité : « Un esprit avide d'instruction, disait-il, n'eût-il personne pour l'instruire, s'honore par cela même. La sainteté avec l'ignorance n'est bonne qu'à elle-même, et si elle édifie l'Église de Dieu, elle peut lui nuire aussi, ne sachant pas la défendre. Voyez quelle distance il y a entre la sainteté sans la science et la science accompagnée de la sainteté. L'une est comparée dans l'Écriture aux simples étoiles, l'autre au firmament lui-même. » Mais cette science, c'est aux saints livres qu'il la faut demander; et comme deux choses auraient pu arrêter dans cette étude l'é-

bio), ipsa epistola præferebat. (S. Jér., *Lettre à Paulin;* 50e de l'éd. bén.)— Lebrun place, ainsi que nous l'avons fait dans notre *Histoire de sainte Paule,* et dans nos *Lettres choisies de saint Jérôme,* cette lettre 50e de l'édition bénédictine avant la 49e. Le docteur Busé prétend (*Saint Paulin et son siècle,* c. x, p. 279, note 2) que les raisons de Lebrun ne sont « guère solides ». Le docteur n'y a pas assez regardé. Ces mots *a principio amicitiarum* désignent évidemment le commencement de la correspondance. De plus, la lettre qui est la 49e dans l'édition de dom Martianay était accompagnée d'un grand écrit de Paulin, un panégyrique de Théodose. Si Jérôme avait déjà écrit à Paulin tout ce qu'il lui dit de ce discours, comment, dans la lettre qui nous occupe, aurait-il pu dire : « Pour juger votre style, nous n'avions pas besoin du témoignage d'Eusèbe, votre lettre parlait d'elle-même? » Le panégyrique aurait déjà assez parlé. Cette lettre 50e est donc la première, et doit être placée avant la 49e.

lève d'Ausone, les habitudes du style virgilien et cicéronien, qui devaient lui faire trouver trop simples les saints livres, ainsi qu'il était arrivé à lui-même, au désert de Chalcis, quand, après avoir lu Cicéron, Fronton, Quintilien, il ouvrait la Bible, et puis les difficultés du texte sacré, il cherche à le prémunir contre ce double obstacle.

En ce qui touche l'absence des procédés ordinaires du style dans la Bible : « Non, disait Jérôme, il ne faut appeler rustiques, grossiers, ni Pierre, ni Jean, qui pourraient dire aussi comme Paul : *Nous sommes inhabiles à parler peut-être, mais il en est autrement de la science.* Quoi ! Jean un rustique, un pêcheur, un ignorant ! Et d'où viennent donc ces paroles : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu?* Le Verbe, c'est-à-dire la parole, la raison, l'intelligence calculatrice, la cause universelle par laquelle subsiste tout ce qui est : toutes choses qui conviennent parfaitement au Christ. Et voilà ce que le docte Platon n'a pas su, ce que l'éloquent Démosthènes a ignoré. » Et quant aux difficultés des textes sacrés, il en convenait : « Un voile couvre la face de Dieu, et on ne peut contempler cette face qu'après avoir levé ce voile. » Jérôme s'offrait donc à lever ce voile pour Paulin, et pour lui donner d'abord comme une idée générale de l'Écriture, il en parcourait successivement les divers livres, caractérisant en quelques traits rapides et sûrs les auteurs sacrés; et il concluait ainsi : « Je vous le demande, ô frère très cher, vivre au milieu

de telles choses, les méditer assidûment, ne connaître, ne chercher que cela, n'est-ce pas déjà commencer sur la terre la vie du ciel? Non, ne vous offensez pas de la simplicité des saintes Écritures; elles sont simples, à dessein, pour s'attempérer aux intelligences le plus humbles, mais elles offrent des sens profonds aux plus grands esprits. Pour moi, ajoutait-il, je ne me flatte pas certes de tout connaître et de tout comprendre, et de cueillir les fruits d'un arbre dont les racines sont dans le ciel; mais j'avoue que c'est là mon désir. J'ai fait les premiers pas, je viens volontiers au-devant de celui qui ne s'est pas levé encore; je ne me donne pas comme maître, mais je m'offre comme compagnon [1]. »

Sur la question des biens, le rude solitaire de Bethléhem n'était pas l'homme des atermoiements; il conseille à Paulin d'en finir au plus vite : « Hâtez-vous, et le câble qui retient encore votre barque au rivage, ne le détachez pas : coupez-le [2]. Quiconque a

[1] Oro, te, frater charissime, inter hæc vivere, ista meditari, nihil aliud nosse, nihil quærere, nonne tibi videtur jam hic in terris regni cœlestis habitaculum? Nolo offendaris in Scripturis sanctis simplicitate et quasi vilitate verborum, quæ sic pio feruntur... ut in una eademque sententia aliter doctus, aliter audiret indoctus. Non sum tam petulans et hebes ut hæc me nosse pollicear, et eorum fructus capere quorum radices in cœlo fixæ sunt; sed velle fateor. Sedenti me præfero; magistrum renuens, comitem me spondeo. (S. Jérôme, *Lettre à Paulin;* la 50e de l'édition bénédictine.)

[2] Ces paroles suffiraient à elles seules pour montrer que la lettre à laquelle elles répondent n'a pas été écrite de Nole, mais d'Espagne.

renoncé au siècle ne s'amuse pas à vendre avantageusement des biens qu'il méprise, puisqu'il les vend. Le vivre et le vêtement, voilà les richesses du chrétien. Quoi donc ? en remettant ainsi au lendemain, en renvoyant de jour en jour le sacrifice, craignez-vous que si vous ne vendez avec précaution et une à une toutes vos possessions, le Christ n'ait pas de quoi nourrir ses pauvres? Sachez d'ailleurs qu'on n'a tout donné à Dieu que quand on s'est donné soi-même. Pour se dégager ainsi de tout, que faut-il? me demanderez-vous. Une chose : songer qu'on doit mourir un jour[1]. »

Paulin et Therasia reçurent cette lettre avec grande joie; elle leur mit au cœur un nouvel aiguillon, et fixa toutes leurs incertitudes. Paulin pressa la vente de ses biens, et, selon l'expression pittoresque de Jérôme, le câble qui retenait sa barque au rivage, il ne le détacha pas, il le coupa. En même temps, il s'attacha avec ardeur à l'étude de la sainte Écriture, et il s'en empara tellement que nous la verrons désormais couler, pour ainsi dire, avec son propre style dans ses lettres, en former comme

[1] Festina, quæso, et hærentis in solo naviculæ funem magis præcide quam solve. Nemo renuntiaturus sæculo bene potest vendere quæ contempsit ut venderet. Victus et vestitus divitiæ sunt Christianorum... Scilicet nisi tu semper recrastinans, et diem de die trahens, caute et pedetentim tuas possessiunculas vendideris, non habet Christus unde alat pauperes suos. Totum Deo dedit qui seipsum obtulit. Facile contemnit omnia, qui se cogitat semper esse moriturum. (S. Jérôme, *Lettre à Paulin*; la 50e de l'édition bénédictine.)

le tissu, et donner à ses écrits le plus pénétrant de leur charme, le plus exquis de leur parfum. Sa méthode d'interprétation sera celle d'Ambroise et de Jérôme; à leur exemple, il y cherchera surtout le sens moral, des lumières pour la direction de la vie, des inspirations pour l'âme. Selon un mot de Jérôme encore, il jettera l'écorce, et cassera la noix pour avoir le fruit, c'est-à-dire, il ira du sens littéral, extérieur, pour ainsi dire, au sens caché, profond, et ce qu'il tirera ainsi des textes est admirable.

Cependant le désir d'aller abriter sa vie à Nole germait toujours dans sa pensée. Il s'en était déjà ouvert confidentiellement à quelques amis, notamment à Sulpice Sévère. Laissa-t-il trop transpirer ce projet, et la crainte de perdre des hôtes si précieux fut-elle pour quelque chose dans la violence que lui fit le peuple de Barcino? Quoi qu'il en soit, le jour de Noël de l'an 393, Paulin et Therasia assistaient sans défiance aux solennités de la Nativité du Sauveur, dans l'église de Barcino, quand tout à coup un tumulte retentit : c'était le peuple qui demandait à grands cris à l'évêque d'ordonner prêtre Paulin. La même violence avait été faite trois ans avant à saint Augustin, et antérieurement encore à saint Ambroise. Étonné, effrayé, Paulin se défendit de toutes ses forces, et tenta même de s'échapper; mais les rangs pressés de la foule ne lui permirent pas de sortir. Obligé de céder, mais cependant ne voulant à aucun prix renoncer au tombeau de saint Félix, il

mit à son ordination une condition, celle que saint Jérôme avait mise à la sienne lorsque l'évêque d'Antioche Paulin voulut lui conférer le sacerdoce, c'est qu'il n'appartiendrait au clergé d'aucune église; la condition fut acceptée, et Paulin ordonné prêtre à l'instant même par l'évêque de Barcino, Lampadius. Quant à Therasia, elle ne pouvait se refuser à l'obligation qui allait résulter pour elle-même de cette ordination, puisque cette obligation, les deux époux se l'étaient déjà volontairement imposée[1].

Cette ordination n'était pas régulière; les canons avaient établi des degrés qu'il fallait franchir avant de s'élever au sacerdoce, et ils interdisaient les ordinations *per saltum*. Le concile de Sardique, tenu l'an 348, était formel sur ce point. Le pape Sirice, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, avait prescrit lui-même d'observer les interstices. Ce ne fut guère cependant que sous Grégoire le Grand que cette discipline triompha définitivement : saint Ambroise avait été baptisé et consacré évêque en huit jours. Pour un homme tel que Paulin, l'évêque de Barcino jugea qu'il y avait lieu de faire exception aux règles : de cette irrégularité, Paulin, évidemment, n'était en rien responsable : il avait courbé la tête, et pas autre chose.

Dans quels sentiments reçut-il cette ordination?

[1] Episcopi, presbyteri, diaconi, aut virgines eliguntur, aut vidui, aut certe post sacerdotium in æternum pudici. (S. Jérôme, *Epist. ad Pammachium.*)

Comment envisagea-t-il le sacerdoce? Grâce à Dieu, nous le savons. Deux lettres qu'il écrivit alors à ses deux plus intimes amis, Sulpice Sévère et Amandus, et qui par bonheur nous ont été conservées, nous permettent de lire dans son âme. Quand il vit ce que réclamait la voix du peuple, qui fut pour lui ce jour-là la voix de Dieu, à l'exemple des saints, qui tous ont tremblé devant le sacerdoce, il fut d'abord dans la consternation; mais comme enfin le devoir de l'homme, quand l'appel divin se fait entendre, est d'obéir, laissant succéder dans son âme la confiance à l'épouvante, et espérant que Celui qui voulait bien l'appeler, tout indigne qu'il était, à un tel honneur et à un tel fardeau, daignerait aussi l'en rendre digne, il ne crut pas devoir soustraire sa tête au joug qui lui était imposé; c'est dans sa lettre à Sulpice Sévère qu'il exprime ces beaux sentiments: « Depuis tes dernières lettres, lui écrivait-il, le jour où le Seigneur a daigné naître selon la chair, saisi, il le sait, par une violence soudaine du peuple, j'ai reçu le sacerdoce, bien malgré moi, je l'avoue; non par dédain du titre, moi qui, je l'en atteste, souhaitais commencer par le nom et l'office de portier le service divin; mais ayant, tu le sais, un autre dessein, et songeant à aller fixer ailleurs ma vie, je me suis senti tout plein d'épouvante devant cette manifestation d'une nouvelle et bien imprévue volonté de Dieu. Cependant il a bien fallu courber la tête sous le joug du Christ. » Paulin poursuit, et décrit ainsi la dignité du sacerdoce, telle que sa foi la lui révèle:

« Je me vois maintenant traitant de choses bien au-dessus de mes mérites et de mes pensées. Admis aux sacrés mystères, aux plus secrètes intimités de Dieu, je communique les choses célestes ; j'approche de Dieu, je vis familièrement avec le Christ, son esprit, son corps même, et sa splendeur. A peine ma faible intelligence peut-elle s'élever à la hauteur de cette dignité, et dans la conscience de mon infirmité, je tremble devant le fardeau d'un si grand ministère. Mais Celui *qui donne la sagesse aux petits, et qui tire sa louange de la bouche même des enfants*, est assez puissant pour accomplir en moi son œuvre, honorer son ministre, et rendre digne de lui celui qu'il a bien voulu appeler malgré son indignité[1]. »

La lettre par laquelle il fait part de son ordination à Amandus est peut-être plus belle encore, et nous ne pouvons nous refuser le plaisir de la placer presque tout entière sous les yeux de nos lecteurs : pouvoir entendre un saint des anciens jours sur un tel sujet, n'est-ce pas un vrai bonheur?

« Il vient de plaire au Seigneur de mettre ses trésors dans un vase d'argile ; il m'a appelé par sa grâce, il a suscité l'indigne de la poussière, il a relevé le pauvre de son fumier, pour le placer parmi les princes de son peuple, parmi les prêtres revêtus de

[1] Die Domini, quo nasci carne dignatus est, repentina, ut ipse testis est, vi multitudinis, sed credo ipsius ordinatione correptus, et presbyteratu initiatus sum... Alibi, ut scis, mente compositus et fixus, novum insperatumque placitum divinæ voluntatis expavi... Potens est in me etiam opus suum perficere. (Epist. I, *ad Severum*.)

sa sainteté. Pendant que je courais à l'odeur de ses parfums, voilà que je suis devenu moi-même une goutte de ce parfum qui ruisselle de la barbe du grand prêtre. Moi qui, dans la conscience de ma misère, ne voulais même pas, ou plutôt n'osais pas, je l'avoue, être un domestique de sa maison, moi, ver de terre et non pas homme, saisi tout à coup par une force subite, étreint, malgré ma résistance, par la foule qui menaçait de m'étouffer, malgré moi, je dois le dire, car j'aurais voulu éloigner de moi ce calice, il m'a bien fallu dire à Dieu : *Que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse ;* surtout ayant lu que le Seigneur dit lui-même : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir.* Prévenu donc par le Seigneur, saisi par lui avant d'avoir pu le saisir moi-même, je me tiens à l'autel de Dieu, je sers à la table sainte, prêtre, c'est-à-dire vieillard par le nom et par le titre, bien que je ne sois encore, quant à l'intelligence et quant à la parole, qu'un petit enfant à la mamelle.

« Mais pour que je remplisse dignement ce ministère, et que je m'acquière un bon rang, et que j'apprenne comment je dois converser dans la maison de Dieu et traiter les mystères de la piété, vous, vénérable frère et maître en Jésus-Christ, demandez au Seigneur, qui est riche en tout bien, de me faire abonder dans la foi, dans la parole de Dieu, dans la science, dans le zèle, et par-dessus tout dans la charité. Ce n'est pas encore assez. Il faut que vous-même vous vouliez bien me donner, comme un nécessaire

supplément, le secours de vos lettres; car nourri dès votre enfance dans la foi et la sainte doctrine, c'est à vous à me diriger et à me nourrir de l'aliment céleste, qui est la parole de Dieu. Il faut que désormais j'apprenne à élever à Dieu un temple avec les âmes des fidèles; il faut qu'armé des armes de l'Apôtre, je soumette tout orgueil qui s'élève contre la science de Dieu, que j'amène toute intelligence à l'obéissance du Christ, que je sache aussi mettre la cognée à la racine des arbres, et avec le bouclier de la foi éteindre les traits de feu de l'ennemi. Alors, comme dit l'Apôtre, ayant combattu le bon combat, achevé ma course, gardé la foi, rempli mon ministère, je pourrai espérer cette couronne de justice que tient en réserve le juste Juge.

« Veuillez donc, et m'instruire, et m'aider, et m'exhorter, et me fortifier. Régénéré par vous en Jésus-Christ (ici Paulin associait Delphinus à Amandus), je dois être l'objet de votre spéciale sollicitude : indigne, je serais votre opprobre; je serai au contraire votre joie, si aux fruits que je porterai on peut juger que je suis un rameau de votre arbre [1]. »

[1] Præventi igitur a Domino, et apprehensi ab eo quem necdum apprehendimus, deservimus altario Dei, et mensis salutaribus ministramus, jam nomine officioque seniores... De vobis igitur, et per vos Deo natus, in Christo vestra potissimum cura esse debeo, quia vestrum opprobrium si indignus, aut vestrum gaudium ero si ex fructibus bonis vestræ arboris ramus esse cognoscar. (Epist. II, *ad Amandum.*) — Dans une bonne édition de saint Paulin, ce sont les lettres XXXV, XXXVI, relatives à la mort de son frère, et placées à tort par Lebrun en 404, qui devraient être les premières.

## CHAPITRE SEPTIÈME

### LUTTE POÉTIQUE DE PAULIN ET D'AUSONE

390-393

L'éclatante conversion de Paulin fit une profonde sensation dans le siècle et dans l'Église. L'Église tressaillit de joie; mais le siècle, nous l'avons déjà dit, s'indigna. Dès le début de sa conversion, ainsi que nous l'avons raconté, alors qu'on l'avait vu se retirer des affaires, se renfermer dans la retraite, et commencer à vendre ses biens, le mécontentement avait éclaté autour de lui et dans sa famille. Ce fut bien autre chose quand on apprit qu'il avait quitté la riante Aquitaine, pour aller vivre parmi ces rudes Espagnols, dans quelque retraite sauvage, comme on disait, et surtout quand les bruits qui passaient les Pyrénées ajoutèrent que décidément il vendait tout et se faisait moine.

Un de ceux que ce départ et ces nouvelles devaient le plus étonner et attrister, on le comprend sans peine, c'était Ausone. Il perdait la plus douce de ses relations, l'ami, le fils plutôt, qui lui était si cher, et

dont il était, à bon droit, si glorieux. Lui, le littérateur, le poète, l'homme du monde, qui avait mis tout l'idéal de sa félicité dans l'éclat, l'ambition, les rapports de société agréables et faciles, l'opulence et les joies de la vie, lui, en un mot, l'homme charnel, comme l'appelle Baronius, toutes ses idées étaient renversées [1]. Le charme le plus doux de la vie, les lettres, la gloire, l'amitié, l'estime, la richesse, à quoi Paulin pouvait-il donc sacrifier tout cela? Que manquait-il à son bonheur domestique? Ausone ne le reconnaissait plus. Quelque maladie d'esprit sans doute, quelque humeur noire avait fait en lui ce changement; la voix de celui qu'il nommait son maître et son père aurait peut-être assez d'empire pour le ramener à une manière plus raisonnable et plus humaine de comprendre l'existence: Ausone résolut de lui faire entendre les plaintes les plus tendres et les plus désolées que sa muse pût lui inspirer; Paulin répondit à ces plaintes; nous avons là, dans ce curieux épisode de l'histoire des lettres, sous une forme moins émouvante sans doute que dans la récente lutte de saint Ambroise et de Symmaque, mais pleine d'intérêt encore, l'ancien monde littéraire du paganisme en face du nouveau monde chrétien, la mythologie en présence de l'Évangile, la poésie du passé en regard de la poésie de l'avenir. Du reste,

[1] Ita iste, ut carnalis adhuc homo nesciens quæ sunt spiritus, sublimem illam christianæ religionis philosophiam, quam Paulinus una cum conjuge, divino afflati ambo simul numine, arripuerant. (Baronius, anno 394.)

la courtoisie parfaite des deux amis suffirait à montrer quel degré de raffinement la civilisation avait acquis dans la Gaule méridionale.

Ausone dut écrire la première de ces lettres peu de temps après le départ de Paulin : il ne pose pas précisément la question, il faut bien le remarquer, sur le terrain de la foi; il n'attaque pas, lui, chrétien au fond, le christianisme de Paulin, mais seulement sa fuite du monde, sa retraite en Espagne, son abandon de la poésie et des lettres :

« Nous secouons donc, Paulin, ce joug de l'amitié, que nous portions tous deux ensemble, sans que jamais, pendant tant d'années, un bruit, une plainte, une colère, une erreur, ne soit venu jeter entre nous une ombre; ce joug, si paisible, si doux, que nos pères aussi portèrent depuis leurs premiers ans jusqu'à leur vieillesse, et qu'ils nous ont légué, à nous, leurs fils, pour toute la durée de notre vie[1] ! »

Ce cri part du cœur : hélas! Ausone ajoute : « Sous un tel joug auraient courbé leurs cous dociles les coursiers de Mars, ceux qu'on ravit à Diomède, ceux qui précipitèrent dans le Pô Phaéton foudroyé.

[1] Discutimus, Pauline, jugum quod certa fovebat
Temperies : leve quod positum et tolerabile junctis
Tractabat paribus concordia mitis habenis;
Quod per tam longam seriem, volventibus annis,
Nulla querela loco pepulit, non ira, nec error,
Nec quæ, compositis malesuade credula causis,
Concinnat, verisimilis suspicio culpas, etc.
(*Aus. ad Paul.*, Epist. XXIII.)

« Mais la faute, poursuit Ausone, n'est qu'à un seul; car pour moi je le porterai toujours, bien qu'abandonné du compagnon de mes travaux[1]. Ce qu'on porte si bien à deux devient un pesant fardeau pour un seul, quand son ami lui fait défaut. » Hélas! Ausone ajoute encore : « Impie, que fais-tu? Tu sépares Thésée de Pirithoüs, Pylade d'Oreste, Euryale de Nisus. »

Il exalte ensuite, à l'aide toujours de son érudition mythologique, cette amitié que nulle n'égale, que toute la Gaule connaît, d'autant plus belle que leurs âges sont inégaux. « Et il faut, poursuit-il avec une réminiscence classique par trop païenne, il faut que, par quelque parole orgueilleuse, nous ayons offensé les dieux. » Et s'adressant à la déesse vengeresse, Némésis : « Détournez, s'écrie-t-il, votre courroux sur les barbares : deux hommes comme Paulin et Ausone, qui ont porté la pourpre sacrée de Quirinus et la trabée dorée, ne doivent point donner dans les pièges d'une divinité étrangère.

« Mais, reprend-il, pourquoi accuser Némésis? C'est la rive du Tage, c'est Barcino la Carthaginoise, ce sont les sommets neigeux de ces monts que baignent deux mers, qui m'ont perdu[2]. Si du

[1] Discutimus, Pauline, tamen, nec culpa duorum
Ista, sed unius tantum tua; namque ego semper
Contenta cervice traham. (*Aus. ad Paul.*, Epist. XXIII.)

[2] Paulinum Ausionumque viros, quos sacra Quirini
Purpura, et auratus trabeæ velavit amictus,
Non decet insidiis peregrinæ cedere divæ.
Quid queror, Eoïque insectar crimina monstri?

moins une faible distance nous séparait : quoique toute distance semble longue à ceux qui ne voudraient jamais se quitter, notre amitié saurait combler l'intervalle. Mais te voilà au delà des Alpes ! au delà de ces Pyrénées : à Saragosse! à Tarragone! à Barcino ! Moi, les collines bordelaises et la barrière de trois fleuves me séparent des tumultes populaires; j'ai, pour occuper mes loisirs, des coteaux couverts de vignes, des champs fertiles et bien cultivés; de vertes prairies, des bois aux mobiles ombrages; l'église tout près de moi dans ce bourg populeux; tant de terres autour de Noverus, que je puis changer d'habitations avec les saisons, afin de me donner de tièdes hivers, et, dans les ardeurs de l'été, le souffle de vents plus doux. Mais sans toi, les vicissitudes de l'année n'ont plus pour moi de charmes, le printemps n'a que des pluies et point de fleurs ! Vas-tu donc enfin, Pontius bién-aimé, reconnaître ta faute[1] ?...

Occidui me ripa Tagi, me Punica lædit
Barcino, me bimaris juga ninguida Pyrenæi.
(*Aus. ad Paul.*, Epist. XXIII.)

[1] Me juga Burdigalæ, trino me flumina cœtu
Secernunt turbis popularibus, otiaque inter
Vitiferi exercent colles, lætumque colonis
Uber agri; tum prata virentia, tum nemus umbris
Mobilibus celebrique frequens ecclesia vico;
Totque mea in Novero sibi proxima prædia pago,
Dispositis totum vicibus variata per annum,
Egelidæ ut tepeant hyemes, rabidosque per æstus
Aspirent tenues frigus subile Aquilones :
Te sine sed nullus grata vice provenit annus,
Ver pluvium sine flore fugit...
Agnoscisne tuam, Ponti dulcissime, culpam ? (*Ibid.*)

« Mais pourquoi tant de plaintes? Si le Père céleste, si son divin Fils exaucent ma prière, non, je n'aurai pas la douleur de voir ta maison déchirée, ravagée, et cent maîtres nouveaux se partager les royaumes du vieux Paulin ton père; ni son fils errer à travers cette vaste Espagne, oubliant les vieux amis, donnant sa foi aux étrangers. Accours, ô toi, ma gloire et ma plus chère sollicitude! ô toi, que tous mes vœux, que toutes mes prières appellent! pendant que ta jeunesse est florissante et que ma vieillesse conserve encore pour te faire fête quelque verdeur. Oh! quand un messager m'apportera-t-il cette nouvelle : Voici ton Paulin qui arrive! Il a quitté les villes de l'Ibérie et leurs frimas; il est dans les champs de Tarbelles; il entre à Hébromagus; il traverse les domaines de son frère [1]; il descend le fleuve; le voilà, il retourne sa proue; il entre dans son port; la foule s'y est rassemblée; mais lui passe au milieu de tous les amis pour aller se jeter dans tes bras, et, passant devant sa porte, il vient frapper à la tienne [2].

[1] Ce frère, comme nous l'avons dit, page 120, vivait donc alors encore.

[2] C'est sur ce passage que l'ingénieux auteur des articles publiés dans *l'Aquitaine* s'appuie pour placer Hebromagus, non entre Bordeaux et la mer, mais de l'autre côté, à Langon ou aux environs : ce port encombré par la foule à l'arrivée de Paulin,

Ingressusque sui celebrata per ostia portus,

selon lui, c'est Bordeaux, où Ausone avait aussi une résidence, et non point un port obscur des côtes de l'Océan. Et il faut avouer que l'explication paraîtrait très concluante si ces vers avaient été écrits de Bordeaux; mais ils l'ont été de Noveropagus! Cette objection, toutefois, est-elle péremptoire? Nous

Faut-il y croire, ou ceux qui aiment se forgent-ils des songes [1] ? »

C'est par ce souvenir, d'une érudition cette fois gracieuse, par cet accent emprunté à Virgile qu'Ausone terminait cette première épître. Il attendit avec confiance la réponse de Paulin. Paulin ne répondit pas. Ausone réitéra ses instances :

« Je croyais, cher Paulin, que ma plainte aurait pu te toucher, et mon doux reproche t'arracher une parole. Comme les initiés aux mystères, as-tu donc promis aux dieux le silence? »

Puis, soupçonnant là une influence qu'il redoute, il demande s'il n'est pas trahi par quelqu'un qui est près de Paulin. C'est Therasia qu'il veut dire, prouvant par ces accusations, glorieuses à cette sainte épouse, qu'elle était pour beaucoup, par ses conseils et son exemple, dans les résolutions de son mari : « Eh bien, alors, lui dit-il, que ta Tanaquil l'ignore [2]. » Et il indique à Paulin plusieurs moyens furtifs d'écrire, sans que l'épouse redoutée puisse lire les caractères. Il termine en invoquant les liens de l'amitié, la paternité de l'enseignement, les souvenirs enfin de la reconnaissance :

« Méprise tout le monde, mais pas un père; daigne

en verrions une plus sérieuse dans la lettre d'Ausone, où il demande qu'on fournisse à son intendant des embarcations pour qu'il puisse arriver d'Hebromagus à Lucaniacum. Si Bordeaux avait dû se trouver sur le passage, ne semble-t-il pas qu'Ausone n'aurait pas oublié une étape si importante?

[1] Ce vers est emprunté à Virgile, Egl. VIII.

[2] Tanaquil tua nesciat illud. (Epist. XXIV.)

au moins lui parler. N'est-ce pas moi qui t'ai élevé, moi qui fus ton premier maître, qui le premier t'ai conduit aux honneurs, et le premier t'ai fait entrer dans la société des Muses[1]. »

Cette seconde lettre ne reçut pas plus de réponse que la première. Sans se décourager, ce qui prouve bien et l'affection du maître et sa confiance en son élève, Ausone en écrivit une troisième, mais que nous n'avons plus; et enfin, essayant un dernier effort, une quatrième, dans laquelle, en effet, il se surpasse lui-même :

« Pourquoi ce mépris, ce silence? L'ennemi même rend le salut dans son langage barbare, et on entend le mot *salut* au milieu des armes. Les rochers répondent à la voix; les antres, les bois aussi répondent; les ruisseaux font entendre un murmure; la haie qui nourrit les abeilles de l'Hybla se remplit de bourdonnements; les roseaux de la rive ont leur mélodie, et la chevelure des pins converse par son tremblement avec les vents qui la caressent : rien n'est muet dans la nature... Toi seul, ô Paulin, tu t'obstines à te taire[2]. »

[1] Tu contemne alios, nec dedignare parentem
Adfari verbis. Ego sum tuus altor, et ille
Præceptor primus, primus largitor honorum,
Primus in Aonidum qui te collegia duxi.
(Epist. XXIV.)

[2] Hostis ab hoste tamen per barbara verba salutem
Accipit, et salve mediis intervenit armis;
Respondent et saxa homini; percussus ab antris
Sermo redit, redit et nemorum vocalis imago;
Littorei clamant scopuli, dant murmura rivi,

Il ne demande pourtant pas une longue réponse; un seul mot, un simple bonjour, il s'en contentera : « Ah! mon cher Paulin, tu es bien changé! Voilà ce qu'ont produit ces forêts de la Vasconie, ces neigeuses retraites des Pyrénées, et l'oubli de notre ciel[1]. Sois donc maudite, terre d'Ibérie! que le Carthaginois te dévaste! que le perfide Annibal te brûle! que Sertorius exilé te reporte la guerre!

« Ainsi donc, l'ami qui fait ma gloire et celle de la patrie, la colonne du sénat, c'est Bilbilis, ou Calagurris pendue à ses rochers, qui le possède[2]! Voilà où tu as été porter, Paulin, ta trabée et ta chaise curule! Voilà où tu as enseveli les honneurs dont Rome t'a comblé! L'impie qui t'a conseillé cette fuite et ces longs silences, ah! puisse-t-il être à jamais privé de l'usage de la voix! que triste et pauvre il habite les solitudes! que muet il parcoure les sommets des montagnes, comme on dit qu'autrefois, privé de la raison, fuyant les assemblées et les pas des hommes, Bellérophon erra dans les lieux déserts! Telles sont mes prières : ô Muses, divinités de

Hyblæis apibus sepes depasta susurrat;
Est et arundineis modulatio musica ripis,
Cumque suis loquitur tremulum coma pinea ventis...
Obnixum, Pauline, taces.

(Epist. XXIV.)

1 Vertisti, Pauline, tuos, dulcissime, mores!
Vasconis hoc saltus, et ninguida Pyrenæi
Hospitia, et nostri facit hoc oblivio cœli.

(*Ibid.*)

2 Pour un littérateur, Ausone est bien ingrat envers la patrie de Martial, Bilbilis, et celle de Quintilien, Calagurris.

la Grèce, exaucez-les, et rendez un poète aux Muses du Latium [1]. »

Si Paulin ne répondait pas, c'est qu'il n'avait pas reçu les lettres d'Ausone. Pourquoi? on l'ignore. On a supposé que les troubles causés par les prétentions d'Eugène sur l'Espagne pouvaient expliquer ces irrégularités dans la correspondance. Peut-être aussi les fréquents changements de résidence de Paulin déroutaient-ils les messagers. Quelle qu'en soit la cause, Paulin ne reçut qu'au bout de quatre ans les lettres de son ami; trois d'abord; une quatrième ensuite [2]; mais il ne perdit pas un instant pour répondre aux trois premières lettres qui lui arrivèrent. Les accents du vieux poète l'avaient ému; il lui portait lui-même toujours la plus tendre affection; c'était pour son cœur une vive peine de sentir à quel point il l'avait contristé; ses reproches aussi lui allaient au plus vif de l'âme, ceux surtout qui l'accusaient d'infidélité à l'amitié, et encore plus ceux qui atteignaient Therasia. Tous ces sentiments percent dans sa réponse, qui ne laisse rien en oubli des accusations d'Ausone: c'est l'accent d'une piété

[1] Hæc precor, hanc vocem, Beotia numina, Musæ,
Accipite, et Latiis vatem revocate Camœnis.
(Epist. XXIV.)

[2] Quarta redit duris hæc jam messoribus æstas...
Ex quo nulla tuo mihi littera venit ab ore...
Trina etenim vario florebat epistola textu.
(*Ad Ausonium,* Poema X.)

Nous ne croyons pas possible de déterminer comme on l'a essayé, en vain, selon nous, si c'est la seconde ou la troisième de ces quatre lettres qui est arrivée isolément.

vraiment filiale, avec la fierté de l'ami, sûr qu'il n'a forfait en rien aux saints devoirs de l'amitié; et plus encore celle de l'époux, qui n'entend pas qu'on touche à ce qu'il aime et vénère le plus au monde; et par-dessus tout celle du chrétien, qui se sait, qui se sent dans le vrai, dans le bien, dans l'honneur, et qui, des hauteurs sereines de sa foi, a jugé et vaincu toutes ces choses qui amusent et enivrent encore de leurs illusions et de leurs prestiges ce pauvre vieux poète, qui va mourir, et qui ne pense qu'à chanter! Où sera l'inspiration, si elle ne jaillit pas d'une telle source? Mais pour l'honneur de sa foi, Paulin ne veut même pas céder à Ausone l'avantage de l'art savant que le vieux maître avait étalé dans celle de ses lettres qui s'est perdue, et où il avait employé, comme il faisait souvent, une agréable variété de mètres, et tour à tour le vers élégiaque, iambique et héroïque. Par une recherche qui sent peut-être un peu trop l'école, ces trois espèces de vers se succèdent dans la réponse de Paulin.

Après un début calme, tranquille, auquel convenait bien le mètre élégiaque, Paulin, sur les ailes de l'iambe rapide, prend son essor :

« Pourquoi, ô père, m'ordonnez-vous de revenir aux Muses que j'ai abandonnées? Les cœurs voués au Christ les repoussent et sont fermés à Apollon. Jadis, m'associant à vos travaux, non avec une égale force, mais avec une même ardeur, j'évoquais, ainsi que vous, Phébus, ce dieu sourd, de son antre delphique, et je nommais les Muses des divinités; je de-

mandais aux forêts et aux montagnes la parole qui est un don de Dieu : maintenant une autre puissance me domine, un plus grand Dieu [1]. »

Et allant de suite au point décisif, à la raison profonde de sa conversion, exposant sans détour le vrai but de la vie, Paulin déclare, à la stupéfaction grande d'Ausone, sans doute, que l'homme est sur la terre pour vivre et non pour chanter, pour servir la vérité et non pas le mensonge ; Dieu et son Christ ; et conquérir ainsi l'immortalité promise ; c'est d'une élévation de pensée et d'un élan lyrique admirables :

« Ce Dieu demande à l'homme un autre emploi de ses jours ; il demande ce qu'il lui a donné : sa vie ; il ne veut pas que nous la perdions, cette vie, à des distractions ou des occupations également vaines ; à une frivole littérature, à des fables ; mais que nous accomplissions sa loi, et que nous recevions sa lumière. Les subtilités des sophistes, l'art des rhéteurs, les fictions des poètes voilent aux yeux des hommes cette lumière : car de quoi nourrissent-ils

[1] Quid abdicatas in meam curam, Pater,
Redire Musas præcipis?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Christo pectora.
Fuit ista quondam, non ope, sed studio pari,
Tecum mihi concordia,
Ciere surdum Delphica Phœbum specu,
Vocare Musas numina,
Fandique munus munere indultum Dei
Petere e nemoribus aut jugis :
Nunc alia mentem vis agit, major Deus. (*Poema* x.)

les âmes, si ce n'est de choses fausses et vaines? Qu'enseignent-ils? L'art de dire, et rien de plus; rien pour le salut; rien pour la vérité. Et où auraient-ils appris eux-mêmes à connaître le vrai et le bien, puisque la source immortelle et du vrai et du bien, Dieu, que le Christ seul nous révèle, ils l'ignorent. Le révélateur de la lumière, le chemin de la vie, le Maître de toute vertu, celui qui, Dieu fait homme pour nous, a établi entre Dieu et les hommes une indissoluble société, c'est le Christ[1]. Quand un rayon de sa lumière a touché un cœur, il renouvelle tout, et les sens et l'âme; il consume les impures amours; il inspire les chastes voluptés. C'est lui le souverain Maître. A ce titre, et nos cœurs, et nos voix, et nos jours, tout lui appartient. A lui nos pensées, à lui nos intelligences, à lui notre foi, à lui

[1] Aliosque mentes postulat,
Sibi reposcens ab homine munus suum,
Vivamus ut vitæ Patri;
Vacare vanis otio aut negotio,
Et fabulosis litteris,
Vetat, suis ut pareamus legibus,
Lucemque cernamus suam :
Quam vis sophorum callida, arsque rhetorum, et
Figmenta vatum nubilant,
Qui corda falsis atque vanis imbuunt,
Tantumque linguas instruunt,
Nihil afferentes ut salutem conferant,
Quod veritatem detegat.
Quid enim tenere vel bonum aut verum queant,
Qui non tenent summæ caput
Veri bonique fomitem ac fontem Deum,
Quem nemo nisi in Christo videt?
(*Poema* x.)

toutes nos préférences; c'est lui qu'il faut craindre, c'est lui qu'il faut aimer. Toutes ces stériles agitations que le travail de la vie amène sur les pas du temps, s'évanouissent devant la foi à cette éternelle vie qui nous est destinée. Vous croyez que nous méprisons les biens de la vie comme profanes et vils : nous les aimons autrement et mieux ; nous les plaçons au ciel, nous les confions au Christ, qui a promis beaucoup, et donnera davantage. »

C'est le mot même de Corneille, dans *Polyeucte,* et ce rapprochement est inévitable :

Vous promettez beaucoup et donnez davantage;
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

(*Édition de M. Régnier.*)

Après ces beaux et poétiques accents, Paulin poursuit, répondant à un dur reproche d'Ausone :

« Moi un impie, parce que je suis devenu chrétien! Mais la piété c'est de l'être, l'impiété de ne l'être pas. Et si la piété, c'est tout le christianisme, je pourrais, ô mon père, en manquer envers vous, à qui Dieu même veut que je reconnaisse les plus saints droits et que je donne les plus chers noms! Oui, je vous dois mes études, mes dignités, mon savoir, la gloire de ma parole, de ma toge, de mon nom; c'est vous qui m'avez nourri, instruit, élevé;

vous êtes mon patron, mon instituteur, mon père [1]. »

Mais il y a des droits plus hauts, des devoirs plus saints, un plus grand maître.

Du vers iambique, Paulin passe ensuite au majestueux hexamètre :

« Si vous désirez mon retour, ô mon père, demandez-le à qui peut vous l'accorder. Invoquer les Muses, vaines divinités qui n'en ont que le nom, sourdes et impuissantes, c'est invoquer le néant; les vents emportent ces stériles prières. Les vœux qui ne s'adressent pas au Dieu véritable se perdent dans les nuages, et ne pénètrent pas jusqu'au palais étoilé du céleste Roi. Tournez votre regard et votre prière vers Celui dont le tonnerre secoue les voûtes enflammées du ciel, qui fait briller les triples lueurs de la foudre, et ne se contente pas d'ébranler les airs d'un vain bruit; qui prodigue à nos moissons les vents et les soleils; qui, supérieur à tout ce qui est, et tout entier partout, gouverne l'univers par son Verbe qu'il y a répandu [2]. »

[1] Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguæ, togæ, famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo,
Patrone, præceptor, pater.
(*Poema* x.)

[2] Revocandum me tibi credam,
Cum steriles fundas non ad divina precatus,
Castalidis supplex, averso numine, Musis?
Non his nominibus tibi me patriæque reduces...
Irrita ventosæ rapiunt hæc vota procellæ,
Quæ, non missa Deo, vacuis in nubibus hærent.
(*Ibid.*)

Du reste, il l'avoue sans détour :

« Oui, j'ai bien changé, depuis ce temps où personne ne me croyait un égaré, et pourtant je l'étais! car j'étais dans le faux et dans les ténèbres; j'appelais sagesse ce que Dieu appelle folie; je ne me repaissais que d'aliments de mort. »

Paulin se voyait mieux, parce qu'il se regardait mieux.

« Maintenant, un autre esprit m'anime; un esprit qui n'était pas le mien autrefois, qui l'est aujourd'hui, grâce à Dieu. » Et avec une délicatesse charmante, tout en résistant à son maître, il reporte sur lui le mérite de cette vie chrétienne dont Ausone voudrait aujourd'hui le détourner : « Si Dieu a vu en moi quelques qualités qui me désignaient à ses desseins, grâces vous en soient rendues d'abord, vous à qui je dois ce qui a pu attirer sur moi les regards du Christ. »

Ausone devait marcher d'étonnement en étonnement quand, après avoir justifié en vers si fermes sa vie chrétienne, Paulin lui dévoilait, en vers plus beaux encore, les grands points de vue de la vie monastique, qu'il avait paru railler, en parlant d'humeur noire et de sauvages retraites :

« Non, je n'ai pas l'humeur errante, ni la haine sauvage des hommes de ce fabuleux Bellérophon. C'est l'esprit de Dieu qui pousse aujourd'hui tant de chrétiens aux solitudes : n'y a-t-on pas vu courir de même les plus illustres sages pour leurs études ou pour les Muses? Non, ceux qui vont au désert ne

sont pas des esprits faibles ou chagrins, mais des hommes dont le regard est aux cieux; c'est pour contempler la Divinité, et se plonger dans les profondeurs des vérités éternelles, qu'ils se sont affranchis des vains soucis; les bruits du forum, le tumulte des choses, toutes ces affaires incompatibles avec les grands dons de Dieu, pour servir Jésus-Christ, pour vaquer au salut de leur âme, ils s'en sont débarrassés : pleins de foi et d'espérance, ils suivent Dieu, sûrs de leur récompense s'ils ne succombent pas aux vanités des choses présentes, si, pénétrant d'un vol de feu dans les secrets des cieux, leur âme plane avec mépris sur le visible, et s'élance dans l'invisible : le visible, en effet, c'est le caduc et le périssable; l'invisible, c'est l'éternel; mais nous le voyons des yeux de l'esprit, et nous l'atteignons par l'espérance, méprisant les vains spectacles et les formes changeantes, et toutes les fausses beautés qui passent sous nos yeux et sollicitent nos regards. Telle est la sagesse de ces hommes à qui s'est dévoilée ici-bas la pleine lumière et du vrai et du bien, l'éternité du siècle futur, l'inanité du siècle présent[1]. »

[1] Licet avia multi,
Numine agente, colant : clari velut ante sophorum
Pro studiis Musisque suis; ut nunc quoque castis
Qui Christum sumpsere animis agitare frequentant;
Non inopes animi, neque de feritate legentes
Desertis habitare locis; sed in ardua versi
Sidere, spectantesque Deum, verique profunda
Prospicere intenti, de vanis libera curis
Otia amant, strepitusque fori, rerumque tumultus,
Cunctaque divinis inimica negotia donis,

Ainsi Paulin vengeait des frivoles et ignorants dédains d'Ausone cette vie supérieure à laquelle il ne faisait encore qu'aspirer :

« Car, puisque je n'en ai pas la gloire, disait-il, pourquoi me l'attribuer? Je voudrais les imiter, mais j'habite encore un lieu charmant sur un rivage doux et tranquille. Vous me reprochez les gorges de la Vasconie, les sommets neigeux des Pyrénées, l'âpre Calagurris, Bilbilis perchée sur ses rochers : me croyez-vous donc errant, sans foyer, sans asile, loin des lieux qu'habitent les humains? Et ne connaissez-vous en Espagne que Bilbilis et Calagurris? Faut-il vous nommer les villes ceintes de superbes remparts et entourées de campagnes fertiles qu'enferme l'Espagne dans ses deux mers? S'il vous plaisait, ô maître illustre, de décrire les lieux où vous vivez, oublieriez-vous la brillante Burdigala pour ne parler que des noirs Boïens? Vous qui prodiguez vos loisirs dans ces thermes superbes de Marojalicum, dans ces bois ombreux, dans ces riches demeures, habitez-vous les cabanes enfumées, les toits de chaume et les landes des Bigerriens vêtus de peaux? Et parce que vous avez dans les plaines poitevines une riante campagne, me plaindrai-je qu'Ausone est venu transporter sa chaise curule à Rauranum? Parce que vous avez à Lucanum des maisons,

Et Christi imperiis et amore salutis abhorrent...
Tota quibus jam lux patuit verique bonique,
Venturi æternum sæcli, et præsentis inane.
(*Poema* x.)

émules des palais romains, faut-il vous accuser d'être venu vous cacher dans le bourg de Condat? Sans doute il est permis de sourire et de se jouer dans la fiction; mais y mêler le vinaigre mordant de la satire, si les poètes le peuvent, non les pères.

« N'accusez donc plus, concluait-il, la maladie de mon esprit ou l'empire d'une épouse. Mon âme n'est point troublée, comme celle de Bellérophon, et je n'ai pas une Tanaquil, mais une Lucrèce [1]. »

Et enfin : « Ce n'est pas toujours un crime de changer sa vie; c'est quelquefois une grande vertu. Quand on vous dit que j'ai changé, examinez de quelle sorte. Si j'ai abandonné le bien pour le mal, et le sacré pour le profane, oh! alors, j'y consens, armez-vous de votre sévérité pour me ramener au droit chemin. Mais si je n'ai fait que rapporter à Dieu un cœur qui lui appartient, et au Christ une foi qui lui est due; si, illuminé par sa parole divine, mortel, je m'acquiers, au prix d'un bien qui passe, une récompense immortelle; oh! j'en ai l'espérance, il ne déplaira point à la sagesse d'un père, il ne pourra taxer d'erreur que je vive comme le Christ le prescrit. Quant à moi, cette erreur, je m'en fais gloire, loin de m'en repentir. Ceux qui suivent une autre voie peuvent me trouver insensé : il me suffit

[1] Ne me igitur, venerande parens, his ut male versum
Increpites studiis, neque me de conjuge carpas,
Vel mentis vitio : non anxia Bellerophontis
Mens est, nec Tanaquil mihi, sed Lucretia conjux.

(*Poema* x.)

que Dieu éternel me trouve sage[1]. » C'est ici que vient ce mot d'une mélancolie si profonde : « L'homme passe bien vite; c'est comme un corps qui se dissout, comme un jour qui tombe; sans le Christ, c'est une poussière, une ombre. » Paulin poursuit, avec le grand bon sens chrétien : « Que cet être d'un jour approuve ou condamne, tant vaut le juge, et tant le jugement. Il meurt, et avec lui son erreur et sa sentence. Si donc, pendant qu'il en est temps encore, il n'a soin de conformer sa vie aux préceptes de Dieu, quand il aura quitté ce corps, alors, mais trop tard, il verra quelle folie c'était de craindre un vain blâme et de ne pas redouter le divin Juge. Pour moi, croyant, qui sens trembler mon cœur à la pensée de son avènement, je n'ai pas voulu attendre le son de la trompette redoutable pour jeter loin de moi tous ces soucis terrestres, toutes ces entraves des choses, qui ne permettent pas à l'âme de déployer ses ailes, et de s'élever d'un vol libre vers l'éternelle patrie[2]. Direz-vous que c'est raison ? Alors,

1 Juvat hoc, nec pœnitet hujus
Erroris; stultus diversa sequentibus esse
Nil moror, æterno mea dum sententia regi
Sit sapiens. Breve quidquid homo est, ut corporis ægri,
Temporis occidui, et sine Christo pulvis et umbra :
Quod probat et damnat, tanti est quanti arbiter ipse,
Cumque suo moriens sententia judice transit.
(*Poema* x.)

2 Hujus in adventum trepidis mihi credula fibris
Corda tremunt, ne vincta ægris pro corpore curis,
Ponderibusque gravis rerum, non possit in auras
Regis ad occursum levibus se tollere pennis. (*Ibid.*)

félicitez votre ami de ces grandes espérances. Sinon, laissez-moi me contenter de l'approbation de Jésus-Christ. »

Paulin avait répondu à tout, et il ne restait plus rien des accusations d'Ausone; il voulut cependant lui écrire encore, non plus pour justifier sa conduite, mais pour protester de l'inviolabilité de son amitié, aussi sensible à ce reproche qu'il en était innocent. Cette seconde lettre, plus courte que la première, se termine par un mouvement lyrique, « dont l'inspiration est vraiment sublime[1]; » on y voit à quelle hauteur l'amour de Dieu, en tombant dans un cœur, y élève l'amitié, loin de l'éteindre :

« Pendant tout l'espace de temps accordé aux mortels, tant que je serai enfermé dans cette prison du corps, par quelque distance que nous soyons séparés, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je vous porterai au fond de mes entrailles, je vous verrai par le cœur, je vous embrasserai tendrement par l'âme : vous me serez présent partout. Et lorsque, affranchi de cette prison, je m'envolerai de la terre, en quelque région que le Père commun me place, là encore je vous porterai dans mon âme. La mort, qui me séparera de mon corps, ne me détachera pas de vous. Car l'âme, qui, en vertu de sa céleste origine, survit à notre chair, doit nécessairement conserver ses sentiments, ses affections, comme sa vie. Elle doit vivre et se souvenir à

[1] M. Ampère.

jamais. Elle ne peut pas plus oublier que mourir [1]. »

Souhaitons pour Ausone, qui touchait au terme de son existence, qu'il ait pu, avant de mourir, comprendre les hautes pensées et le grand langage de son ami. Mais quel est le vainqueur dans cette lutte? Il semble qu'on ne peut pas hésiter. Au point de vue philosophique, la comparaison n'est pas même possible : manifestement, la raison, le sérieux, l'élévation, la profondeur, sont du côté du chrétien. Sous le rapport de la poésie, il n'y a pas à balancer davantage. Les vers d'Ausone sont touchants, parce que le sentiment y est sincère : le cœur, quand par hasard il l'inspire, l'inspire mieux que l'esprit. Et par l'art, le style, la souplesse de la versification, — les littératures en décadence gardent encore ces secrets, — le

[1] Ego te per omne quod datum mortalibus
Et destinatum sæculum est,
Claudente donec continebor corpore,
Tenebo fibris insitum,
Videbo corde, mente complectar pia
Ubique præsentem mihi.
Et cum solutus, corporali carcere
Terraque provolavero,
Quo me locarit arce communis Pater,
Illic quoque te animo geram;
Neque finis idem qui meo me corpore,
Et amore laxabit tui.
Mens quippe, lapsis quæ superstes artubus,
De stirpe durat cœliti,
Sensus necesse est simul, et affectus suos,
Teneat, æque ut vitam suam,
Et ut mori, sic oblivisci non capit,
Perenne vivax et memor.

(*Poema* XL.)

vieux maître peut-être l'emporte; il est plus rompu au métier. Mais ce qui gâte sa poésie, et lui donne un air affecté, artificiel, ce sont ces malheureuses réminiscences mythologiques, inattendues et froides, et cette érudition pédantesque dont il ne sait pas se défaire. L'avantage de Paulin, malgré quelques fautes de goût, sans doute, un peu de recherche aussi, et surtout des descriptions trop longues et trop ornées, son avantage, disons-nous, c'est l'âme, c'est le souffle, c'est la pensée, c'est l'ardeur de la conviction et de la foi. Comme il plane dans d'autres régions qu'Ausone! Quel fier et viril essor! Et dans les horizons nouveaux qu'il ouvre, quel sillon lumineux il trace! Tout est vrai, tout vit, tout palpite, dans cette mâle poésie. Ausone est le représentant d'une littérature mourante.

Si les lettres païennes mouraient, c'est qu'il ne leur restait plus rien de ce qui fait la vie des lettres. Qui dit vie dit passion : qu'est-ce qu'une vie que rien ne passionne? Quand le cœur se refroidit, que le pouls cesse de battre, c'est la mort qui approche. Or le pouls, depuis longtemps, pour ainsi dire, ne battait plus à cette littérature vieillie. Deux causes entre autres avaient contribué à l'isoler des grands intérêts de la vie humaine : d'une part le scepticisme, qui glace tout et désintéresse de tout; d'autre part, la révolution politique qui, en transformant les hommes d'État en gens de lettres, les avait confinés dans les écoles, ou dans l'art lui-même, l'art pour l'art, le culte de la forme, signe fatal d'une déca-

dence. Ceux qui ont étudié de près cette frivolité des lettres classiques au siècle où nous sommes, ont bien vu que le mal datait de plus loin. Il se montre déjà après le grand siècle; les écrivains, dès lors, ne sont plus que des écrivains. « Tous ces grands esprits (Tacite, Sénèque, Juvénal) voyaient bien le mal de la société romaine, et le proclamaient plus ou moins haut, dans la mesure de leur courage... Mais pas un n'indiquait le remède... Ils ne voyaient la postérité qu'en gens de lettres; ils s'inquiétaient à un certain point si elle les lirait, mais non comment on y vivrait; quelquefois tournant la tête vers le passé, jamais ne songeant à l'avenir, jamais n'en prononçant même le nom... Enfermés dans ce cercle sans issue, et ne pouvant ni ressusciter le passé, ni rendre le présent meilleur, ils avaient pris le parti de faire de la littérature sur tout et de tout, et de ne voir dans les affaires humaines que des sujets de livres : seulement ceux qui avaient un grand talent apportaient à cette occupation une gravité qui a souvent fait illusion sur la portée politique et philosophique de leur dessein [1]. »

Dans l'âge suivant, les grands talents mêmes disparaissent, et plus que jamais la littérature du paganisme devient un pur amusement de l'esprit, une distraction délicate de gens cultivés et désœuvrés. Elle en était là, au IVe siècle, surtout dans les Gaules. « Des grammairiens, des rhéteurs, de beaux esprits

[1] M. Désiré Nisard, *les Poètes latins de la décadence*, t. I, p. 467.

pédantesques, voilà où en était arrivée la littérature dans une des provinces les plus cultivées de l'empire. La grande inspiration tarissait; l'artifice du langage et de la pensée remplaçait la simplicité sérieuse de la poésie et de l'éloquence. Si la perfection du style se retrouvait encore, on l'employait pour en parer la dégradation universelle. A une telle époque, les lettres comme le monde avaient grand besoin que le christianisme parût[1]. »

Depuis quatre siècles déjà qu'il s'était levé sur le monde, il avait suscité une activité d'esprit immense, et créé toute une littérature, vivante et militante, dont, chose étrange, Ausone ne se doutait pas; il avait tout renouvelé dans le vaste champ des lettres : l'éloquence, la philosophie, l'histoire; il était en train de transformer l'art et la poésie : Paulin la pousse dans des voies nouvelles. Mais, fatale puissance de l'éducation et des préjugés! emprisonné dans son horizon de rhéteur, après Lactance, Arnobe, Tertullien, saint Cyprien, dans le siècle même des Hilaire, des Ambroise, des Jérôme, des Augustin, sans parler de tous ces beaux génies du christianisme oriental, Ausone n'a rien vu, rien entendu; les vieilles fables seules le charment; les procédés d'un art ingénieux, mais décrépit, le ravissent; superficiel, comme tous les rhéteurs, ce profond travail de régénération qui, par les idées, les croyances, les vertus chrétiennes, infuse, pour ainsi dire, un sang jeune

[1] M. Ampère, *Histoire de la littérature française avant Charlemagne*, t. I, p. 164.

au vieux monde, il ne le soupçonne même pas; ni les martyrs qui ont si visiblement vaincu, ni les moines qui commencent à s'emparer du monde, ni les barbares qui arrivent ne lui donnent à penser; ni ces grandes voix des apologistes qui ont fait voler en éclats les idoles et dépeuplé l'Olympe, ni ces puissants accents de l'éloquence chrétienne qui passionnent de grandes cités, ni ces querelles de doctrine qui remuent tous les plus hardis problèmes de la métaphysique, rien n'a indiqué au rhéteur aquitain le foyer de vie et de lumière, et par conséquent d'inspiration, où les lettres elles-mêmes doivent se retremper comme les âmes[1] : triste exemple du peu qu'il faut à certains hommes pour leur subsistance intellectuelle, et des prodigieuses offuscations que la vanité d'esprit et les habitudes d'école peuvent causer! Le christianisme, au moment même où il passe dans les lois, parce qu'il a passé dans les mœurs de la

[1] Un littérateur contemporain (*Études historiques et littéraires sur Ausone;* Demogeot, Bordeaux, 1837) a écrit : « La foi chrétienne elle-même était impuissante alors (au IV<sup>e</sup> siècle) pour créer un poète. Le christianisme ne pouvait devenir une poésie qu'après avoir été une religion; car ce qu'il y a d'inspirateur en lui ce ne sont pas les dogmes, mais le sentiment; c'est l'esprit, et non pas la lettre. Le Christ l'avait bien dit, et c'est vrai, dans la poésie comme dans la morale : « La lettre tue, c'est l'esprit qui « vivifie. » Que veut-il dire? et prétend-il renouveler la poétique si incomplète de Boileau sur « les ornements égayés » dont « la foi d'un chrétien » ne serait pas « susceptible »? Et qu'est-ce que cette distinction entre les dogmes ou la lettre, et le sentiment ou l'esprit du christianisme? Il est vrai que l'auteur de la thèse était bien jeune quand il écrivait ces lignes; si superficielles, c'est le moins qu'on en puisse dire.

meilleure partie de la société romaine, l'effleure à peine ; le paganisme demeure sa religion littéraire. Mais quand il demandait aux Muses de la Grèce de rendre aux Muses latines l'infidèle poète qui les désertait, il était trop tard : ceux qui sont morts sont morts ! L'esprit emportait Paulin vers la poésie de l'avenir.

Déjà quelques essais de cette poésie s'étaient produits, incertains et incomplets comme tout ce qui commence ; l'érudition a recueilli les noms de ces devanciers de Paulin, trop oubliés peut-être aujourd'hui. A l'exemple d'Ambroise, qui n'avait été poète qu'un moment, Paulin, poète toute sa vie, du moins jusqu'à son épiscopat, ouvre des voies inexplorées et fécondes ; c'est lui, nous le redisons, le vrai précurseur : d'autres, tels que Prudence et Prosper d'Aquitaine, viendront à sa suite : glorieux avant-coureurs de tant de poètes chrétiens, que le moyen âge sut comprendre et admirer, que la Renaissance, plus païenne qu'il n'eût fallu, eut le tort grave de négliger, et qu'il est temps enfin, dans notre siècle de réhabilitations historiques et littéraires, de venger d'injustes dédains, et, comme l'a si bien dit Ozanam, de replacer avec honneur debout devant l'école.

---

# CHAPITRE HUITIÈME

SULPICE SÉVÈRE IMITE PAULIN ET VEUT SE RETIRER AVEC LUI A NOLE. — EXHORTATIONS DE PAULIN A SULPICE SÉVÈRE DÉPART DE PAULIN POUR L'ITALIE

393-394

Mais pendant que ces oppositions mondaines murmuraient autour de Paulin, l'Église, nous l'avons dit, poussait un cri de joie et de victoire. L'Église, dès cette époque, formait sur toute la terre une sorte de patrie commune des âmes, dont tous les membres ressentaient les douleurs comme les joies. De même que la patrie antique applaudissait à une noble action d'un de ses fils, la patrie chrétienne se réjouissait de la gloire d'un de ses enfants. Quand on apprendra dans les Gaules, en Italie, en Afrique, Martin à Tours, Ambroise à Milan, Augustin à Hippone, qu'un consulaire, un poète, un patricien célèbre, Pontius Paulinus, a quitté le monde pour se retirer dans la solitude, et a distribué tout son bien aux pauvres, quand on le saura caché à Nole, auprès du tombeau d'un saint, ce sera, nous le verrons, un con-

cert de louanges. Paulin s'en défendra avec humilité. Mais ce dont il bénit Dieu avec reconnaissance, ce qui fut pour lui une douce compensation aux railleries et aux dédains, ce fut de voir le plus cher de ses amis, le jeune et brillant Sulpice Sévère, imiter son exemple, quitter le monde, et se donner tout entier au service de Dieu.

Il y a une étonnante et touchante similitude dans la destinée de ces deux hommes : tous deux de race patricienne, riches, illustres dès leur jeunesse, liés dès lors d'une tendre amitié, et arrachés tous deux aux enivrements de la vie mondaine par un même coup de la grâce de Dieu, celle qui jaillit des grandes douleurs. Ils demeurèrent naturellement, après leur conversion, et toujours, plus étroitement unis encore. Ce fut aussi peu à peu et par degrés que Sulpice Sévère fut amené à suivre l'exemple de Paulin. Tout d'abord, à l'encontre de ce monde de rhéteurs et d'hommes de plaisir qui l'entourait, et qui attaquait Paulin, lui, il admirait hautement le courage de son ami, sans se sentir encore celui de l'imiter, comblé qu'il était de tout ce qui enchante ici-bas. Mais Dieu, soudain, vint renverser l'édifice fragile de ce bonheur, en frappant le noble Gallo-Romain précisément dans celle qui en faisait pour lui le charme : la jeune femme qu'il avait épousée, et qu'il adorait, lui fut inopinément enlevée; Dieu cueillait cette fleur pour le ciel; et Sulpice Sévère n'avait un instant tenu cette coupe où Dieu a mis les pures affections et les profondes joies humaines, que pour

sentir douloureusement que, là même, au fond des meilleures et des plus saintes choses de cette triste terre, il y a une déception et un néant. Cette lumière, au milieu des ombres de ce grand deuil, fut pour lui révélatrice. Que faire? Se reprendre, comme la foule, à la vie vulgaire? se confier à ces choses qui venaient de le tromper si cruellement? faire succéder un autre amour à celui qu'il sentait toujours là, vivant, immortel, dans son cœur? Toutes les délicatesses de son âme répugnaient à ces pensées, et le généreux amour de Dieu s'offrait à lui comme un asile, non seulement pour sa douleur, mais aussi pour l'affection sacrée à laquelle il voulait rester fidèle à jamais. Paulin ne lui donnait-il pas un meilleur exemple? Il avait pris le bon parti, celui qui ne trompe point. Pourquoi ne pas faire comme ce noble ami?

Mais les résolutions qui demeurent, d'ordinaire ne sont pas celles qu'on prend soudainement, et sans de longues et profondes réflexions, accompagnées de luttes que Dieu seul sait, et qui font souvent couler ce que saint Augustin appelait le sang de l'âme. Une grande lumière, nous l'avons dit, brillait alors dans les Gaules, c'était saint Martin : soit que Paulin, qui avait eu le bonheur de mériter son amitié, eût confié à Sévère ce qu'il lui devait, soit que la réputation de Martin eût suffi pour attirer vers lui Sévère, tandis qu'il agitait avec lui-même les pensées nouvelles que le coup dont il avait été frappé amenait en son esprit, l'idée lui vint d'aller trouver, dans son monastère de

Marmoutier, le grand thaumaturge. Martin accueillit l'ami de Paulin comme il eût accueilli Paulin lui-même, et, avec cette intuition que Dieu donne aux saints, devinant cette âme et voulant la gagner, il eut pour lui les plus délicates attentions, au point que, dérogeant à ses habitudes austères, il voulut bien l'admettre à sa table; ce qu'il ne faisait pour aucun séculier, quel qu'il fût; il alla plus loin dans son humilité et sa charité, et Sulpice Sévère a raconté avec émotion comment il fallut qu'il permît au saint de lui verser l'eau sur les mains, et le soir de lui laver les pieds : « Dominé, a-t-il écrit dans sa Vie, par l'autorité qui était en lui, j'aurais cru pécher que de lui désobéir[1]. » L'homme de Dieu ne l'entretint que de la vanité des choses de ce monde, et du grand exemple que venait de donner Paulin. Il en était dans l'enthousiasme. « Quelle victoire de l'Évangile! s'écriait-il; voilà un homme qui possédait d'immenses richesses, et qui les a foulées aux pieds pour servir Jésus-Christ. Quel exemple il donne aux hommes de notre temps ! En voilà un enfin qui a le courage de pratiquer à la lettre les conseils évangéliques. Heureux notre siècle, ajoutait-il, d'avoir vu cette merveille de foi et de courage chrétien ! C'est lui qu'il

[1] Credi non potest qua me humilitate, qua benignitate susceperit. Miserum me (pene non audeo confiteri) quem sancto convivio suo dignatus est adhibere; aquam manibus nostris ipse obtulit; ad vesperam autem ipse pedes nobis abluit; nec reniti aut contraire constantia fuit, ita auctoritate illius oppressus sum. (Sulp. Sev., *Vita Martini,* c. XXVI.)

faut suivre, c'est lui qu'il faut imiter[1]. » Comment Sévère aurait-il pu résister à de telles paroles, appuyées sur de tels exemples ?

Du fond de l'Espagne, d'ailleurs, Paulin songeait avec sollicitude à cet ami si cher, et suivait avec anxiété tout le travail de Dieu en lui. Que devenait-il ? Il n'était pas sans doute de ceux qui lui avaient tourné le dos ; mais Paulin désirait plus pour cette âme qu'il aimait, et qu'il savait capable de grandes choses. Il ne voulait rien moins que l'entraîner à sa suite. Mais lui y songeait-il, à cet âge où le monde n'a rien perdu pour un jeune cœur de ses enchantements ? Paulin l'espérait, mais aussi il craignait[2]. Malheureusement, nous n'avons pas leur correspondance de ce temps-là, qui dut être fort active, car les messagers ne mettaient que huit jours à franchir l'espace qui les séparait. Nous ignorons ce que Paulin put lui écrire quand il le sut frappé dans son affection la plus chère ; nous savons seulement que de Barcelone, où il avait fixé en dernier lieu sa résidence, et avant l'ordination dont nous avons parlé, Paulin lui avait écrit une lettre pressante[3], qui mal-

[1] Illustris viri Paulini exemplum ingerebat, qui, summis opibus abjectis, Christum secutus, solus pene his temporibus evangelica præcepta complesset ; illum nobis sequendum, illum clamabat imitandum ; beatumque esse præsens sæculum tantæ fidei virtutisque documento. (Sulp. Sev., *Vita Martini*, c. XXVI.)

[2] Sollicito et optanti mihi, nec aliter de te, imo de Deo credenti. (Epist. I, *ad Severum*.)

[3] Nos modo in Barcinonensi, ut ante scripseram, civitate consistimus. (Epist. I, *ad Severum*.)

heureusement est perdue, dans laquelle, sans doute, il ne manquait pas de tirer de son veuvage prématuré un nouvel et puissant argument. Il ne resta pas longtemps dans l'incertitude. Sévère avait enfin pris son parti; il s'était décidé à renoncer au barreau et au monde, à se débarrasser de ses richesses, et à embrasser la vie retirée, pauvre et pénitente. Il ne vendit pas ses biens, comme Paulin, mais il en fit donation à l'Église, ne s'en réservant que l'usufruit [1], et, quittant Toulouse, il se retira, avec sa belle-mère Bassula, et quelques amis et affranchis, qui formèrent ce que Paulin appelait plus tard son Église domestique, à Élusone, puis à Primuliacum [2]. Il pouvait avoir trente ans.

Aussitôt tous les étonnements, toutes les colères qui avaient éclaté à la conversion de Paulin, assaillirent Sulpice Sévère. Jeune, ardent, éloquent, il prit la plume pour se défendre, et défendre avec lui Paulin, qu'on enveloppait dans le même blâme. Ces luttes ne l'ébranlaient pas, mais elles lui étaient amères. Ce sentiment perçait dans la lettre où il annonçait à son ami sa conversion, et en même temps lui faisait savoir qu'il était résolu de le suivre à Nole. Combien Paulin dut tressaillir en apprenant de telles nouvelles! Nous avons la réponse qu'il fit

[1] Epist. XXIV, *ad Severum.*

[2] L'itinéraire de Bordeaux à Narbonne place Elusa ou Elusone (aujourd'hui Eause) à douze lieues environ de Toulouse, et à treize de Carcassonne. La vraie position de Primuliacum est demeurée incertaine.

à cette lettre [1]; c'est la première de cette longue correspondance où Paulin répandra les trésors de son génie et de son cœur, et qui nous permettra de pénétrer si avant dans son âme. Les lettres étaient alors non pas seulement une correspondance, mais une forme de composition très cultivée. Il y en avait de grands modèles : Cicéron, Pline, Sénèque. Les rhéteurs de ce temps, Ausone, Symmaque, en ont écrit un grand nombre; les grands génies chrétiens, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin; en Orient, saint Chrysostome, en ont fait un fréquent usage. Destinées à la publicité, car on les faisait courir de mains en mains, si elles n'ont pas toujours le charme d'un épanchement intime, elles n'en sont quelquefois que plus précieuses pour l'histoire du temps; et elles attestent de plus l'actif mouvement d'esprit et la rapide communication des idées à cette époque. Quelquefois les plus hautes questions de doctrine y étaient débattues. Pour Paulin aussi, les lettres sont une œuvre littéraire très soignée, et la préoccupation de bien dire ne l'abandonne pas. Quelques-unes de celles qu'il nous a laissées sont de véritables traités. C'est par là, par ces compositions rapides, d'une diffusion facile, et dont on faisait collection [2], qu'il a agi sur son siècle; avec les poésies dont nous avons parlé et celles dont nous parlerons encore, c'est tout ce qui nous reste de lui; et il ne nous en reste que cinquante-deux; celle qu'il écrivit alors à Sulpice Sévère, et qui

[1] Post illas litteras quibus rescripsisti. (Epist. I, *ad Severum.*)
[2] Epist. XLI, *ad Sanctum.*

se ressent de la ferveur de son ordination récente, n'est pas une des moins élégantes ni des moins éloquentes : il y garde moins de ménagements que quand il répondait à Ausone; c'est le langage d'une foi sûre d'elle-même, et qui ne tremble pas; on pourra y remarquer aussi que déjà l'Écriture sainte y coule à pleins bords.

Après un cri de joie sur la conversion de son ami : « Que vous me causiez, ajoute-t-il, de sollicitudes! Je le souhaitais, et je l'espérais bien de vous, ou plutôt de Dieu; mais enfin, vous venez de me l'apprendre : vous avez augmenté vos trésors célestes en vous déchargeant de ce poids des choses terrestres; au prix de ces fragiles richesses, vous avez acheté et le Ciel et le Christ; et vous avez été vraiment *intelligent sur l'indigent et le pauvre*, vous avez vu en lui le Christ, comme en effet il y est, ainsi qu'il nous l'a enseigné. Vous avez cru que quand on couvre, quand on nourrit le pauvre, quand on lui prête par charité, c'est au Christ lui-même qu'on le fait [1]. »

Admirables paroles, nous n'avons pas besoin de le dire, et qui nous donnent la clef de ces sublimes dépouillements, de ces vies héroïques. Nous sommes familiarisés aujourd'hui avec ces grandes idées sur

[1] Indicasti augmentum patrimonii in cœlestibus, quod salubriter præsentium onerum decoctione fecisti; fragilis substantiæ pretio Cœlum Christumque mercatus es; vere *intelligens super egenum ac pauperem,* quem in Christo esse, et in quo Christum, ut ipse docuit, tegi, pasci, fenerari credidisti. (Epist. I, *ad Severum.*)

l'emploi des richesses, sur l'identification du malheureux avec Jésus-Christ, et ce que Bossuet appelait éloquemment « l'éminente dignité du pauvre ». Mais c'était pour le monde païen une grande nouveauté; et combien féconde! La régénération morale du vieux monde, toute une législation, toute une civilisation nouvelles, devaient en sortir un jour.

De telles idées valaient bien qu'on bravât pour elles les ignorants dédains des païens aveugles et des chrétiens légers. Aussi Paulin, qui avait conscience de ce que son ami et lui faisaient, ne veut pas qu'on s'abaisse à les justifier contre les vaines récriminations des hommes du siècle :

« Que le Christ soit une odeur de mort pour ceux qui doivent périr, pour ceux à qui la croix et l'humanité du Dieu fait homme sont un scandale et une folie; mais pour nous qui croyons, qu'il soit une odeur de vie. Non, cher ami, ne laissons pas chanceler nos pieds dans les voies du Seigneur, dans le chemin étroit, pour de profanes et vaines paroles qu'on murmure autour de nous : les saintes Lettres nous disent assez ce que nous devons penser de ces gens-là et de nous. Fermez donc vos oreilles, frère, *bouchez-les avec des épines*, contre leurs discours qui sont les épines et les flèches du Jaloux[1]. *Mais vous, ô homme de Dieu, détournez-vous de ces hommes;* ne faites pas hommage à leur sagesse en vous mettant en peine de leur rendre raison. Vous

[1] *Zabulum*, mot de la latinité gauloise, dérivé, ainsi que *diabolus*, qui a prévalu, du grec διαβάλλω, j'accuse, je poursuis.

savez bien que le principe de la sagesse c'est vous qui l'avez, vous qui craignez Dieu. Ils traitent votre conduite d'insensée; mais vous savez bien que vous faites l'œuvre de Dieu et que vous suivez les conseils de Jésus-Christ. Souvenez-vous que *Dieu a choisi les insensés de ce monde pour confondre les sages, et que cette folie divine est plus sage que toute leur sagesse.* »

Mais cette fierté si légitime ne fait pas oublier à Paulin les sollicitudes de la charité. Condescendons quand il le faut; mais sachons nous résigner aussi aux séparations nécessaires : « Vous vous donnez de la peine, m'écrivez-vous, pour défendre votre conduite et la mienne. Il faut faire ici une distinction. Un homme vient-il à vous avec un désir sincère de connaître la vérité, et en avouant son ignorance : jetez en lui la bonne semence de la foi. S'il vous entend, vous aurez gagné une brebis au Christ. Sinon, fuyez-le, repoussez son entretien et sa présence, de peur que si votre foi ne le peut guérir, son incroyance ne vous soit préjudiciable. Il faut couper la main qui est devenue un embarras, arracher l'œil qui au lieu de nous éclairer nous enténèbre. Ne craignons pas, souhaitons plutôt l'inimitié de ces hommes dont les outrages seront la grande matière de nos récompenses. *Le disciple*, a dit le Sauveur, *n'est pas plus que le maître; s'ils l'ont persécuté, ils nous persécuteront aussi*. Que nous importe la faveur d'un monde que déteste Jésus-Christ? *Si vous étiez du monde*, a-t-il dit, *le monde aimerait ce qui est à lui*. Vous

qui cherchez à rendre raison aux hommes, et à des hommes qui n'ont pas notre foi, que voulez-vous donc? Leur plaire? Mais leur plaire, c'est déplaire à Jésus-Christ. »

Avec quelle énergie Paulin a pris son parti! comme il est fixé sur la valeur de ces oppositions et de ces critiques mondaines! des hauteurs de sa foi comme il s'en désintéresse et s'en rit!

« Laissons-les donc jouir de leurs voluptés, de leurs dignités, de leurs richesses, si toutefois ils peuvent dire qu'ils les possèdent, eux qui aiment mieux les avoir là où nous ne sommes qu'un jour, que là où nous serons à jamais. Qu'ils gardent leur sagesse, leur félicité, et qu'ils nous laissent notre folie, comme ils disent, et notre pauvreté : qu'ils soient riches dans le siècle autant qu'ils sont indigents de Dieu. D'eux il est écrit : *Les riches ont été dans l'indigence et ils ont eu faim;* mais c'est de nous qu'immédiatement après il est dit : *Quant à ceux qui cherchent le Seigneur, aucun bien ne leur manquera.* »

Mais il faut que cette vertu se soutienne et soit conséquente avec elle-même; c'est alors qu'elle se sent forte, et qu'elle l'est réellement :

« Soldat de Jésus-Christ, prenez les armes de l'Apôtre, *le casque du salut, la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le glaive de la vérité, la vertu de l'Esprit-Saint,* et debout sous ces armes célestes, *éteignez les traits enflammés de l'ennemi. Combattez le bon combat, achevez votre course; elle vous attend*

*cette couronne que le juste Juge réserve à ceux qui appellent son avènement.* »

Surtout il faut persévérer; là est la pierre de touche. Reculer et déchoir, faiblesse et contradiction misérable :

« Gardez-vous des faux frères, et ne permettez pas à ces sages réprouvés de dire en vous raillant : *Cet homme a commencé de bâtir, mais il n'a pu achever.* Pour éviter un tel malheur, ne comptons pas sur nous-mêmes et sur nos forces, mais sur la miséricorde et la vertu de Dieu [1]. Le Tout-Puissant est assez fort pour achever en nous son œuvre, et après avoir jeté les premiers fondements de l'édifice, y mettre le couronnement. Les Apôtres eux-mêmes ont tremblé devant la grandeur de cette œuvre; mais il a daigné leur dire : *Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu.* Rien n'est impossible à qui a mis en lui sa confiance. »

C'est ainsi, par ce langage d'une foi magnanime, que Paulin tout à la fois tempérait les ardeurs polémiques du jeune Sévère, et l'affermissait dans la voie du renoncement et du dépouillement où il venait de s'engager. *La victoire par laquelle nous triomphons du monde,* dit l'Apôtre, *c'est notre foi.* Les saints ont remporté cette victoire. Savoir par quelles pensées, par quelles clartés, par quelles certitudes, l'entendre de leur bouche même, le constater dans leur correspondance intime, rien n'est plus capable, assuré-

[1] Nous reviendrons sur cette parole de Paulin, quand nous aurons à parler du pélagianisme.

ment, de nous ranimer, nous, fils des saints, mais fils affaiblis, dégénérés, dans les sentiments et les vertus qui pourraient encore faire voir à un monde qui en a tant besoin des âmes fortes, de grands chrétiens.

Paulin terminait sa lettre en racontant à Sulpice Sévère son ordination inattendue aux dernières fêtes de Noël, et il insistait sur la condition qu'il y avait mise, de ne pas être attaché à l'Église de Barcelone, et de rester libre d'exécuter le dessein qu'il méditait, et auquel Sulpice Sévère, nous l'avons dit, voulait alors s'associer. « Venez donc, lui disait Paulin; ensemble nous nous consolerons dans les paroles du Seigneur, ensemble nous travaillerons à nous avancer dans le bien : vous savez combien est agréable au Seigneur *le frère qui aide son frère.* » Mais calculant que les dernières dispositions à prendre avant de quitter définitivement l'Espagne pourraient le mener jusqu'à Pâques, et même au delà, il ajoutait: « Venez pour les fêtes de Pâques, ou tout au moins après; mais plutôt avant; nous les célébrerons ensemble, et vous pourrez me voir officier solennellement. Les Pyrénées ne sont pas infranchissables; ce qu'elles ont de plus effrayant, c'est leur nom, et le messager qui m'a apporté votre lettre, et qui vous rapportera la mienne, vous dira qu'il n'a mis que huit jours d'Élusone à Barcelone. D'ailleurs, ajoutait Paulin, si vous aimez votre ami, la distance sera toujours courte; si vous ne l'aimez pas, toujours trop longue. »

Cette lettre a été certainement écrite au commencement de l'an 394; la fête de saint Félix tombait le 14 janvier; cette année-là, pour la première fois, Paulin la célébra par une poésie qui ouvre la série de ces *Natalia*, qu'il ne manquera jamais, jusqu'à son épiscopat, de chanter en l'honneur du saint. Il y exprime l'impatience où il était, ainsi que Therasia, d'aller se fixer à Nole :

« O père, ô maître, exaucez vos serviteurs, tout indignes qu'ils en sont. Puissent-ils enfin se reposer dans cette retraite qu'ils appellent de tous leurs désirs, là où vous reposez vous-même, y célébrer vos fêtes, vous y adresser leurs prières au pied de vos autels, et se mêler, heureux, aux joies bruyantes de ce beau jour.

« N'avons-vous pas été assez punis de vivre tant d'années loin de vous, bien que nos cœurs fussent près de vous toujours. Il est temps que nos vœux s'accomplissent : aujourd'hui, enfin, quoique bien tard, ayez pitié de vos enfants. Et à travers ces vastes pays et ces flots des mers qui nous séparent, ouvrez-leur des routes faciles; écartez tout ennemi; renversez toute barrière; si c'est la route de terre qu'ils choisissent pour aller à vous, soyez-leur un compagnon fidèle; si, confiant en votre protection, ils affrontent l'abîme, donnez-leur de voguer sur une mer tranquille, envoyez à vos amis des vents amis; portez-les, avec le Christ pour pilote, aux rivages de la Campanie; aussitôt vous les verrez accourir à votre sanctuaire, et que ce soit là pour eux le port.

C'est là qu'ils veulent porter le joug heureux, le doux fardeau de votre culte, veiller à votre temple; le matin, le décorer; le soir, faire la garde à sa porte; et dans ces pieux devoirs couler le reste de leurs jours. »

Les inquiétudes dont Paulin témoigne ici, s'expliquent par la situation politique de l'Italie et des Gaules : c'était au moment où Théodose, pour venger le meurtre du jeune Valentinien, se disposait à sa seconde expédition en Occident, et menaçait Arbogast et Eugène : tout était plein des préparatifs de la lutte prochaine; les gens de guerre sillonnaient les routes; le tyran, qui avait adopté une politique toute contraire à celle de Valentinien, favorisait le paganisme; l'avenir était plein d'incertitudes. Et cependant Paulin ne voulait pas différer.

Après les fêtes de Pâques, en effet, la longue affaire de la vente de leurs biens étant à peu près terminée [1], Paulin et Therasia franchirent les monts, disant un adieu éternel à cette Espagne, où ils venaient de passer quelques années si décisives, marquées de tant d'épreuves et de grâces de Dieu. Ils prirent leur route par la Gaule méridionale, où ils avaient aussi des possessions; malheureusement Sulpice Sévère, qui était tombé malade, ne put partir avec eux; mais il promit de ne pas tarder et de les rejoindre aussitôt que sa santé le permettrait :

[1] Nous mettons cette restriction à cause de la lettre et du poème à Jovius, dont nous parlerons ci-dessous.

c'est sur lui plus tard que Paulin comptera, nous le verrons, pour surveiller les intérêts qu'il eut pendant un certain temps encore dans ces provinces; ils s'embarquèrent ensuite à Narbonne, et après une traversée assez pénible, pendant laquelle Félix veilla sur eux, ils abordèrent, non pas à Ostie, comme il eût été naturel, mais plus au nord, Paulin ayant le plus vif désir de revoir saint Ambroise.

L'ami, le père de Gratien et de Valentinien, n'avait pas voulu rester dans sa ville épiscopale, où il eût été sans cesse en face de l'usurpateur; il avait quitté Milan et se trouvait à Florence : c'est là que Paulin le revit; il rencontrait enfin une âme qui pouvait le comprendre. Grande fut la joie du saint évêque; il ne pouvait assez applaudir au généreux sacrifice des deux époux, au magnifique exemple qu'ils donnaient à cette aristocratie romaine, encore si aveuglée de paganisme et si orgueilleuse de ses richesses et de ses dignités. Il eût voulu fixer Paulin auprès de lui et l'attacher à son Église; Baronius a même pensé qu'il songea un instant à en faire son successeur. Et certes, il fallait que l'attrait qui l'entraînait au tombeau de saint Félix fût bien fort pour qu'il pût résister à la séduction qu'un évêque tel qu'Ambroise devait exercer sur un homme tel que Paulin. Tout fut inutile; mais Ambroise voulut au moins, comme il n'appartenait à aucune église, se faire à lui-même l'honneur de le compter parmi ses prêtres, de telle sorte qu'en quelque lieu qu'il vécût, il dût se considérer comme faisant partie du clergé

de Milan. Et quand Paulin et Therasia eurent pris congé de lui, il ne put contenir dans son âme l'admiration où il était, et il en écrivit à un évêque de ses amis, Sabinus, de Placentia, en ces termes :

« Que viens-je d'apprendre ! Paulin d'Aquitaine, que nul n'égale par la splendeur de sa naissance, a vendu tous ses biens, ceux de sa femme comme les siens propres, pour les verser dans le sein des pauvres, et d'opulent devenu pauvre lui-même, comme délivré d'un pesant fardeau, maison, patrie, famille, il quitte tout, pour se donner sans réserve au service de Dieu. On dit qu'il a choisi la petite ville de Nole, pour y achever sa vie, loin du tumulte du monde. Sa femme n'a pas voulu rester en arrière de cette vertu et de ce généreux projet; elle suit son mari, et, contente du petit coin de terre qu'il possède à Nole, elle va chercher là les consolations de la charité et de la piété. N'ayant pas d'enfants, ils ont voulu se donner pour postérité leurs bonnes œuvres. Mais quand les patriciens vont l'apprendre, que diront-ils? Un homme d'une telle naissance, d'une telle famille, de tant d'éloquence et de génie, déserter le sénat, et interrompre la succession d'une noble race, c'est intolérable. Ces hommes qui raseront leurs sourcils et leurs cheveux pour assister aux mystères d'Isis [1], si un

[1] « Les preuves de la présence de la religion égyptienne à Rome sont nombreuses. Elle pouvait, comme l'art des Égyptiens, y avoir pénétré par l'intermédiaire des Étrusques... Cette religion singulière frappa et attira de bonne heure l'imagination

chrétien, pour suivre plus fidèlement les inspirations de sa foi, change son habit[1], ils crieront que c'est une chose indigne. Voilà bien les hommes! Tout pour le mensonge, rien pour la vérité. Qui parmi eux réfléchit à cette parole divine : *Celui qui rougira de moi devant les hommes, à mon tour je rougirai de lui devant mon Père qui est dans les cieux*[2]*?* »

De Florence, Paulin se rendit à Rome; il y avait dix ans qu'il l'avait quittée : le sénateur, le consulaire y reparaissait prêtre et moine; pour la première fois les patriciens voyaient sur les épaules d'un homme la bure monastique à la place de la pourpre et du laticlave. Saint Ambroise ne se trompait pas, les hommes comme Symmaque et le pontife Albinus ne dissimulèrent pas leur mépris : mais les sénateurs chrétiens, tels que Macarius, Pammachius, le gendre de sainte Paule et l'ami de saint Jérôme, faisaient éclater leur joie, et comblaient Paulin et Therasia de leurs respects. Marcella, Fabiola, toute la société de l'Aventin, étaient dans l'enthousiasme; les prêtres les plus distingués,

grave des Romains... Les zélateurs du culte égyptien formèrent à Rome un parti assez nombreux pour que tantôt on voulût le détruire, que tantôt on se résignât à lui céder. En dépit des proscriptions plusieurs fois renouvelées qu'il subit, ce culte était difficile à extirper; car on le retrouve encore chez les paysans de la Gaule au IV^e siècle. » (Ampère, *l'Empire romain et Rome*, t. II, p. 309.)

[1] Paulin, comme nous l'avons dit plus haut, avait donc pris l'habit de moine.

[2] Epist. *ad Sabinum*.

Domnio, fidèle ami de Jérôme, Anastasius, le futur successeur du pape régnant, en un mot, tout ce qui avait constitué autrefois le parti de Jérôme, et aussi du pape Damase, faisaient à Paulin l'accueil le plus empressé.

Est-ce là ce qui suscita, dans la partie du clergé romain qui s'était montrée autrefois si ennemie de Jérôme[1], envers cet étranger venu du pays du pape Damase, et dont la situation dans l'Église ne laissait pas que d'être assez singulière, des sentiments tout contraires et des ombrages dont le pape Sirice lui-même, on regrette de le constater, ne sut pas assez se défendre[2]? De fait, et après huit ans, les haines qui avaient poursuivi Jérôme n'étaient pas encore assoupies. Il faut se souvenir aussi, pour expliquer la conduite du pape Sirice, des compétitions ardentes et sanglantes qui s'étaient produites au sujet du souverain pontificat, au moment de l'élection de son prédécesseur : les partis dans Rome étaient loin d'avoir désarmé. Il ne faudrait donc pas accuser de mesquins sentiments un pape qui, sans doute, ne fut pas dans cette circonstance assez en garde contre l'intrigue, mais qui n'avait cependant pas une âme médiocre : témoin la réelle énergie qu'il déploya contre le priscillianisme en Espagne, contre Jovinien et ses partisans à Rome, et qui fut un gardien et un restaurateur zélé de la discipline. Paulin

[1] Romæ zelotyporum incendia clericorum. (*Ad Severum*, Epist. v.)

[2] Urbici papæ superba discretio. (*Ibid.*)

avait été d'un coup ordonné prêtre : c'était contraire à toutes les règles, à celles posées par le pape Sirice lui-même. Assurément, Paulin n'en était pas responsable; mais là surtout peut-être, dans ce qu'avait eu d'insolite son ordination, et dans ce qu'avait aussi d'exceptionnel sa situation vis-à-vis de Therasia, plus encore que dans d'ombrageuses craintes, se trouve, selon Baronius, l'explication de la froide réserve du pape Sirice à l'endroit de Paulin, et des intentions qu'on lui supposait faussement de ne pas l'admettre à sa communion.

Paulin ne parle de ces misères qu'avec une grande douceur et sans amertume aucune, bien que sa nature droite et noble les ait péniblement ressenties. Pour couper court à tout, et enlever à la malveillance tout prétexte, sachant que le meilleur moyen de la désarmer c'est de lui soustraire son objet, plus désireux que jamais de repos, de solitude et de silence, il se hâta de quitter Rome, et d'aller s'enfermer enfin sous le beau ciel de la Campanie, où l'attendait un meilleur accueil dans cette retraite tant désirée.

# CHAPITRE NEUVIÈME

PAULIN EN CAMPANIE. — LE TOMBEAU DE SAINT FÉLIX
HISTOIRE DU SAINT

394

La Campanie, *Campania læta,* comme l'appelle Paulin[1], est assurément de toutes les contrées de cette riante et molle Italie la plus molle et la plus riante. Abritée par les Apennins, baignée par la mer Tyrrhénienne, célèbre par ses beaux golfes et ses doux rivages, offrant tour à tour aux regards des plaines d'une fertilité sans pareille, et des collines pittoresques où croissent l'olivier, le figuier, le citronnier, des vignes fameuses; les horizons les mieux faits pour le plaisir des yeux; les plus riches produits du sol sous l'azur du plus beau ciel : telle est la Campanie. Comment n'eût-elle pas été un lieu de plaisirs? Les délices de Capoue sont célèbres; on sait ce qu'elles coûtèrent à Annibal; les riches Romains avaient couvert toutes ses côtes, de Baïes à Cumes

[1] *Natale* III.

et à l'île de Caprée, de leurs villas délicieuses, dont les ruines attestent encore l'opulence de ceux qui les habitaient autrefois; c'était là surtout que la vie païenne étalait ses prestiges, et le luxe romain toutes ses recherches : Bacchus et Vénus y avaient partout des temples. Des six villes principales qu'on y admirait [1], Naples, Capoue, Cumes, Baïes, Pouzzoles et Nole, celle-ci était sinon l'une des plus importantes, du moins des plus agréables et des plus délicieusement situées.

En effet, Nole n'est pas une de ces vieilles cités d'Italie posées, comme un nid d'aigle, au sommet d'un mont, et que le poète de Rome a si bien décrites d'un mot :

> Tot congesta manu præruptis oppida saxis [2].

Elle est assise, comme Capoue, dans la plaine; une enceinte circulaire, garnie de tours, l'entourait autrefois :

> Campo Nola sedet, crebris circumdata in orbem
> Turribus [3].

Les murailles et les tours sont tombées, mais il lui reste son horizon incomparable; elle est là, au centre d'un immense demi-cercle de montagnes, ouverte seulement du côté de l'Occident. Si on regarde vers l'Orient, la longue ligne de sommets bleuâtres qu'on

1 Bis ternas Campania læta per urbes.
(*Natale* III.)

2 *Georg.*, lib. II.

3 Silius Italicus, *Guerres puniques*, liv. XII.

voit se prolonger à droite et à gauche, du nord au sud, et s'enfuir vers l'Apulie, c'est l'Apennin, *Pater Apenninus*, aux cimes presque toujours neigeuses; la plus haute est le mont Abella, situé tout à fait au nord de Nole; de cette grande ligne se détache un petit groupe de mamelons ondulés, verdoyants, qui viennent mourir, pour ainsi dire, au pied de Nole, dont cependant plus d'un mille encore les sépare; entre ces mamelons et les montagnes, court et s'infléchit gracieusement vers le midi une autre chaîne de collines plus élevées que les mamelons, mais moins âpres que les Apennins, et que termine avec grandeur le Vésuve, assez proche de Nole pour qu'on en puisse contempler la majesté, assez éloigné pour qu'on n'ait pas à en redouter les colères. Naples et la mer sont au delà, vers le couchant, mais on ne les voit pas.

La plaine au milieu de laquelle est située la ville de Nole est des plus fertiles; on dirait un grand jardin; ces champs produisent un blé superbe, et ces champs aussi sont des vignes, cultivées à la manière antique, mariées aux ormeaux dont la campagne est parsemée, et se suspendant avec grâce d'un arbre à l'autre, sans que l'ombre ni des pampres, ni des arbres, auxquels on ne laisse d'ailleurs que peu de feuillage, nuise aux moissons. C'est toujours la terre chantée par Virgile :

Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos;
Illa ferax oleæ est; illam experiere colendo
Et facilem pecori et patientem vomeris unci :

Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo [1].

Néanmoins cette contrée fortunée a ses fléaux; sans parler du Vésuve, le mont Abella, moins célèbre, dit un historien de Nole [2], parce qu'il cause moins de ravages, a cependant ses menaces aussi : de ces hauteurs se précipitent soudain des torrents capables de tout emporter; mais les mamelons dont nous avons parlé, et qui partent du pied de l'Abella, les arrêtent, les répandent dans les vallées, et les portent d'un cours plus doux dans la plaine. Il y a eu cependant de temps en temps à Nole des inondations terribles. Paulin aura lui-même à redouter ce fléau; mais Félix saura l'en préserver. Quant à la température du pays, elle est assez douce, même en été; car tandis que la haute montagne du Vésuve abrite la plaine contre les ardeurs du soleil, de fraîches brises qui viennent du mont Abella les tempèrent encore plus.

Il paraît que Nole doit son origine à une colonie grecque; la population latine plus tard y domina. Cette ville compte aujourd'hui environ dix mille habitants; malgré les exagérations de son historien [3], elle n'a jamais dû en contenir beaucoup plus; elle n'avait pas de faubourgs, et l'enceinte de ses murailles lui défendait tout développement. Ce nom de

[1] *Georg.*, lib. II.

[2] Ambroise Léo, célèbre érudit du XVIIe siècle.

[3] Ambroise Léo prétend qu'elle a compté jusqu'à 50,000 habitants.

Nole, du reste, n'était pas sans gloire parmi les cités italiennes; car ce fut là, l'histoire ne l'a pas oublié, que la fortune revint aux Romains alors que pour la première fois depuis les désastres de Cannes le consul Marcellus battit Annibal sous ses murs [1]. C'est à Nole peut-être qu'était né et qu'était certainement venu mourir le premier empereur de Rome, Auguste, avec cette ironie célèbre sur les lèvres : « Mes amis, ai-je bien joué mon rôle ? » Paulin y arrivait avec de bien autres pensées. Quand il n'eût été guidé que par son instinct de poète, il n'eût pu trouver pour la retraite qu'il cherchait un lieu mieux choisi que cette délicieuse contrée et cette ville paisible, protégée par ce rempart sacré de Rome contre les invasions, comme elle l'était par son heureux site contre les éruptions du volcan qui la menace de loin et les orages de la mer plus lointaine encore. Les hommes peuvent abuser pour leurs plaisirs des beautés de la nature, mais les âmes religieuses s'en servent pour s'élever à Dieu, et on a remarqué souvent combien les saints les plus austères aimaient à donner un splendide horizon terrestre à leur vie détachée de la terre, comme pour mieux contempler de là le ciel, et avec quelle exquise poésie sont en général posés les vieux monastères. Mais le grand attrait de Nole pour Paulin, nous le savons déjà, c'était le tombeau de saint Félix.

[1] Ce qui a fait dire à Silius Italicus :

Pœnoque impervia Nola.
(*Guerres puniques*, liv. XII.)

Il est temps que nous disions enfin au lecteur ce qu'était ce glorieux saint Félix. Il ne faut pas le confondre ni avec saint Félix premier évêque de Nole et martyr, dont le tombeau, illustre aussi, était dans Nole même, là où s'élève aujourd'hui l'église épiscopale; ni avec un autre saint Félix, martyrisé avec son compagnon Adauctus; ni enfin avec un saint prêtre de Rome du même nom [1], quoique le saint dont nous parlons eût aussi une église à Rome, sur le mont Pincio [2] : nous le connaissons surtout par saint Paulin, qui a recueilli sur place les souvenirs encore vivants dans les mémoires, ces traditions qui s'attachent comme une auréole à la mémoire des saints d'un pays, et qui a peut-être aussi consulté des documents aujourd'hui perdus; c'est dans les récits de Paulin que les hagiographes postérieurs ont tous puisé. Nous nous garderons bien, sous prétexte de critique, et d'ailleurs tous les moyens de critique, dans un sens ou dans l'autre, font ici défaut, de dépouiller cette vie des miracles dont la poésie de Pau-

1 Il y a, du reste, un grand nombre de saints de ce nom : rien que dans les six premiers mois de l'année, les Bollandistes en ont relevé plus de cent dans les vieux martyrologes.

2 De là son surnom de *in Pincis :* à moins que le lieu de sa sépulture n'ait aussi été appelé de la sorte, peut-être, comme le dit Remondini, parce qu'il avait appartenu à la *gens Pincia.* Mais prétendre, avec le même Remondini, que c'est saint Félix de Nole qui a donné son nom à l'ancienne porte Collatine, appelée déjà du temps de Procope Pinciana, et à la colline voisine, aujourd'hui le Pincio, c'est se montrer plus zélé qu'il ne convient pour la gloire de ce saint. Ce nom vient à la colline et à la porte voisine de la *gens Pincia,* qui avait là ses jardins.

lin l'a entourée, alors même que quelques-unes des traditions répétées avec foi et amour par le poète [1] paraîtraient ressembler, en certains détails secondaires, à ces efflorescences que l'imagination populaire ajoute quelquefois aux faits les plus authentiques. La légende, qui s'appuie d'ordinaire sur un fond vrai, est une part de l'histoire : et, du reste, n'a-t-elle pas, selon un mot de M. de Montalembert, « un autel dans le plus beau des temples, dans le cœur du peuple ? »

Saint Félix était né à Nole, mais son origine était étrangère ; il venait de cet Orient, d'où la lumière évangélique était partie et avait rayonné sur le monde : nulle origine, dit Paulin, ne convenait mieux à cet apôtre de sa cité [2]. Son père était un vétéran des armées romaines que le sort des guerres avait amené en Campanie, et qui était venu finir ses jours à Nole, opulent et tranquille. Félix avait un frère, auquel il abandonna l'héritage paternel, préférant aux richesses périssables les vrais et solides biens [3] ; et dès ses plus jeunes années il se consacra au service de Dieu. Il commença par les degrés inférieurs du sanc-

1 Ut seris antiqua minoribus ætas
Tradidit. (*Natale* VI.)

2 Ex Oriente genus; nec enim magis altera tellus
Felicis patriam decuit...
Ut nobis esset pia vena fidei. (*Natale* IV.)

3 Ille caduca
Maluit, hic solida...
Seseque a puero pia mens cœlestibus edens,
Instituit servire Deo. (*Ibid.*)

tuaire, lecteur d'abord, puis exorciste, et déjà redoutable aux esprits mauvais, prêtre enfin; le vieil évêque de Nole, Maxime, dont il était la gloire et l'appui, l'aimait comme un fils, et se flattait de l'avoir un jour pour successeur[1]. Tout à coup la persécution éclata. Paulin ne précise pas ici les dates, et il est bien difficile, dans l'état actuel de la critique, et en face des opinions contradictoires qui se sont produites, de les déterminer aujourd'hui; mais comme il parle de siècles écoulés depuis saint Félix, il paraît plus vraisemblable de penser que cette persécution n'est pas, comme on l'a cru, la dernière, ou une des dernières, mais plutôt une des persécutions antérieures[2]. Le vieil évêque, à l'exemple des saints, de saint Cyprien lui-même, qui ne se croyaient pas obligés de courir au martyre, tout en se tenant prêt à l'affronter, céda à l'orage et s'enfuit dans les montagnes, laissant Félix, plus jeune, à la tête du troupeau tremblant. Jamais son âme ne parut plus grande; jamais son front ni ses yeux n'avaient brillé d'un plus beau feu. C'était lui qui ranimait les cou-

[1] Tunc senior sanctis Nolanam legibus urbem
Maximus...
Presbytero Felice potens, quem mente paterna
Complexus veluti natum, sedisque fovebat
Hæredem. (*Natale* IV.)

[2] Après avoir énuméré les diverses opinions qui placent sa mort en 300, 310, 312, Muratori, s'appuyant sur une expression plusieurs fois répétée par Paulin, *tot sæcula retro,* pense que la mort de saint Félix doit être reculée jusqu'à la moitié du second siècle. Mais le mot *siècles* n'est-il pas employé poétiquement par Paulin pour le mot *années?*

rages, qui empêchait les défaillances, tout rempli de Dieu, dont l'amour l'embrasait, et brûlant de répandre pour lui tout son sang[1]. L'évêque échappé, c'est sur lui qu'on s'acharne. On le saisit. Il traverse radieux les rues de la ville au milieu des soldats qui l'entraînent. Mais avant de le frapper du glaive, pour triompher de sa constance, on le plonge dans un cachot ténébreux, les mains et le cou chargés de chaînes, les pieds étendus et serrés dans des entraves, n'ayant pour lit que des fragments de pots cassés; mais dans le cachot le Christ descend avec son martyr, et Félix, libre dans les fers, habite déjà par son âme le ciel, où l'attend sa glorieuse couronne[2].

Cependant le vieil évêque souffrait un martyre non moins douloureux[3], torturé par les sollicitudes que lui causaient les périls de son église, et mourant de

1 Celso jam spirans sidera flatu,
Et tacitis acuens stimulis in prælia mentem,
Impavidus trepidum servabat pastor ovile,
Exemplo Domini promptus dare pro grege vitam,
Corde Deum gestans, et plenus pectora Christo. (*Natale* IV.)

2 Ilicet arripitur gaudens...
Primus supplicii de carcere texitur ordo.
Ferrea junguntur tenebrosis vincula claustris;
Stat manibus colloque chalibs, nervoque rigescunt
Deducente pedes; sternuntur fragmina testæ.
Nec requie tamen est vacuus, nec luminis expers
Confessor, cui jam sociatus in omnia Christus
Compatitur; vincto quamvis in corpore liber
Spiritus antevolat summi in penetralia Christi,
Præmeditante anima certis sua præmia votis. (*Ibid.*)

3 Diversa, et non leviore ferebat
Martyrium cruce. (*Ibid.*)

froid et de faim dans les montagnes; mais Dieu, qui veillait sur cette église, renouvela en faveur de son évêque et de son prêtre le miracle de la délivrance de Pierre : tout à coup, au sein de la nuit profonde, les ténèbres du cachot s'éclairent; un ange touche les chaînes de Félix et les détache, et lui dit : « Suis-moi. » Et marchant devant lui dans l'obscurité qu'il fait briller de son éclat céleste, à la fois son guide et son flambeau, il l'entraîne, à travers les gardes endormis et les rues silencieuses de la cité, jusqu'au lieu sauvage et désert où gisait Maxime [1]. Mais, hélas! il était mourant; comment le rappeler à la chaleur et à la vie? Félix se jette dans ses bras, le couvre de ses baisers; puis il se met en prières, et, regardant autour de lui, tout à coup il aperçoit une grappe, que Dieu venait de faire pendre miraculeusement au buisson voisin; il en exprime le jus dans la bouche du vieillard, que ce secours inespéré ranime; et, le prenant sur ses épaules, il le porte, ou plutôt le Christ lui-même les porte tous les deux à la demeure du vieil évêque. Félix y dépose et y cache son précieux fardeau et va chercher pour lui-même un autre asile.

1 Venit ergo micans in nocte silenti
Angelus...
Jubet excussis assurgere vinclis,
Et subito, ut molles manibus fluxere catenæ,
Sponte jugo cervix ferrato exuta levatur,
Prosiliuntque pedes laxato caudice nervi,
Perque ipsos via fit, per quos via clauditur : ibat
Angelus, et tacitæ per amica silentia noctis
Lux et iter Felicis erat. (*Natale* IV.)

Cependant la paix semble rendue à l'Église : Félix s'empresse de reparaître au milieu des fidèles, et se met à réconforter de son éloquente parole ces âmes encore émues de la tempête récente [1]. Mais ce n'était qu'une fausse paix. Tout à coup, pendant qu'il parlait au peuple sur la place publique, les persécuteurs arrivent; mais, ô merveille! ils lui parlent, et ne le reconnaissent pas! et, ainsi déçus, ils s'éloignent; mais soudain les voilà qui se ravisent et qui reviennent sur leurs pas, et ils allaient infailliblement saisir leur victime; Félix, qui fuyait sur la route hors de la ville, entendait déjà leurs pas : « Mais Dieu, dit Paulin, mit sa main entre eux et lui [2]. » Par une inspiration subite, il se jette dans une masure ouverte, qu'une toile d'araignée ferme à l'instant; eux, voyant cette toile d'araignée et jugeant impossible qu'un homme eût passé là sans emporter ce frêle obstacle, dirigent plus loin leur poursuite : « Ainsi, s'écrie Paulin, Dieu confond avec rien l'orgueil des hommes : pour ceux qu'il protège une toile d'araignée est un rempart; pour ceux qu'il veut livrer, un rempart est une toile d'araignée [3]. » Quand la nuit fut venue, à la

[1] Interea fluxere dies; pax visa reverti.
Deseruit latebram Felix...
Lætabantur oves Christi, pastore recepto;
Ille gregem pavidum de tempestate recenti
Mulcebat monitis cœlestibus. (*Natale* v.)

[2] Sed divina manus sese sanctum inter et hostes
Opposuit, miraque locum munimine sepsit,
Jussaque mutantes intendit aranea telas. (*Ibid.*)

[3] Sic ubi Christus adest nobis, aranea muro est;
At cui Christus abest, et murus aranea fiet. (*Ibid.*)

faveur des ténèbres, Félix sort de sa retraite, et va se cacher dans une citerne desséchée, où pendant six mois le Seigneur le nourrit miraculeusement; tantôt lui envoyant des aliments par une pieuse femme qui les lui portait dans une sorte d'extase, et sans même s'en rendre compte [1] : Paulin la compare poétiquement à ces oiseaux du ciel qui nourrissaient dans le désert le prophète, ou à cet ange que Dieu envoya au jeune Daniel dans la fosse aux lions; tantôt les lui donnant lui-même de sa propre main, car il daignait souvent descendre vers son martyr, et converser avec lui; quelquefois aussi un léger nuage, se fondant tout à coup en douce rosée, venait le désaltérer dans cette citerne sans eau [2].

Quelle joie parmi le peuple, quand la paix définitivement rendue à l'Église lui permit de reparaître! Maxime était allé recevoir au ciel sa récompense, Nole était veuve de son évêque : toutes les voix du troupeau répétaient le nom de Félix [3]. Il déclina in-

[1] Propter in antiquis habitabat femina tignis
Sancta Deo mulier, quæ confessoris operti
Nescia, Felicem, Christi quasi conscia, pavit.
(*Natale* v.)

[2] Solamine Christi
Semper abundantem, qui tempore fertur in illo
Sæpe illum sermone suo dignatus adesse...
Inque globum tenuis nubes collecta, per arctum
Impluvii, dulcem sitientis in ore liquorem
Infudit.
(*Ibid.*)

[3] Felicis nomen totum balabat ovile.
(*Ibid.*)

flexiblement cet honneur, et désigna lui-même un prêtre, plus ancien que lui, disait-il, dans le sacerdoce; il l'était, en effet, de sept jours. Pour lui, il continua à paître de sa parole le troupeau que Quintus, le nouvel évêque, guidait de sa houlette [1]. Et, plein de jours et de mérites, austère et pauvre, n'ayant jamais voulu réclamer après la persécution son patrimoine qui avait été confisqué; car, à ses yeux, c'eût été reprendre ce qu'il avait donné à Dieu: et, disait-il souvent, « si je reste pauvre, Jésus-Christ sera mon trésor [2]; » cultivant de ses mains pour vivre un petit champ qu'il avait loué, et dont il partageait encore le produit avec un malheureux, il s'endormit dans le Seigneur; martyr sans avoir répandu son sang. Paulin ne craint pas de lui donner constamment ce titre. Le peuple se pressa autour de son cercueil; chacun voulait baiser ses restes sacrés. Hors des murs de Nole, à environ cinq cents pas de la cité, s'étendait une verte plaine, que le printemps alors, comme pour faire honneur au martyr, émaillait de fleurs odorantes [3]; c'est là qu'on transporta les

1 Ille gregem officio, Felix sermone regebat.
(*Natale* v.)

2 Christum pauper habebo,
Divitiis inopem ditabit gratia Christi.
(*Ibid.*)

3 Qua muris regio et tectis deserta vacabat,
Festus ibi læto ridebat cespite campus...
Seque
Veris amœna habitu, quo dignior esset humando
Martyre, graminibus tellus sternebat odoris.
(*Ibid.*)

restes du saint, et qu'on les déposa dans un humble tombeau; car dans ces temps mauvais, où la religion était un crime, tremblant entre le feu et les glaives, le peuple dut se hâter [1]. Mais cette humble sépulture ne tarda pas à être illustrée par des miracles, et dès lors commença ce concours de pèlerins, et plus tard, quand les persécutions eurent définitivement cessé, ces fêtes, que Paulin chantera avec tant d'amour.

Tel est le saint dont on peut dire que s'était épris Paulin : on comprend quel prestige cette vie et ce glorieux tombeau devaient exercer sur les imaginations populaires; on ne s'explique pas moins qu'il ait saisi, subjugué, alors même qu'il n'était encore que catéchumène, l'âme de poète de Paulin. C'est là que le premier coup de lumière lui était venu; c'est là qu'après quinze années, pleines pour lui de tant de vicissitudes, la Providence le ramenait pour l'y fixer, et donner à sa vie une solution si différente des pensées qui l'agitaient quand pour la première fois il avait fait ce pèlerinage. Il y arriva au commencement de l'automne de l'an 394. Il avait quarante ans. Il y devait passer trente-cinq années encore dans la profonde paix de Dieu, et le travail incessant de son âme. Las des honneurs, des richesses, des ambitions,

1 Pauper ubi primum tumulus, quem tempore sævo,
Relligio quo crimen erat, minitante profano,
Struxerat anguste, gladios trepida inter et ignes,
Plebs Domini.

(*Natale* v.)

choses de tout point si vaines, il aspirait de toute son âme à cette retraite : « Maison, patrie, fortune, Félix, désormais, disait-il, vous me tiendrez lieu de tout [1]. » Comme il l'avait demandé au saint avec des vœux si ardents en Espagne, échappé enfin aux orages du monde, aux tracas de l'existence, il venait là abriter sa barque; c'était pour lui le port; et il espérait bien y jeter l'ancre de sa vie pour jamais [2] !

Comme la nef voyageuse
S'abrite à l'ombre du port,
Comme la vague orageuse
S'apaise en touchant le bord ;
Comme l'errante hirondelle
Fuit sous l'aile maternelle
L'œil dévorant du vautour :
A tes pieds, quand elle arrive,
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour [3].

1 Tu pater, et patria, et domus, et substantia nobis.
(*Natale* IV.)

2 Liceat placati munere Christi,
Post pelagi fluctus, mundi quoque fluctibus actis,
In statione tua placido consistere portu.
Hoc bene subductam religavi littore classem :
In te compositæ mihi fixa sit anchora vitæ.
(*Natale* II.)

3 Lamartine.

---

# CHAPITRE DIXIÈME

SAINT PAULIN A NOLE. — GENRE DE VIE QU'IL Y MÈNE
ACCUEIL QUI LUI EST FAIT. — SES PREMIERS TRAVAUX A NOLE
394-395

Timidement et modestement érigé au temps des persécutions, le tombeau du saint qui devait jeter sur Nole tant de gloire resta longtemps humble et caché, quoique de plus en plus vénéré; tout auprès se trouvaient des cryptes, que l'on voit encore : on en avait fait déjà, ou l'on en fit depuis des prisons et des lieux de supplice pour les chrétiens; on les amenait là de toute la province; nombre de martyrs y furent torturés et enterrés[1]; on y montre encore la fournaise où fut jeté le plus illustre de tous, le grand Januarius, ou, comme on a traduit, saint Janvier, et d'où il sortit sain et sauf, mais pour aller périr à Pouzzoles sous le glaive. Une vieille basilique, qui subsiste toujours près du tombeau de saint Félix, et

[1] Remondini, t. I, lib. II, *del Cimiterio Nolano.* — Præclara facta est Nola, tum sacrarum rerum religione, tum sanctorum martyrum cruore ut fere totus ager sanguine redundet. (Ughelli, apud eumd. Remondini, t. I, p. 369.)

dans laquelle on descend par plusieurs degrés, car le sol s'est considérablement exhaussé, consacre encore aujourd'hui, et conserve par son nom même de basilique des Martyrs, ces souvenirs glorieux[1]. Le lieu que tant de héros de notre foi avaient arrosé de leur sang, et sanctifié par leur sépulture, devint célèbre dans toute l'Italie[2]; mais ce que les fidèles qui venaient visiter ce cimetière fameux y vénéraient pardessus tout, ce que les prodiges opérés par le Dieu qui aime à glorifier ses saints y désignaient spécialement à la dévotion des peuples, c'était la sépulture de saint Félix. On avait élevé au-dessus, quand les persécutions eurent pris fin, un petit édifice, que le pape Damase, qui vint un jour à ce tombeau chercher et trouver sa guérison[3], transforma en une basilique

[1] C'est là qu'on montre le fameux Puits de sang, *quem sanguine adhuc repletum multorum testimonio affirmant,* dit un historien cité par Remondini (t. I, p. 479). Le bloc de marbre qui le recouvre a été creusé en un endroit comme par une goutte de sang, vive et ineffaçable : le pèlerin ne manque pas d'y poser avec respect ses lèvres. On nous a fait voir aussi, dans un enfoncement de la basilique, la vieille muraille dont l'ouverture a été fermée miraculeusement par la toile d'araignée.

[2] Ecclesia Nolana uno ex tribus sacris universi orbis cæmeteriis tot sanctorum martyrum sanguine consecrato celeberrima. (Paul V, Bulle de 1607, *Ad exequendum,* adressée au Chapitre de Nole.)

[3] Il a célébré cette guérison dans ses vers :

Corpore, mente, animo, pariter te nomine Felix,
Sanctorum numero Christi sacrate triumphis,
Qui ad te sollicite venientibus omnia præstas,
Te duce servatus, mortis quod vincula rupi,
Versibus his, Damasus, supplex tibi vota rependo.

L'inscription suivante, au témoignage de Remondini (t. I.)

de proportions modestes, aux piliers lourds, aux nefs sombres, mais si vénérée des peuples, que bientôt elle ne suffit plus à la foule des pèlerins; c'est pourquoi, avec le temps, sur le cimetière sacré lui-même, trois autres basiliques s'élevèrent successivement; ce qui faisait, avec la basilique des martyrs, en tout cinq sanctuaires, au milieu desquels brillait comme une perle, c'est l'expression même de saint Paulin, celui qui contenait le précieux tombeau. Les sommets de tous ces édifices offraient de loin l'aspect d'une ville [1]. Et de fait, des habitations ne tardèrent pas à

p. 399), se lisait encore, au XVII[e] siècle, dans la vieille basilique de saint Félix :

SEPTIMO DIE. STANTE. MADII.
DEDICATIO. ERIT. HVIVS. SANCTAE. ECCLESIAE.
BEATVS. DAMASVS. PP. CONTRVXIT. ET. AEDIFICAVIT.
AD. HONOREM. DI. ET BEATISSIMI. FELICIS. CONF.

[1] Il faut nécessairement avoir vu les lieux pour se rendre compte de la position respective de ces cinq basiliques. Elles subsistent encore : ce sont, outre celle qui contenait le précieux tombeau, les basiliques de Saint-Jean, de Saint-Étienne et de Saint-Thomas : il suffit, en effet, d'avoir des yeux, dit avec raison Remondini, pour reconnaître dans ces basiliques, malgré les retouches plus modernes, de très anciens édifices. Elles étaient à la fois séparées et reliées par l'espace carré, sorte de vaste atrium commun aux quatre sanctuaires, dont elles occupent les angles. A la base du carré, à droite, la basilique de Saint-Félix; à gauche, celle de Saint-Jean; au sommet, à gauche, la basilique de Saint-Étienne; à droite, celle de Saint-Thomas. Entre les basiliques de Saint-Félix et de Saint-Jean, un peu en arrière, la basilique des Martyrs. Ainsi s'expliquent et se comprennent les vers suivants :

Et manet in mediis quasi gemma intersita tectis,
Basilicas per quinque, sacri spatiosa sepulcri

se grouper alentour, pour recevoir les pèlerins qui ne cessaient d'y affluer, et une nouvelle ville commença aux portes de Nole[1]; laquelle, aujourd'hui, compte de trois à quatre mille habitants, et a empunté au cimetière auguste qui lui donna naissance le nom de Cimitille.

Tel était l'état de ces lieux vénérables quand Paulin et Therasia y arrivèrent, pour ne les plus quitter jamais. Nous avons dit que quand Paulin était consulaire de la Campanie, il avait fait élever, le long de la basilique de Saint-Félix, du côté opposé à celui où se trouvait le presbyterium, ou habitation de l'évêque, un hospice pour les pauvres. Ce fut au-dessus même de cet hospice, et dans toute sa longueur, qu'il bâtit les cellules où il devait habiter lui-même avec les compagnons qui l'avaient suivi ou qui vinrent plus tard se mettre sous sa conduite; Therasia occupait des cellules séparées, avec aussi quelques compagnes. « Ainsi, disait Paulin, habitant sous le même toit, nous et les pauvres, nous nous rendons de mutuels services. Eux, ils sont comme les fondements de notre demeure, sur laquelle leurs prières attirent la grâce du Ciel; nous, à ces frères indigents et sans

Atria diffundens; quarum fastigia longe
Aspectata, instar magnæ dant visibus urbis.
(*Natale* VI.)

Nous croyons que des fouilles faites sur ce cimetière amèneraient de précieuses découvertes.

1 Aucta
Civibus ecce novis, et mœnibus hic etiam urbs sit,
Pauper ubi tumulus.
(*Natale* VI.)

asile, nous avons donné un abri[1]. » De ces cellules, quelques-unes étaient reliées par un portique à la basilique elle-même, et avaient vue sur elle; les autres, plus éloignées, pouvaient au besoin recevoir les étrangers, envers qui Paulin, à l'imitation de ce qui se pratiquait dans les monastères de l'Orient, aimait à exercer une chrétienne hospitalité. Bien qu'il parle modestement de ces édifices, et les appelle quelquefois sa cabane, en comparaison sans doute des vastes et somptueuses demeures patriciennes de Rome et de Bordeaux, le nombre des cellules cependant était tel qu'il y pourra loger, nous le verrons, non seulement Mélanie et les personnes venues à sa suite de l'Orient, mais encore la nombreuse et brillante troupe qui s'était portée de Rome à sa rencontre.

Paulin, avons-nous dit, avait emmené avec lui une petite colonie; il nous a fait connaître les noms de quelques-uns de ceux qui avaient consenti à partager la vie de retraite et de pénitence qu'il était venu chercher à Nole : c'étaient Proforus, un israélite devenu chrétien; Restitutus, jeune homme qu'embrasait le plus ardent amour pour Jésus-Christ[2]; Agilis et Romanus, qu'il aimait tendrement, et dont il écrivait à saint Augustin, peu de temps après son arrivée à Nole, qu'ils n'étaient avec lui qu'un cœur et qu'une âme[3]; nous trouverons encore près de lui Julianus,

1 *Natale* XIII.

2 Ex Hebræis Proforus; Restitutus amans Deum. (Epist. v, *ad Severum.*) On s'est trompé en les croyant Juifs tous deux.

3 Epist. VII, *ad S. Augustinum.*

Sorianus et Virinus, qui lui servaient de messagers; Theridius, sur lequel saint Félix fit un miracle que nous raconterons en son lieu; puis Posthumianus, moine gaulois, qui viendra finir à Nole ses longs pèlerinages; et enfin le prêtre Uranius, à qui nous devrons sur sa mort, dont il sera témoin, les détails les plus précieux.

Le monastère ainsi fondé à Nole par saint Paulin ne doit pas donner l'idée de ce que, au moyen âge, par exemple, on appelait de ce nom; d'une communauté d'hommes ou de femmes liés par des vœux, et vivant sous une règle précise et détaillée. Cette forme de la vie religieuse n'était pas encore trouvée ou imposée en Occident. Ces premières aspirations à la vie monastique se produisaient un peu comme elles pouvaient, sous une règle toute volontaire : la règle de Saint-Basile était peu connue hors de l'Orient; saint Augustin en était à ses essais de vie commune; Cassien ne devait publier que plus tard ses célèbres Conférences sur la vie et les vertus des Pères du désert; saint Benoît n'écrira que plus d'un siècle après sa législation monastique. Il n'y avait encore en Gaule que les monastères de Ligugé et de Marmoutier, fondés par saint Martin. Ce qui constituait alors le moine, c'est ce qui fait et fera toujours le fond, l'essence de la vie monastique, quelle qu'en soit la forme, à savoir la séparation d'avec le monde, la pauvreté, et la vie de prière et de pénitence : la vie commune, qui ne faisait que de naître en Occident, ne pouvait encore être ordonnée

comme elle le sera dans la suite; mais celle que conçut et réalisa saint Paulin se rapproche déjà beaucoup de ce que seront un jour les vrais ordres religieux.

C'était d'abord une séquestration complète de la société, une véritable solitude. Même les bruits de Nole, éloignée, nous l'avons dit, de près d'un mille, n'y pouvaient arriver. Et en dehors des voyageurs ou des pèlerins qui venaient visiter le saint tombeau ou les solitaires, Paulin ne voyait personne et ne vivait qu'avec ses frères et avec Dieu [1]. C'était de plus une vie austère et mortifiée. On jeûnait une grande partie de l'année, et les jours de jeûne on ne mangeait que vers le soir; au temps même de Pâques on ne prenait point le repas avant la neuvième heure, qui correspond à trois heures de l'après-midi [2]. Au jeûne on joignait l'abstinence la plus rigoureuse : des légumes, et rien que des légumes; point de vin, ou très peu [3]. Et cependant Paulin était d'une constitution délicate; mais c'était au sérieux qu'il prenait sa profession de vie monastique : il voulait dompter sa chair, pour affranchir son âme. Point d'argenterie, il est presque superflu de le dire; rien qui pût rappeler le luxe d'autrefois; des vases d'argile, en souvenir, dira-t-il, de cette boue originelle dont nous avons été pétris, et aussi parce que nous portons, selon la parole de l'A-

[1] Propositi ratio, quo secretus et tacitus agens, neque videre nisi raros prætereuntium possum. (Epist. XIII, *ad Pammachium*.)

[2] Epist. XV, *ad Amandum;* — XIX, *ad Delphinum*.

[3] Epist. XV, *ad Amandum;* — XXII, *ad Severum*.

pôtre, notre trésor dans des vases fragiles; ou même de la simple vaisselle de bois [1]: le dépouillement avec l'austérité. Quant aux vêtements, Paulin portait, comme nous l'avons dit, la grossière robe monastique; plus tard, à l'imitation des moines de saint Martin, cette robe sera une rude tunique de poils de chèvre ou de chameau [2], avec une corde pour ceinture: il aura aussi la tête rasée [3]. Nous l'entendrons plus d'une fois s'expliquer sur ces austérités, dont il rit en quelque sorte, tant il les regarde de haut, mais dont le prix est grand, il le sait, parce qu'elles expient les anciennes iniquités, et qu'elles méritent les faveurs du Ciel.

Il faut toujours, quand on rencontre ces vertus chrétiennes, regarder à côté, dans ce monde romain, qui les voyait éclore près de lui avec stupéfaction et colère. Comment ces patriciens dégénérés, « qui croyaient avoir égalé les travaux de César s'ils côtoyaient le golfe de Baïes, bercés sur une barque somptueuse, éventés par de jeunes garçons, et déclarant la vie insupportable si un rayon de soleil se glissait à travers le parasol ouvert sur leur tête, qui ne rougissaient pas de traîner en public toute l'infamie de leurs orgies domestiques [4], » comment ces voluptueux auraient-ils compris le dédain de toutes

[1] Epist. v, *ad Severum.*

[2] Si modo lugentem gravis hirto tegmine saccus
Caprigenum setis dum teget, et stimulet.
(*De Obitu Celsi pueri*, Poema xxxii.)

[3] Epist. xxii, xxiii, *ad Severum.*

[4] Ozanam, *la Civilisation chrétienne au* v^e^ *siècle.*

ces choses dont ils vivaient, ou plutôt, hélas! dont ils mouraient et le monde avec eux? Mais nous verrons Paulin heureux et comme triomphant au sein de ces dépouillements qui lui rendaient la pureté et la dignité de son âme, la paix profonde de sa conscience, et le libre vol de sa pensée vers les choses éternelles.

Le condiment de toutes ces austérités, c'était la prière, le chant des louanges de Dieu : on se levait la nuit pour chanter alternativement des hymnes et des psaumes; dès l'aurore on célébrait l'office du matin; le soir, à la clarté des lampes, on chantait les vêpres [1]; quoiqu'il ne soit pas parlé expressément, dans ce qui nous reste des œuvres de saint Paulin, des autres heures en usage dès lors dans l'Église pour l'office divin, Tierce, Sexte et None, on ne peut guère douter qu'il ne s'y soit conformé. Le chant divin, ce sera aussi la grande occupation de ces générations monastiques dont Paulin est le précurseur, et qui bientôt, partout répandues, dans la solitude comme dans les cités, au fond des vallées comme au sommet des montagnes, feront monter incessamment vers Dieu, la nuit comme le jour, la voix ininterrompue de la prière et de la louange.

Un autre condiment de cette vie monastique, c'était le travail d'esprit, comme dans d'autres monastères c'était le travail des mains; non que le travail des mains y fût absolument ignoré : car com-

[1] Epist. XXIII, *ad Severum.* — *Natale* VII.

ment oublier ici le petit jardin de saint Félix, que Paulin cultivait lui-même? Il y avait même, outre le jardin, un verger, qui communiquait par une porte avec la basilique du saint[1]. Mais le soin de ce jardin et de ce verger était plutôt une distraction pour le solitaire : l'étude, telle était sa grande occupation; d'abord l'étude des saints livres, dont il s'emparera et s'inspirera de plus en plus; puis, comme il ne faut pas garder pour soi les trésors de son âme, de même qu'il avait fait, qu'il fera, toute sa vie, avec son or, l'aumône corporelle, Paulin fera avec son génie l'aumône spirituelle : poète, il transformera son talent pour les vers en apostolat; écrivain, il transformera en apostolat encore sa correspondance élégante et éloquente avec les premiers personnages de son temps : tel sera l'emploi que nous lui verrons faire de la totale liberté conquise par ses généreux renoncements. C'est de la sorte qu'il marchera au grand but qu'il s'est proposé en venant dans la solitude, à savoir : la lutte morale, le progrès continu dans le bien, ce que l'on appelait dans la langue de ce temps-là la philosophie chrétienne; en d'autres termes, le perfectionnement laborieux, l'épuration incessante, et, en un mot qui dit tout, la sanctification de son âme.

Les souvenirs que Paulin avait laissés en Campanie étaient encore vivants dans toutes les mémoires : aussi fut-ce avec une joie extrême que la ville de Nole,

[1] Epist. XI, XIII, XXXII, XXXIX.

ainsi que son vénérable pontife, l'évêque Paul, accueillirent l'hôte que la Providence leur envoyait, plus illustre maintenant par le mépris qu'il avait fait des choses humaines qu'autrefois par toutes ses dignités. L'évêque laissa une grande latitude à Paulin et à ses compagnons en ce qui concernait la basilique de Saint-Félix et la garde de son tombeau. Il paraît même que Paulin exerça aussi à Nole, dans une mesure qu'il est impossible de préciser, les fonctions sacerdotales, du moins le ministère de la parole; mais il ne nous reste de toutes ses prédications qu'un seul discours, un sermon sur l'aumône, dont nous parlerons en son temps. Toute la Campanie fit de même à l'illustre solitaire l'accueil le plus empressé; en particulier l'évêque de Capoue, Memorius ou Memor, qui était de race patricienne, et Emilius de Bénévent : la plus tendre affection ne cessa dès lors de régner entre eux. Ces sympathies eurent bientôt l'occasion de se manifester : l'année qui suivit son arrivée à Nole, c'est-à-dire dans l'été de l'an 395, par suite, soit de la fatigue du voyage, soit du changement de climat, soit de l'austérité de son régime, il fit une maladie. Aussitôt que la nouvelle s'en fut répandue, tout le monde s'émut : « Évêques, prêtres, séculiers, il n'y eut personne, écrivait-il, qui se crût permis de ne pas venir me témoigner son intérêt. » Même les préventions qui s'étaient élevées contre lui à Rome tombèrent comme d'elles-mêmes, et il n'y eut bientôt plus dans le clergé romain qu'un petit nombre de prêtres qui continuaient à lui porter envie,

mais qui, ne trouvant pas par où l'attaquer, frémissaient vainement : lui, suivant le conseil qu'il avait autrefois donné à Sévère, s'était bouché les oreilles avec des épines, et il n'entendait plus, dit-il, ces lointains murmures que comme le bourdonnement importun d'une mouche [1]. Bientôt même tout fut apaisé, et à Rome comme partout l'admiration devint universelle. Il prit l'habitude d'y faire tous les ans, à la fête des saints Apôtres, un voyage de dévotion [2].

Arrivé à Nole, comme nous l'avons dit, vers la fin de l'automne de 394, le 14 janvier de l'an 395 ne devait pas tarder à lui ramener les fêtes de saint Félix, qu'il avait vues pour la première fois il y avait déjà quinze ans ! Le concours des peuples cette année-là fut considérable; peut-être le désir de voir Paulin était-il un attrait de plus. Quant à lui, son émotion fut profonde; elle éclate encore dans le poème qu'il composa à cette occasion en l'honneur du saint, et où se fait sentir, avec la plus vive piété pour Félix, la joie d'un homme qui a enfin trouvé le repos, la sécurité, et, comme il le dit, le port :

« Il est donc revenu le grand jour où le Christ vous appela dans la patrie céleste, et il est donc enfin permis, ô Père, ô Maître, à vos serviteurs, tout indignes qu'ils en sont, de le célébrer dans l'enceinte de votre glorieux sanctuaire. »

[1] Epist. v, *ad Severum.*

[2] Romæ, cum solemni consuetudine ad beatorum apostolorum natalem venissemus. (Epist. xxi, *ad Delphinum.*)

Il rappelait ensuite, dans des vers cités déjà par nous, le jour mémorable où il avait vu pour la première fois ces fêtes; puis, après avoir décrit les foules accourues ce jour-là à Nole, avec toute la variété de leurs costumes pittoresques,

Ecce vias vario plebs discolor agmine pingit,

il s'écriait :

« O Félix, soyez toujours bon et propice à vos enfants; priez pour eux le Dieu tout-puissant : qu'ils puissent enfin, échappés aux flots des mers, aux flots non moins orageux du siècle, se reposer près de votre sanctuaire comme dans un port tranquille. C'est là, sur ce rivage, que j'attache mon navire, c'est là que je veux jeter l'ancre de ma vie pour jamais. »

Cependant de grands événements, heureux pour l'empire et pour l'Église, venaient de s'accomplir. Théodose avait rapidement triomphé d'Eugène; vaincu dans une bataille où s'étaient heurtées les armées de l'Orient et de l'Occident, ce fantôme d'empereur avait disparu, et Arbogast s'était fait justice à lui-même en se jetant sur son épée. Avec eux tombaient les derniers défenseurs du paganisme; Théodose était de nouveau maître du monde; le christianisme triomphait avec lui. On savait avec quel esprit chrétien il avait entrepris cette guerre; il s'y était préparé par le jeûne et la prière; il avait avant de s'y décider consulté les saints, et un solitaire de la Thébaïde, Jean, dit l'Égyptien, lui avait prédit le

succès; on attribuait ce succès plus encore à la protection de Dieu qu'à ses armées; les éléments, en effet, avaient paru combattre pour lui, et cette idée était si généralement répandue qu'on en surprend l'écho dans les vers de Claudien lui-même, qui semble avoir trouvé pour l'exprimer un langage chrétien : « O homme chéri de Dieu ! » s'écrie-t-il; le païen reparaît ensuite : « toi pour qui Éole lance de ses antres des tempêtes armées, pour qui l'air combat, qui vois les vents conjurés accourir au son de tes trompettes. » Et comme Théodose avait tout attendu de Dieu, il n'avait pas perdu un moment pour lui tout rapporter après la victoire. Dès le soir même du combat, il écrivait à saint Ambroise une lettre où il lui demandait des actions de grâces publiques et ses conseils particuliers. Ambroise porta la lettre à l'autel, et la tint à la main pendant le saint sacrifice, « pour que, disait-il à l'empereur, ce fût votre foi qui parlât par ma bouche, et que le rescrit impérial lui-même me tînt lieu d'offrande. » Et quand, après la victoire, le sénat romain lui avait envoyé à Milan une députation pour le féliciter, le religieux empereur avait vivement exhorté ces derniers tenants du paganisme à répudier enfin le culte des fausses divinités : plusieurs conversions éclatantes eurent, en effet, lieu alors, comme après la victoire sur Maxime; enfin Théodose s'occupait à compléter la grande œuvre de sa politique chrétienne en portant par de nouvelles lois un dernier coup au paganisme agonisant. Mais le temps devait lui manquer. Il avait rem-

porté la victoire sur Eugène le 6 septembre 394; le 17 janvier 395 il mourait tout à coup, dans la plénitude de son âge : il n'avait que cinquante ans. Il avait placé sur le trône d'Occident son jeune fils Honorius, sous la tutelle du grand guerrier Stilicon; Arcadius, un autre enfant, lui succédait en Orient, avec le gaulois Rufin pour ministre.

Ces événements remuaient profondément les esprits; mais il n'y avait sur le grand homme que l'empire venait de perdre qu'une voix : on le comparait aux plus illustres empereurs; les chrétiens l'appelaient un nouveau Constantin; saint Ambroise, dans l'éloquente oraison funèbre qu'il avait prononcée le jour de ses funérailles à Milan, n'avait pas oublié de mettre en parallèle celui qui avait inauguré et celui qui avait consommé l'empire chrétien.

Quel sujet pour l'éloquence des rhéteurs ! Qui en ferait le panégyrique? Car les panégyriques étaient devenus le grand emploi de l'éloquence, et Pline, qui a ouvert la voie à ce genre de littérature par son éloge de Trajan, n'avait eu que trop d'imitateurs. Quand on lit ce qui nous en reste, les harangues d'Eumène, par exemple, ou même le remerciement d'Ausone pour son consulat, on éprouve un sentiment de compassion et de confusion devant ces efforts d'une rhétorique misérable, où la décadence de l'art et l'abaissement des âmes se font sentir au même degré. Déjà, après la victoire de Théodose sur Maxime, un rhéteur païen, Pacatus, avait prononcé son panégyrique, non sans verve et sans éclat : c'est une des

plus supportables de ces compositions; mais le grand empereur chrétien méritait d'être loué d'autre sorte. C'est pourquoi un rhéteur de Rome, ami de Paulin, chrétien et poète comme lui, crut devoir l'engager à essayer une si grande œuvre : le héros était digne d'un tel panégyriste, et le panégyriste d'un tel héros. Paulin se laissa tenter, et se mit à l'œuvre. Était-ce avant ou après la mort de Théodose, c'est-à-dire dans l'espace de temps qui s'écoula entre le 6 septembre 394, date de la défaite d'Eugène, et le 17 janvier 395, date de la mort du grand empereur, ou plus tard? Les textes ne sont pas par eux-mêmes très clairs sur ce point; mais il est incontestable que cette œuvre, à lui suggérée par Endelechius, fut le premier emploi sérieux qu'il fit de ses loisirs à Nole[1]. Il écrivit cette composition oratoire, mais il ne la livra pas au public; c'est ce qu'il eut soin lui-même de dire en l'adressant quelques années plus tard à son ami Sulpice Sévère, non sans quelque pudeur d'avouer qu'il a commencé sa vie de retraite par ce travail qui pouvait sembler à son austère ami étranger aux préoccupations d'un solitaire, et comme une sorte de retour à l'humaine sagesse; c'est pourquoi il mettait en tête, comme préface explicative, la lettre d'Endelechius qui le lui avait demandé, et il s'excusait en quelque

[1] Il nous reste de ce *Severus Sanctus Endelechius* une pastorale chrétienne. Deux bergers se plaignent d'avoir perdu leur troupeau; survient un troisième berger qui a conservé le sien, grâce à la croix du Pasteur suprême, dont il fait l'éloge. (*De mortibus Boum*, edit. F. Piper; Gottingen, 1835.)

sorte de ce qu'il appelait un passe-temps, une bagatelle. « Une bagatelle, disait-il, si tu n'as égard qu'à ma pensée et à mon style, mais non pas si tu considères le sujet. J'avoue que c'est à la demande d'un ami, mais bien volontiers, que j'ai entrepris ce travail, et parce que je voulais louer en Théodose moins l'empereur que le serviteur du Christ, moins l'orgueil de la domination que la glorieuse humilité qui voyait dans la suprême puissance un service, moins la couronne du prince que la foi du chrétien [1]. » Voilà un point de vue bien différent de celui des panégyristes païens qu'avait déjà eus à subir Théodose, et combien on regrette de ne pouvoir juger ce que l'éloquence de Paulin y dut gagner : mais cette première œuvre du solitaire de Nole est perdue [2].

On le regrette bien plus encore quand on lit ce qu'en a écrit saint Jérôme. Un des premiers soins de Paulin, en effet, dès son arrivée à Nole, comme auparavant dès son arrivée en Espagne, avait été de demander de nouveau les conseils de ce grand maître ; et il n'avait pas manqué de joindre à la lettre qu'il lui fit porter un exemplaire de ce discours. Jérôme fut dans l'admiration ; tous ses goûts de rhéteur, car il l'avait été, il l'était toujours, dans la noble acception du mot, c'est-à-dire toutes ses délicatesses

[1] Epist. XXVIII, *ad Severum*.

[2] Nous nous associons ici bien volontiers à Muratori faisant des vœux pour qu'un érudit recherche et retrouve dans quelque bibliothèque cet écrit de Paulin, comme lui-même a eu la bonne fortune de découvrir quatre de ses poèmes.

de connaisseur et d'homme de l'art, se réveillèrent, et il fit à Paulin ce splendide éloge de son œuvre :

« J'ai lu avec un plaisir extrême votre panégyrique de Théodose, qui est écrit avec autant d'élégance que de raison. J'en aime surtout la disposition. Dans les premières parties vous surpassez les autres orateurs; dans la dernière vous vous surpassez vous-même. Le style en est à la fois grave et orné, et la pureté de l'élocution cicéronienne s'y unit heureusement à l'abondance des pensées; car c'est un pauvre discours que celui où le fond ne répond pas à la forme. En outre, tout y est parfaitement enchaîné, tout se tient : quelque endroit que l'on prenne, c'est la fin de ce qui précède et le commencement de ce qui suit. Heureux est Théodose d'avoir trouvé un orateur tel que vous. Vous avez illustré sa pourpre, et consacré ses lois devant les siècles futurs. Si tels sont vos débuts, que sera-ce quand l'exercice aura mûri votre talent? » Puis, s'animant à ces pensées : « Oh! s'écriait le vieil interprète des saints livres, s'il m'était donné de conduire un génie tel que vous, non sur les monts Aoniens, ni sur les sommets de l'Hélicon, comme disent les poètes, mais sur les cimes sacrées de Sion, du Thabor et du Sinaï, si je pouvais vous communiquer ce que j'ai appris, et vous mener comme par la main à travers les mystères des prophètes, il naîtrait parmi nous quelque chose que la docte Grèce nous envierait[1]. »

[1] Oh! si mihi liceret istiusmodi ingenium non per Aonios montes et Heliconis vertices, ut poetæ canunt, sed per Sion, et Ita-

Ainsi Jérôme saluait les espérances que le récent converti donnait à l'Église, et il l'exhortait plus vivement qu'il ne l'avait encore fait à l'étude de l'Écriture sainte, et de nouveau il lui rappelait la méthode d'interprétation qui était la sienne, et qu'il lui avait indiquée déjà, c'est-à-dire de ne pas s'arrêter au sens littéral, à l'écorce du code divin, mais de pénétrer jusqu'au sens intime et profond, moral et prophétique. « Écoutez donc, lui disait-il, ô mon compagnon au service du Christ, mon ami, mon frère, et apprenez par quelle route vous devez marcher dans les saintes Écritures. Tout ce que nous lisons dans les livres inspirés est beau sans doute, même à ne prendre que l'écorce, mais au fond, à la moelle pour ainsi dire, bien plus doux encore. Celui qui veut manger l'amande, qu'il brise le noyau [1]. » Et revenant sur ce que le génie de Paulin gagnerait à cette étude : « Si vous donniez, disait-il, ce fondement ou plutôt ce couronnement à vos œuvres, nous n'aurions rien de plus beau, et de plus suave, et de plus latin enfin que ce que vous écrivez. »

Avec les saints livres, Jérôme conseillait à Paulin les grands écrivains de l'Église latine : Tertullien,

birium et Sina, et excelsa ducere; si contingeret docere quæ didici, et quasi per manus mysteria tradere prophetarum, nasceretur nobis aliquid quod docta Græcia non haberet. (Épist. XLIX, *ad Paulinum*.)

[1] Totum quod legimus in divinis libris nitet quidem et fulget in cortice, sed dulcius in medullâ est. Qui edere vult nucleum, frangat nucem. (*Ibid.*)

saint Cyprien, le martyr Victorien, Lactance, Arnobe, saint Hilaire, et d'un mot d'une justesse parfaite il lui en indiquait les qualités et les défauts; mais il insistait encore et surtout sur la Bible : « Je ne voudrais pas mêler à mon amitié l'ombre d'une flatterie; mais enfin, vous avez un grand esprit, une riche et facile abondance; avec cela un sens exquis, un jugement sûr : à cette raison, à cette éloquence, si vous ajoutez l'étude, l'intelligence des saintes lettres, vous serez bientôt parmi nous au premier rang. Soyez donc éminent dans l'Église, comme vous l'avez été autrefois au sénat. » Et il appuyait d'un souvenir virgilien ces conseils : « Vous êtes jeune, votre front ne porte pas encore de cheveux blancs; n'attendez pas que viennent les maladies, et la triste vieillesse, et la fatigue, et les rigueurs de l'impitoyable mort. »

Mais ce que Jérôme admirait plus encore que le talent de Paulin, c'étaient ses sacrifices et ses généreux renoncements au monde. Paulin lui avait fait connaître, en effet, que, conformément aux premiers conseils qu'il en avait reçus, il avait coupé le câble qui retenait sa barque au rivage, et qu'il avait vendu et distribué aux pauvres tous ses biens; bien plus, qu'il était prêtre, et qu'il était venu se fixer avec Therasia auprès du tombeau de saint Félix. Mais quelle vie maintenant Therasia et lui devaient-ils mener? Et quant à lui, plus spécialement, comment concilier en sa personne le moine et le prêtre? Et de la vie solitaire ou de la vie publique, de l'aposto-

lat, que devait-il préférer? Cette question l'occupait. Avec une délicatesse d'ailleurs qu'il ne faut pas oublier de faire remarquer en chaque occasion, car elle est un des traits les plus touchants de la physionomie de ce saint, il avertissait saint Jérôme que nonobstant la sévère loi ecclésiastique à laquelle il était soumis depuis son sacerdoce, et qu'ils avaient du reste, Therasia et lui, librement et unanimement prévenue, dans tout projet de vie qui le concernait, il fallait tenir compte de cette sœur chérie, qu'elle devait y avoir sa part, et qu'il ne s'en séparait pas. De plus, avait-il eu l'esprit traversé par la pensée d'aller aux lieux saints, comme le jeune Lucinius? Ou bien, Mélanie, qui y passait sa vie, instruite de son projet de retraite à Nole, l'avait-elle engagé à venir plutôt à Jérusalem? Ou simplement s'était-il expliqué dans sa lettre sur le bonheur qu'avait Jérôme d'habiter aux lieux consacrés par les souvenirs du Sauveur, en de tels termes que celui-ci crut y voir un secret désir de l'Orient? Le solitaire de Bethléhem répondit avec une netteté parfaite à toutes ces préoccupations. Et d'abord, il inclinait, au début de sa lettre, avec une touchante humilité, sa tête blanchie devant les généreux sacrifices dont Paulin venait de donner le grand exemple : « Les cheveux blancs, disait-il, ne font pas la sagesse, mais la sagesse tient lieu de cheveux blancs. Ne me jugez pas meilleur que vous parce que j'ai commencé avant vous; le premier en mérite, c'est celui qui aura le plus fait. » Puis il le félicitait d'avoir changé son âme avec son

habit, de suivre la croix nue, d'être pauvre de cœur et de fait. Alors, pourquoi passer les mers? « On ne mérite pas de louanges pour avoir vécu à Jérusalem, mais pour y avoir bien vécu. Il y en a qui disent : *Le temple de Dieu! le temple de Dieu!* Mais l'Apôtre leur répond : *Le temple de Dieu, c'est vous-mêmes.* » D'ailleurs à Jérusalem, ce n'est pas la solitude; c'est le bruit, c'est la foule. « On y vient de tout l'univers; on y rencontre ce qu'on trouve dans toutes les villes, une curie, un palais, une caserne, des théâtres, et le reste. Mais vous, qui avez renoncé avec une si généreuse ardeur au siècle, soyez conséquent avec vous-même : fuyez les villes, et leurs foules, et leurs tumultes; cherchez Jésus-Christ dans la solitude. Vous me demandez avec la confiance d'un frère dans quelle voie vous devez marcher. Je vous le dirai sans détour. Voulez-vous exercer le ministère sacerdotal? Ou bien soit l'honneur, soit le fardeau de l'épiscopat ont-ils pour vous des charmes? Vivez dans les villes, grandes ou petites, et faites votre salut en sauvant vos frères. Mais si fidèle à votre nom vous voulez être réellement moine, c'est-à-dire solitaire, qu'avez-vous affaire dans les cités, où l'on trouve, non pas la solitude, mais la foule? Chaque genre de vie a ses modèles. Les généraux ont les Camille, les Fabricius, les Regulus, les Scipions; les philosophes ont Pythagore, Socrate, Platon, Aristote; les poètes, Homère, Virgile, Ménandre, Térence; les historiens, Thucydide et Salluste, Hérodote et Tite-Live; les orateurs, Lysias et les Gracques, Démosthènes et Cicéron; et

pour parler de nous-mêmes, les évêques et les prêtres ont l'exemple des Apôtres et des hommes apostoliques; héritiers de leur mission, ils doivent l'être de leurs vertus. Nous, moines, nous avons pour modèles les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Macaire; et pour emprunter nos exemples aux saints livres, Élie, Élisée, et les fils des prophètes qui habitaient dans des déserts et se dressaient des tentes sur les bords du Jourdain. »

Saint Jérôme entrait ensuite dans des détails précis sur les austérités inséparables de la vie monastique : « Puisque vous avez ce lien d'une sainte sœur, évitez les assemblées, les affaires, les visites, les festins, toutes ces chaînes qui nous rattachent aux joies du monde. Et contentez-vous d'un peu de nourriture très simple vers le soir : des herbes et des légumes; quelquefois, et que ce soient vos grands régals, des petits poissons. » Saint Jérôme insistait aussi sur la simplicité des habits; mais, ajoutait-il, « ne cachez pas un cœur orgueilleux sous un vêtement humble. » Et en ce qui concernait spécialement Therasia : « Que surtout votre sœur évite les entretiens des matrones, de peur qu'au milieu de ces femmes parées de soie et de pierreries, elle ne s'attriste ou ne s'enorgueillisse de sa modeste parure monastique; ce qui serait contraire à la pénitence ou à l'humilité. Ayez la simplicité de la colombe, et ne tendez de piège à personne, et aussi la prudence du serpent, pour échapper à ceux qu'on voudrait vous tendre. » Nous avons vu, par le tableau tracé, au commencement de ce cha-

pitre, du genre de vie que Paulin avait institué à Nole, qu'il suivit à la lettre les conseils de Jérôme. Cette admirable lettre se terminait par une parole véritablement toute d'or, et que chaque chrétien, même dans le monde, devrait prendre pour devise : « Je ne puis me résigner à rien voir en vous de médiocre : je voudrais que tout y fût exquis et parfait[1]. » Et il saluait, en finissant, à la fois Paulin et Therasia, qu'il appelait « votre sainte compagne dans le service du Seigneur[2]. »

Le panégyrique de Théodose achevé, Paulin médita un autre travail, dans un but probablement analogue, dans une pensée polémique contre le vieux paganisme qui venait de relever si audacieusement la tête, et de donner à la dernière guerre de Théodose contre Eugène le caractère de lutte religieuse que nous avons dit. Paulin avait pu voir à Rome, car il s'y trouvait alors, au retour de l'ambassade que le sénat, selon sa coutume après chaque révolution politique, avait envoyée à ses nouveaux maîtres, Arbogast et Eugène, se relever la statue de la Victoire, se rouvrir les temples, recommencer les sacrifices. Il était opportun de souffler sur la flamme non encore éteinte des vieilles superstitions. La date du poème nous paraît fixée d'une manière certaine par une lettre de saint Augustin à Paulin, dont nous aurons

[1] Nihil in te mediocre esse contentus sum : totum summum, totum perfectum desidero. (Epist. XLIX, *ad Paulinum.*)

[2] Sanctam conservam tuam, et tecum in Domino militantem. (*Ibid.*)

à parler bientôt, et par un texte de la Chronique de Prosper. Dans cette lettre, saint Augustin fait allusion à ce poème, dont il avait entendu parler par des frères revenus d'Italie et qui avaient visité Paulin à Nole. On lui avait dit Paulin occupé à écrire contre le paganisme; Augustin, que les questions d'apologétique préoccupaient beaucoup aussi, crut qu'il s'agissait d'une réfutation du paganisme, philosophique et approfondie, comme il l'aurait conçue lui-même, et il ressentit un vif désir de la posséder. Il la demanda donc à Paulin [1].

Mais saint Augustin se trompait un peu sur le caractère de cet écrit : c'est moins une discussion qu'une exposition du paganisme, une réfutation par l'absurde de ce culte plein d'absurdités. On y sent aussi, dans le récent converti, dans le nouveau soli-

[1] Adversum paganos te scribere didici ex fratribus... Mitte ut legamus; nam tuum pectus tale Domini oraculum est ut ex eo nobis tam placita et adversus loquacissimas quæstiones dari responsa præsumamus. (Epist. XXXIV, *ad Paulinum.*) Cette lettre est des premiers jours de son épiscopat; or, on sait, par un texte de Prosper, qu'il fut ordonné évêque sous le consulat d'Olybrius et de Probinus, c'est-à-dire l'an 395, et dans les derniers jours de cette année; il est donc démontré que Paulin a composé le poème qui nous occupe, le seul ouvrage contre les païens que l'on connaisse de lui, dès les premiers temps de son arrivée à Nole. Comment d'ailleurs ne pas lui attribuer un poème où saint Félix est nommé *? Muratori l'ayant trouvé sous son nom, à la suite des trois *Natalia* découverts par lui, dans le manuscrit de Florence, n'hésita donc pas à le croire de Paulin, et, pour les raisons que nous venons d'exposer, de l'époque que nous avons dite. (*Ad S. Paulini Poema ultimum præfatio.*)

* Vers 164.

taire, la joie de la vérité reconquise, et le repos heureux de l'âme dans la foi. Le poème débute par ces vers, que nous citerons encore, quoique nous ayons déjà eu occasion de les citer :

« J'ai discuté, je l'avoue, Antoine, toutes les sectes ; j'ai fait bien des recherches, j'ai parcouru tous les systèmes : et je n'ai rien trouvé de meilleur que de croire en Jésus-Christ [1]. »

Le poète a donc le droit, après les déceptions que la philosophie lui a causées, de dire aux philosophes :

« Votre raison, vous voulez que j'y croie encore, quand j'ai expérimenté combien elle est vaine ? Vous cherchez toujours, et vous ne trouvez jamais [2]. Vous, qui êtes-vous ? Les cyniques : vous méritez bien votre nom. Et vous, sectateurs de Platon ? Mais sa doctrine, c'est l'incertitude. Voilà son fameux livre sur l'âme : l'âme y est nommée, mais c'est tout ; car au fond, qu'y a-t-il là ? » C'est au Phédon que Paulin fait allusion ici en ces termes sévères, et on ne peut méconnaître, en effet, que cette belle, grande et sereine discussion, le dernier effort, certainement, de la sagesse antique pour pénétrer le mystère de la vie future, ne soit plutôt un sublime pressentiment qu'une réelle démonstration. Si aujourd'hui, ayant mieux pénétré et simplifié les principes, nous établissons

[1] Discussi, fateor, sectas, Antonius, omnes,
Plurima quæsivi, per singula quæque cucurri :
Et nihil inveni melius quam credere Christo.
(*Poema ultimum.*)

[2] Tractantes semper, nec definire valentes.
(*Ibid.*)

avec plus de rigueur ce dogme fondamental, c'est à la raison chrétienne que nous devons ce progrès.

Des philosophes rationalistes qui faisaient sans doute, en l'absence du Christ, ce qu'ils pouvaient, mais qui, depuis le Christ, ne peuvent plus rester des maîtres, Paulin passe au culte païen, non pas tel que les esprits raffinés du paganisme essayaient, sans y réussir, de l'interpréter, mais tel qu'il était, en fait, dans la croyance et la pratique des peuples. « Le païen sculpte une pierre, et l'adore; il tremble devant les dieux qu'il a fabriqués. Et il leur immole des bêtes, et dans les entrailles palpitantes de ces animaux, il cherche à lire la pensée divine! L'homme, ouvrage du Tout-Puissant, ose fabriquer la Divinité[1]! » Le culte païen ainsi raillé dans sa donnée et son erreur fondamentale, Paulin attaque les croyances d'où dérive ce culte, les fables mythologiques : cette partie du poème est précieuse par les détails piquants qui s'y trouvent. Il a plu, en notre temps, à des esprits sceptiques et érudits de se plaindre de la polémique des Pères contre le paganisme, et de la déclarer « lourde et de mauvaise foi[2] ». Grâce à Dieu, nos apologistes n'étaient pas comme eux des artistes, sans croyances, préoccupés uniquement et froidement de curieuse érudition, et voulant « tout excuser », sous prétexte de « tout comprendre ». Les absurdes ou immondes réalités étaient là, courbant en-

[1] Cum Deus omnipotens homines formaverit olim,
Audet homo formare Deum! (*Poema ultimum.*)

[2] M. Renan, *Études d'histoire religieuse.*

core les peuples devant des autels souillés, et les tenant éloignés du vrai culte :

> Qui linquenda colunt, contraque colenda relinquunt;

il fallait gagner les masses, et par conséquent combattre; soulever à la fois le bon sens et la conscience outragés : la satire au service de la raison était une arme nécessaire.

Au-dessus de tous ces dieux qui n'en sont pas, Paulin faisait planer le Dieu unique et véritable. Sa cosmogonie se ressent de la science du temps; il parle encore des sept cieux planétaires qu'enveloppe l'immense empyrée, trône poétique du grand Dieu qui gouverne, dit philosophiquement le poète, tout ce qu'il a créé :

> Nec mirum si cuncta regit qui cuncta creavit,

tout créé par son Verbe, dont Paulin explique le mystère : Créateur, Rédempteur et Sauveur. Comme il est heureux d'avoir enfin trouvé ces lumières, et de se reposer dans cette foi, dans ces certitudes, comme dans un port, où il ne craint plus d'être ballotté par les systèmes et par le doute :

> Clarum cum lumen adeptus,
> Meque diu incertum et tot tempestatibus actum
> Sancta salutari suscepit Ecclesia portu,
> Postque vagos fluctus tranquilla sede locavit.

Le poème s'achève par une magnifique image de la clémence de Dieu, et du salut des hommes, but de toutes ses œuvres :

> Æternique Dei pietas æterna manebit !

# CHAPITRE ONZIÈME

## SAINT PAULIN, SAINT ALYPE ET SAINT AUGUSTIN

395-396

Ces premiers travaux de Paulin à Nole ajoutèrent à l'éclat de sa conversion et de sa retraite. On n'admirait pas seulement en lui la merveille de son dépouillement volontaire, on y voyait de plus une précieuse conquête pour l'Église, et on saluait déjà le lever d'une nouvelle lumière sur l'Occident. La Gaule, l'Espagne, l'Italie commençaient à tourner vers lui leurs regards; sa réputation parvint immédiatement jusque dans l'Afrique, qui entretenait de si fréquents rapports avec l'Italie : nous venons de voir que saint Augustin en entendit parler par des frères, comme il les appelle, qui appartenaient probablement à son monastère de Thagaste; Paulin lui-même, soit pour étudier ces communautés naissantes, soit pour saluer de sa part les évêques africains, avait fait partir pour l'Afrique Julianus, un de ceux qui l'avaient suivi à Nole[1]; tous les évêques de cette grande Église tres-

[1] Hominem nostrum Julianum. (Epist. III, *ad Alypium.*)

saillirent de joie aux récits qui leur venaient de la Campanie; aussi, à l'occasion de la maladie dont nous avons vu Paulin atteint si peu de temps après son arrivée à Nole, en même temps que les évêques campaniens ceux de l'Afrique s'empressèrent de lui faire porter leurs sympathies. Mais nul enthousiasme n'égala celui de saint Alype, évêque de Thagaste, et de saint Augustin, prêtre d'Hippone; nul, en effet, ne pouvait mieux apprécier que ces deux hommes, récemment convertis eux-mêmes, ce que valait la nouvelle recrue faite par l'Église.

Alype, comme nous l'avons dit, n'était pas personnellement connu de Paulin; mais il l'avait aperçu à Milan en 387, dans tout son éclat mondain, et ne laissant guère soupçonner encore qu'il fût si près de quitter le siècle; il avait vu la considération qui l'entourait, il pressentait ce que l'illustre pénitent apportait à l'Église. Il y avait d'ailleurs entre la conversion d'Augustin et la sienne et celle de Paulin, entre leur genre de vie et le sien, des analogies qui devaient appeler sur le solitaire de Nole leur plus vif et plus tendre intérêt.

Nous ne redirons pas ici, les détails en sont trop présents à toutes les mémoires, la conversion de saint Augustin; mais peut-être se souvient-on moins d'Alype, dont les *Confessions* pourtant ont fait un si attrayant portrait. Suave figure, dirions-nous volontiers, que la grande gloire de son ami, derrière lequel il se plaît à s'effacer, a trop fait pâlir, mais qu'on ne peut regarder de près sans se sentir incliné à l'aimer.

Il a moins de génie qu'Augustin, sans doute, mais son cœur n'est pas indigne du grand cœur d'Augustin. C'est l'homme, peut-être, que le fils de Monique, toujours, a le plus chéri; il l'appelait « le frère de son cœur ». On ne les rencontre presque jamais l'un sans l'autre : leurs destinées se ressemblent incroyablement. Alype avait partagé les erreurs d'Augustin, mais non ses désordres : sa jeunesse avait été pure; sauf un goût malheureux pour les plaisirs de l'amphithéâtre, dont Augustin le guérit, on ne voit pas de tache dans sa vie. Après avoir suivi Augustin de Carthage à Rome et de Rome à Milan, et avoir été témoin, dans ce jardin, de la lutte suprême où Dieu triompha enfin de cet esprit et de ce cœur rebelles, il avait été illuminé en même temps, du même coup, au même lieu; et après avoir reçu avec lui le baptême des mains d'Ambroise, partagé sa solitude de Cassiacum, il l'accompagna en Afrique et le suivit dans cette retraite où Augustin, pendant les trois années qui précédèrent son sacerdoce, se renferma aux portes de Thagaste, avec quelques amis, pour y inaugurer, libre de tous soins terrestres, cette vie de prière, de pauvreté et de travail d'esprit, cette vie vraiment philosophique autant que chrétienne, qu'il rêvait depuis si longtemps. Ce qu'on sait moins, c'est qu'Alype fut évêque, comme saint Augustin, et même avant lui, grand et saint évêque; et que s'il ne combattit pas, comme Augustin, par de savants écrits toutes les erreurs de son temps, il seconda puissamment de son action et de son influence l'évêque d'Hip-

pone dans toutes ses luttes; gardien jaloux, du reste, de la gloire de son ami, dont il propageait avec ardeur les ouvrages. Que d'harmonies, malgré de grandes diversités, entre le passé, le présent, et peut-être l'avenir de ces deux hommes, et le passé, le présent et l'avenir de Paulin! Comme eux Paulin, pour entrer dans l'Église, avait dû rompre avec le monde, et les lettres, et la gloire; et cette vie de retraite qu'ils avaient embrassée à leur retour d'Italie, qu'ils continuèrent encore après leur épiscopat, et dont ils furent en Afrique les infatigable zélateurs, c'était précisément celle que l'ancien sénateur et l'ancien consul venait de se choisir près du tombeau de saint Félix. De plus, il était prêtre comme Augustin, il serait peut-être un jour évêque comme tous les deux. Enfin Augustin commençait à jeter dans l'Église ces admirables écrits qui devaient y répandre tant de lumière; et c'est ce que Paulin, écrivain aussi, et de plus poète, commençait à faire dans sa retraite de Nole. Alype avait lu avec admiration une de ses hymnes; c'est ainsi qu'il appelle, probablement, un des poèmes dont nous avons parlé [1]. Toutes ces raisons faisaient vivement désirer à l'évêque de Thagaste de se mettre en rapport, lui et Augustin, avec Paulin. Déjà, peu de temps auparavant, en 392, il n'avait pas craint d'aller jusqu'aux lieux saints pour y voir cette merveille dont, depuis six ans, le monde s'entretenait avec admiration, Jérôme à Bethléhem;

[1] Rogo scribas mihi quem hymnum meum cognoveris. (Epist. III, *ad Alypium*.)

et c'était lui qui avait fait connaître Augustin à Jérôme, et donné lieu ainsi à l'amitié célèbre de ces deux grands docteurs chrétiens. C'était au retour de ce voyage d'Orient qu'il avait été consacré évêque. L'occasion qu'il cherchait d'entrer en relation avec Paulin s'étant présentée, il se hâta de la saisir. Le retour de Julianus l'offrait tout naturellement. Julianus revint donc, rapportant à Paulin une lettre du vénérable évêque de Carthage, Aurelius, et une de l'évêque de Thagaste. Alype avait de plus joint à sa lettre un présent qu'il supposait devoir être agréable à Paulin : c'étaient cinq livres d'Augustin contre les manichéens, et parmi eux le magnifique ouvrage *de la Religion*[1]. En retour, et traitant déjà Paulin sur le pied d'un ami, il lui demandait un ouvrage que Jérôme venait de traduire du grec en latin, la Chronique, ou histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée; il supposait ou que Paulin le possédait, ou qu'il lui serait facile de se le procurer à Rome.

Cette initiative d'un évêque envers un simple prêtre, et les termes profondément affectueux de la lettre, touchèrent au vif Paulin; il se hâta de répon-

[1] Accepimus insigne opus sancti viri patris nostri Augustini libris quinque confectum. (Epist. III, *ad Alypium.*)— Te per tua opera in manichæos cognovimus. (Epist. VI, *ad Augustinum.*) — In libro de religione, quem tua sanctitas, quantum litteris indicas, libentissime legit. (*August. ad Paulinum,* Epist. XXVII.) — « Ces cinq livres étaient probablement les deux livres *sur la Genèse, contre les manichéens,* le livre *des Mœurs de l'Église,* le ivre *des Mœurs des manichéens,* et le livre *de la vraie Religion.* » (Le docteur Busé, p. 250.)

dre à Alype. Sa lettre porte cette touchante inscription : « A notre honoré seigneur et bienheureux père Alype, Paulin et Therasia, pécheurs. La lettre que Julianus nous a apportée de vous à son retour de Carthage témoigne d'une affection qui n'est pas ordinaire; voilà qu'avant même que nous nous soyons vus et connus, vous m'aimez; et comment en pourrais-je douter, après que vous m'avez prévenu par des démonstrations et des gages qui ne permettent plus rien de commun et de médiocre dans l'affection qui doit désormais nous unir. » Il lui annonçait ensuite la Chronique d'Eusèbe, qu'il avait demandée pour lui à Domnio, ce saint prêtre de Rome, son parent, à qui Jérôme l'avait dédiée, priant Alype de la lui renvoyer après en avoir fait prendre copie, pour que Domnio ne perdît pas son exemplaire. Mais en retour il exigeait de lui, dans un but d'édification, une chose à laquelle il mettait un grand prix, c'était qu'il voulût bien lui faire connaître sa propre histoire : par quelles phases il avait passé, comment il avait été amené à quitter le monde, comment il était devenu évêque; et comme Alype lui avait dit qu'il avait entendu parler de lui à Milan, Paulin voulait savoir s'il avait été ou attiré à la foi, ou ordonné prêtre par Ambroise, ce qui eût été entre eux une conformité de plus; car alors, disait-il, nous lui appartiendrions tous deux également. Et il lui racontait que, quoiqu'il eût été baptisé à Bordeaux par l'évêque Delphinus, et ensuite ordonné prêtre à Barcelone par l'évêque Lampadius, bien malgré lui, et sous le coup de

l'impérieuse volonté du peuple, néanmoins c'était Ambroise qui l'avait toujours nourri dans la foi, et qui avait voulu, sans l'obliger de rester à Milan, qu'il appartînt au clergé de cette Église. Et il ajoutait, avec un accent de sincère et profonde humilité : « Pour que vous n'ignoriez rien de ce qui me regarde, sachez qu'il n'y a pas longtemps que ce vieux pécheur qui vous parle a été retiré des ténèbres et des ombres de la mort, et qu'il respire à la lumière ; qu'il n'y a pas longtemps qu'il a mis la main à la charrue, et commencé à porter la croix : obtenez-lui par vos prières la grâce de la porter jusqu'à la fin [1]. »

Ce dont Paulin témoignait aussi une vive reconnaissance, c'était du présent dont Alype avait accompagné sa lettre. La gloire d'Augustin, quoique à peine à son aurore, ne pouvait pas être ignorée de Paulin, mais il n'avait encore rien lu de lui. L'admiration dans laquelle ces ouvrages le jetèrent fut telle, qu'il ne craignit pas de dire à Alype : « Ces livres sont si beaux, qu'il me semble que c'est Dieu même qui en a dicté les paroles. »

Avant de passer outre, nous ne voulons pas oublier de noter, parce que c'est là un trait des mœurs chrétiennes de ces temps, que cette lettre était accompagnée d'un de ces pains que les chrétiens, après

[1] Nous avons déjà eu occasion de dire que ce texte ne doit pas s'entendre du baptême de Paulin, comme l'a cru Sacchini, mais de sa profession de la vie monastique, comme l'a prouvé le P. Chifflet.

les avoir bénits ou fait bénir, s'envoyaient en signe de communion, et qu'on appelait eulogies [1].

Les ouvrages qui excitaient à un si haut point l'admiration de Paulin n'étaient cependant que les essais, pour ainsi dire, du génie de saint Augustin, des préliminaires à ses grandes œuvres doctrinales. Il ne faisait guère que poser les fondements de la foi; dans la suite il s'élèvera plus haut dans la métaphysique chrétienne, il entrera plus avant dans les entrailles des dogmes révélés; ici, écrivant une apologétique, il est philosophe autant que théologien; Paulin, qui n'était lui-même encore qu'au seuil de la science sacrée, pouvait d'autant mieux le suivre. Les livres d'Augustin ne sortaient pas de ses mains; il les lisait et les relisait avec une admiration croissante; il y trouvait tous les charmes de l'art profane avec toute la sève d'une doctrine divine; aussi ne put-il s'empêcher de lui écrire en même temps qu'à Alype. On remarquera qu'il ne lui donne pas dans cette lettre, comme à Alype, le nom de père, parce qu'il n'est pas encore évêque; il l'appelle simplement son frère :

« A notre très cher et très vénéré frère Augustin; » la lettre est encore au nom de « Paulin et Therasia, pécheurs. La charité de Jésus-Christ qui nous presse, et qui, tout éloignés que nous sommes, nous rapproche par l'unité de la foi, me fait prendre la liberté de vous adresser cette lettre, comme aussi elle

[1] Epist. III.

vous a déjà mis bien avant dans mon cœur par les cinq livres de vous que la gracieuseté du vénérable évêque Alype m'a procurés; livres tout ruisselants des beautés de l'école, et tout pénétrés aussi des suavités célestes. Je les lis, j'en fais mes délices, j'y trouve ma nourriture, non celle qui périt, mais celle qui demeure et qui soutient pour la vie éternelle. O véritable sel de la terre, qui préservez nos cœurs de la corruption du siècle! ô lampe si dignement placée sur le chandelier de l'Église pour dissiper les ténèbres dont l'erreur essaye de couvrir la vérité! Votre bouche est pour moi comme une fontaine où je m'abreuve; Jésus-Christ est devenu vraiment en vous cette source d'eau vive qui jaillit jusqu'à l'éternelle vie. » Qu'on ne soit pas surpris de ces enthousiasmes de Paulin; toute l'Église les partageait. « Les ouvrages d'Augustin, qui se succédaient et se répandaient avec rapidité, dit son historien Possidius, jetaient les chrétiens dans des transports d'admiration et de joie; les hérétiques et les catholiques rivalisaient d'ardeur pour les lire[1]. »

Devant ce génie d'Augustin, « quoiqu'il soit peut-être, dit Paulin, le plus jeune, » il pouvait l'être d'une année, comme aussi devant sa vertu, Paulin s'incline avec une profonde et touchante humilité; il se confesse pécheur autant qu'ignorant, et il demande à Augustin de lui tendre la main et de le guider dans la route :

« Malgré le grand honneur dont je suis revêtu, ne

[1] Possidius, *Vita Augustini*, cap. VIII.

voyez en moi qu'un pécheur invétéré, encore bien novice dans la milice du Seigneur. Jusqu'à présent je me suis laissé éblouir par la sagesse de ce monde, et, ayant consumé mon temps à une inutile littérature et à une science réprouvée, je me trouve muet et insensé dans les choses de Dieu [1]. Mais, après avoir vieilli ainsi au milieu de mes ennemis et m'être évanoui dans mes pensées, j'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où m'est venu le secours de Dieu, je veux dire vers sa loi sainte et sa grâce céleste, et il ne m'a pas traité selon mes iniquités; il a illuminé cet aveugle; il a délivré ce captif chargé de liens; il a humilié mon coupable orgueil, pour me relever par de salutaires abaissements. Je m'efforce donc de suivre, hélas! de bien loin, les grands pas des saints. Tendez la main à cet enfant qui se traîne; apprenez-lui à marcher sur vos traces. Considérez moins, je vous prie, les années de ma naissance corporelle que de ma renaissance spirituelle. Selon la chair, j'ai l'âge de ce malade guéri par la parole des apôtres à la porte du temple appelée Belle; quant à l'âme, j'en suis encore à l'âge de ces enfants qui, tombés sous des coups dirigés contre Jésus-Christ, ont été les précurseurs de sa passion [2]. C'est pourquoi cet enfant qui

[1] Sum enim laboriosus, etiam nunc sub magno honore peccator; veteranus in numero peccatorum, sed æterno regi novus incorporeæ tyro militiæ. Sapientiam mundi miser hucusque miratus sum, et per inutiles litteras reprobatamque sapientiam Deo stultus et mutus fui. (Epist. IV, *ad Augustinum.*)

[2] C'est ce texte qui nous a servi à préciser la date de la naissance de Paulin.

ne sait pas encore parler la parole de Dieu et qui ne se nourrit toujours que de lait spirituel, abreuvez-le de vos enseignements, car il a soif de vos paroles; il brûle de presser de ses lèvres ces mamelles d'où découle le lait de votre foi, de votre sagesse, de votre charité. Si vous considérez notre commune dignité, nous sommes frères; mais par la maturité de votre esprit et de votre doctrine, vous êtes mon père, quoique peut-être vous soyez plus jeune que moi. Fortifiez-moi donc dans les saintes lettres, puisque j'y suis, comme je disais, si novice. Après tant de dangers et de naufrages, et à grand'peine sauvé des flots, je vous le demande, vous qui êtes sur le rivage, recueillez-moi dans vos bras, afin que, si je n'en suis pas indigne, nous puissions arriver ensemble au port. J'essaye de sortir du gouffre de mes péchés; que vos prières soient pour moi la planche du salut. »

Et, dans le même sentiment d'humilité, Paulin s'efforçait de rabaisser devant Augustin le mérite de ces renoncements qui faisaient l'admiration de l'Église :

« J'ai donc essayé de déposer mon fardeau, afin que, libre selon le conseil du Christ, et par sa grâce, de tous les empêchements du monde et des soucis du lendemain, je puisse plus aisément passer à la nage cette mer orageuse de la vie présente qui met entre Dieu et nous la clameur de nos péchés[1]. Je suis loin

[1] Idcirco enim levare me sarcinis, et vestimentibus onerantibus exuere curavi, ut undosum hoc, quod inter nos et Deum peccatis interlatrantibus separat, præsentis vitæ salum, omni

de me glorifier d'y avoir réussi ; et quand je le pourrais, c'est en Dieu que je m'en glorifierais, en Dieu à qui il appartient de mener à terme les bonnes volontés qu'il nous donne. Mais, au moins, mon âme désire désirer la justice du Seigneur. Et voyez ce que fait quelquefois en nous sa grâce : je ne voulais qu'une chose, être le dernier dans sa maison ; mais Celui à qui il a plu de me prédestiner dès le sein de ma mère et de me retirer pour ses desseins des liens de la chair et du sang, a daigné aussi relever de la poussière ce pauvre, dénué de tout bien, et le retirer de l'abîme des misères et de la fange des vices, pour en faire un des princes de son peuple, et vous l'associer par le sacerdoce, vous qui le dépassez de si loin en mérites. »

La lettre se termine, comme celle à Alype, par l'envoi d'une eulogie.

Les grandes âmes se comprennent vite; cette lettre fut pour saint Augustin une révélation. Un tel langage n'était pas ordinaire : l'esprit et le cœur de Paulin lui apparaissaient à la fois ; il sentit tout de suite à ce style élégant, et surtout à cette tendresse, à cette foi vive, à cette humilité, à ce mépris du siècle qui éclataient dans la lettre de Paulin, qu'il avait là devant lui une nature d'élite, éminente. Il fut gagné immédiatement ; son jeune monastère, à qui il s'empressa de communiquer la lettre, en fut également ravi. Cependant sa réponse n'arrivant pas assez

amictu carnis et cura diei sequentis, jubente et juvante Christo, expeditus enatem. (Epist. IV, *ad Augustinum.*)

tôt au gré de Paulin, dans l'ardent désir où était le solitaire de Nole d'entrer en relations avec l'homme que les ouvrages envoyés par Alype lui avaient révélé aussi, il fit partir deux autres de ses compagnons, Romanus et Agilis, chargés de lui remettre une nouvelle et non moins affectueuse lettre[1]. Pourquoi donc Augustin ne répondait-il pas? C'est qu'un événement inattendu était venu le jeter dans des préoccupations nouvelles et des labeurs plus grands. Le vieil évêque d'Hippone, Valère, craignant qu'on ne lui enlevât un tel collaborateur pour le porter sur le siège de quelque Église, avait obtenu du métropolitain de Carthage l'autorisation de l'associer aux travaux de son épiscopat; Augustin, malgré sa résistance, avait dû courber la tête, et vers la fin de l'an 395, un peu avant les fêtes de Noël, il avait été consacré évêque. Cependant, aussitôt qu'il l'avait pu, et avant même d'avoir reçu la seconde lettre de Paulin, il s'était mis en devoir de répondre à la première.

« J'ai lu, lui disait-il, votre lettre; le lait et le miel en découlent. Quelle simplicité de cœur! Et comme vous cherchez Dieu avec un sentiment profond et reconnaissant de sa bonté! Tous mes frères l'ont lue avec moi, et ceux qui l'ont déjà lue me l'enlèvent encore, et ils sont enlevés eux-mêmes en la lisant. Quelle suave odeur de Jésus-Christ elle exhale! Quel parfum! Elle vous fait aimer de tous, et fait que chacun voudrait être aimé de vous. On loue et on bénit Dieu

[1] Epist. vi, *ad Augustinum*.

de ce qu'il a opéré en vous par sa grâce. Comme on y sent votre soif ardente, vos désirs, la défaillance de votre âme à la pensée des parvis du Seigneur! Comme on y respire un saint amour! Quels trésors de droiture et de sincérité on y découvre! Que faut-il y admirer le plus, la douceur ou l'ardeur, l'onction ou la lumière? Et ce charme, et cette flamme, et cette rosée, et cette suavité, d'où lui vient tout cela[1]? »

Augustin était charmé surtout de la manière élevée et chrétienne dont Paulin comprenait l'amitié; et assurément, lui disait-il en empruntant délicatement ses propres termes, « les distances n'y font rien : *membres d'un même corps, nous avons le même chef, nous mangeons le même pain, nous marchons dans la même voie, nous participons aux mêmes grâces, nous habitons la même demeure.* »

Mais ce qu'Augustin exaltait dans Paulin encore plus que le talent, c'était, disait-il, « ce courage qui arrive à la gloire par le mépris de la gloire, qui en foulant aux pieds le monde en fait la conquête, qui écrase généreusement contre la pierre, c'est-à-dire le Christ, les enfants de Babylone, tout ce qui tient à la confusion et à l'orgueil du siècle. » Therasia surtout lui paraissait admirable : « Voilà, s'écriait-il, faisant allusion à la création de la femme tirée par Dieu

[1] Quomodo nobis anhelant sitim tuam, et desiderium defectumque animæ tuæ in atria Domini? Blandiores sunt, an ardentiores? Luminosiores, an fecundiores? Quid est quod ita nos mulcent, ita accendunt, ita compluunt, et ita serenæ sunt. (Epist. XXVII, *ad Paulinum.*)

d'une des côtes d'Adam, une épouse qui n'entraîne pas à une vie molle son époux, mais qui, rentrant en lui, pour ainsi dire, le ramène à sa force originelle, unie maintenant avec lui par des liens d'autant plus forts qu'ils sont plus purs[1]. »

« Que vous donnerai-je en retour de votre précieuse amitié, ajoutait-il, sinon moi-même tout entier, en Celui à qui vous appartenez tout entier vous-même? C'est peu, je le sais bien, mais c'est tout ce que je puis. »

Paulin lui avait demandé ses ouvrages : « Le porteur de cette lettre pourra vous les donner, disait Augustin, car il les possède tous. Mais, poursuit-il, car cette condescendance de son amitié effraye son humilité, quand vous les lirez, mon cher et saint Paulin, ne vous laissez pas tellement aller à ce que la vérité y peut dire par ma bouche que vous n'aperceviez point ce qui vient de mon fond misérable. Dans ce que vous trouverez de pauvre en mes écrits, c'est moi qu'il faut voir; dans ce que vous pourrez y goûter par ce don du Saint-Esprit qui est en vous, celui qu'il en faudra louer et aimer, c'est celui en qui est la source de la vie, et dans la lumière duquel nous verrons un jour la lumière, sans voile, face à face : nous ne le voyons ici-bas qu'à travers des

[1] Videtur a legentibus ibi conjux non dux ad mollitiem viro suo, sed ad fortitudinem redux in ossa viri sui; quam in tuam unitatem redactam et redditam, et spiritualibus tibi, tanto firmioribus quanto castioribus, nexibus copulatam, in te uno resalutamus. (Epist. XXVII, *ad Paulinum.*)

ombres. Et priez Dieu que tels soient toujours et mes sentiments et mon langage, et que, sans jamais chercher ma propre gloire, je rende toujours gloire à Dieu. » Et, allant plus loin encore dans son humilité, il conjurait Paulin de corriger avec sévérité ce qu'il trouverait de défectueux dans ses écrits.

Quant au désir que Paulin, dans un sentiment sur lequel Augustin ne se méprend pas, avait exprimé à Alype, de connaître l'histoire de sa vie et de sa conversion, il avait vivement alarmé cet homme, le plus modeste des hommes; ne voulant toutefois ni refuser à Paulin l'édification qu'il cherchait, ni parler lui-même de lui-même, il avait prié Augustin de satisfaire sur ce point leur commun ami dans la mesure qu'il jugerait convenable. Augustin promet donc à Paulin ces détails, qu'il aurait même donnés dans cette lettre, si le porteur n'eût pas été si pressé de partir. A-t-il écrit, en effet, l'histoire d'Alype? On l'ignore; mais il nous a donné, dans ses immortelles *Confessions*, la sienne, à laquelle ce tendre ami est mêlé de si près, et ce n'est pas certes un médiocre service que Paulin a rendu à l'Église, si, comme on le croit, c'est le désir manifesté par lui à Alype qui a donné à saint Augustin la première inspiration de ce bel ouvrage[1].

Le porteur de cette lettre, par une délicatesse de plus d'Augustin, n'était rien moins que Romanien, un homme considérable, proche parent d'Alype et non moins cher qu'Alype à Augustin: aussi le recom-

[1] Baronius, *anno* 395, n. 37.

mandait-il à Paulin avec les instances les plus pressantes. On n'en sera pas étonné quand nous aurons dit qui il était.

Romanien avait été dans la vie d'Augustin un des bienfaits de la Providence. De Thagaste, comme lui, un des premiers de la cité, puissamment riche, et, ce qui valait mieux, doué d'une belle intelligence et d'un cœur noble, délicat et généreux, il avait deviné le génie d'Augustin, et à Thagaste, à Madaure, à Carthage surtout quand, tout à coup devenue veuve, sainte Monique se vit dans l'impossibilité de faire continuer ses études à son fils, Romanien était venu libéralement à son aide; et plus tard, à Milan, lorsque Augustin, converti, songeait à quitter l'enseignement et à se retirer à la campagne, pour se préparer en paix au baptême, mais hésitait faute des ressources suffisantes, Romanien était venu encore mettre sa bourse à la disposition de son ami pour lui procurer la liberté et le repos dont il avait besoin. Il est vrai, saint Augustin lui a payé largement la dette de la reconnaissance : « O Romanien, comment pourrais-je ne pas vous bénir? N'est-ce pas vous qui au moment où je m'en allais, jeune et pauvre, continuer mes études dans une ville éloignée, m'avez offert votre maison, votre argent, et, qui plus est, votre cœur? Et quand j'eus la douleur de perdre mon père, n'est-ce pas vous qui m'avez consolé par votre amitié, soutenu par vos conseils, aidé par votre fortune [1]? » Et encore : « Vous, ô mon noble ami, qui

[1] *Contra Academicos*, lib. II, c. II.

déjà aviez protégé le berceau et comme le nid de mes premières études, et qui plus tard soutîntes l'audace de mon premier vol, si, dans le repos que je goûte maintenant (Augustin parle de sa retraite à Cassiacum), je me réjouis de me voir déchargé de tant de soins inutiles; si je respire, si je m'appartiens, si je puis m'appliquer tout entier à la contemplation de la vérité, c'est à vous que je le dois[1]. »

Malheureusement, Augustin avait entraîné autrefois Romanien avec lui dans les erreurs manichéennes, et c'est pourquoi, depuis qu'il avait eu le bonheur de revenir à la vérité, il n'épargnait aucun effort pour y ramener aussi son ami. C'était à lui qu'il avait dédié le premier livre composé avant son baptême, le *Traité contre les Académiciens,* et c'était à lui encore qu'il avait adressé ce livre *de la vraie Religion* qui avait fait une si profonde impression sur Paulin. « C'est, lui disait-il, le plus ancien et le meilleur de mes amis; c'est de plus un parent d'Alype; et enfin, ajoutait-il par une confidence discrète, s'il veut bien s'ouvrir à vous, j'espère que vous pourrez commencer et peut-être achever sa guérison. »

Augustin ne mettait pas moins de zèle à convertir de même le fils de cet ami, Licentius, son élève préféré, que son père lui avait confié à Carthage, et qui, enthousiaste de son maître, l'avait suivi de Carthage à Rome et de Rome à Milan. Il était un de ceux

[1] *Contra academicos,* lib. II, c. II.

qu'Augustin avait emmenés dans sa retraite de Cassiacum, et il avait pris part à ces célèbres conférences philosophiques d'où sortirent les premiers écrits du futur docteur chrétien; son nom revient souvent dans les livres *contre les Académiciens, de la Vie bienheureuse, et de l'Ordre ou de la Providence.* Nature ardente et brillante, passionné pour les lettres et pour la poésie, « l'Hélicon tout entier, disait saint Augustin, n'aurait pas suffi à sa soif[1]; » il quittait la table pour faire des vers, il chantait avec une expression extraordinaire les chœurs de Sophocle, il pleurait en lisant Virgile, à ce moment-là même il s'essayait à célébrer les aventures de Pyrame et de Thisbé. Augustin, en maître consommé, cédait en partie au goût de son jeune disciple, et on lisait un chant de l'*Énéide* avant de philosopher; quelquefois, par une douce raillerie, il faisait entendre à Licentius que ces amusements n'étaient pas ce qu'il y avait de plus sérieux, et que ces mythes élevaient entre la vérité et lui un mur plus épais, ajoutait-il finement, que celui qui séparait les deux fabuleux amants, puisque celui-là avait au moins une fente par où ils pouvaient se parler; surtout pour lui inspirer, ainsi qu'aux autres jeunes amis qui l'écoutaient, le noble goût de la vérité, il relisait avec eux l'*Hortensius* de Cicéron, ce livre qui avait fait jaillir dans sa propre âme l'étincelle du beau feu qu'il essayait d'allumer chez ces jeunes gens; et il avait

[1] Cui nunquam sitienti Helicon subvenisset. excogitandis versibus inhiantem. (*De Religione,* lib. III, c. III.)

merveilleusement réussi, pour Licentius en particulier. Le détail que nous croyons devoir emprunter ici à saint Augustin peindra au vif et le caractère du jeune homme, et l'admirable méthode du maître, son adresse à profiter du moindre incident pour élever la pensée de ses disciples aux idées générales et philosophiques. Augustin, dans un moment d'insomnie, réfléchissait au bruit irrégulier du ruisseau voisin : « Pourquoi, demanda-t-il à Licentius, ce ruisseau coule-t-il en ce moment d'un cours inégal? » Le jeune homme essaya de l'expliquer; et d'explication en explication, de cause en cause, étant remonté jusqu'à la cause première, qui a tout ordonné et réglé dans l'univers, l'apparition soudaine, dans son intelligence, de cette grande loi, par laquelle les phénomènes épars, et en apparence désordonnés, se ramènent à l'unité, à l'harmonie universelle, imprima à son esprit cette commotion, inoubliable pour tous ceux qui l'ont un jour éprouvée, qui accompagne d'ordinaire le lever d'une grande idée philosophique dans l'âme. A partir de ce moment, Licentius se sentit au cœur une flamme inconnue : « Qu'est-ce que ces élans? disait-il; n'est-ce pas là se tourner vers Dieu[1]? » Et dans un enthousiasme excessif, comme tout l'est si facilement à cet âge, il parlait déjà d'abandonner la poésie : « Je me sens tout à coup refroidi pour les vers, disait-il; une lumière nouvelle et bien différente m'inonde de je ne sais quelle clarté.

[1] In quædam magna et mira subvehor : nonne hoc est ad Deum converti? (*De Ordine*, c. VIII, n. 24.)

La philosophie, je l'avoue, est autrement belle que Pyrame, que Thisbé, que tous ces amours. » Et on l'entendait répéter sans cesse ce verset du Psalmiste : *Dieu des vertus, convertissez-nous; montrez-nous votre face, et nous serons sauvés.* Augustin modéra cet excès; la poésie est une des ailes de l'âme, la philosophie en est une autre : ce grand esprit voulait que Licentius les eût toutes les deux. Seule, la poésie pouvait l'égarer dans les vulgaires amours; la philosophie profiterait de cet élan pour le pousser encore plus haut: « Si tu as souci de l'ordre, lui dit le maître, tu retourneras à la poésie; l'étude des sciences libérales, faite avec mesure et sagesse, nous prédispose à aimer d'un amour plus ardent, plus persévérant et plus noble la vérité : on la recherche avec plus d'empressement, on la pratique avec plus de constance, on s'y attache enfin avec plus de goût et de plaisir [1]. » Qu'il continue donc son poème, et quand il aura représenté ces deux êtres mourant aux pieds l'un de l'autre, il pourra s'élever jusqu'à cet amour vainqueur qui mène les âmes à la lumière, qui les fait vivre et jamais ne les fait périr.

Tel était le fils de Romanien; on imagine sans peine les dangers qu'il courait avec cette nature de feu. Aussi, lorsque Augustin eut regagné l'Afrique,

1 Si ordinem curas, redeundum tibi ad illos versus: nam eruditio disciplinarum liberalium, modesta atque succincta, et alacriores et perseverantiores et comptiores exhibet amatores amplectandæ veritati; ut et ardentius expetant, et constantius insequantur, et inhærent dulcius. (*De Ordine*, c. VIII, n. 24.)

repris par la poésie, Licentius abandonna les grandes spéculations philosophiques qui auraient pu le conduire à la foi, et se laissa aller plus que jamais au charme de ces fables qui exerçaient encore sur l'imagination des lettrés tant d'empire; à la passion de la poésie était venue se joindre, avec les années, l'ambition; il se trouvait en ce moment à Rome, engagé dans la carrière des armes, emporté dans le tourbillon de la grande cité; son ardente imagination lui amenait des songes dans lesquels les dieux lui apparaissaient, lui promettant qu'il deviendrait consul et souverain pontife. Et comme il avait, par bonheur, conservé l'habitude de tout confier à Augustin, il n'avait pas manqué de lui faire l'aveu naïf de ces présomptueuses espérances.

Augustin avait souri du songe et de ses promesses, et il ne prenait pas non plus au sérieux les tendances païennes du jeune homme; mais cette vie dissipée, cette déperdition lamentable d'une belle âme et d'un beau talent le désolait. Ce n'était pas pour un tel résultat qu'il avait cultivé avec tant de soin ce disciple; c'est pourquoi il mettait tout en œuvre pour en faire moins encore un croyant qu'un pénitent, pour l'arracher à ce tourbillon où il perdait de si belles facultés et de si riches dons de Dieu, peut-être même pour le conquérir à l'Église, qu'il aurait pu servir avec tant de fruit et de gloire. Sa correspondance avec lui était incessante, et les souvenirs de Cassiacum y étaient souvent évoqués, et non en vain; Licentius s'attendrissait à ces souvenirs, et, retrouvant

ses élans généreux d'autrefois, il écrivait, en vers encore, à saint Augustin :

Oh! si l'aurore un jour ramenait dans nos cieux
Ces soleils d'autrefois, que nous passions joyeux.
Entre le doux loisir et les saintes études,
Sur ces monts d'Italie aux âpres solitudes!
Ni le givre glacé qui blanchit les vallons,
Ni l'ouest impétueux, ni les froids aquilons,
Rien ne ralentirait mon ardeur à vous suivre :
Commandez, il suffit [1].

Mouvement sincère, mais éphémère! Non seulement Augustin commandait, mais il priait, il suppliait: et Licentius ne revenait pas. Un exemple tel que celui de Paulin devait lui faire impression; attentif à tout, Augustin songea à en tirer parti; il fit plus, Paulin était en Italie, pas très éloigné de Licentius; une âme telle que la sienne refuserait-elle de s'associer à ses pieux efforts? Et que ne pourrait sur Licentius une exhortation directe de ce sénateur, de ce consul, de ce poète, aujourd'hui moine, et prêtre de Jésus-Christ! Augustin, dans cette lettre confiée par lui au père même du jeune homme, conjura donc Paulin d'unir ses instances aux siennes auprès de Licentius, et, pour lui en donner une occasion naturelle, à la lettre qu'il lui écrivait, il en joignit une autre pour le cher rebelle. Nous avons cette lettre; elle est admirable; le cœur d'Augustin et son grand esprit y sont tout entiers :

[1] C'est la lettre de saint Augustin, dont nous parlons ci-dessous, qui nous a conservé ces quelques vers.

« Si vos vers n'étaient pas harmonieux et justes, s'ils violaient les règles de la métrique, s'ils choquaient l'oreille par des mesures inégales, vous en auriez de la confusion, et vous ne vous donneriez pas de repos que vous ne les eussiez corrigés, refaits et perfectionnés : et vous souffrez en vous ce que vous ne voudriez pas souffrir dans vos vers! Vous tolérez que votre cœur soit dans le désordre, et que votre vie ne réponde en aucune manière aux souhaits de vos amis, ni aux dons que vous avez reçus de Dieu! Quoi! vous dédaignez-vous à ce point vous-même, et faites-vous moins de cas de votre cœur que de vos paroles? Et pendant que vous craignez si fort d'offenser les oreilles des grammairiens par des syllabes inharmonieuses, vous ne craindrez pas d'offenser Dieu par le désordre de votre conduite! » Belles paroles, qui rappellent celles que saint Augustin avait écrites dans ce livre de l'*Ordre* que nous citions tout à l'heure, composé à Cassiacum, à la suite de ces entretiens philosophiques auxquels Licentius avait participé : « Que l'âme considère la force et la puissance des nombres, et il lui paraîtra souverainement indigne et déplorable qu'elle sache construire harmonieusement des vers, tirer de la lyre des sons mélodieux, tandis que sa propre vie suit une route désordonnée, et, dominée par la passion, retentit du fracas discordant des vices. Qu'elle se compose, qu'elle s'ordonne, qu'elle se rende harmonieuse et belle, et alors elle montera d'elle-même et facilement jusqu'à la source de la beauté, de l'harmonie et de la lumière. »

Non content de parler à la raison de son disciple infidèle, mais cependant toujours affectueux, Augustin parlait à son cœur, et cherchant dans les souvenirs de sa propre expérience, puisqu'il avait lui-même suivi dans son orageuse jeunesse les voies dont il voulait retirer Licentius, il essayait de lui faire sentir quelles douceurs souveraines récompensent les premières peines que coûte le retour à Dieu, et combien ces chaînes que l'on redoute si fort, tant qu'on ne les a pas portées, sont plus légères en réalité que ces liens des voluptés mondaines qu'on trouve si doux, et qui pourtant sont si pesants. « Il est vrai, la sagesse nous tient d'abord dans une espèce de servitude, et il nous faut passer par certains travaux nécessaires pour nous dompter : mais ensuite quelle liberté ! Ces chaînes passagères tombent, et il ne reste plus qu'une autre espèce de chaîne, très forte à la vérité, mais qu'on porte avec une joie qui surpasse tout ce qu'on peut dire. Il en est autrement des chaînes qui nous attachent au monde : rien de plus réel que leur poids, rien de plus imaginaire que leur douceur; rien de plus dur que la peine qu'on éprouve à les porter, et rien de plus fragile que la satisfaction qu'on y trouve; rien de plus vrai que la misère qu'on y souffre, rien de plus vain que le bonheur qu'on s'en promet. » On croit entendre ces beaux accents d'Augustin au lendemain de sa conversion : « Quelles soudaines délices ne trouvais-je pas dans le renoncement aux vanités! Vous les chassiez de mon âme, ô mon Dieu, et vous y entriez à leur

place, plus éclatant que toute lumière, plus intime que toute intimité, plus grand que toute grandeur. Et mon cœur heureux était libre des soucis que donnent l'ambition, l'amour des richesses et la recherche des plaisirs coupables, et je bégayais déjà sous vos yeux, ô ma lumière, ô mon trésor, ô mon salut[1]. » Ainsi Augustin essayait-il de faire impression sur cette âme enivrée, mais noble et accessible aux grandes pensées. Puis il lui proposait l'exemple de Paulin lui-même : « Allez en Campanie, vous y verrez le saint et illustre serviteur de Dieu, Paulin, et vous apprendrez de combien de faste et de grandeur mondaine il s'est déchargé, pour courber la tête sous le joug du Christ avec une humilité d'autant plus courageuse qu'elle a été plus profonde. Et maintenant, il est heureux sous la conduite du Maître divin auquel il s'est abandonné. Vous verrez quelle belle intelligence il y a dans cet homme, qui ne s'en sert plus que pour rendre gloire à Celui qui la lui a donnée, de peur de tout perdre s'il manquait de tout rapporter à Celui de qui il tient tout. » Et se laissant aller ensuite aux élans de son âme : « Pourquoi, disait Augustin, ces inquiétudes et ces agitations intérieures qui vous déchirent? Pourquoi prêtez-vous plutôt l'oreille au décevant murmure des vanités qui vous perdent qu'à la voix amie qui voudrait vous sauver? Tout cela vous trompe, mon cher Licentius, tout cela meurt et précipite dans la mort :

[1] *Confess.,* lib. VIII.

la vérité seule ne trompe point, et le Christ seul est la vérité[1]. »

On ne se lasse pas de citer d'aussi belles paroles. A cette lettre Augustin joignait la dernière poésie de Licentius, afin de faire mieux connaître à Paulin celui qu'il lui recommandait avec tant de sollicitude, et ce qu'il déplorait, ce qu'il craignait, ce qu'il souhaitait à son endroit. « Il est jeune encore, disait-il en terminant; il en croira peut-être ceux qui ont fait pour leur malheur la périlleuse expérience qu'il veut tenter[2]. »

Il n'en fallait pas tant pour éveiller le zèle de Paulin. La jeunesse de Licentius, ses aimables et brillantes qualités, ses illusions, ce vase d'or, comme disait saint Augustin, avec lequel jouait le démon, et qui aurait pu être une offrande si belle au Christ, cette affection paternelle enfin d'Augustin pour lui, émurent Paulin; il se sentit pris, lui aussi, d'une vive tendresse pour le jeune fils de Romanien, et il entreprit d'unir ses efforts à ceux d'Augustin pour le sauver. Romanien, après s'être arrêté à Nole, y avoir remis à Paulin les lettres dont Augustin l'avait chargé, et avoir pu profiter pour lui-même des précieux moments passés avec le gardien du tombeau de saint Félix, était allé retrouver son fils à Rome. Quand il quitta Nole, les deux frères que Paulin avait envoyés en Afrique, Romanus et Agilis, n'étaient pas encore de retour; ils revinrent enfin, non seulement

[1] Epist. XXVI, *ad Licentium.*

[2] Epist. XXVII, *ad Paulinum.*

avec la réponse d'Augustin à la seconde lettre de Paulin, mais encore avec des lettres d'Aurèle, l'évêque d'Hippone, et d'Alype, l'ami d'Augustin, et de deux autres de ses disciples, évêques aussi, l'un de Cirta, Profuturus, l'autre de Milève, Severus; car le monastère d'Augustin était devenu pour l'Afrique une pépinière d'évêques. Paulin s'empressa de faire part à Romanien de ces nouvelles [1]; il était heureux surtout de l'élévation d'Augustin à l'épiscopat; c'était à ses yeux une grâce pour les églises d'Afrique, de pouvoir entendre d'une telle bouche les paroles célestes; et pour Licentius aussi ses exhortations désormais auraient plus d'autorité. Car le vrai but de cette correspondance entre Paulin et Romanien, c'était Licentius; il lui écrivit donc aussi à lui-même, conformément au désir d'Augustin, une lettre [2] où on le voit qui se tourne et se retourne, pour ainsi dire, cherchant toutes les entrées par où il pourra pénétrer jusqu'au jeune cœur qu'il s'agit de toucher. Il invoque tantôt le souvenir d'Augustin et d'Alype, leur grand exemple, leur tendresse, leurs larmes amères sur les égarements de leur disciple; tantôt leur commune expérience des vaines choses dont il est enivré, et il en redit après Augustin les fausses joies et les peines réelles; il caresse même son ambition, en lui montrant, dans la belle et féconde vie qu'il aurait s'il voulait suivre leurs traces, et être pour Augustin ce qu'Élisée était pour Élie, la réali-

[1] Epist. VII, *ad Romanianum.*

[2] Epist. VIII, *ad Licentium.*

sation supérieure des vains songes dont nous avons parlé ; enfin, il essaye de le gagner par ce charme des vers dont il le sait si vivement épris : « J'en ai été charmé comme vous, lui dit-il, quand j'étais à votre âge ; » et pour mieux l'attirer « à Celui qui est l'auteur et la source de toute harmonie », il empruntait le langage de la poésie[1].

[1] Nous trouvons dans une traduction des lettres de saint Augustin faite au XVII[e] siècle, par M. Dubois, de l'Académie française, cette partie de la lettre de Paulin mise en vers ; il agréera peut-être au lecteur que nous en placions ici quelques extraits :

Ne diffère donc plus : songe au temps que tu perds,
Et du siècle à jamais romps les indignes fers.
Sous le joug du Seigneur, heureux, courbe la tête :
Cet éclat des grandeurs qui te charme et t'arrête
Peut éblouir les cœurs aux chimères livrés,
Mais n'a qu'un faux brillant pour des yeux éclairés...
Fuis les pièges tendus dans le métier des armes :
La gloire des héros paraît pleine de charmes ;
Mais que ces vanités qui séduisent tes yeux
Vendent cher leur éclat aux cœurs ambitieux !
Tu repais ton esprit d'une vaine espérance ;
Mais lorsque, chargé d'ans, pour toute récompense
De tes exploits guerriers, de tes rudes travaux,
Tu n'auras recueilli qu'un long tissu de maux,
On te verra, déçu dans l'espoir qui t'entraîne,
Par d'impuissants efforts vouloir rompre ta chaîne,
Et du grand Augustin rappelant les avis,
Désirer, mais trop tard, de les avoir suivis.
Jeune et capable encor de conseils salutaires,
Écoute deux vieillards * qui sont pour toi des pères,
Et sous le joug du Christ viens enfin te ranger :
« Mon joug est doux, dit-il, et mon fardeau léger... »
Qui ne suit que le Christ, qui sur lui seul se fonde,
Est maître de soi-même et des maîtres du monde.
Tu ne seras esclave, en ne servant que lui,
Ni de tes passions, ni de celles d'autrui...
Rome, de tant de gens si follement aimée,
A quel prix leur vends-tu ton vent et ta fumée ?

* Alype et Augustin.

Sourd à de telles voix, Licentius continua-t-il à rouler dans le flot du monde pour s'évanouir enfin, comme une bulle inutile, sur cette écume? Il fut plus heureux, si la tombe chrétienne découverte en 1863 par M. de Rossi, près de Saint-Laurent-hors-des-Murs, et sur laquelle était gravé le nom de Licentius, sénateur, mort à Rome en 406, est celle du fils de Romanien.

Telles furent les premières correspondances entre Paulin, Alype et Augustin. Qu'on les rapproche des lettres de Paulin à Jérôme et de Jérôme à Paulin, ou encore de celles que Jérôme et Augustin échangeaient dans le même temps, on ne pourra pas ne pas être frappé de ces amitiés d'un genre nouveau, que le christianisme mettait entre des hommes si éloignés les uns des autres, et si différents d'ailleurs de patrie, de naissance et d'éducation. Ceux que touche l'histoire des âmes verraient-ils sans intérêt ces relations d'un caractère si élevé et si pur, entre ces beaux génies qui, de tous les points du monde chrétien, se cherchent, s'appellent, se répondent; cette communauté de foi, de pensées, d'intérêts immatériels, si

Que n'ont point à souffrir tous ces ambitieux,
Que d'indignes soucis, de troubles anxieux !..
Fuis donc tous ces plaisirs que le monde t'étale,
Et reviens, fugitif, à la terre natale.
Mort au plaisir des sens, n'aspire désormais
Qu'à posséder ces biens que l'on ne perd jamais.
Reviens donc, c'est la voix d'Augustin qui t'appelle :
Le ciel, le ciel, voilà ta maison paternelle ;
La terre n'est pour nous qu'un pays étranger.
On est mort, ô mon fils, quand on vit pour le monde :
La véritable vie est de vivre pour Dieu.

bien décrits par Paulin lui-même, dans les paroles qu'Augustin lui renvoyait : *Membres d'un même corps, nous avons le même chef*, etc.; et ces efforts enfin de deux grands saints conspirant pour gagner à Dieu un jeune homme?

---

## CHAPITRE DOUZIÈME

PAULIN ET SES AMIS D'AQUITAINE
CORRESPONDANCE AVEC SULPICE SÉVÈRE ET AVEC DELPHINUS
ET AMANDUS

395-396

« L'histoire des peuples est une grande chose : leurs révolutions, leurs destinées, leurs batailles, tout cela est beau, vaste et fécond. Mais combien l'histoire des âmes n'est-elle pas plus vaste et plus féconde encore! Et puis, qu'importe après tout à l'homme ses ancêtres et ses descendants? Qu'importe à cet atome l'orbite où il est entraîné? Ce qui lui importe, c'est d'aimer et d'être aimé, et pendant cette si courte vie, de savoir qu'il est l'être cher par-dessus tout à un autre être. Il paraît manifestement, a dit Bossuet avec sa solennelle gravité, que le plaisir de l'homme c'est l'homme. » Ces paroles de M. de Montalembert[1] nous paraissent une introduction naturelle au présent chapitre, que nous voudrions pouvoir appeler un hymne à l'amitié. Ce plaisir que l'homme trouve dans

[1] *Les Moines d'Occident*, Introduction.

l'homme, la vie plus intime qu'extérieure que nous écrivons va continuer à nous le donner.

Reportons donc maintenant nos regards vers la Gaule; de non moins doux et édifiants spectacles nous y attendent. Grâce aux débris qui nous restent de la correspondance échangée entre Paulin et ses amis d'Aquitaine, Sulpice Sévère d'une part, Delphinus et Amandus de l'autre, pendant les premières années de son séjour à Nole, nous pourrons entendre ces grands chrétiens d'un autre âge converser dans l'intimité, et voir dans leurs entretiens pour ainsi dire transpirer leurs âmes, et ce que c'est que l'amitié chez les saints. Nous osons dire que les annales de l'amitié chrétienne offrent peu de pages d'un intérêt plus haut et plus sérieux.

L'affection de Paulin pour ces trois amis est égale, mais une nuance s'y fait sentir : pour Sulpice Sévère, il est plus qu'un ami, il est un maître, presque un père; au contraire, Delphinus et Amandus sont ses pères dans la foi; avec eux, il se retrouve fils humble et reconnaissant, un peu plus familier cependant avec Amandus, dont son âge le rapproche davantage, qu'avec le vénérable évêque de Bordeaux. Malheureusement, les lettres de Sulpice Sévère, ainsi que celles de Delphinus et d'Amandus, sont perdues; mais celles de Paulin qui nous restent nous permettent de reconstituer dans ses lignes principales cette correspondance, tant dans les trois années qui font l'objet du présent chapitre, que dans celles qui suivront, jusque vers l'an 406, où elle s'arrête.

Le temps, en passant sur les âpres et amères contradictions que le nouveau genre de vie adopté par Paulin avait provoquées, ne les avait pas adoucies; sa famille, ses anciens amis l'oubliaient profondément, et il ne lui arrivait encore de la patrie gauloise aucun témoignage d'affection, aucun souvenir. S'il avait pris énergiquement son parti de ces contradictions et de ces oublis, il ne serait pas conforme à la vérité de dire qu'il y était indifférent; on voit assez, à l'accent dont nous l'entendrons en parler, qu'il n'avait pas étouffé son cœur. La gloire des saints n'est pas d'être insensible, mais de vaincre les faiblesses de la sensibilité. Il nous plaît d'ailleurs de retrouver dans ces hommes austères, dépouillés, mortifiés, la fibre humaine, et cette source de tendresse qui nous les fait aimer en même temps qu'admirer. Toutefois ces amertumes, chez Paulin, ne passaient qu'à la surface de son âme, et n'allaient pas jusqu'à en troubler la profonde paix.

Il y avait du reste des compensations à ces tristesses, des amitiés fidèles, dont il goûtait d'autant plus les saintes joies. Il y en avait en Campanie et jusqu'en Afrique, comme nous venons de le voir, et surtout en Gaule, et nous venons de dire lesquelles. Sulpice Sévère, on s'en souvient, n'ayant pu partir avec lui, avait promis de le rejoindre. Paulin l'attendait avec impatience; mais quand, au printemps de l'année suivante, 395, il allait s'embarquer, pour la seconde fois il tomba malade, en même temps que Paulin faisait lui-même cette maladie. Dès qu'il fut

convalescent, voulant au moins donner de ses nouvelles à son ami et recevoir des siennes, il lui députa deux de ses jeunes disciples; car lui aussi avait des disciples. En effet, s'il ne s'était pas, comme Paulin, dépouillé de ses biens, il n'en avait pas moins quitté le siècle; et, retiré non loin de Toulouse, dans les retraites que nous connaissons, à Élusone d'abord, ensuite à Primuliacum, pour y mener une vie de solitude et d'austérité très semblable à celle de Paulin à Nole, il avait vu accourir près de lui, et se mettre sous sa conduite, de jeunes et généreuses âmes, que la sainte contagion de son exemple avait entraînées. Ce fut à deux de ces jeunes gens, l'un simple catéchumène encore, l'autre, un clerc nommé Vigilance, qui venait de Calagurris en Espagne, qu'il confia une lettre pour Paulin. Il s'excusait, dans cette lettre, de la nouvelle impossibilité où il s'était trouvé de tenir sa promesse et d'aller à Nole; mais il promettait encore d'y venir, quand sa santé le permettrait; bien plus, d'amener avec lui sa petite colonie. Il désirait d'autant plus quitter la Gaule, que sa situation y était de jour en jour plus pénible : aux railleries qui lui venaient toujours de la part des hommes du siècle, et, ce qui était plus pénible encore, de son propre père, se joignaient les dispositions peu bienveillantes de quelques évêques : l'affaire des priscillianistes et la vénération connue de Sulpice Sévère pour saint Martin en étaient cause. Nous avons vu combien Martin avait été opposé aux rigueurs sanglantes qu'on avait exercées contre ces hérétiques; ceux qui

blâmaient Martin de cette indulgence, comme aussi des saintes singularités de sa vie, trouvaient dans Sulpice Sévère un apologiste déclaré et courageux du grand évêque de Tours; de là des animosités que l'âme tendre de Sulpice Sévère ressentait douloureusement. Il versait toutes ces peines dans le sein de son ami, et multipliant, dans la vive admiration qu'il éprouvait pour lui, sans craindre assez peut-être de désoler son humilité, des éloges, aussi mérités d'ailleurs que sincères, il s'estimait heureux de pouvoir le rejoindre un jour, et il le suppliait de lui envoyer quelques paroles dont il pût tirer profit pour son âme. L'un des deux messagers, Vigilance, tomba malade en mettant le pied dans la Campanie, ce qui retarda un peu leur arrivée à Nole; ils trouvèrent Paulin lui-même encore souffrant, mais bien près d'être rétabli. Sa joie, malgré sa déception, fut extrême : ce n'était pas son ami, mais c'étaient de ceux qui vivaient dans son intimité, et qui lui étaient si étroitement unis dans le service du Seigneur, qu'il pouvait les considérer comme quelque chose de lui-même. Cette délicate attention de Sévère le toucha vivement, et, non moins délicat et attentif, il ne voulut jamais consentir, malgré leur désir de retourner promptement vers Sévère, à ce qu'ils partissent avant que Vigilance fût entièrement remis de son indisposition; et dans la lettre dont il les chargea à leur départ pour son ami, il donnait à ses sentiments libre carrière[1].

[1] Epist. v, *ad Severum.*

Combien la fidèle amitié de Sévère lui est douce! Sévère est bien de ceux qui aiment le Christ dans leur ami, et leur ami dans le Christ! il est bien le disciple de Celui qui, ayant aimé les siens qui étaient dans ce monde, les aima jusqu'à la fin! Que le Christ l'en récompense!

Et jusque dans la coïncidence de leurs maladies et de leurs convalescences simultanées, Paulin veut voir une preuve providentielle de l'étroite affection qui les unit; en effet, est-ce par hasard qu'au moment où Sévère était malade en Aquitaine, Paulin l'était à Nole, et qu'au moment où lui, Paulin, apprenait par les envoyés de Sévère sa convalescence, il se sentait lui-même convalescent? Non, car il ne tombe pas même un passereau sur la terre sans la volonté du Père céleste : c'est la même main qui les a éprouvés et qui les a guéris, pour montrer, jusque dans cette communauté de souffrances corporelles, l'indissoluble union de leurs âmes. Et ces épreuves d'ailleurs, ajoutait Paulin, sont salutaires, car elles matent la chair et la soumettent à l'esprit.

Mais ce qu'il ne peut se résoudre à accepter, ce sont les admirations de Sévère. L'amitié lui fait illusion. Lui, Paulin, qu'a-t-il donc accompli de si étonnant? Le temps et son précoce passage aux affaires avaient mûri ses pensées; les coups de la fortune l'avaient dégoûté des choses du monde; la délicatesse même de sa santé le prémunissait contre les voluptés; il avait besoin de calme, de sécurité et de soli-

tude; il s'est retiré du bruit et des affaires, dans la paix de la vie domestique, et peu à peu, insensiblement, il en est venu au point où il en est. Mais Sévère!
« Ta conversion à Dieu, bien-aimé frère, est bien autre chose; ta jeunesse était plus florissante, ton nom plus glorieux, ton patrimoine moins lourd sans doute, mais considérable encore; tu étais sur le théâtre du siècle, en pleine lumière du forum; tu y tenais la palme de l'éloquence: tout à coup, par un généreux élan, tu as secoué le joug du péché, et brisé les liens mortels de la chair et du sang. Et ni la fortune ajoutée à la tienne par ton entrée dans une famille consulaire, ni la liberté de ce prompt veuvage, n'ont pu t'écarter de la voie étroite du salut, ni te fixer dans le chemin large et facile où marche la foule. Par un abaissement sublime, tu es venu te mettre aux pieds du Crucifié. Heureux es-tu, ô mon frère! Ah! c'est bien toi qui n'es pas seulement un auditeur sourd, mais un observateur docile de l'Évangile; toi qui as attaché à la croix les délices de la jeunesse et l'éclat de la fortune; toi qui, pour marcher à la suite du Christ, n'as pas craint de laisser ton père même avec ses filets sur cette barque que battent les flots, c'est-à-dire au sein des richesses incertaines de cette vie, et qui, dédaigneux d'une réputation littéraire non moindre déjà que ton opulence, plein d'un sublime mépris pour la vaine gloire, as courageusement préféré les oracles des apôtres à ceux de Cicéron et de ta propre parole, pour ne plus consacrer désormais qu'aux louanges

du Christ une voix souillée par la faconde du siècle[1]. »

Aussi Paulin ne peut-il trop s'étonner du désir que Sévère lui témoigne de se mettre sous sa conduite. « Pourquoi donc, s'écrie-t-il, un tel désir? Que peux-tu recevoir de moi que tu n'aies déjà? Quel avantage te promets-tu du commerce d'un ignorant? A quoi bon venir à un pécheur? Sage, que peux-tu attendre d'un insensé; juste, d'un pécheur; opulent, d'un pauvre; riche dans le Seigneur, d'un homme dénué de tout bien? Ah! plutôt, souviens-toi de moi devant Dieu, toi dont les mérites plus abondants donnent plus de crédit à tes prières. Cependant, tiens bien, mon frère, ce que tu tiens, et que personne ne te ravisse ta couronne. »

Qu'il vienne pourtant, non comme disciple, mais comme ami : bien des raisons le lui conseillent, mais en particulier l'amour de la paix et l'horreur des querelles[2] : ce n'est pas autrement que lui-même est parvenu à éteindre les préventions et les jalousies qu'il avait vues s'élever; par sa fuite, il a dérobé à cette flamme son aliment. Qu'il vienne, et qu'il amène avec lui ces frères qu'il a promis. « Ah! le verrai-je,

[1] Nec minoris domesticis opibus ingenii facultatis laudem ab hominibus non accipiens, et inanis gloriæ sublimiter negligens, piscatorum prædicationes Tullianis omnibus et tuis litteris prætulisti. Confugisti ad pietatis silentium, ut ore puro divina loquereris, et pollutam canina facundia linguam Christi laudibus expiares. (Epist. v, *ad Severum.*)

[2] Multa sunt quæ ad nos invitare te, et de patria parumper debeant sevocare; præ cæteris amor pacis et zeli fuga. (Epist. v, *ad Severum.*)

ce jour où il me sera donné de recevoir toute cette troupe d'élus dans le sein de notre commun patron et maître, Félix; car c'est lui qui est le maître de la maison. Pour toi, je t'établirai non seulement dans le cloître du saint martyr notre voisin, mais même dans son jardin : seulement, tu n'auras pas de gages, car n'as-tu pas déjà reçu du Seigneur ta récompense? Oh ! comme le petit jardin, cultivé par de tels ouvriers, va prendre une face nouvelle! Vous voilà! je vous reçois! je vous donne le saint baiser : quel bonheur pour toute ma famille! quels doux, sobres et joyeux banquets! Nous y mangerons non le pain fermenté des temps anciens, mais le pain sans levain et sans mélange d'une nouvelle vie; nous y chanterons, dans de saints cantiques, les louanges de Celui qui nous fait habiter dans la paix et la joie d'une même demeure [1]. »

« En lisant ces charmantes invitations de Paulin à Sévère, dit ici l'auteur allemand de sa vie, on se rappelle ces lettres échangées entre Grégoire et Basile, dans lesquelles chacun des deux amis, avec autant d'enjouement que de grâce, vient tour à tour vanter les agréments de son désert, et cherche à y attirer son ami [2]. » Ajoutons que l'austérité de ces hommes,

[1] Eritne, quæso, tempus illud, quo fraternitatem tuam comite electorum Dei cohorte venientem, in gremio jam communis patroni Dominædii mei Felicis excipiam! Tum ego te, non in monasterio tantum vicini martyris inquilinum, sed etiam in horto ejusdem colonum locabo; sed gratis, quia jam a patrefamilias accepisti denarium tuum, etc. (Epist. v, *ad Severum.*)

[2] Le docteur Busé, p. 234.

qui ont mis à leurs pieds toutes les opulences et toutes les délices de la vie mondaine, donne un charme de plus à ces doues effusions de leur charmant esprit et de leur admirable cœur.

En terminant, Paulin envoyait à Sévère, comme eulogie, un pain de Campanie; mais de peur que ce pain délicat ne lui donnât une idée trop relevée de la façon dont on vivait à sa table[1], il y joignait, comme échantillon de sa vaisselle, une écuelle de buis : « Et voilà, ajoutait-il, l'argenterie dont tu dois aussi te servir. » Et comme il n'a plus ni serviteurs ni hommes d'affaires, il prie Sévère de vouloir bien lui envoyer de l'huile de Provence et quelques barriques de vin vieux qu'il croit avoir encore à Narbonne. Il lui offre enfin ses salutations avec celles de Therasia, « sa compagne dans le service du Seigneur, » dit-il; et il se recommande au souvenir de la vénérable Bassula, sa belle-mère.

Cette lettre est de la seconde année du séjour de Paulin à Nole, de l'année 395. Cependant l'année

[1] Nous devons dire qu'il mérite toujours sa réputation; c'est le meilleur que nous ayons jamais mangé. Et ici qu'il nous soit permis de remercier de sa gracieuse hospitalité le vénérable P. Avella, un religieux chassé de son couvent par le gouvernement subalpin, et qui, à Nole, dans la maison paternelle devenue son asile, nous a si cordialement reçu. « Vous ferez avec moi un repas de moine, » nous dit-il avec un sourire. Mais il nous offrait, par bonheur, ce pain de Campanie; et ce qui valait mieux que tout, outre sa riche bibliothèque, mise à notre disposition, une bonté, une amabilité, une sérénité d'âme, une spirituelle et savante causerie, qui nous ont laissé le meilleur et le plus reconnaissant souvenir.

396 s'écoulait, et Paulin attendait tous les jours l'arrivée si souvent promise de Sévère. Mais à sa place, ce furent encore quelques-uns de ses compagnons qui vinrent, porteurs d'une nouvelle lettre [1]. Cette lettre parlait comme toujours le langage le plus affectueux; mais elle ne contenait plus les promesses d'autrefois ; Sévère paraissait renoncer définitivement à venir se fixer à Nole : non qu'il n'eût plus à subir de contradictions ni de railleries, mais il s'affermissait contre ces misères; ni que le petit jardin de saint Félix, que Paulin lui avait vanté, n'eût eu pour lui des douceurs; au contraire, il comprenait maintenant, disait-il en souriant, pourquoi Paulin avait abandonné l'Aquitaine : c'est ce petit jardin de saint Félix qui avait fait tort à Hebromagus. Mais sa malheureuse santé ne lui permettait pas, à lui, ces longs voyages; puis, pour décliner à son tour la trop grande admiration de son ami, touchant échange d'humilité! les voies de Paulin, disait-il, étaient pour lui trop sublimes : cet entier dépouillement de ses biens, il l'admirait beaucoup plus qu'il ne pouvait l'imiter. Il l'imitait pourtant plus qu'il voulait bien le dire. Il devint prêtre, peut-être même l'était-il déjà ; et quoiqu'il suivît, plus qu'il ne l'avouait, Paulin dans ses austérités, il y avait, entre le dépouillement de Paulin et le sien, cette différence qu'il gardait, lui, l'usufruit, ou plutôt l'administration de son patrimoine; car il s'était engagé à l'employer, pour

[1] Neque sat habes occasionibus cunctis revisere, nisi et pueros tuos mittas. (Epist. XI, *ad Severum.*)

l'Église, en bonnes œuvres. C'est pourquoi il disait à son ami que les préférences de la grâce avaient été pour lui; qu'ils étaient deux dans un champ, selon le mot de l'Écriture, mais qu'un seul avait été pris. Et continuant, sur le ton d'une douce plaisanterie : « Comment voulez-vous, ajoutait-il, que nous allions chez un homme aussi dépouillé que vous? Car vous ne tarderez pas à avoir si bien tout donné, que vous ne pourrez plus même nous inviter à venir chez vous. »

Un autre motif retenait Sévère : ce que Paulin avait trouvé à Nole, lui l'avait rencontré dans la Gaule; le culte que Paulin avait pour saint Félix, il l'avait pour un saint encore vivant, saint Martin. Aussi rendait-il au vénérable archevêque de Tours des visites de plus en plus fréquentes, pour recueillir ses conseils, et respirer de plus près le parfum de sa sainteté. Il avait même conçu la pensée de faire pour lui ce que saint Athanase avait fait pour Antoine, encore vivant aussi, d'écrire sa vie. Cette vie d'Antoine par Athanase avait été lue avec enthousiasme; elle arrachait en foule les âmes au siècle; c'était elle qui avait commencé le mouvement qui se produisait depuis quelques années en Occident vers la vie monastique. Saint Augustin en a raconté dans ses *Confessions* un exemple alors récent et mémorable, celui de ces deux officiers du palais impérial qui, dans une promenade qu'ils faisaient ensemble aux environs de Trêves, étant entrés dans la cellule d'un solitaire, et y ayant trouvé cette vie d'Antoine, après en avoir lu quelques pages, en avaient été

tellement frappés que sur-le-champ ils s'étaient décidés à tout abandonner pour embrasser la même vie. Cet exemple avait même été le coup décisif porté à Augustin ébranlé, mais encore hésitant. Sulpice Sévère n'estimait pas que la vie du grand thaumaturge des Gaules fût inférieure à celle du grand moine égyptien, et il voulait recueillir, en le dérobant à l'humilité du saint, tout ce qu'il pourrait des merveilles de cette vie pour en porter la connaissance à toute l'Église. Car, bien qu'il ait fait quelque difficulté de la publier, l'ayant écrite, dit-il, pour sa seule église domestique, et, ajoute-t-il dans ces préoccupations de lettré qu'il garde peut-être plus qu'il ne le dit, ne l'ayant confiée au prêtre Desiderius qu'en le priant de n'en point nommer l'auteur, nous ne pouvons pas prendre à la lettre ces formules de modestie et ce désintéressement littéraire poussé si loin. Il venait donc de terminer cet écrit, et il l'adressait à Paulin, admirateur non moins enthousiaste que lui de Martin, et comme lui honoré, nous l'avons vu, de son amitié.

Paulin lut et relut cette lettre; les accents affectueux de Sévère retentissaient avec une douceur sans égale dans cette âme tendre autant que forte. Sans doute Sévère ne venait pas encore, et probablement il ne viendrait jamais : les vœux de notre cœur ne peuvent pas toujours s'accomplir ici-bas, et l'amitié aussi doit faire ses sacrifices : mais quel ami! « C'est maintenant, lui répondait-il, que je le sens et que je l'éprouve : non, *à un ami fidèle rien ne peut être com-*

*paré;* et qu'elle est vraie cette parole des saints livres, que la sincère affection est *un remède de vie et d'immortalité!* Tes paroles me sont plus douces qu'un rayon de miel; et comme une source fraîche à un voyageur altéré, tel a été pour moi ce messager d'heureuses nouvelles venu d'une terre lointaine. » Cette amitié lui paraît un bienfait de Dieu, et il s'écrie : « Que rendrai-je au Seigneur pour une telle faveur? » Il trouve donc une douce joie à penser qu'elle n'a jamais connu d'ombres; dans le siècle déjà, ils étaient tendrement unis; mais depuis qu'ils ont quitté le monde pour servir Dieu, combien cette union, dont le Christ forme maintenant le lien, ne leur est-elle pas devenue plus précieuse encore[1]! Quelle différence avec celles dont ils ont expérimenté tous deux si tristement la fragilité! « Où sont maintenant et ces liens de la famille, et les amitiés, et les commerces d'autrefois? Je ne suis plus rien pour eux, et, comme disent les saints livres, *je suis devenu un étranger parmi mes frères;* mes amis et mes compagnons se sont tous retirés; ils passent loin de moi comme le fleuve qui s'écoule, comme l'onde qui s'en va. Mais il est écrit aussi : *Au lieu de vos pères, voici qu'il vous naît des fils.* Père, frère, amis, patrie, patrimoine, c'est toi qui es tout cela pour moi : en toi je trouve une large et précieuse compensation à toutes les

[1] Te nobis in sæculari prius amicitia dilectissimum, in suis quoque rebus, quod incomparabilis pretii ducimus, individuum comitem atque consortem spiritali germanitate connexuit. (Epist. XI, *ad Severum.*)

choses que j'ai quittées. J'ai eu des frères, des amis, des proches, grands, considérés dans le monde; mais c'est toi que Dieu m'a donné comme un frère inséparable. Car ne sommes-nous pas tous deux dans le Christ qu'un seul cœur et qu'une seule âme? » Qu'importent donc les abandons? « Le monde nous déteste, mais le Christ nous aime; les hommes nous délaissent, mais Dieu nous chérit[1]. »

Paulin insiste sur ce caractère nouveau, sur cette transformation de leur amitié. Certes, elle avait ses douceurs alors qu'ils aimaient encore les choses qu'aujourd'hui par la grâce du Christ ils ont abandonnées; mais en comparaison de ce qu'elle est maintenant, ce n'était qu'un germe, une préparation : il n'y manquait à la vérité qu'une chose, dit Paulin, mais qui surpasse tout humain sentiment : l'amour du Christ, l'amour de Dieu ; aujourd'hui il y est; c'est en Dieu qu'ils s'aiment, et qu'ils ne sont plus qu'un cœur et qu'une âme[2].

L'amour de Dieu mis au sommet de tous les amours, comme, en effet, Dieu est au sommet de toutes les choses, et de cet amour souverain tous les autres amours découlant : ce que la langue chrétienne ap-

[1] Mundus nos non amat, sed amat Christus. Homo negligit, sed Deus diligit. (Epist. XI, *ad Severum.*)

[2] Prædestinatos nos invicem nobis in caritate Christi, junctissima prioris quoque vitæ amicitia signavit, adhuc eorum quæ nunc per Christum avertimur amatores; quia tam religiose nos semper uterque diliximus, ut ad nostram inter nos dilectionem nulla adjici posset affectio, nisi caritas Christi, quæ sola omnem sensum affectumque supereminet. (*Ibid.*)

pelle d'un seul mot, que ce sentiment ait pour objet Dieu ou les hommes, la charité, certes, voilà encore une grande nouveauté dans le monde, des idées qui ne s'étaient jamais produites, des sentiments entièrement inconnus en dehors du christianisme. Ceux qui croiraient que, portée à ces hauteurs, l'affection est moins tendre et moins vive, n'ont qu'à la regarder comme nous le faisons en ce moment dans le cœur de ces hommes qui ont aimé Dieu jusqu'à lui immoler toutes choses : ne sont-ce pas ceux-là qui ont le plus aimé les hommes, et qui se sont le plus aimés entre eux? Où donc l'amitié a-t-elle parlé un langage plus affectueux que dans ces lettres de Paulin? Et si ce beau sentiment, que Paulin appelait tout à l'heure avec les saints livres une remède de vie et d'immortalité, est vraiment l'union des cœurs, la fusion des âmes, où est-il, s'il n'est pas là? Et comment n'y serait-il pas? Car qui mettra l'harmonie dans les âmes, si ce n'est l'amour de Dieu? Aussi Paulin ne peut-il accepter ce qu'avait dit Sévère : qu'ils étaient deux dans un champ, et qu'un seul avait été pris.

« Non, répond-il, ne parle pas de la sorte. Sans doute nous étions deux, mais, grâce à la bonté toute-puissante de Dieu, j'ose dire que l'un a été pris sans que l'autre ait été laissé. Nous étions deux, oui, quand la chair rebelle et l'esprit se faisaient en nous la guerre; mais, grâce à celui qui a opéré cette conversion, toi et moi nous ne sommes plus qu'un, car un seul et même esprit est en nous. Aussi, et c'est ce

dont nous devons à jamais bénir Dieu, même lorsque nous avons pris des routes diverses, nous ne nous sommes pas séparés; et ce n'est pas ce qui nous est arrivé, comme tu le dis toi-même non sans tristesse, avec ceux qui paraissaient nos plus chers amis. Ne soyons donc pas ingrats envers Dieu : il n'a pas pris l'un de nous; de nous deux il n'a fait qu'un. Nous étions deux encore, alors qu'il y avait nous et ces frères avec lesquels nous avons dû rompre pour répondre à l'appel divin; mais aujourd'hui que le Christ a si étroitement uni nos cœurs, nous ne pouvions qu'être pris ou laissés ensemble; nous avons été pris, non pour aucun mérite de notre part, mais par la grâce de Celui dont les dons et les appels sont sans repentance. »

Ainsi donc, en se transfigurant dans l'amour de Dieu, l'amitié de Paulin et de Sévère est devenue et plus haute et plus pure, et plus étroite et plus tendre. Elle est devenue aussi plus forte et plus durable; « immortelle, dit Paulin, comme Dieu même[1]. » La plus triste infirmité de nos affections, on le sait assez, est leur fragilité. Que voit-on, en effet, dans le monde, qu'amitiés brisées et que cœurs trahis? Faut-il s'en étonner? Les passions, les intérêts, les goûts, les sympathies, sur lesquels reposent les amitiés vulgaires, choses mobiles et fugitives! Tant que Paulin et Sévère ne s'aimaient que de la sorte, si douce que fût leur affection, où était sa sécurité? Tant qu'ils

[1] In æternam necessitudinem mutavit. (Epist. XI, *ad Severum.*)

n'avaient pas mis Dieu entre eux et qu'ils ne savaient pas même ce que c'était que s'aimer en Dieu et pour Dieu, pourquoi leur amitié eût-elle été moins exposée qu'une autre à l'inconstance? Mais aujourd'hui que la charité de Dieu a fait d'eux un cœur et une âme, que de cette amitié Dieu est devenu le lien, la raison et le lieu, pour ainsi dire, à qui donc serait-il possible de la rompre? « Combien, s'écrie Paulin, le lien qui nous unit est-il plus fort que ceux que forment la chair et le sang! Cette affection humaine, qui n'était, nous le comprenons maintenant, qu'une préparation à celle d'aujourd'hui, une affection plus haute, la charité, l'a changée en amitié éternelle. Une affection qui vient de Dieu et demeure en Dieu ne périt pas : celui en qui elle demeure lui communique son éternité [1]. Et comme elle vient de Dieu et repose sur lui, c'est à lui qu'elle tend; car aimer ce n'est pas se chercher égoïstement soi-même, c'est se dévouer à son ami, l'aimer pour lui-même, pour son vrai bien, pour Dieu, par conséquent : ce qui justifie la définition que donne quelque part Bossuet de cette fleur exquise de la charité, quand il l'appelle « une liaison particulière pour s'aider à jouir de Dieu »; et encore « la perfection de la charité ». Et comme on ne va à Dieu que par la beauté de l'âme, ce que

[1] Nos in suæ caritatis vinculo copulare dignatus est, a familiaritate carnali in qua, jam nunc intelligimus, huic nos fœderi præparaverat, in æternam necessitudinem affectu potiore mutavit. Siquidem caritas, quia in Deo permanet, omnem in quo maneat hominem sua perennitate perpetuat. (Epist. XI, *ad Severum.*)

cherche l'amitié véritable, ce qu'elle s'efforce de mettre dans l'être aimé, ce dont elle est pour lui jalouse, c'est cette réelle beauté; ainsi faisait Paulin pour Sévère, et Sévère pour Paulin :

« Portons, ô mon ami, l'image de l'homme céleste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre. Travaillons à imiter Dieu. Offrons-lui une hostie vivante, et, faisant de notre cœur un chaste autel, immolons-lui les sacrifices que figuraient ceux de la loi antique[1]. » Et ici, d'après la méthode d'ingénieuse interprétation qu'il tenait de Jérôme et d'Ambroise, et qui le place, non point à leur hauteur, mais immédiatement au-dessous d'eux, parmi les maîtres de la vie chrétienne, il explique que nous immolons à Dieu le bouc, quand nous tuons en nous le péché, qui est une odeur de mort; le taureau, quand nous matons notre orgueil; l'agneau, quand notre vie est sans tache; le jeune veau, enfin, quand nous devenons par la simplicité et l'humilité de petits enfants, au sens évangélique. « Et, ajoute-t-il, telle est la bonté de Dieu, que, encore qu'il n'ait pas besoin de nos biens, mais nous des siens, et que nous n'ayons rien que nous ne l'ayons reçu, néanmoins il daigne accepter nos offrandes, comme si ce que nous lui of-

[1] *Portemus imaginem cœlestis* ea cura et diligentia qua *portavimus imaginem terreni;* exhibeamus hostiam vivam, et in pectore nostro castum altare ponentes, illa per legem jussa sacrificiis animalia mactemus in vitiis; immolantes hircum peremptione peccati, in quo odor mortis est; cædentes taurum, si deponamus superbiam; agnum, si immaculati vivamus, et vitulum, si efficiamur malitiâ parvuli. (Epist. XI, *ad Severum.*)

frons était à nous, et non pas à lui. Ses dons ne doivent pas être un embarras pour nous dans la route, mais l'occasion et la matière de nos mérites; et quoique n'ayant rien apporté dans le monde nous n'en devions rien emporter, nos biens, si nous en usons selon ses vues providentielles, de temporels qu'ils sont, deviendront éternels. Et de la sorte, tout en n'emportant rien avec nous, puisque notre nature est passagère, comme la figure de ce monde, toutefois, par son opération toute-puissante et le plus merveilleux des échanges, nous emporterons tout; bien plus, nous pouvons tout envoyer devant nous, si nous jetons tout comme une semence dans le sein de Dieu. »

Ainsi Paulin mêlait aux effusions les plus tendres le langage de la grande foi. Belles amitiés que celles qui forment ainsi des engagements, non pour le plaisir, mais pour la vertu! Elles ne sont pas seulement une douceur et une force pour la vie : on les retrouve, inaltérables, indéfectibles, au sein de Celui d'où elles sont descendues dans notre cœur.

*La charité espère tout,* dit l'Apôtre; Paulin s'obstinait donc dans l'espérance : et elle est ingénieuse aussi, et c'est pourquoi Paulin faisait aux objections et aux prétextes de Sévère, pour ne pas venir à Nole, l'aimable réponse que voici :

« Réellement, mon ami, je m'estimerais bien riche si j'étais aussi pauvre que tu le dis. La vérité est que, plus faible encore dans l'âme que dans le corps, je te suis à une grande distance, quoique dans le même chemin. Nous tournons la même meule, mais moi,

d'une main amaigrie et fatiguée; le travail est le même, mais non le fruit, car mon froment à moi est mêlé de beaucoup d'ivraie. Tu crains, dis-tu, ma pauvreté. Mais as-tu la foi? Ne crois-tu pas à Celui qui a dit : *Ne vous inquiétez pas du lendemain?* Si tu y crois, pourquoi redoutes-tu de venir auprès de celui qui n'est pauvre que parce qu'il a eu foi en ces paroles? Eh bien! non, je ne cesserai pas de t'inviter. Viens nous voir, ou plutôt, si tu le peux, vole vers nous. Nous n'avons rien que le Christ. Mais est-ce n'avoir rien que d'avoir Celui qui a tout? Non, vraiment, je n'ai pas préféré, comme tu le dis, à Hébromagus mon petit jardin de Nole; c'est le jardin du paradis que j'ai préféré à mon patrimoine, à ma patrie; car le véritable patrimoine, la véritable patrie, ce n'est pas celle qui passe, c'est celle qui demeure et qui est notre véritable pays d'origine[1]. »

« Mais non, ajoutait-il, ce n'est pas le pauvre que tu fuis; c'est le pécheur : car tu n'aurais pas été un visiteur aussi assidu de Martin si tu craignais tant de faire maigre chère. »

Quant à la vie de Martin : « Ces récits, disait Paulin, sont aussi beaux qu'édifiants. Heureux es-tu d'avoir écrit la vie de ce saint évêque, avec un lan-

[1] Si credis, quid de ejus fratris inopia famem metuis, quem scis hujus Verbi securitate paupertatem divitiis prætulisse... Veni ad nos : et si potes, advola. Ebromagum enim non hortuli causa, ut scribis, reliquimus, sed paradisi hortum prætulimus et patrimonio et patriæ, quia illic magis domus vera, ubi æterna; ibi verius patria, ubi originalis terra et principalis habitatio. (Epist. XI, *ad Severum.*)

gage aussi noble et un sentiment aussi vrai. Heureux aussi Martin d'avoir rencontré un historien digne de sa foi et de ses œuvres : en même temps que ses mérites lui acquièrent la vie éternelle, tes écrits lui assureront sur la terre l'immortalité. »

Cette vie, écrite d'un style sobre et concis, avec un accent de sincérité irrécusable, sinon avec une critique sévère, car l'auteur, qui a beaucoup observé Martin, et beaucoup questionné et le saint et ceux qui vivaient avec lui, raconte les choses comme on les lui a racontées à lui-même, eut, nous aurons occasion de le constater, un succès considérable. Mais ne nous laissons pas écarter de notre saint.

Pendant que ces lettres s'échangeaient entre Paulin et Sévère, non moins active était la correspondance qu'entretenaient avec lui Delphinus et Amandus. On voit par les deux lettres que nous allons analyser, qu'aux premiers temps de son séjour en Campanie, cette correspondance entre Bordeaux et Nole était incessante. On voit aussi que ces deux vrais amis de Paulin ne cherchaient pas seulement, dans la douceur de ce commerce épistolaire, une compensation aux regrets de la séparation ; ce dont ils se sont préoccupés, c'est de son âme, de son avancement spirituel, de ses progrès dans la forte vie chrétienne. Ils veulent achever leur œuvre; cet arbre qu'ils ont planté, et cultivé avec tant d'amour, ils veulent qu'il donne tous ses fruits ; cette grande conquête de leur zèle, ils désirent que l'Église en retire tout le fruit et tout l'honneur qu'elle promet. Aussi, chacune de leurs

lettres est un aiguillon pour Paulin ; ils l'excitent, ils le pressent, ils lui crient avec l'Apôtre : *Lève-toi des morts, et cherche à atteindre Jésus-Christ.* Ils ne permettent pas que ce beau génie se taise, et que sous prétexte d'humilité il étouffe la lumière sous le boisseau. Les longues lettres qu'ils en reçoivent les ravissent, mais elles sont trop courtes à leur gré; charmés de tout ce qu'il tire de la sainte Écriture, ils lui demandent de la scruter plus profondément encore, et de leur communiquer avec plus d'abondance les trésors qu'il amasse silencieusement dans sa retraite. Eux, ils ont fait ce qu'ils ont pu : car que pourrait-il leur rester à faire? A Paulin maintenant de rendre quelque chose de ce qu'il a reçu [1].

Ces excitations, surtout celles qui venaient de Delphinus, jetaient l'humble solitaire de Nole dans un réel embarras, et, plus libre avec Amandus, il ose lui en faire de douces plaintes [2] : évidemment, c'est Amandus qui le trahit; c'est lui qui crie sur les toits ce que son ami lui dit à l'oreille [3]; il a montré ses lettres à Delphinus, et, dans l'illusion de son amitié, il a persuadé à ce père vénéré de s'adresser, lui, si riche, à un tel pauvre. « Mais, ô père, écrivait-il au saint évêque [4], c'est aux riches à prêter aux pauvres;

[1] Jubes nos in epistolis, quas ad te facimus, aliquem præter officii necessitatem de Scripturis adjicere sermonem, qui tibi thesaurum nostri cordis revelet. (Epist. x, *ad Delphinum.*)

[2] Te magis audeo in verbis meis contemnere. (Epist. IX, *ad Amandum.*)

[3] Quod tibi in aurem loquor, tu supra tectum prædicas. (*Ibid.*)

[4] Epist. x, *ad Delphinum.*

c'est aux pères à donner de leurs trésors à leurs enfants. Ainsi le veut la piété, ainsi l'enseigne l'Apôtre. » C'est bien sans doute ce qu'a fait Delphinus, et ce qu'il ne cesse de faire. Il a remis entre les mains de Paulin le talent de l'Évangile; il veut, et à bon droit, que ce talent fructifie. De plus, à tout ce que ce maître a fait pour ce disciple, ce père pour ce fils, il ajoute ses prières : il les croit exaucées, et que Paulin possède tout ce qu'il demande à Dieu pour lui. Il a versé sur lui le sel de sa parole, lui, saint évêque, qui est bien le sel de la terre, et ses fréquentes lettres sont à son âme un condiment toujours nouveau [1]; il ne consent pas à ce que ce sel s'affadisse : justes sont ses demandes, et Paulin avoue qu'il doit correspondre aux grâces dont il est prévenu, c'est là une expression qui se retrouve souvent sur ses lèvres; qu'il doit marcher en avant; regarder, non les sillons qui sont tracés, mais ceux qui restent à tracer encore, aspirer aux sommets; nous saisissons là à son début le sérieux travail sur lui-même de ce converti définitivement en marche vers la perfection chrétienne :

« Oui, votre sainteté a droit de vouloir recueillir ce qu'elle a semé. Mais moi, champ stérile, que ferai-je? Par quels fruits répondrai-je à votre attente, moi qui, jusqu'ici, terre ingrate, au lieu de blé n'ai produit que des ronces, et qui, vigne infidèle, ai trop sujet de

[1] Jubet me sibi sermonem spiritali, id est suo, sale conditum promere; meminit enim quod me verbi sui sale asperserit. Neque cessat id facere; nam omnes mihi litteræ illius spiritalia condimenta sunt. (Epist. x, *ad Delphinum*.)

craindre ce reproche : *Je t'ai planté comme une vigne choisie, et tu n'as donné que des fruits amers; j'attendais des raisins, et je ne trouve que des épines?* Vous me demandez : *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie pas fait?* Ah ! il vous reste encore une chose à faire; imitez cet agriculteur qui intercéda pour le figuier stérile, et obtint que le maître prît patience. Intercédez pour moi; arrêtez la cognée qui est déjà à la racine de ce pauvre arbre; mettez-y encore, comme un engrais fécond, et vos soins et vos prières : peut-être cet arbre finira-t-il par porter quelques fruits; peut-être cette terre aride deviendra-t-elle fertile; alors, au jour de la moisson, l'agriculteur joyeux pourra se présenter au père de famille avec ses gerbes dans les mains, et recevoir sa récompense[1]. »

Admirable humilité! Son langage avec Amandus n'est pas moins touchant : « Vous avez mis le Christ dans mon cœur par le sacrement de la foi; mais, puisque ma paresse l'y a laissé s'endormir, vous faites bien de le réveiller, afin qu'il commande aux vents tumultueux de mes pensées terrestres et aux flots agités de mes convoitises. Oui, prévenu par sa grâce, je dois y correspondre; saisi par lui, il faut que je le saisisse à mon tour. » Sous une autre forme que dans la lettre à Delphinus, sous une image emprun-

[1] Plantationis tuæ arbor succum tuæ fecunditatis accipiat, ut in die recognitionis, quo pariter sator messorque gaudebunt, nos quoque paterno sinu afferens inter manipulos tuos, repetas ab eo culturæ tuæ fructum. (Epist. x, *ad Delphinum.*)

tée à l'Écriture, les mêmes sentiments se retrouvent : l'humilité du récent ascète, et le désir de s'avancer. Il se sent encore au bas de la montagne, mais il en veut gravir les sommets : « Il est écrit : *Aux cerfs les hautes montagnes, le trou du rocher au hérisson.* » Dans sa profonde humilité, c'est à cet humble animal qu'il se compare : « Tout armé de ses épines, le petit hérisson repousse la main de l'homme et la dent de l'animal ennemi. Armé de même de l'humilité et de la crainte de Dieu, puissé-je me préserver et me défendre, et trouver aussi mon refuge dans *la pierre, qui est le Christ*[1]. » Mais il veut ressembler aussi au cerf, par la vitesse de sa course et la hauteur de son bois, c'est-à-dire par sa foi et ses œuvres, et atteindre enfin les cimes. « Priez Dieu, dit-il encore, qu'il m'établisse enfin avec les aigles sur les hauteurs. » Et il s'écrie en terminant : « Que je sois votre joie, votre couronne, puisque je suis une de vos plantes dans le Seigneur, et l'objet de votre labeur quotidien[2]. »

Ce que Delphinus et Amandus demandent, ils l'obtiendront largement. Lorsque, à mesure que nous avancerons dans cette étude, regardant de plus près l'âme de Paulin, nous trouverons dans ses lettres la trace de ses méditations et de ses progrès dans l'intelligence des saints livres et des choses chrétiennes, et dans sa vie celle du travail persévérant sur lui-même qui est et sera toujours sa grande affaire à

[1] Epist. IX, *ad Amandum.*

[2] Vestrum gaudium et corona simus, quorum in Christo plantatio, apud Christum labor quotidianus sumus. (*Ibid.*)

Nole, nous verrons que les conseils de Delphinus et d'Amandus ont porté leurs fruits. Pour le moment, nous ne voulions que donner une première vue des pures et belles amitiés qui ont été pour cette âme altérée d'affection, dans sa vie dépouillée et pénitente, une joie suprême et un secours sans prix. N'y aurait-il donc, à de telles contemplations, aucune douceur? Et les générations humaines ne sauraient-elles jamais prêter l'oreille qu'au bruit des passions désordonnées dont les entretiennent éternellement les romanciers et les poètes? Si dans l'histoire on vient à rencontrer, chose trop rare, cet autre sentiment, moins orageux, non moins profond; plus doux, plus pur, plus suave, l'amitié; et l'amitié transfigurée, portée par la charité à des hauteurs toutes divines : ne faut-il pas s'y arrêter un moment, comme le voyageur, fatigué d'une longue course sur une terre aride, sous un ciel brûlant, s'assied et se repose, à l'ombre, au bord d'un bois, près d'une source fraîche et limpide?

---

# CHAPITRE TREIZIÈME

LES FÊTES DE SAINT FÉLIX
ET LES CARMINA NATALITIA DE SAINT PAULIN
PLAN ET PROPORTIONS DE CE MONUMENT POÉTIQUE

396-399

Des amis de Paulin revenir à saint Félix, c'est élever le sujet, c'est presque ne le pas changer; car saint Félix fut, on peut le dire, et nous le savons déjà, la grande affection et dévotion de Paulin sur la terre. « Ce martyr, au service duquel il s'était consacré, avait fini par attacher son âme par ce lien, dont parle l'Écriture, qui avait attaché l'âme de David à celle de Jonathas[1]. » C'est un culte, nous dirions presque une passion. Et loin que cette passion sainte s'affaiblît avec les années, le temps ne faisait que l'enflammer. Elle éclatait surtout aux fêtes annuelles de saint Félix.

Paulin a très bien exposé lui-même, en plusieurs endroits de ses poèmes, la raison générale des fêtes

[1] Ozanam.

dans la liturgie chrétienne, et les motifs particuliers qui donnaient tant d'éclat à celle de saint Félix. « C'est, dit-il, pour soutenir notre foi, que tout le long de l'année, des jours ont été choisis et consacrés pour nos fêtes pieuses. » — « Comme il a semé dans le ciel les étoiles, et dans les champs les fleurs, de même Dieu a semé dans l'année les fêtes, pour que ceux dont le travail quotidien appesantit les âmes pussent, de temps en temps, excités par ces jours solennels, se relever du côté du ciel [1]. » Placées de distance en distance dans le cycle de l'année, ces fêtes, dit encore le poète chrétien, sont comme les cordes d'une lyre qui, touchées par l'archet divin, chantent un hymne sublime à Celui qui, créateur des êtres, les régit et les gouverne avec une merveilleuse harmonie [2]. Et il nomme quelques-unes des principales ; ce sont celles qui se rapportent à Notre-Seigneur Jésus-Christ : Noël, l'Épiphanie, le baptême du Sauveur, son premier miracle à Cana, sa glorieuse résurrection ou la grande pâque chrétienne, et enfin l'effusion de l'Esprit divin sur le monde à la Pentecôte. On voit qu'à l'époque de saint Paulin déjà le cycle de nos fêtes est presque complet. A ces solenni-

1 Ergo velut cœlum stellis, ut floribus arva,
Temporibusque annos Dominus, sic ipse diebus
Tempora distinxit festis, ut pigra diurnis
Ingenia obsequiis, saltem discrimine facto,
Post intervallum, reduci sollennia voto
Sancta libenter agant.

(*Natale* XI.)

2 *Ibid.*

tés qui ont pour objet le Christ, l'Église a mêlé celles qui se rapportent aux saints. Des écrivains légers lui ont reproché à ce propos d'avoir remplacé pour le peuple un paganisme par un autre. C'est regarder les choses profondes d'une façon bien superficielle.

« Il y a dans le paganisme deux choses, a très bien dit M. Ozanam : il y a la fausse religion; mais il y a la religion même, c'est-à-dire le commerce de l'homme avec le monde invisible; par conséquent tous les moyens de fixer ce commerce sous des formes sensibles, les temples, les fêtes, les symboles [1]. » Ceux qui nous parlent de renfermer la religion dans le sanctuaire de l'âme n'entendent rien à la nature humaine, ni à ce qui constitue la religion. Il est de l'essence de tout sentiment, et par conséquent du plus grand de tous, le sentiment religieux, de se produire au dehors. Et ces manifestations sont d'autant plus nécessaires quand il s'agit du sentiment religieux, que l'objet du culte d'une part est infini, ineffable : dans son impuissance à l'exprimer et à l'atteindre, l'homme a besoin d'emprunter à la nature toutes les richesses de son langage et de son symbolisme; et d'autre part cet objet est invisible : on sait assez que, sans un secours extérieur, la foule des hommes, plongés de toutes parts dans la vie matérielle et naturelle, est incapable de s'élever aux choses de l'ordre intelligible et surnaturel. Si donc le christianisme ne pouvait que substituer un culte à un autre, le culte

[1] Ozanam, *La Civilisation au* v^e *siècle,* t. I, p. 163.

du vrai Dieu à celui des fausses divinités, pourquoi n'aurait-il pas conservé de l'ancienne religion les usages qui n'étaient pas incompatibles avec les croyances nouvelles? Le paganisme avait divinisé des hommes; mais à côté d'une grande erreur il y avait une grande vérité dans le culte des héros. Que fallait-il? Retrancher l'erreur et garder la vérité. C'est ce qu'a fait l'Église en honorant non pas les saints comme des dieux, mais Dieu dans les saints. Et en quoi donc le culte des saints, ces héros du christianisme, contredirait-il la foi chrétienne? Est-ce que leur intercession nuit à celle du Christ, d'où elle tire toute sa valeur, dont elle est inséparable? Est-ce que leurs exemples, en nous montrant, par des modèles placés plus près encore de nous que lui-même, comment on le peut imiter, ne sont pas aussi consolants qu'encourageants? L'Église a donc sagement fait d'instituer les fêtes des saints, de remplacer sur les autels, sans détriment de l'honneur dû au seul adorable, les fabuleux héros de la mythologie par ses héros à elle, les martyrs; et ceux qui savent combien des traditions et des souvenirs qui ont longtemps régné sur les imaginations, parce qu'ils répondaient à des besoins plus ou moins profonds de l'âme humaine, conservent d'empire, admireront avec quelle habile tolérance et quelle maternelle tendresse l'Église a traité les sectateurs grossiers du paganisme romain, en conservant dans sa liturgie tant de rites et de fêtes dont l'origine, peut-être, est païenne, mais qu'elle a christianisés et purifiés; ou

même en souffrant, jusqu'à ce qu'elle pût les déraciner sans péril, certains usages moins conformes à son esprit, mais invétérés et chers aux peuples : par exemple, ces agapes fraternelles, qui mêlaient un divertissement innocent en soi au culte des martyrs. Nous verrons Paulin lui-même réclamer contre ces banquets; mais il cherchera à en prévenir les abus; il ne les supprimera pas, quoique déjà saint Ambroise et saint Augustin eussent réussi, non sans peine, à les faire disparaître.

La pensée de l'Église sur ce point capital a été admirablement comprise et exprimée, en particulier par saint Jérôme et saint Augustin. « Nous tous, dit avec son bon sens profond le solitaire de Bethléhem, qui croyons en Jésus-Christ, nous venons de l'idolâtrie; on n'est pas chrétien par la naissance, on le devient par une renaissance. Mais parce qu'autrefois nous offrions un culte aux idoles, faut-il n'en pas offrir à Dieu, dans la crainte de le traiter comme une idole? Nous faisions cela pour des simulacres, et c'est ce qui était criminel; nous le faisons pour les martyrs, et c'est ce qui est légitime[1]. » Augustin demandait de même à Faust le manichéen : « Parce que les vestales gardent la virginité, faut-il donc que nous blâmions la chasteté de nos vierges[2]? » C'est le même

[1] Non nascimur, sed renascimur Christiani, et quia quondam colebamus idola, num colere Deum non debemus, ne simili eum videamur cum idolis honore venerari? Illud fiebat idolis, et idcirco detestandum erat; hoc fit martyribus, et idcirco recipiendum est. (S. Hieronymus, *adversus Vigilantium.*)

[2] Non ideo contemnenda vel detestanda est virginitas, quia et

esprit qui inspirait, un siècle plus tard, à saint Grégoire le Grand, cette belle lettre aux missionnaires d'Angleterre, dans laquelle il leur conseille de changer en églises les temples que les convertis voulaient eux-mêmes brûler, de laisser à ces nouveaux chrétiens leurs fêtes rustiques, leurs banquets innocents, et leurs joies temporelles, « afin, dit ce grand pape, qu'ils goûtent plus volontiers les consolations de l'esprit. »

On peut ajouter que cette politique de l'Église était surtout nécessaire avec les populations de l'Italie : comment sevrer ces vives imaginations de la poésie des pompes religieuses? Comment, avec un culte froid et nu, les arracher à ces fêtes païennes qui avaient pour elles tant de charmes? Ce fut une nécessité d'accommoder, dans une certaine mesure, le cycle de l'année chrétienne au calendrier païen. « Ainsi, selon le témoignage de Bède, il fallut la procession de la Chandeleur pour faire oublier les Lupercales; les Ambarvales ne disparurent que devant la pompe rustique des Rogations; les paysans d'Enna, en Sicile, ne pouvant se détacher des réjouissances qu'ils célébraient en l'honneur de Cérès après la moisson, la fête de la Visitation fut retardée pour eux, et ils offrirent aux autels du Christ les épis mûrs dont ils avaient coutume de couronner leurs idoles [1]. »

vestales virgines fuerunt; sic non ideo reprehendenda sacrificia patrum, quia sunt et sacrificia gentium. (*Contra Faustum*, lib. XXI, c. x.)

[1] Ozanam, *La Civilisation au* v^e^ *siècle*, t. I, p. 163.

Paulin, qui a si bien compris la raison des grandes fêtes liturgiques, n'a pas moins saisi celle du culte des saints en général, et de saint Félix en particulier. C'est pour eux que Dieu les béatifie dans le ciel; c'est pour nous qu'il les glorifie sur la terre. Il nous les donne pour modèles et médecins; plongés comme nous au sein des erreurs et des vices de ce monde, ils ont su en émerger; par leurs exemples, ils pourront nous en guérir[1]. Et pour donner plus de poids à leurs exemples, il en fait aussi des intercesseurs et des patrons; admirable dans ses saints, il fulgure par eux ses merveilles :

Perque suos Christus sua signa coruscat amicos[2].

Là donc où Dieu a fait briller cette lumière, un saint, là où se trouve ce trésor, une tombe glorieuse, les peuples accourent, sûrs d'y trouver le secours divin et des fleuves de grâce et de vie; même dispersées au loin, leurs reliques, le plus petit fragment de leurs os sacrés, ont la même vertu[3].

[1] Obducunt aciem mundi fallentis amores :
Hos igitur nobis cupiens avertere morbos
Omnimedens Dominus, Sanctos mortalibus ægris
Per varias gentes medicos, pietate salubri,
Edidit. (*Natale* XI.)

[2] *Ibid.*

[3] Ex illo cineres, quasi semina vitæ,
Diversis sunt sparsa locis, quaque osse minuto,
De modica sacri stipe corporis exiguus ros
Decidit, ingentes illic pia gratia fontes
Et fluvios vitæ generavit.
(*Ibid.*)

Pourquoi saint Félix est-il le glorieux patron de Nole? Paulin en donne deux raisons : c'est d'abord parce que Félix est un grand saint, et qu'à de grandes corruptions comme celles de Nole, le contrepoids d'une puissante intercession était nécessaire; c'est ensuite parce que ses vertus sont précisément le remède qu'il fallait opposer aux vices particuliers des Campaniens.

En effet, et nous l'avons déjà rappelé, tout, dans cette riante Campanie, invitait au plaisir. Deux grandes divinités régnaient là, Bacchus et Vénus, et y faisaient régner avec elles deux grands vices : l'ivresse et la volupté. Les corruptions de Nole étaient célèbres [1]. C'est au milieu des souillures de ce culte et de ces mœurs, c'est au sein de ces populations qui avaient placé, comme le dit Paulin, le crime même sur leurs autels [2], que Félix est apparu; c'est lui l'astre radieux que Dieu a fait lever sur ces ténèbres, le remède divin qu'il a préparé à ces horribles plaies morales. Ce saint, qui a mis aux pieds de Dieu tous les biens de ce monde, qui a vécu humble,

1 Vetus ænigma de quadam muliere Clodia nomine usurpatum legitur : *in triclinio Coa* (Venus in insula Coo colebatur); *in cubiculo Nola* (in cubiculo vero omne genus libidinis Nolanorum more). Et revera Nolana lascivia in adagium translata est, ac propterea Ausonius, in epigr. LXX : *Et quum Nolanis capitalis luxus inussit.* (Muratori, *ad Natale* XIII, v. 169.)

2 Prostibulum Veneris simul et dementia Bacchi.
Numina erant miseris...
corruptaque tantis
Pestibus, ingentem poscebat Nola medelam...
(*Ibid.*)

austère et pauvre, qui a offert le sacrifice du sang, est bien le modèle qu'il fallait proposer à ces voluptueuses cités de la Campanie[1].

D'un autre côté, si la corruption régnait dans les cités campaniennes, la vie était rude pour les pauvres habitants des montagnes : Félix leur apprendra à supporter avec patience leur sort; il adoucira leurs mœurs sauvages. Il était donc de tout point admirablement choisi de Dieu pour être le protecteur de Nole et de la Campanie. Mais son culte n'était pas renfermé dans ces étroites limites : toutes les populations de l'Italie le vénéraient. En tout temps le glorieux tombeau voyait de nombreux pèlerins le visiter; mais aux jours de ses solennités le concours des peuples était extraordinaire, et la vieille basilique, ainsi que les trois autres, devenait absolument insuffisante.

Ces fêtes se célébraient, dit poétiquement Paulin, le jour qui est le vingtième après celui où, vainqueur des froides et sombres nuits d'hiver, le soleil nous ramène de plus longs jours; c'est-à-dire, comme nous le savons déjà, le 14 janvier, en plein hiver[2]. Mais, sous ce doux climat d'Italie, quelquefois on se serait cru alors au printemps. Avant de quitter l'Espagne, au 14 janvier de l'an 394, et aux fêtes de l'année suivante, 395, Paulin avait composé deux

1 Felix Nolanis medicus fuit...
Martyr stella loci simul, et medicina colentum est.
(*Natale* XI.)

2 *Natale* III.

poésies, que nous avons fait connaître, et il s'était dès lors promis de payer chaque année à son saint protecteur ce tribut de louanges [1]. Pendant quinze ans il tint parole : c'étaient là ses offrandes. « D'autres, dit-il dans un de ses poèmes, apportent de riches présents. Pauvre, moi, je n'ai que mes chants ; ils seront accueillis ; elles l'ont bien été, les deux petites pièces de la pauvre veuve [2]. » Il les lisait lui-même aux pèlerins. Ils furent bientôt un des vifs attraits

[1] Comme dans la langue liturgique le jour de la mort d'un saint, c'est-à-dire celui où il entre dans la gloire, est appelé son jour natal, *natalis dies,* de là le titre de *Carmina Natalia,* ou *Natalitia,* ou *Natales libri,* donné à ces poèmes : titre contre lequel Mingharelli (*In Natalitia Paulini carmina Præfatio*) réclame bien à tort, ce nous semble.

Paulin en a composé non pas dix-huit, comme le dit par erreur M. Ozanam, mais quinze. Longtemps on n'en connut que dix, plus des fragments de quatre autres, conservés par un vieil auteur du IXe siècle, Dungal, qui les avait insérés, à l'époque de la grande controverse soulevée par l'hérésie des iconoclastes, dans son livre *de Cultu imaginum,* trouvant là d'admirables témoignages de la tradition chrétienne, au IVe siècle, en faveur du culte des saints, témoignages non moins démonstratifs contre les novateurs du XVIe. Nous avons déjà dit comment un savant italien, Muratori, eut le bonheur d'en découvrir trois dans leur intégrité, en compulsant un manuscrit de la bibliothèque Ambroisienne à Milan. Le XIVe seul est perdu.

[2] Cedo, alii pretiosa ferant donaria, meque
Officii sumptu superent...
Ego munere linguæ
Nudus opum famulor...
Nec metuam sperni, quoniam non vilia Christo
Pauperis obsequii libamina; qui duo lætus
Æra piæ censum viduæ laudata recepit.
(*Natale* VI.)

du pèlerinage. Il est vraisemblable qu'on en faisait des copies, et que plus d'un pèlerin s'en retournait avec ces hymnes, qui allaient porter au loin la gloire du saint et de son poète. Les deux que nous connaissons ne sont, semble-t-il, que des préludes au vaste poème que Paulin portait dès lors dans sa pensée, et dont il se proposait de faire, à l'honneur de son saint chéri, un monument. Dans le troisième, celui de l'an 396, le poète prend un plus libre essor; dans ceux des années suivantes, son vol sera plus ample encore, et l'ode deviendra un vrai chant épique. Nous les étudierons au fur et à mesure que nous les rencontrerons, avec tout le soin qu'ils méritent.

Il n'est pas difficile de saisir le plan de ce monument. Tandis que les deux premiers poèmes, que nous avons appelés des préludes, n'ont l'un que 38 hexamètres, et l'autre 36, le troisième, celui de l'an 396, en a déjà 135. Ce n'est cependant encore qu'une vue générale du sujet. Paulin embrasse d'un coup d'œil d'ensemble les divers aspects de la fête, le concours des peuples, l'éclat de la basilique, la puissance du saint; le début est tout lyrique :

« Le grand jour est venu, de toutes parts les multitudes se précipitent, le ciel et la terre se sont mis de la fête; on dirait que le ciel radieux sourit; les vents d'hiver se taisent; on croit sentir passer comme un souffle de printemps. Voyez-vous tous ces peuples qui viennent à flots pressés? Ils partent la nuit, ils n'attendent pas le jour, la lumière des torches chasse

les ténèbres : un même sentiment meut toutes ces foules. Que de villes à la fois dans une seule ville! Voici les pèlerins de la Lucanie, de l'Apulie, de la Calabre, du Latium qu'enferment deux mers, ceux des six villes de la riante Campanie, ceux de la riche Capoue aux hautes murailles, et ceux de Naples la belle; les vignerons du Gaurus et des joyeux coteaux du Massique, et ceux qui cultivent les champs fertiles qu'arrose le Galèse; Preneste, Altinum, Ardée envoient aussi leurs foules; les Samnites sont descendus de leurs montagnes; la piété a vaincu l'âpreté des chemins; Rome elle-même s'est émue : ses enfants prennent le chemin de Nole, la porte Capène les voit sortir par milliers; leurs bandes serrées couvrent au loin la voie Appienne. »

La vieille basilique s'est parée pour les recevoir : « Des voiles blancs sont suspendus aux linteaux dorés, des guirlandes de feuillage ornent les portes, le parvis est jonché de fleurs; les nombreuses lampes qui couronnent l'autel y versent des flots de lumière, les mèches de papyrus enduites de cire parfument le lieu saint de suaves odeurs; jour et nuit elles sont allumées; ainsi la nuit étincelle des feux du jour, et le jour lui-même resplendit d'un éclat nouveau. » La foule remplit la basilique, des chants pieux se font entendre, chacun offre ses vœux au saint; on suspend aux portes les ex-voto de la reconnaissance, des lames d'argent poli où sont gravées les grâces reçues; on pénètre jusqu'au saint tombeau; à travers les deux ouvertures de la plaque de marbre qui le

recouvre, on introduit des vases remplis d'huile de nard et d'autres liqueurs précieuses, pour les faire toucher au sarcophage, afin de leur communiquer par ce contact quelque chose de la vertu du martyr; les pauvres ne sont pas oubliés, ils ont leur part des offrandes qu'on fait au saint, aumônes, copieux banquets[1]; la joie anime tous les cœurs. Paulin, à cette vue, ne peut contenir ses pieux transports :

« Chantez, s'écrie-t-il, chantez, enfants, les louanges de Dieu; faites-lui entendre vos vœux; redites en chœur vos chants de fête. Jonchez de fleurs les parvis du temple, suspendez des guirlandes à ses portes; que l'hiver se change en printemps, que l'année nous donne des fleurs avant la saison, que la nature s'harmonise avec ce saint jour. O terre, tu dois des couronnes au tombeau du martyr! Glorieux martyr, que le ciel couronne deux fois, car il fut vainqueur dans la paix comme dans la guerre. Et vous, ô saint, joignez vos prières aux nôtres, pour que nous puissions célébrer ce beau jour au sein d'une paix que rien ne trouble plus; qu'il nous ramène chaque année l'allégresse, et ces vœux, et ces vers, dont nous aimons à vous payer le tribut dans vos fêtes. »

Peut-être y a-t-il dans ces dernières paroles une allusion patriotique aux troubles à peine apaisés de l'empire, et une prière touchante pour les deux en-

[1] Ces détails se retrouvent plus abondants encore dans le *Natale* VI.

fants qui occupaient en Orient et en Occident le trône trop tôt vacant de Théodose.

Ces premières assises du monument posées, l'année suivante, 397, Paulin, dans un poème qui n'aura pas moins de 361 hexamètres, va entrer, pour ainsi dire, à pleines voiles dans le sujet. Le début est encore tout lyrique :

« Les voilà revenues ces fêtes que chaque année ramène, et aussi les chants que j'ai promis. C'est votre jour natal, ô Félix ; il m'est plus cher que le mien même. En ce jour, des foules innombrables se livrent aux transports de la joie ; mais nous plus que tous les autres, nous que le Christ vous a donnés, tout indignes que nous sommes d'un tel ami. Toutes nos richesses, tous nos amours d'autrefois, et nos titres de noblesse, et nos vaines dignités, ont fait place à un seul trésor, et ce trésor, c'est vous, ô saint : père, patrie, demeure, vous êtes tout pour nous. Dans votre giron sacré nous nous réfugions. Votre sein est notre nid. C'est là que, réchauffés, nous croissons pour une vie meilleure, et, nous dépouillant du fardeau terrestre, nous sentons germer en nous quelque chose de divin, et naître les ailes qui nous égalent aux anges[1]. »

[1] Tu pater, et patria, et domus, et substantia nobis;
Et tuus est nobis nido sinus; hoc bene foti
Crescimus, inque aliam mutantes corpora formam,
Terrena exuimur sorde, et subeuntibus alis
Vertimur in volucres divini semine Verbi.

Beaux vers, dit M. Ozanam, et qui sont comme la chrysalide

« Allons, ajoutait-il, ô ma lyre, fais entendre tes chants harmonieux. Je n'évoque pas de la roche éolienne les Muses de Castalie, vaines chimères, ni Apollon, sourde divinité : c'est le Christ qui m'inspire. » Et il chante Félix, ses origines, sa vocation, son sacerdoce, son apostolat, la persécution qui s'élève, sa confession glorieuse, sa miraculeuse délivrance et celle du saint évêque Maxime. L'année suivante, 398, il continue son poétique récit. Le début du poème est d'une grâce charmante encore :

« Le temps succède au temps; les beaux jours viennent et s'en vont; le monde accomplit sa course : tout passe, mais la gloire des saints demeure. Viens donc enfin, la révolution de l'année te ramène, ô jour si attendu, qui renouvelles nos douces fêtes, et qui réclames de moi ces vœux, ces vers, dont je paye chaque année le tribut à Félix. C'est en ce jour qu'il est né, la joie des peuples l'annonce : éclatez donc aussi, mes chants; célébrez celui à qui le Christ m'a donné. »

Reprenant alors son récit où il l'a laissé, Paulin dit la paix rendue à l'Église, et les travaux et les vertus de Félix, jusqu'à sa bienheureuse mort. Le poème a 299 vers. Si le récit que nous avons tiré de ce chant et du précédent n'a pas été trop incolore et froid, le lecteur peut imaginer quel est, des poèmes

d'où sortiront ces deux autres vers de Dante, plus admirables encore :

Non vaccorgete voi che siam vermi
Nati a formar l'angelica Farfalla.

eux-mêmes, malgré quelquefois l'âpreté des vers, le souffle et l'éclat. Le *Natale* de l'an 399, le VI[e], dira la sépulture de Félix, le culte rendu à sa mémoire, les prodiges opérés à son tombeau. Ainsi le monument poétique de Paulin monte peu à peu, d'année en année, d'assise en assise, et nous en pouvons apercevoir maintenant les proportions : la suite de cette histoire nous en fera voir le couronnement.

Paulin chante donc dans le VI[e] *Natale* les guérisons opérées par saint Félix, les démons chassés par lui des corps, les victimes délivrées qui louent Dieu, le peuple fidèle, joyeux et tremblant à la fois, qui mêle ses acclamations aux chants de leur reconnaissance, la présence divine sensible, la gloire du Christ manifestée dans son martyr. Quand on viendrait nous dire aujourd'hui que ces possessions n'en étaient pas, que l'ignorance du temps appelait ainsi des maladies inconnues, mais naturelles, aurait-on expliqué par là ces délivrances instantanées dont tout un peuple était témoin? Et s'il ne s'est jamais accompli de prodiges aux tombeaux des saints, comment expliquer la foi, la confiance indéfectible des populations, et ces concours immenses, ininterrompus pendant des siècles? Pourquoi donc les saints qui ont glorifié Dieu ici-bas ne seraient-ils point glorifiés par Dieu à leur tour? Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas par ses saints ce que manifestement il peut par lui-même? Et si leur culte est au degré que nous avons dit légitime, salutaire et tutélaire, pourquoi donc Dieu, afin de le promouvoir et de le maintenir, n'aurait-il pas accordé à ses

saints, à ses martyrs, à ses amis, ces témoignages de leur crédit auprès de lui, et donné au peuple fidèle ces preuves de sa bonté et de sa puissance? Saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Jérôme, tous les contemporains de Paulin, ont raconté des faits semblables, accomplis sous leurs yeux, et ce ne sont pas de petits esprits, crédules à l'excès, dont il faille compter pour rien le témoignage. Parmi tant de faits que cite saint Paulin, dans ce poème et dans d'autres, comme témoignages de la confiance des peuples et du pouvoir de saint Félix, le poème dont nous occupons en ce moment, le VIe *Natale*, en amène un, qui ne sera peut-être pas du goût des esprits délicats; et, en effet, celui dont il est question est bien peu de chose, un homme de rien, un paysan des montagnes; et il s'agit, de quoi? de moins encore, de deux bœufs; mais pour nous, nous ne ferons pas difficulté d'avouer que ce récit nous charme, et que le miracle et la poésie nous paraissent dignes également et du saint et du poète.

Jamais l'Église n'a défendu de demander à Dieu des grâces temporelles; mais l'importance de ces faveurs est relative à la position de chacun; ce qui n'est rien pour le riche peut être beaucoup pour le pauvre : et pourquoi donc les humbles vœux du pauvre ne trouveraient-ils pas crédit, aussi bien que ceux du riche, auprès de Celui devant qui riches et pauvres se confondent dans une commune petitesse?

Or, c'était tout ici-bas pour cet homme des montagnes, que deux bœufs qu'il avait : avec eux il la-

bourait; avec eux il charriait; avec eux il gagnait sa pauvre vie. Aussi sa progéniture ne lui était pas plus chère; de ses bœufs il n'avait pas moins de soin que de ses enfants; plus même; car pour ses enfants, pour lui-même, il épargnait; pour ses bœufs il n'épargnait rien; s'il était pauvre, eux ne l'étaient pas[1].

Hélas! une belle nuit, les deux bœufs disparurent, et le paysan en allant les chercher au matin trouva l'étable vide. On se représente sa douleur. Il les appelle de tous côtés, mais en vain. Alors il court à saint Félix, et, prosterné sur le seuil, couvrant la porte de ses baisers, arrosant le sol de ses larmes, il demande au saint ses bœufs, comme s'il en eût été le gardien[2]; mêlant les reproches aux prières : on croirait entendre un Napolitain de nos jours gourmandant la Madone ou saint Janvier. Cette scène de mœurs italiennes est peinte au vif par le poète :

« Saint Félix, la richesse des pauvres, la félicité

[1] Geminis angustam bubus alebat
Pauperiem mercede jugi...
Spes anxia resque
Tota inopi par illud erat. Non carior illi
Progenies; neque cura minor saturare juvencos,
Quam dulces natos educere; parcior imo
Natis, quam pecori caro...
Egens sibi, dives in illis.
(*Natale* VI.)

[2] Sanctaque Felicis rapido petit atria cursu,
Ingressusque sacram magnis cum fletibus aulam,
Sternitur ante fores, et postibus oscula figit,
Fusus humi, et raptos nocturna fraude juvencos
A Felice, pio velut a custode, reposcit.
(*Ibid.*)

des malheureux, vous qui aviez toujours pitié de mes souffrances, vous m'oubliez donc, vous m'abandonnez. Ces bœufs, que je vous ai si souvent recommandés, que vous protégiez, que vous soigniez, qui étaient, grâce à vous, et si gras et si beaux, où sont-ils? On me les a pris. Faut-il que je me plaigne à vous de vous-même, et que j'accuse mon protecteur de n'avoir plus souci de moi?... Écoutez, il faut me les rendre. Ceux-là, et pas d'autres : où en trouverais-je de pareils?... Je ne veux plus les chercher ailleurs qu'ici, et je ne bouge plus d'ici. C'est vous le coupable; vous avez été de complicité avec les voleurs : eh bien, je vous tiens, je ne vous lâche pas... Vous savez bien où ils sont [1]. Tenez, convenons d'une chose : vous êtes bon, trop bon, vous ne savez pas punir; soit, ne punissez pas les voleurs; mais rendez-moi mes bœufs. Et bien vite; car si vous ne vous dépêchez, bientôt il sera trop tard : ici, sur le seuil de cette église, je serai mort de douleur. »

Le saint ne s'offensa pas, il sourit de ce langage libre et rude, mais sincère. Tout le jour le pauvre homme pleura et pria ainsi. Le soir il fallut l'arracher du seuil de l'église, qu'il ne voulait pas quitter. Il se

[1] An tibi de te
Conquerar, immemoremque mei accusabo patronum?...
Ipsos igitur mihi redde,
Nolo alios... ipsum pro fure tenebo
Custodem. Tu, Sancte, reus mihi, conscius illis :
Te teneo; tu scis ubi sint...
Conveniat nobis igitur...

(*Natale* VI.)

rendit, non à sa cabane, mais à son étable, et toute la nuit il pleura, se plaignit, et pria le saint. Mais à la pointe du jour, tout à coup la porte de l'étable est secouée; un mugissement se fait entendre : c'étaient les bœufs; saint Félix les ramenait! Aussi joyeux que leur maître, ils lui léchaient les mains; lui, pressait leur front velu sur sa poitrine[1]; mais dans son bonheur il n'oublia pas le saint, et sans même songer à leur donner d'abord à manger, il court avec eux à Nole; la foule, émerveillée, le suit à l'église : il pleurait encore, le pauvre homme, mais de joie, et chantait à haute voix les louanges de saint Félix. A force de pleurer il était devenu presque aveugle. Nouvelle prière au saint : « Bon martyr, à quoi bon m'avoir rendu mes bœufs, si vous ne me rendez la vue. » Les assistants riaient, dit Paulin; mais, débonnaire jusqu'à la fin, Félix lui accorda encore cette faveur.

Grotesque tant qu'il plaira, le mot a été dit[2], ce récit, plein d'ailleurs de détails charmants, ne nous offre pas seulement une curieuse peinture de mœurs; nous le répétons, il nous touche et nous émeut; cette foi naïve, trésor des âmes simples et droites, Dieu ne la traite pas avec nos dédains; elle fait plus ap-

[1] Egerat occultis Felix moderatus habenis...
Cognoscunt hilares lætum, lambuntque vicissim
Mulcentem...
Molliter obnixi blanda vice pectus adulant...
Et collata quasi molles ad pectora frontes
Admovet.

(*Natale* VI.)

[2] M. Ampère.

procher de lui que l'orgueil de l'esprit et l'enflure du cœur[1]. Eh! la pauvre femme dont Fénelon enviait la prière, ne prononçait pas sans doute, derrière ce pilier, de savantes formules; mais elle parlait à Dieu de toute son âme, et c'est ce cri de l'âme qui est la prière que Dieu entend. Nous savons qu'il résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles.

Heureux les âges de foi! Heureuses les âmes qui n'ont pas peur de rencontrer Dieu, et qui aiment mieux s'édifier et croire, même quand l'adhésion n'est pas commandée, que disputer. Si de nos jours le malheur des temps doit nous imposer une prudente réserve dans la publication des œuvres miraculeuses de Dieu et de ses saints, la raison pas plus que la foi n'absout les incrédulités systématiques. Non, le bras de Dieu n'est pas raccourci, disait ici Fénelon; sa toute-puissante présence ne cesse pas de se manifester dans l'Église, pour la confusion de l'impie et la consolation du croyant. Le culte des saints sera toujours populaire; les pèlerinages sont immortels. Dieu les maintient, de longs siècles quelquefois, tant qu'ils

[1] Au fond, et en faisant ici la part du caractère national, qui est encore aujourd'hui dans ces populations de l'Italie méridionale ce qu'il était alors, est-ce qu'il n'y a pas, dans ce pauvre homme, si divertissant, deux grandes choses, que nous autres, avec nos raisonnements et notre esprit, nous ne connaissons plus : la foi, dont Notre-Seigneur a dit que si nous en avions comme un grain de sénevé, nous transporterions les montagnes, et la prière, dont il est dit aussi qu'elle pénètre les nues, et qu'elle ne se retire pas des pieds du Très-Haut qu'elle ne l'ait fléchi et vaincu. Faisons donc tout simplement ici comme saint Paulin, que ce récit, manifestement, égayait et édifiait.

répondent à la dévotion des peuples ; et il les renouvelle quand des besoins nouveaux se font sentir; à je ne sais quelle lumière qu'il fait briller sur les lieux prédestinés, les générations accourent; alors la gloire des temples nouveaux égale celle des vieux sanctuaires. Notre siècle incrédule lui-même est forcé de subir ces spectacles, et ce n'est pas un symptôme des moins consolants, parmi tant de tristesses de l'heure présente, que ce réveil de la prière, que ce mouvement des foules catholiques vers les lieux célèbres par quelque prodige ancien ou nouveau, que ces manifestations solennelles qui raniment parmi nous la foi : la foi avec laquelle nous triomphons du monde.

## CHAPITRE QUATORZIÈME

SUITE DES CORRESPONDANCES DE PAULIN
LETTRES A PAMMACHIUS, A DELPHINUS ET AMANDUS : CARDAMAS
ET A SULPICE SÉVÈRE

396-397

Il nous faut maintenant reprendre où nous les avons laissées les correspondances de Paulin : ce commerce épistolaire, qui occupe une si grande place dans sa vie, continuera à nous révéler l'inépuisable tendresse de cœur que nous connaissons déjà, et de plus les progrès qu'il faisait, le profond travail qu'il accomplissait sur lui-même, sous l'œil de Dieu, dans sa retraite.

Parmi les personnes qui s'empressèrent autour de lui quand il traversa Rome pour se rendre à Nole, il y avait, nous l'avons vu, le sénateur Pammachius, grand chrétien, ami dévoué de saint Jérôme, et mari de Paulina, la seconde fille de sainte Paule. Paulina était une jeune femme admirable, le modèle des épouses chrétiennes; c'est l'éloge qu'en fait saint Jérôme; car, « ayant lu, dit ce Père, qu'il y a l'honneur

des noces et la sainteté du lit conjugal, et n'osant aspirer ni à la félicité de sa sœur Eustochium ni à l'austérité de Paula sa mère, elle aima mieux cheminer en sécurité dans les humbles sentiers de la plaine que de marcher d'un pas chancelant sur les hauteurs. » Tous quatre, Paule et Eustochium, Paulina et Pammachius, représentaient à saint Jérôme ce quadrige mystérieux que vit Ézéchiel, et que conduit Jésus-Christ lui-même. « Tous quatre marchaient, dit-il, non d'un pas égal, mais d'une ardeur pareille. Leur couleur aussi différait, mais leur volonté était la même pour porter le joug du Seigneur, dociles à la seule voix du guide divin qui les menait. » Mais tout à coup « cette pierre précieuse, cette verte émeraude, comme parle encore saint Jérôme, fut brisée; cette fleur naissante, ce bouton de rose qui commençait à s'épanouir, fut cueilli prématurément avant d'avoir pu déployer ses feuilles et ouvrir son calice. » Paulina mourut, « comme Rachel, » dans un enfantement laborieux. La douleur de Pammachius fut sans bornes. Mais en chrétien qu'il était, il ne versa pas que des larmes sur cette chère épouse. « D'ordinaire, dit encore saint Jérôme, les maris répandent sur la tombe de leurs épouses des violettes, des roses, des lis, des fleurs purpurines, et cherchent à consoler, par ces soins pieux, leur douleur; notre cher Pammachius a embaumé dans les parfums de la charité une cendre sacrée et des ossements vénérables. » Il fit à sa jeune épouse des funérailles magnifiques, comme le comportaient son rang

et son opulence; et, selon un usage romain que les chrétiens avaient conservé en le transformant, il donna aux pauvres de Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, un repas funéraire accompagné de larges aumônes, pour que les pauvres à leur tour fissent à Paulina l'aumône de leurs prières.

Paulina était morte vers la fin de l'année 397; Paulin n'en apprit la nouvelle que quelques mois plus tard, par une lettre d'un autre ami qu'il avait à Rome, Olympius. Nul mieux que lui ne pouvait sentir combien ce coup devait être affreux pour Pammachius. Quoique sans doute ils se fussent connus au sénat, cependant ils ne s'étaient liés d'amitié véritable que depuis trois années, et leurs relations n'avaient pas dû être fréquentes, puisque Paulin, retiré à près de soixante lieues de Rome, n'y allait qu'une fois par an, pour les fêtes de saint Pierre. Il fut néanmoins désolé d'avoir connu si tard ce malheur, et sa première pensée fut de courir vers son ami; mais il était souffrant, et l'hiver durait encore. Ne pouvant entreprendre dans de telles conditions ce voyage, il voulut au moins écrire à Pammachius pour excuser son silence involontaire, lui témoigner quelle part il prenait à sa douleur, et lui offrir les seules consolations qu'un pareil deuil comporte, les consolations de la foi, de l'espérance et de la charité. Après quelques paroles d'excuse sur les retards de sa lettre, motivés par son éloignement, sa retraite, la rareté des visites qu'il reçoit à Nole, il dit à Pammachius combien dans la tendre, quoique si récente affection qui

les unit en Jésus-Christ, il a ressenti sa blessure et mêlé ses larmes aux siennes. Ces larmes, il loue Pammachius de les avoir versées, car la sainte Écriture elle-même les approuve; c'est ainsi qu'Abraham a pleuré Sara, et Jacob Rachel, et David un jeune enfant, et le Christ lui-même Lazare. C'est donc pour nous une œuvre de piété que de pleurer nos morts; « ces larmes sont saintes[1]. » Mais il ne faut pas seulement pleurer, il faut aussi prier. Il loue donc Pammachius de ne s'en être pas tenu aux larmes ni à la vaine pompe des funérailles, « comme font ceux qui « n'ont pas d'espérance, » mais encore d'avoir donné à Paulina de salutaires secours, d'avoir répandu sur sa tombe « l'abondante rosée de la charité ».

Quel beau spectacle, en effet, a donné Pammachius au ciel et à la terre, en convoquant à l'église de l'Apôtre les pauvres, « ces patrons de nos âmes[2], » comme Paulin les appelle si chrétiennement; et de quel pieux et touchant tumulte ont frémi toutes les rues de Rome alors que ces multitudes de malheureux accouraient à son appel de tous les points de la cité, et remplissaient de leurs flots pressés l'immense basilique! « Il y en avait et dans ce vaste espace qui s'étend au milieu de l'édifice sous la coupole élevée, là où la Confession de l'Apôtre, par l'éclat dont elle brille, éblouit les regards et réjouit les cœurs, lorsqu'on met le pied sur le seuil; et dans ces

[1] Lacrymæ sanctæ et piæ. (Epist. XIII, *ad Pammachium.*)
[2] Patronos animarum nostrarum pauperes. (*Ibid.*)

longues nefs qui s'étendent des deux côtés sous le même toit; et dans ce vaste et brillant vestibule, où se trouve cette fontaine qui verse des eaux pour la purification des mains et du visage, et que recouvre un baldaquin de bronze massif, soutenu par quatre colonnes qui entourent, non sans une intention mystique, les eaux jaillissantes : un tel monument convient bien, en effet, à l'entrée d'une église, pour figurer aux yeux, sur le seuil même du temple, l'invisible mystère qui s'accomplit au dedans [1]. » A tous ces malheureux, Pammachius distribuait des aliments et des largesses, mais que le Christ payait immédiatement à Paulina. « O Rome, s'écrie Paulin ému, tu pourrais braver les menaces fulminées contre toi dans l'Apocalypse, si tes sénateurs donnaient souvent de tels spectacles. » Et il prend de là occasion d'exalter le pauvre et ce qu'on fait pour le pauvre : « Comment, dit-il, dédaignons-nous de faire participer à nos biens terrestres ceux qui ont le même père que

[1] Quam lætum Deo et sanctis angelis ejus spectaculum exhibebas, cum totam Apostoli basilicam densis inopum cœtibus stipavisses; vel qua sub alto sui culminis mediis ampla laquearibus longum patet, et apostolico eminus solio coruscans, ingredientium lumina stringit et corda lætificat; vel qua sub eadem mole tectorum geminis utrinque porticibus latera diffundit; quave prætento nitens atrio, fusa vestibulo est, ubi cantharum ministra manibus et oribus nostris fluenta ructantem, fastigiatus solido ære tholus ornat et inumbrat, non sine mystica specie quatuor columnis salientes aquas ambiens. Decet enim ingressum ecclesiæ talis ornatus, ut quod intus mysterio salutari geritur, spectabili pro foribus opere signetur. (Epist. XIII, *ad Pammachium*.) Ce texte est précieux pour l'archéologie.

nous? Ne l'oublions pas, dans tout indigent et tout pauvre, c'est le Christ qu'on assiste. »

Cependant, si Pammachius fait bien de pleurer, il faut aussi qu'il se relève « dans l'espérance et la foi aux promesses divines ». — « Il n'a plus, il est vrai, Paulina, mais il l'a eue! Rare bonheur! » Mot profond et délicat, car c'est une grâce encore, et précieuse, que cette vision bénie, cette pure image que laisse d'elle-même, en nous quittant, une âme chère et sainte, dans un immortel souvenir. Et l'a-t-il donc pour jamais perdue? Non, car « ceux qui sont morts dans le Christ, l'Apôtre dit qu'ils dorment; par conséquent ils se réveilleront un jour. Et notre foi en notre immortalité, nous ne la puisons pas dans les opinions humaines, dans les fabuleuses rêveries des poètes ou les imaginations des philosophes, mais à la source même de la vérité. Eh! qui peut connaître les choses de l'autre vie que Dieu, qui sait bien, certes, quelles sont ses pensées, à lui, et ses œuvres[1]? Or, c'est lui, le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait, qui nous l'a attesté: *Je suis,* a-t-il dit, *la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas de la mort éternelle.* Oui, l'immortalité nous est promise, seulement il

[1] Speramus quod Veritas ipsa promittit. Non enim ab humanis opinionibus, nec a fabulosis poetarum somniis, aut philosophorum phantasmatis, post hominem futura colligimus, sed ab ipso fonte veritatis haurimus fidem rerum. Quis autem potest divina magis quam Deus ipse, operum et statutorum suorum conscius, nosse? (Epist. XIII, *ad Pammachium.*)

faut savoir la mériter : la promesse de Dieu est certaine, que notre infidélité ne nous en fasse pas perdre le fruit. A tous la vie, à tous la voie, à tous la porte est ouverte ; loin de fermer à qui que ce soit son royaume, il nous demande d'y entrer de vive force. »

Pammachius était digne d'entendre ce grand langage. Paulina, en mourant, l'enfanta, dit saint Jérôme, à la vie parfaite à laquelle elle avait projeté, pendant sa vie, de l'amener. Il versa dans le sein des pauvres ses immenses richesses ; et, ce qui ne s'était pas encore vu à Rome, il prit comme Paulin, lui, sénateur, l'habit plébéien des moines, et tout entier au service des malheureux, de concert avec Fabiola, il bâtit, au port romain, Ostie, un hospice pour les étrangers ; et il se fit plus que jamais le champion de l'Église. Du fond de sa retraite de Bethléhem, sainte Paule bénissait Dieu d'avoir tiré un tel bien du deuil qui avait déchiré son cœur de mère, et Jérôme, ravi, s'écriait : « Qui eût jamais cru qu'un petit-fils de consuls, la gloire de la maison des Camille, pût se résoudre à faire paraître la bure monastique à côté de la pourpre, et braverait les regards du sénat et ses railleries? Les hommes noblement élevés sont plus sensibles quelquefois à la confusion qu'à la crainte ; eh bien, voilà un homme noble, éloquent, opulent, qui descend du plus haut rang à celui de compagnon de la plèbe romaine, et qui, candidat du consulat céleste, conquiert les suffrages des pauvres par des largesses plus puissantes que les jeux et les spectacles ; mais plus il s'abaisse, plus il se grandit. »

Et pour qu'il se soutînt à une telle hauteur, Jérôme ne craignait pas de lui donner d'austères et fortes leçons : « Se dépouiller de ses biens, ce n'est pas assez; Cratès de Thèbes a fait cela, Antisthènes aussi : or un chrétien doit faire plus qu'un philosophe, animal de gloire, esclave vendu à la faveur et aux applaudissements populaires; c'est vous-même qu'il faut offrir à Jésus-Christ comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu; avec ses richesses donner son âme à Jésus-Christ, voilà le vrai sacrifice[1]. » C'est ce que fit Pammachius, et pendant treize ans qu'il vécut encore, il fut l'édification de Rome et du monde; et bientôt nous entendrons saint Jérôme les proposer, lui et Paulin, aux grands chrétiens de son temps comme des modèles.

Le deuil de son ami réveilla dans l'âme de Paulin ses propres douleurs : en Aquitaine reposaient ceux de qui il tenait le jour. Il avait pourvu, nous l'avons déjà dit, à ce qu'un service religieux pour leur âme fût accompli régulièrement dans l'église d'Alingone, où ils étaient inhumés. Ce service était alors confié au prêtre Exupère. Est-ce le vénérable Exupère que saint Jérôme, dans sa lettre à Furia, écrite vers l'an 394, offrait pour guide à cette jeune veuve? Paulin, qui put le voir à Rome dès cette époque, le détermina-t-il à retourner en Aquitaine et à se charger de

[1] « Peut-être, dit le docteur Busé, est-ce le mariage de Pammachius avec la fille de sainte Paule qui le mit en relation de lettres avec saint Jérôme. » (P. 284.) Non, ils avaient été condisciples à l'école des rhéteurs; Jérôme lui-même le dit.

ce service? Est-ce le même qui fut plus tard le grand évêque de Toulouse, dont la charité est demeurée si célèbre, et qui, à l'exemple de saint Ambroise, vendit pendant les invasions les vases de son église pour racheter les captifs? Baronius l'a cru, et rien ne prouve le contraire. Paulin voulut lui adjoindre un auxiliaire ou lui donner un successeur, et il envoya dans ce but, à Delphinus, un de ses affranchis, qui l'avait suivi à Nole, Sanamarius : le jugeant digne du sacerdoce, il demandait à Delphinus de l'ordonner.

Un acte de charité avait motivé aussi l'envoi de Sanamarius : un vieux et vénérable prêtre de Capoue, nommé Basile, se trouvait en litige avec de riches Aquitains, nommés Daducii, qui possédaient des biens en Campanie, pour la maison qu'il habitait, et dont ceux-ci menaçaient de l'exproprier. Mais par bonheur Paulin était là, et Paulin, charitable, influent, c'était pour ce pauvre prêtre le salut. Il le supplia d'intervenir auprès de ses opulents compatriotes. Aux lettres que Sanamarius emportait pour Delphinus et Amandus, Paulin donc en joignit une pour ces Daducii, qu'il connaissait sans doute, puisqu'il les appelle ses frères, et il pria l'évêque de Bordeaux et Amandus d'appuyer sa requête, ce qu'ils firent avec un plein succès, nous le verrons.

La lettre à Delphinus est perdue; il nous reste celle à Amandus[1], et elle est très précieuse pour nous faire connaître les pensées qui remplissaient

[1] Epist. XII, *ad Amandum.*

alors Paulin. Sollicité encore et de plus en plus par cet ami à écrire de plus longues lettres, il est, dit-il, fort embarrassé; car, s'il refuse, il contristera l'amitié; et s'il le fait, il s'expose! Mais la confiance l'emporte, et après avoir demandé à Dieu d'ouvrir ses lèvres, il s'épanche. On voit, dans cette nouvelle effusion de son âme, qu'il est tout entier à la méditation des grands mystères du christianisme, des desseins de Dieu dans la rédemption du monde; la lettre ne traite pas d'autre chose : « Ne parlons, dit-il, que de Dieu et de sa grâce : à lui toutes nos pensées, comme toute notre vie, puisque c'est de lui que nous tenons la parole comme l'existence [1]. »

Deux grands points de vue le frappent dans le mystère de la Rédemption : la nécessité de la grâce pour guérir le cœur de l'homme blessé par le mal; la nécessité d'une révélation divine pour illuminer son esprit plein d'erreurs et de ténèbres.

Le mal, en effet, avait tellement envahi l'humanité, qu'elle était radicalement impuissante à se guérir elle-même [2]; c'est pourquoi Celui qui devait venir vint; car celui-là seul qui a fait l'homme pouvait le refaire; il s'est abaissé jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui.

Mais il n'eût pas suffi de nous avoir rendu le ciel,

[1] Si placet, de ha ipsa Dei gratia textum epistolæ porrigamus; quia omnis nostra narratio in laudibus Altissimi occupata esse debet. (*Ad Amandum.*)

[2] Omnem humanæ opis medelam fortior remediis morbus excluserat... Nemo, nisi artifex, operis sui potens est. (*Ibid.*),

s'il ne nous avait appris le moyen d'y arriver; avec la grâce, il nous a donc apporté la vérité et la lumière, que l'orgueilleuse raison humaine n'était pas moins impuissante à reconquérir[1]: car à quoi aboutit, en somme, tout le labeur des philosophes, sinon à de vains systèmes où ils se perdent, à de stériles disputes dans lesquelles ils s'embarrassent, à de spécieuses paroles dont ils fardent leurs erreurs : ignorants qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et qui veulent scruter les cieux; présomptueux et téméraires, qui cherchent Dieu sans Dieu[2]?

Le moyen par lequel Dieu est venu nous guérir de ce double mal est bien digne de sa sagesse et de sa bonté : l'homme s'est perdu par l'orgueil, Dieu le relève par ses abaissements. C'est pourquoi il est venu, non dans l'appareil du souverain Maître qu'il était, mais sous l'apparence d'un esclave qu'il n'était pas; et il a souffert la mort, lui qui donne l'éternelle vie.

Et ce mystère, que les sages du monde n'ont pas connu, il l'a révélé aux ignorants et aux petits; et il a fait consister son royaume « non à bien parler », ce qui est le privilége d'un petit nombre, « mais à bien vivre, » ce qui est possible à tous[3].

La règle de la vie humaine est dès lors tracée : le

[1] Non solum ad destructionem mortis nostræ, sed etiam ad præsentis vitæ informationem. (Epist. XII, *ad Amandum.*)

[2] In hoc omnis philosophorum ars laborat, ut assertione fictorum lucem veritatis obscuret, et inanium contentionum laqueis sollicitatas a vero mentes implicet, et ingenii fraude decipiat. (*Ibid.*)

[3] Nec in sermone regnum suum, sed in virtute constituit. (*Ibid.*).

modèle de l'humanité, c'est le Rédempteur : à son exemple, il faut s'abaisser pour s'élever[1]; il faut humilier l'orgueil et mortifier la chair, et par là rétablir en nous la dignité et la liberté primitives, car « celui qui ne sert que Dieu n'est l'esclave de personne ». Cette humilité, qui est bien différente de la pusillanimité, est la vraie grandeur, et cette austère discipline la vraie liberté. « Humble par le cœur, sublime par les œuvres[2], » voilà le chrétien. « Donc, le cœur humilié devant Dieu, mais l'âme élevée jusqu'à lui, ne craignons que Dieu seul, n'aimons rien plus que Dieu. Et sous son joug seulement, parce qu'il est suave, sous son fardeau, parce qu'il est léger, courbons notre tête; libres alors du joug de toute puissance ennemie, nous nous élèverons vers les cieux. Car précisément parce qu'il est léger, le joug du Seigneur nous fait monter au-dessus des bassesses de cette terre; c'est la nature des choses légères de tendre en haut, tandis que le mal, par son propre poids, nous déprime et nous abaisse. »

Telle est la doctrine exposée par Paulin dans cette lettre; en même temps elle révèle le progrès du travail intime de son âme sur elle-même : travail de purification et de sanctification. Il termine en se recommandant humblement aux prières du saint prêtre : « Mon nom, lui dit-il, ne mérite pas d'être prononcé au Seigneur, moi dont les iniquités surpassent le

[1] Ut qui exaltationis spiritu cadere merueramus, cordis humilitate resurgere disceremus. (Epist. XII, *ad Amandum.*)

[2] Corde humiles, opere sublimes. (*Ibid.*)

nombre des cheveux de ma tête; mais vous qui le servez dès l'enfance, que ce siècle n'a jamais souillé, dites-lui comme Moïse : *Seigneur, pardonnez-lui, ou retranchez-moi du livre de vie.* Car le Seigneur, ne pouvant perdre le juste, sauvera en sa considération le pécheur. »

De telles lettres n'étaient pas faites pour modérer le désir qu'on avait à Bordeaux des épîtres de Paulin, et ralentir cette correspondance. Peu de temps après Paulin vit donc arriver à Nole, vers le carême, un messager qui aura désormais quelque importance dans nos récits; car, voyageur infatigable, malgré son âge déjà avancé, il ira et reviendra encore de Bordeaux à Nole, et de Nole à Bordeaux ; c'était Cardamas, un ancien esclave donné par Paulin à Amandus, et qui avait été comédien dans son temps, et fort ami du vin et de la bonne chère ; mais il était si bien converti que Delphinus avait pu en faire un clerc. Il apportait à Paulin des lettres et des nouvelles : Delphinus avait été gravement malade ; mais il était tout à fait rétabli, et l'affaire du prêtre de Capoue allait à merveille. Daducius abandonnait ses prétentions ou ses droits : Paulin pouvait annoncer au vénérable Basilius que sa maison lui était assurée ; ce fut une grande joie pour ce pauvre prêtre, et pour le clergé et la ville de Capoue, qui s'étaient intéressés à son infortune. Heureux de ces nouvelles et de ces lettres, Paulin retint Cardamas tout le temps du carême, et il lui remit à son départ pour Delphinus et Amandus des lettres plus courtes que

les précédentes, mais pleines, comme toujours, de respectueuse affection et d'admirable humilité. La lettre à Delphinus est une sorte d'action de grâces pour le rétablissement de sa santé; Paulin y expose en termes élevés et touchants la raison des souffrances des saints : Dieu les éprouve pour augmenter leurs mérites, et nous instruire par leur exemple[1]. Il y a, comme nous l'avons déjà remarqué, plus d'abandon et d'épanchement dans la lettre à Amandus : « Quelle joie, dit-il, Cardamas nous a apportée! Des lettres de vous, et de vos nouvelles! Toute notre âme a tressailli. Ainsi donc, vous pensez toujours à nous! Et Dieu vous garde, vous, en bonne santé! Et notre vénéré père est enfin délivré d'une longue souffrance! Vous, qui souffriez dans votre cœur comme lui dans son corps, le même Dieu qui l'a visité sur son lit de douleur, vous a visité vous-même en calmant vos angoisses. Et moi, qui l'ignorais, pendant ce temps, hélas! je me livrais à la joie. Mais Dieu a voulu, en me faisant connaître la guérison en même temps que la maladie, m'épargner les tristesses où j'aurais été plongé moi-même. » Il le charge ensuite de ses remerciements pour les Daducii. Il n'y a pas jusqu'au pauvre vieux courrier, Cardamas, qui n'ait sa part dans la lettre, et que Paulin ne se prenne à aimer; et il le méritait par son dévouement et sa docilité : « Vous n'en avez pas fait, écrivait Paulin à Amandus, seulement un clerc, mais encore un homme

[1] Epist. XIV, *ad Delphinum*.

mortifié. » Il lui avait fallu, malgré ses anciennes habitudes, se soumettre au régime de Paulin, à ses légumes, à la petite mesure de ses verres, à son jeûne rigoureux jusqu'au soir; Paulin raconte que cela alla bien jusqu'à Pâques; mais alors Cardamas espérait pouvoir se mettre à table un peu plus tôt, et quand midi arrivait, l'inquiétude et l'appétit commençaient à le gagner, et il disait, non sans tristesse, ce mot du psaume : *Ma langue se dessèche et s'attache à mon palais, la faim et la soif me consument les os;* mais en vain : « Mon fils, lui disait en souriant Paulin, et élevant avec bonté et charité aux sérieuses et grandes pensées cette nature un peu vulgaire, l'*homme ne vit pas seulement de pain;* il faut mater la chair pour sustenter l'âme; » et force lui était d'attendre jusqu'à none[1]; mais alors il retrouvait toute sa gaieté. « Plaisanterie à part, disait Paulin en terminant, et parlons de ses intérêts. » Et comme Cardamas avait dit que sa femme, vieille et malade, lui était de peu de secours dans sa maison : « Ayez la charité, disait Paulin, de lui donner un petit serviteur[2]. »

Mais Sévère, que devenait-il? Depuis près de deux ans, on n'entendait plus parler de lui à Nole. Dans sa dernière lettre, du commencement de l'an 396, il promettait encore de venir: tout l'été, tout l'hiver, Paulin l'attendit, mais en vain; le printemps et l'été de l'année suivante, 397, ne l'amenèrent pas davantage. Paulin, ce cœur affamé d'amitié, souffrait. Ce-

[1] Trois heures du soir.

[2] Epist. xv, *ad Amandum.*

pendant il se prenait à une espérance. Il n'écrit pas, disait-il : c'est qu'il va venir; et les fêtes des saints Apôtres, époque à laquelle il avait coutume d'aller tous les ans à Rome, approchant, il se flatta de la pensée qu'il y rencontrerait son ami. Il y passa dix jours, pendant lesquels il trouva et vit beaucoup de monde. Il nous a dit lui-même comment il employait là son temps : le matin, il visitait les basiliques et les tombeaux des martyrs; l'après-midi tout entier était consacré aux innombrables visites dont il était accablé dans une ville où il avait tant de relations. Mais, nouvelle déception, Sévère n'était pas venu. Heureusement, Paulin eut des dédommagements : de nouvelles lettres de Bordeaux lui furent remises par un sous-diacre de Delphinus, nommé Amachius; en outre, si Sévère n'y était pas, un de ses parents, nommé Sabinus, s'y trouvait, avec un personnage chargé d'une lettre de Sévère pour son ami. Comme jusque-là Sévère avait confié ses lettres à des disciples, ce personnage causa à Paulin une étrange surprise, affublé qu'il était d'une chaussure militaire et d'une casaque rouge, avec des joues de même couleur, qui n'annonçaient pas précisément l'abstinence monastique[1] : il fut reçu assez froidement. Bientôt après Sabinus, se présentant lui-même, le tira de son erreur : il reconnut qu'il n'avait eu affaire d'abord qu'à un des gens de Sabinus, dont le nom était Marracinus, et il accueillit le parent de Sévère comme

[1] Epistolas, quas per inspiritalem monachum miseras. (Epist. XXII, *ad Severum*.)

il eût fait Sévère lui-même. Sabinus s'offrait à remporter la réponse à la lettre remise par Marracinus; mais Paulin n'ayant pas un seul moment pour répondre à cette lettre, non plus qu'à celles qu'Amachius avait apportées, emmena, avec le dessein de lui confier ultérieurement ses réponses, ce sous-diacre à Nole. A peine arrivé, il fut repris de la maladie qu'il avait eue deux ans auparavant. Dès qu'il fut convalescent, il remit, en effet, au sous-diacre Amachius, pour Delphinus et Amandus, des lettres qui malheureusement sont perdues, et une aussi pour Sévère : c'est de cette lettre que nous avons tiré les détails qui précèdent; mais il faudrait la citer elle-même pour faire entendre l'accent de ce cœur affectueux. Il se plaignait d'abord tendrement à son ami de ses promesses toujours réitérées et jamais remplies, et de son trop long silence : « Et je t'ai invité, disait-il, et je t'ai attendu : et toi, tu m'as laissé, sans même la consolation de tes lettres, dans les tortures d'une attente quotidienne, pendant deux ans! » Il lui racontait ensuite la maladie qu'il venait de faire et sa guérison; il terminait par une nouvelle et pressante invitation à tenir sa parole tant de fois donnée. Sévère alléguait sa mauvaise santé : mais l'empêchait-elle d'aller chaque année une ou plusieurs fois à Tours visiter saint Martin? On n'est pas jaloux à Nole de Martin : mais est-il permis de tromper Félix? Non, et Sévère a beau dire, Paulin ne peut pas, ne veut pas renoncer à l'espoir de le voir dans la demeure ou plutôt dans le sein de leur commun maître. « Que de

fois, lui dit-il, j'ai déposé sur sa tombe, comme tu m'en avais prié, tes vœux et tes promesses! Veux-tu donc me faire passer à ses yeux pour menteur? Mais je ne serai pas le seul coupable. Et comment n'as-tu pas peur d'offenser un saint si puissant auprès de Dieu? Tu te rassures, sans doute, parce que tu le sais indulgent et bon; mais plus il est bon, plus tu dois craindre de l'offenser. Et puis, penses-tu que le Christ laissera impunies ses injures[1] ? »

Cette fois, la réponse ne se fit pas attendre; à peine Amachius avait-il remis la missive dont Paulin l'avait chargé, qu'un autre Aquitain, nommé Sorianus, apportait à Nole une nouvelle lettre de Sévère: non qu'il la tînt de Sévère lui-même; c'était Marracinus qui la lui avait remise: il est vrai, Sévère, en chargeant de nouveau Marracinus d'une lettre pour Paulin, lui avait recommandé de prendre un costume un peu plus monastique; mais celui-ci, agréant peu ce conseil, et n'osant ou ne voulant plus, avec l'accoutrement que nous avons dit, se présenter une seconde fois à Paulin, avait été enchanté de pouvoir se décharger de sa nouvelle commission sur Sorianus, et Sorianus, qui connaissait Sévère, et pouvait donner de ses nouvelles à Paulin, mais qui ne connaissait pas encore Paulin et désirait fort le connaître,

[1] Epist. XVII. A la date de cette lettre Martin n'est pas mort, ou du moins Paulin l'ignore; or, nous allons voir qu'il l'apprit au commencement de l'an 398. Ces remarques, et les inductions que nous tirerons de la lettre 29, fixent d'une manière *certaine* la mort de Martin à l'an 397.

fut charmé de l'occasion. Paulin lui confia à son départ une nouvelle mais très courte lettre pour son ami. Elle contenait toutefois une petite leçon : Paulin lui demandait de ne plus lui envoyer désormais que de vrais moines qui, au lieu de la chlamyde élégante, portassent le grossier sac monastique, au lieu du baudrier militaire une simple corde, au lieu d'une chevelure touffue une tête rasée[1]. « Je sais bien, ajoutait-il, que leur air et leur habit dégoûtent ceux pour qui une odeur de vie est une odeur de mort, et qui trouvent amer ce qui est doux, honteux ce qui est chaste, odieux ce qui est saint. Nous avons bien le droit de leur rendre la pareille. Mon jeûne leur fait mal, et à moi leur intempérance; ma frugalité les blesse, et moi leur avidité. Et il faut bien que, bon gré, mal gré, ils se résignent à nous voir, non pas ivres dès le matin, mais encore à jeun le soir, non pas fatigués du vin de la veille, mais pas même abreuvés de celui du jour, et vacillants, non pas des fumées de l'orgie, mais de nos saintes veilles[2]. »

Une citation virgilienne venait d'échapper ici à Paulin; ces mots, *fatigués du vin de la veille,* sont empruntés à une des églogues du poète de Mantoue :

Impletum hesterno venas, ut semper, Iaccho.

Vite, dès qu'il s'en aperçoit, il s'en excuse, et s'em-

[1] Sibi ergo ille habeat armilausam suam, et suas caligas, et suas buccas; nos adeant et revisant conservuli et compallidi nostri. (Epist. XXII, *ad Severum.*)

[2] Epist. XXII, *ad Severum*

presse de dire à Sévère que s'il vient à lui reprocher ce souvenir, comme une infidélité à ses résolutions monastiques, lui-même est encore plus coupable. Sévère, en effet, avait terminé une de ses lettres, où il s'excusait de ne pas venir à Nole, par ce vers de Virgile : *Vivez heureux, vous dont la destinée est accomplie*[1]*;* bien plus, dans une autre lettre, il avait emprunté un mot à un prologue de Plaute[2] : au lieu de dire simplement le foyer domestique, Sévère avait dit comme le comique : *le lare familier :* le païen !... On a beau être moine : quand on a été lettré, même en s'excusant de l'être, on l'est toujours.

La suite de la correspondance va nous montrer comment Sévère répondit aux reproches et à la leçon qu'il venait de recevoir. Nous allons voir apparaître aussi un nouveau et intéressant personnage qui, pendant plusieurs années, ira et reviendra d'Aquitaine en Campanie et de Campanie en Aquitaine ; et c'était un vrai moine celui-là, un disciple de saint Martin, devenu le plus cher disciple de Sévère : il s'appelait Victor.

[1] Vivete felices, quibus est fortuna peracta.
(*Énéide*, l. III.)

[2] Le prologue de l'*Aululaire*.

FIN DU TOME PREMIER

# TABLE



## CHAPITRE PEMIER



## CHAPITRE DEUXIÈME

## CHAPITRE TROISIÈME

## CHAPITRE QUATRIÈME



## CHAPITRE CINQUIÈME

## CHAPITRE SIXIÈME

## CHAPITRE SEPTIÈME



## CHAPITRE HUITIÈME

## CHAPITRE NEUVIÈME



## CHAPITRE DIXIÈME



## CHAPITRE ONZIÈME

## CHAPITRE DOUZIÈME

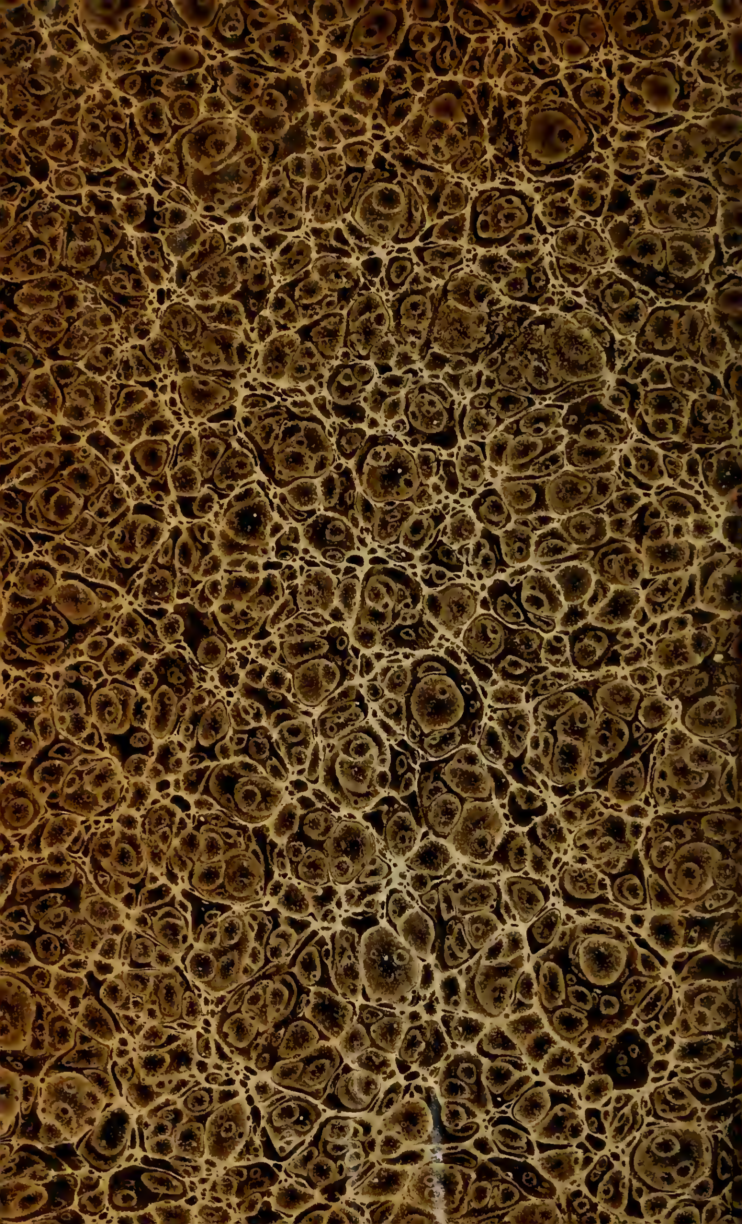
## CHAPITRE TREIZIÈME

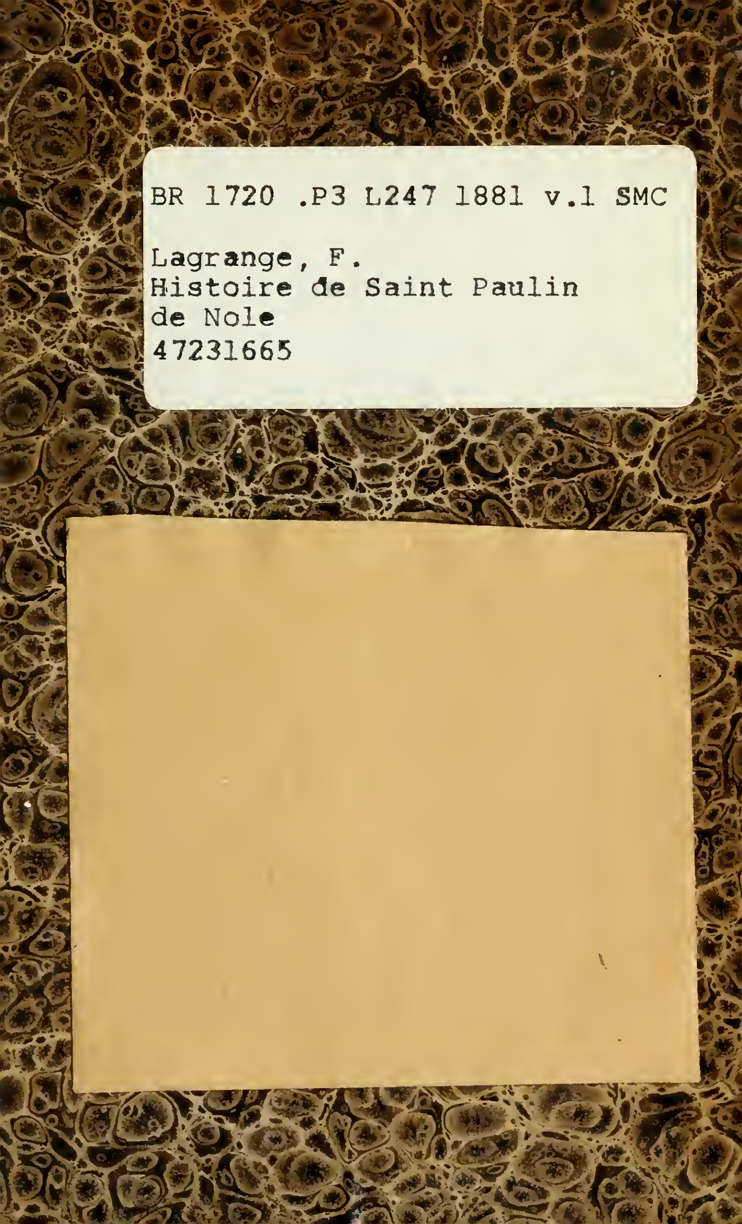


## CHAPITRE QUATORZIÈME

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

11567. — Tours, impr. Mame.




BR 1720 .P3 L247 1881 v.1 SMC
Lagrange, F.
Histoire de Saint Paulin
de Nole
47231665

